

fantasy

# LES TROIS LUNES PENDULAIRES

Damien Saurel

---



HYPALLAGE  
EDITIONS

## Du même auteur

*Athénaïs*

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

*René Plantin*

(Roman, Hypallage Editions, 2014)

*Ludivine Mustier*

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

*Les Raffalés*

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

*Les Aigles du Portugal*

(Roman historique, Hypallage Editions, 2014)

*Les Marches du nord*

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

*Apocatastase*

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

*Le Spectricide*

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

*Les Enlumineurs de cauchemars*

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Damien Saurel

LES TROIS LUNES  
PENDULAIRES  
– L'Or d'Alfée 2 –  
(fantasy)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 mars 2014

Prix : 8,97 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-005-9

# Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mentions légales</u>	04
Chapitre I – <u>Les Esprits de Perliche</u>	06
Chapitre II – <u>La Guerre des couleurs</u>	22
Chapitre III – <u>Le Cep et le Glaive</u>	28
Chapitre IV – <u>Messages</u>	38
Chapitre V – <u>La Chute de Kalinda</u>	56
Chapitre VI – <u>Ars belli</u>	77
Chapitre VII – <u>Paroles mortelles</u>	96
Chapitre VIII – <u>L’Ordre époustouflant</u>	110
Chapitre IX – <u>Un visiteur indésirable</u>	116
Chapitre X – <u>Le Fils du maître</u>	129
Chapitre XI – <u>Un duel sans issue</u>	149
Chapitre XII – <u>La Bataille du pont de l’Impénitence</u>	162
Chapitre XIII – <u>Donjon</u>	204
Chapitre XIV – <u>La Boutique aux archives</u>	234
Chapitre XV – <u>L’Épée noire</u>	244
Chapitre XVI – <u>Roule en beau carrosse !</u>	272
Chapitre XVII – <u>Phaïstom le Pathétique</u>	334
Chapitre XVIII – <u>Le Sanctuaire de la lune</u>	337

## CHAPITRE I

# Les Esprits de Perliche

Il faisait nuit sur le territoire des Fiefs au nord de la faille du Direq. L'obscurité crépusculaire avait envahi tout le pays des féodaux jusqu'à l'immense cité de Nagor Djuni Kondar, perdue au fin fond de la lointaine steppe aux Iris.

La ville dormait bercée d'un sommeil calme. Seul le maître des féodaux arpentait encore les allées de son gigantesque palais, baigné d'ombres géantes à cette heure tardive. L'homme qui dominait les Fiefs, et qui régnait en souverain incontesté sur Nagor Djuni Kondar, ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il voulait coûte que coûte percer le secret de Perliche. Il voulait entrer en contact avec les esprits des Scornafiocres.

Tout homme censé aurait déjà renoncé à pareille entreprise, ou mieux encore, n'y aurait-il même pas songé. Mais voilà, le maître des féodaux n'était pas homme à vivre en paix. L'attrait du danger exerçait sur lui une fascination sordide et profondément malsaine.

Nul, jusqu'à ce soir des Trois Lunes pendulaires du cycle de M'Rak, n'avait pu déceler chez cet homme la faille à travers laquelle les forces inconnues du destin s'engouffraient. Car c'était, parvenu au seuil astral du grand cycle M'Rakien, que l'homme pouvait basculer dans l'horreur déchirante du crime comme accéder au bien le plus serein.

Le maître des féodaux s'arrêta près d'une haute colonne dont le chapiteau disparaissait dans l'ombre. À travers les

fenêtres du long couloir où il se tenait, les Trois Lunes pendulaires irradiaient une lumière d'une pâleur cadavérique. L'homme tira sur un cordon de tissu qui pendait près de la colonne...

Cinq minutes plus tard, non loin de lui, une tenture s'écarta et un autre homme apparut :

« C'est vous, Maître ? demanda l'apparition.

— Oui, Carnicollo, c'est bien moi qui t'ai réveillé. J'ai besoin de tes services.

— À cette heure ! Votre Altesse royale ne me ménage pas... Peut-être sait-elle que je ne puis rien lui refuser. À quoi bon puis-je donc vous être utile ?

— J'ai décidé d'interroger les Scornafiocres.

— Ah, bon ! Vous voulez le faire... maintenant ?

— Oui !

— C'est que je ne suis pas très tranquille, quant à moi, d'aller visiter Perliche à une heure si tardive. De plus la conjonction astrale ne me paraît pas très heureuse... cette nuit. Voyez-vous, nous sommes à l'apogée du cycle et les forces sont à ce stade plus qu'instables. Elles peuvent pencher dans un sens comme dans l'autre. De quel côté penchera le destin, nul ne peut le prévoir. Le bien le plus éclatant comme le mal le plus indéfectible peut triompher à cette heure sournoise. Ce n'est pas le moment de jouer aux dés le sort de l'équilibre du monde. Laissons la balance osciller doucement et n'y intervenons point en y ajoutant ne serait-ce qu'une once du poids de notre volonté...

— Suffit ! J'ai justement choisi ce soir pour le défi qu'il offre. Du bien ou du mal, nous servirons la cause. M'Rak choisira.

— Il y a plus de chance que ce soit le mal, Votre Altesse royale. Car si M'Rak est ambigu jusqu'à la confusion des principes, les Scornafiocres, eux, sont irrémédiablement maléfiques...

— Pour ta part, quel risque encours-tu ? Tu serviras toujours le même seigneur, non ?

— Certes, Votre Altesse, concéda Carnicollo non sans une certaine contrariété. Je servirai toujours le même seigneur, mais il se pourrait qu'il ait changé. Peut-être que celui que vous êtes encore détesterait celui que vous pourriez devenir si vous pouviez le connaître. Je crains le pire...

— Chez moi, la curiosité est plus forte que la peur. Nous irons à l'hypogée de Perliche. Va chercher X'aïa et fais atteler une voiture. Je ne veux pas d'escorte, rien qu'un cocher pour nous conduire.

— Bien, Mon Maître. »

Dans la nuit baignée par une triple clarté lunaire, le carrosse roulait à la rencontre du lieu connu sous le nom de Perliche. À l'intérieur du véhicule, le maître des féodaux tenait dans ses bras sa plus jeune fille, la petite X'aïa. L'enfant dormait, plongée dans un profond sommeil, sa tête reposant contre la poitrine de son père. Le maître de Nagor Djuni Kondar caressait les cheveux de la petite rouquine, âgée de cinq ans à peine. Carnicollo regardait avec effroi le roi et la princesse.

« Que Son Altesse royale daigne me pardonner, mais il faut que je lui dise qu'elle fait courir à la princesse un terrible risque en voulant l'exposer aux maléfices des Scornafiocres.

— Ne dois-je point, comme tu me l'as déjà dit, me servir de ma fille pour entrer en communication avec les esprits des Scornafiocres ?

— Si, bien sûr. C'est ainsi qu'il faut procéder. Mais enfin, Monseigneur devrait y renoncer. N'avez-vous point assez de pouvoir en ce monde ? Dans votre harem, on compte des femmes parmi les plus belles jamais vues en nos contrées. Vos trésors rutilent de l'éclat des plus précieux bijoux et l'or ruisselle des coffres. Votre table est l'une des plus réputées de toutes les grandes cours et vos ennemis vous craignent au point même de demander la paix au prix des pires humiliations. Que pouvez-vous désirer de plus ?

— Je ne te blâmerai pas pour l'audace de tes reproches, car ils sont justes. Mais leur justesse ne me fera pas renoncer à mon entreprise de ce soir. Car s'il est vrai que je possède tout ce qui est désirable, l'ennui étreint mon âme. Je ne désire plus rien et c'est ainsi la plus terrible des morts qui me presse. Elle me pousse à me précipiter vers l'inconnu. Je tente, ce soir, de changer mon destin et de connaître à nouveau le désir. »

Le carrosse continuait de rouler dans la nuit. Les Trois Lunes étaient pleines et blanches.

\*\*\*

La route défila pendant deux longues heures avant qu'ils ne parvinssent à l'hypogée de Perliche. Carnicollo s'était assoupi. Son roi le réveilla brusquement en le secouant par l'épaule :

« Allez ! on se bouge. Nous sommes arrivés.

— Que Votre Altesse me pardonne, mais j'avais cru que tout cela n'était qu'un mauvais rêve. Dites-moi seulement que vous renoncez. Il n'est pas trop tard.

— Je suis en train de mourir, Carnicollo. As-tu compris que le goût de la vie me quitte ? Il me faut secouer le joug de cette torpeur qui ruine mon âme. Viens, maintenant. »

Devant eux, une imposante construction de pierres, en forme de carapace, reposait dans la steppe aux Iris. Le maître des féodaux, sa fille toujours endormie dans ses bras, et Carnicollo, une lanterne à la main, s’approchèrent de l’entrée de l’hypogée...

Derrière le seuil du caveau gigantesque des Scornafiocres, il faisait plus noir qu’au fond d’un puits. Le maître et Carnicollo se regardèrent avant de se décider à entrer. Dans le jeu des lunes, les ombres des deux hommes étaient triples et se chevauchaient. Leur destin tenait au risque d’un balancement M’rakien...

Le maître était grand et fort, et bien que jeune encore, ses cheveux avaient une couleur argentée, qu’amplifiait la clarté lunaire au jeu de beaux reflets scintillants. Les yeux du monarque brillaient silencieusement dans la nuit claire. De son pourpoint de velours noir rehaussé de saphirs, émanait une obscurité émaillée de petites lumières aux fines tonalités violacées. Dans ses bras dormait l’enfant à la blanche robe de nuit en satin. La pâle lumière nocturne léchait ses pieds nus qui pendaient. La petite fille ignorait le monde éveillé qui s’était chargé d’elle.

Carnicollo regardait son roi et sa fille. Son regard diaphane dévisageait le singulier tableau du roi et de l’enfant devant Perliche. La désapprobation se lisait dans ses yeux. Emmittoufflé dans un lourd manteau rouge bordé d’hermine, le fidèle serviteur se réchauffait en se frottant le corps. Il aurait voulu dire encore une fois son désaccord, mais son maître lui fit signe de garder le silence.

Le roi, l'enfant et le serviteur entrèrent dans l'hypogée des Scornafiocres...

Ils descendirent un escalier aux marches irrégulières taillées dans la roche.

Devant eux, dans la lumière mouvante de la lanterne que tenait Carnicollo, s'étendait une vaste salle. La lumière dévoilait l'espace reclus du sanctuaire de Perliche. Il n'y avait là, rien d'extraordinaire : un trône en pierre avait été dressé au fond de la salle ; au centre s'élevait une pyramide à degrés. La pyramide en question n'était pas bien haute : elle ne faisait que trois mètres de haut sur trois de large et se composait de six plates-formes successives, qui diminuaient de surface au fur et à mesure des degrés. La dernière plate-forme était la plus étroite. Elle marquait le sommet de l'édification.

Carnicollo guida le maître à travers la salle et lui expliqua l'ordonnance des deux éléments qui se trouvaient là :

« Nous y sommes, Votre Altesse : voici le cénotaphe de Perliche. Ici gisent les esprits des Scornafiocres. Celui qui prétend prend place sur le trône de pierre, au fond. Celui qui dépend doit escalader les degrés de la pyramide et se tenir debout à son sommet.

— Je suppose que c'est moi celui qui prétend, dit le maître.

— Oui, Votre Altesse, et c'est votre fille qui dépend. Si vous tenez vraiment à interroger les Scornafiocres, elle doit gravir la pyramide. Après quoi, je ne suis plus sûr de rien. La nécromancie est une science dangereuse et noire. Il n'est pas trop tard pour y renoncer... »

Le maître venait de prendre place sur le trône de pierre. L'enfant dormait toujours dans ses bras. Son visage, détendu sous l'effet du sommeil, avait la douceur et l'innocence de

l'ange. Son père la regarda un long moment, attendri, puis il la réveilla.

La petite fille écarquilla des yeux et son regard vit flotter au-dessus d'elle le visage de son père. Elle entendit bientôt résonner sa voix qui acheva de la tirer de son délicieux sommeil :

« X'aïa, ma petite chérie, réveille-toi. Ton papa a besoin que tu lui sois aimable en lui rendant un service.

— Où sommes-nous ? balbutia l'enfant.

— Chut, c'est un secret. Nous allons faire un petit jeu tous les deux ensemble. Tu veux bien ?

— J'ai sommeil... se plaignit la fillette.

— Le jeu ne sera pas long et tout de suite après tu pourras dormir. Tu vois cette pyramide...

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, candide.

— Tu le sauras si tu montes jusqu'en haut. Tu es grande maintenant, tu ne devrais pas avoir peur de grimper. Vas-y, je te regarde. Allez !

La petite fille s'avança en direction de l'étrange construction. Mais avant d'atteindre la pyramide, elle s'arrêta pour se retourner vers son père :

— Papa, j'ai très peur du noir.

— Ce n'est rien ma puce, Carnicollo va t'apporter de la lumière. Allez, continue !

— J'ai peur !

— X'aïa, sois un peu plus courageuse. Une princesse n'a pas peur du noir. Carnicollo est là et moi aussi. Il n'y a rien à craindre.

Bien qu'encore inquiète, la petite fille aborda le premier degré de la pyramide. Le rebord de chaque plate-forme était haut d'un demi-mètre. L'enfant hissa son frêle corps sur le

premier degré en s'aidant de ses bras menus et de ses petits pieds nus. Ses orteils délicats se pliaient avec souplesse au contact de la paroi de pierre. La fillette parvint sur le premier degré.

— Bravo, ma puce ! Continue, ne t'arrête pas. »

L'enfant escaladait méthodiquement chaque degré, marquant de courtes pauses à chaque étape franchie. Elle savait maintenant pouvoir très bientôt faire plaisir à son père, car il ne restait plus qu'à atteindre le sommet.

Luttant contre la fatigue, la petite fille rassembla ses forces pour se hisser jusqu'au sommet de la pyramide. Le maître son père la fixait avec intensité. L'enfant allait vaincre l'obstacle. Elle se dressa à son faîte.

« X'aïa, tu as été fantastique ! Tu es la digne princesse de Nagor Djuni Kondar. Maintenant, ne bouge plus, nous allons couronner ton ascension.

— Votre Altesse, voici la formule d'invocation des Scornafiocres », expliqua Carnicollo en présentant à son maître un vieux morceau de parchemin.

Le roi déplia de ses mains puissantes le bout de papier craquelé. Pendant ce temps, X'aïa, abandonnée dans l'obscurité, gémissait au sommet de la pyramide, tenaillée par la peur du noir. Carnicollo tenait près de son maître la lanterne afin que le maître puisse lire l'invocation. La voix du monarque résonna :

« Que l'épithaphe  
Du cénotaphe  
De Perliche  
S'affiche ! »

En haut de la pyramide, l'enfant s'était mise à pleurer. Sa voix vibrait d'angoisse :

« Papa, j'ai peur ! Ne me laisse pas toute seule. J'ai peur ! »

Carnicollo, alarmé par les cris de l'enfant, se rapprocha à grands pas de la pyramide, sa lanterne à la main...

La lumière éclaira à nouveau la pyramide. Le maître et le serviteur virent la petite fille être secouée par de violentes convulsions. La jambe gauche, la première, se mit à trembler, puis le tremblement gagna bientôt tout le corps, secouant et soulevant l'enfant.

Carnicollo resta pétrifié d'horreur à la vue de ce terrible spectacle. Le maître, perdu dans l'obscurité sur son trône au fond de la salle, regardait fasciné la scène. Les doigts de ses mains se crispèrent sur les accoudoirs du trône : la bouche de sa fille venait de vomir une voix hideuse et haineuse !

La voix d'outre-tombe cracha son venin :

« Malfaisant

Sois maudit !

Maintenant

Écris !

— Vite, intervint le maître à l'adresse de Carnicollo, note tout ce que la voix va dire. Dépêche-toi ! »

Carnicollo eut à peine le temps de sortir de son sac une plume, du papier et un encrier, que déjà la voix hideuse et haineuse jaillissait à nouveau du corps révolté de la fillette :

« Dans

Le récipient

Du Brévior

Incorpore

Les ingrédients

Suivants :

À la fleur

De limpakoa

Mêle  
Avec elle  
La couleur  
Du Méronia  
À l'odeur  
De la haine  
Mêle  
Avec elle  
Les vapeurs  
D'askrène  
Échange  
Les mélanges  
Ajoute  
Deux gouttes :  
Deux larmes  
Au charme  
Et consacre  
L'âtre  
Poison  
De la trahison  
Des rebelles  
Immortels  
De l'impure  
Morsure  
Mêle  
En elle  
Avec  
Le bec  
Factice  
De Nakriss  
Le sacrilège

Au sortilège ! »

La voix hideuse et haineuse s'était tue. La pauvre enfant suait et flottait sur ses jambes vidées de leur force. Soudain le corps avachi de la fillette se raidit d'un coup sec. Une nouvelle voix écartela la bouche de la petite princesse. La voix était caverneuse, terriblement lugubre :

« Fonds  
Le météore  
Et l'or  
Profond  
De l'Oméron. »

La brièveté du message ne permit cependant pas au corps de l'enfant de se reposer, car aussitôt apparue, la seconde voix fut supplantée par une troisième, beaucoup plus violente et beaucoup plus forte :

« Pour la trempe :  
– Un animal :  
Le Mal  
Qui rampe  
Et enflamme  
– Une femme :  
Vierge  
De haut rang ;  
Asperge  
De leurs sangs  
Mêlés  
L'épée. »

Subitement une autre voix répéta sur un ton nasillard le message de la précédente qui s'effaçait :

« Sur l'espadon  
Verse

Le sang de la princesse

Et du dragon. »

La voix nasillarde fut évincée par une cinquième voix, rauque et terrifiante, qui résonna sinistrement :

« Que l'épée baigne

Dans le flot des corps

Qui saignent

Encore ! »

La petite princesse n'en pouvait plus. Son frêle corps malmené donnait des signes alarmants d'épuisement. Carnicollo craignait que son cœur ne résistât pas aux impacts des possessions successives. Des convulsions effrayantes soulevaient ses membres sous le regard horrifié et fasciné du maître des féodaux, qui restait immobile, subjugué et collé de frayeur au dossier du trône de pierre.

Une nouvelle voix, sortie du cénotaphe de Perliche, imprima lentement sa marque sur la figure de la petite X'aia. C'était une voix froide, impérieuse.

Au rythme appuyé et tenace des syllabes prononcées, le sixième esprit martela des sentences implacables :

« L'exercice :

Askalon

– La matrice :

Qar Céladon

– Le maléfice :

L'effigie

Du désespoir

Dans la magie

Noire

– Le sacrifice :

L'épée

Forgée  
Réclame  
L'âme  
De ton fils ! »

Le corps de la petite princesse s'affaissa d'un coup lorsque l'esprit la quitta. Carnicollo allait la secourir, pensant l'odieuse séance terminée, quand l'enfant redressa la tête, révélant un abominable rictus. Le serviteur du maître recula, le cœur révolté à la vue du visage si horriblement déformé, et une septième voix exhala un râle putride.

Une odeur sans nom avait envahi l'espace de la salle. Avec l'écho infect de la septième voix planait un parfum de cadavre en décomposition :

« Rien de plus médiocre  
Aux yeux  
Hideux  
Des Scornafiocres  
Qu'un simulacre  
De massacre  
Ne pardonne  
Jamais  
Mais  
Donne  
La mort  
Sans remords ! »

La voix venait de quitter l'enfant qui se mit aussi sec à vomir une horrible flopée de sang noir visqueux. Carnicollo se boucha le nez et couvrit sa bouche de la paume de sa main. L'infection se répandait. Son effluve asphyxiait l'air, allant jusqu'à étouffer la flamme de la lanterne.

Ce fut dans l'obscurité la plus profonde que la dernière voix des huit trépassés de Perliche se fit entendre. Comme un sourd grondement, elle monta des entrailles de l'enfant pour faire irruption en grinçant, stressante et stridente, tel l'ongle qui griffe et racle l'ardoise :

« L'épée  
De fer  
Soumet  
La terre  
Sois  
Le maître  
Immonde  
Qui doit  
Soumettre  
Le monde !  
Le mal  
Est fatal  
Étends  
Son empire  
Prétends  
Au pire  
Être  
L'immonde  
maître  
Du monde  
L'acceptes-tu ?  
Alors, tue ! »

Le son de la huitième et dernière voix se perdit dans la nuit aveugle du cénotaphe de Perliche...

Dans l'obscurité, Carnicollo chercha à rallumer la mèche de la lanterne. On n'entendait plus que le bruit du raclage en

bronze sur la surface du silex de la pierre à feu. Des étincelles jaillissaient puis retombaient en cendres dans le néant de la nuit.

De son trône de nécromant, le maître tentait de se redresser. Carnicollo parvint enfin à faire revivre la lumière.

Le maître s'approchait, maintenant, à pas lents, de la pyramide, au sommet de laquelle gisait son enfant.

Carnicollo apostropha son maître :

« Votre Altesse, la princesse est peut-être toujours en vie ! J'ose espérer que sa petite âme ne nous aura pas quittés... »

Le maître ne répondit rien. Il gravissait machinalement les degrés de la pyramide. Carnicollo reprit la parole :

« Votre Altesse, j'ai reconnu l'ultime voix. C'était celle du dernier des rejetons de Perliche : Houleur. Celui-là même qui fut tué à la bataille de Shamrock Hill, il y a quinze ans... »

Tout à coup, le serviteur s'arrêta de parler, glacé de stupeur à la vue de son maître qui, tenant sa fille par la taille de son bras droit, cherchait de sa main gauche à son côté la dague d'argent qui y pendait !

« Non ! hurla Carnicollo. Pas ça ! Ne la tuez pas ! M'rak pourrait basculer dans les ténèbres. Il ne vous appartient pas de faire triompher le mal. Ménagez-vous la possibilité de revenir en arrière. N'imprimez pas à la conjonction une tangente définitive. Réfléchissez ! »

Le maître se retourna vers son serviteur et le regarda avec des yeux fiévreux. Ses lèvres se décollèrent et Carnicollo l'entendit lui répondre :

« Insensé ! Me crois-tu capable de tuer ma propre fille ? Folie que de m'avoir imaginé vouloir le faire. Je devrais te tuer pour oser juger ainsi ton roi !

— Que Votre Altesse daigne bien vouloir me pardonner une si terrible offense, confessa non sans soulagement le serviteur. Je ne suis qu'un sombre idiot.

— Je passe sur cette faute. Ma fille est vivante et c'est tout ce qui compte.

— Ne voulez-vous pas être maître du monde ? interrogea ensuite non sans perfidie Carnicollo.

— Non ! La petite farce de ce soir a déjà bien assez duré. La séance a été effrayante et la leçon profitable. Je ne désire point devenir le maître du monde. Moi, maître du monde ? Quelle blague ! Moi qui ne parviens pas même à me gouverner ! »

Le maître laissa à nouveau traîner sa main du côté de sa dague, et Carnicollo crut revivre un cauchemar. Mais le maître des féodaux, au lieu du poignard, tira à lui de sa poche un petit flacon de sels, qu'il passa ensuite sous le nez de sa fille évanouie.

Le serviteur poussa un long soupir de soulagement. La fillette défaillante inhala en toussotant l'essence du mélange alcalin.

« ... Ça va aller, mon bébé, dit le maître à l'enfant.

— Père, quel horrible cauchemar j'ai fait !

— Ce n'est rien, mon petit cœur. Maintenant, rends-toi. Demain tu auras tout oublié. C'est cela, ferme les yeux...

— Carnicollo, nous rentrons au palais.

— À vos ordres, Majesté. »

[RETOUR](#)

## CHAPITRE II

# La Guerre des couleurs

L'hiver recouvrait de sa neige le pays des féodaux. Le vent soufflait sur la steppe aux Iris, emportant par bourrasques des myriades de flocons, qui venaient recouvrir les remparts et les toits de la cité de Nagor Djuni Kondar. Sur la capitale des féodaux, la nature avait déposé un voile d'une blancheur immaculée.

À l'intérieur du palais royal, on entendait le vent siffler et battre contre les fenêtres. Dans la salle des audiences, à l'abri de murs épais et de vitraux devenus opaques au contact de la neige, le maître de Nagor Djuni Kondar recevait la visite de ses sujets de marque et des ambassadeurs des contrées voisines.

La salle des audiences était triangulaire. On entrait par une des pointes pour faire face au siège du roi. Les deux autres côtés de la figure géométrique étaient munis de stalles en bois d'acajou, et, entre celles-ci, s'alignaient deux grandes cheminées, où crépitait un feu toujours bien entretenu. Les murs de la salle étaient percés de vitraux, dont l'emplacement régulier alternait avec des tapisseries couleur safran, décorées de motifs noirs tarabiscotés. Les vitraux blanchissaient progressivement avec la neige qui venait s'y coller...

Les dalles de la salle avaient été taillées dans du lapis-lazuli. Au fil des visites incessantes depuis des siècles, elles étaient devenues avec l'usure du temps concaves et grisâtres.

Trois coups du lourd bourdon que maniait le chambellan de la maison royale de Nagor Djuni Kondar résonnèrent contre une dalle. Puis, d'une voix de stentor, le chambellan annonça le visiteur :

« L'Immortel Duilin de Fairydell, ambassadeur de Sa Très Gracieuse Majesté le maître d'Aquebanne, Sijaron III ! »

Un homme fit son entrée en avançant sur les dalles usées. Ses yeux mauves brillaient d'excitation et ses longs cheveux argentés flottaient légèrement sur ses épaules. Il portait une cape écarlate et arborait une tenue d'apparat rutilante. L'Immortel, richement drapé de broderies serties de gemmes multicolores, s'approcha majestueusement du siège du maître des féodaux. Puis il le salua d'une belle révérence de circonstance :

« Honneur, gloire et longue vie au souverain de Nagor Djuni Kondar, déclara l'ambassadeur en préambule à son audience.

— Merci, répondit le maître avec une fausse modestie flagrante. Mais que nous vaut la visite de l'ambassadeur d'Aquebanne ?

— C'est avec une joie non feinte que nous considérons cette audience que Votre Altesse royale a bien voulu nous accorder.

— L'inverse, cher ambassadeur, aurait signifié la guerre, commenta le maître.

— J'espère que l'entente l'emportera en toute circonstance nouvelle entre nos deux royaumes.

— Il va de soi, rappela le maître, que nous avons quelques griefs à formuler.

— Nous vous sommes tout ouïe. Ma visite n'a nul autre objet que de recueillir vos légitimes demandes.

— À vous entendre, nous pourrions croire que le maître d'Aquebanne désire assouplir son attitude à notre égard. Alors, ainsi, nos demandes seraient devenues légitimes ?

— Nous les supposons telles puisqu'elles émanent de la sagesse d'un grand monarque.

— Vous nous flattez, mais vous ne répondez pas en vérité. Si la diplomatie ne prétend qu'à la politesse et à des visites de courtoisie, vous pouvez dès à présent vous retirer et transmettre également à votre roi nos compliments et notre admiration. Cela ne coûte rien, mais cela ne change rien. Maintenant, veuillez Nous laisser...

— Votre Altesse, intervint l'Immortel. Si vous en avez fini avec l'ambassadeur d'Aquebanne, accorderiez-vous une audience au simple particulier que je suis ?

— Pourquoi pas ? Mais que votre propos soit propre à susciter notre intérêt, cette fois !

— Je n'en doute point. Cependant, j'eusse préféré, Votre Altesse royale, que mes confidences durant l'audience accordée se déroulassent dans la plus stricte discrétion...

— Soit ! Nous allons congédier les gens du protocole qui encombrant les stalles de notre salle des audiences. Messieurs, veuillez sortir. Nous vous ferons mander dès que cela sera à nouveau utile. »

Les courtisans se retirèrent dans un brouhaha de commentaires indignés. Les deux battants de la porte de la salle des audiences se refermèrent derrière eux. Il ne restait plus là que le maître et l'Immortel :

« Et bien, je vous écoute : qu'avez-vous à me dire qui réclame autant de précautions ?

— Le maître d'Aquebanne vous reproche de l'avoir trahi...

— Si c'est tout ce que vous avez à me dire, s'emporta le maître, sortez sur le champ !

— Je peux, moi aussi, trahir mon roi, glissa insidieusement l'Immortel.

— Comme vous l'insinuez, votre trahison pourrait ressembler à la mienne. Serait-elle approchante dans sa motivation ?

— Elle serait parfaitement similaire si Votre Altesse royale m'en donnait l'impulsion.

— Vous êtes Immortel, m'avez-vous dit ?

— Si Votre Altesse en doute, qu'elle me transperce le corps de son épée pour en juger.

— Là dessus je vous ferai confiance. En définitive, j'aimerais plutôt croire que vous l'êtes. À vrai dire, cela m'arrange et m'amuse que vous soyez un Immortel. Mais je m'égare. Revenons à ce que vous me suggériez...

— Assurez-moi de votre attachement et je vous livre Aquebanne.

— Soit ! je vous accorde mon soutien. C'est toujours un plaisir inlassable que d'être le témoin d'une trahison.

— Ne vous moquez point ! dit sèchement l'Immortel en haussant subitement le ton. N'êtes-vous pas en la matière le pire des félons ? Je n'ai pas à recevoir vos moqueries, c'est à vous en premier qu'elles font injure ! Qu'au moins entre eux, les traîtres parlent à visages découverts !

— Tout doux, mon ami ! Je ne me plais pas à vous entendre parler de la sorte. Je suis roi !

— Quant à moi, je me suis trompé sur votre compte. De la trahison vous n'avez que la faiblesse du vice. J'en garde pour ma part très consciemment le goût de la tragédie qui l'inspire.

— Et bien soit ! coupa le roi. J’accepte de donner dans le drame. Mais je vous préviens, ce sera de la grande tragédie. Et au dernier acte, vous serez broyé !

— Peu m’importe pourvu que je me venge ! Car je suis déjà maudit. La fatalité me tord sans trêve les boyaux. Je n’aspire plus qu’à la vengeance.

— Je peux, quant à moi, expliqua le roi, vous aidez à réussir votre vengeance. Votre personnage ne manque pas en effet d’intérêt, et c’est pourquoi je vous promets un grand rôle dans le chef-d’œuvre que je m’appête à écrire. Pour tout dire, l’Immortel rebelle est une des pièces majeures du puzzle constituant le drame. Je vous engage vivement à me suivre. Qu’en dites-vous ?

— J’accepte, mais à la condition que vous me nommiez à la tête de l’une de vos armées et que me revienne la moitié du fruit du pillage d’Aquebanne.

— J’accepte vos conditions, car elles vont dans le sens que je désire. La ruine d’Aquebanne me réjouira certainement, et c’est pourquoi je projette de marcher contre le royaume de Sijaron dès que les beaux jours seront revenus.

— Il serait préférable de ne pas attendre pour attaquer. Je suis pour une action immédiate. À ce propos, et puisque nous marchons maintenant ensemble dans la trahison, j’ai des informations de la plus haute importance à vous transmettre.

— Je vous écoute.

— La dernière fois que les féodaux ont tenté de franchir l’Aspholos, ce fut un échec sanglant. Il y a quinze ans, le roi Sijaron avait remis en fonction la Tour du feu des premiers-nés, qui se trouve sur la frontière dans l’Odja-Däro. Depuis cette tour, ses occupants peuvent observer les moindres mouvements ennemis et prévenir depuis ce phalène leur venue en

alertant le gardien des Marches du Nord par un code lumineux. C'est ce qui a permis à l'époque de bloquer à temps le déploiement des troupes du général Erskine qui tentaient d'envahir Aquebanne par l'Odja-Däro. Il se trouve que j'étais à ce moment-là sur la tour et que j'en suis encore aujourd'hui le responsable. Je vous laisse mesurer tout le profit que Votre Altesse pourrait tirer de cette situation.

— Sans vouloir vous froisser, je ne vois pas très bien...

— C'est pourtant clair, fit remarquer l'Immortel. Depuis la tour et en manipulant à notre avantage le code, je pourrai désinformer l'adversaire et conduire les mouvements de ses troupes pour leur plus grand péril et pour notre plus éclatante victoire. Si Votre Altesse le permet, je me proposais même d'appeler ce nouvel art militaire *La Guerre des couleurs*. À en juger ensuite par l'exposé de mon stratagème, vous conviendrez avec raison du choix judicieux de ce nom.

— Et en quoi consiste votre plan pour cette fameuse *Guerre des couleurs* ?

— Vous allez très vite comprendre. C'est très simple : il nous suffira de... »

Dans le plus grand secret, l'Immortel expliqua son plan en chuchotant la substantifique moelle à l'oreille de plus en plus attentive de son nouveau maître, le maître des féodaux.

Au poignet de l'Immortel brillait l'étrange bracelet d'Alfée...

[RETOUR](#)

## CHAPITRE III

# Le Cep et le Glaive

Les Trois Lunes pendulaires balançaient aussi dans le ciel au dessus du pays de Kadar. Là aussi M'rak oscillait, testant le destin, comptant les jours des hommes pour la peine ou le bonheur, et hésitant encore et toujours entre le bien et le mal.

La patrie des Kadaréens s'étendait du sud-est du royaume d'Aquebanne jusqu'aux Monts Cendrés. C'était un pays de grandes plaines boisées. La nature y respirait dans le vent, léger et rafraîchissant l'été, froid et mordant l'hiver.

On se trouvait, ici, loin de la steppe aux Iris et des Fiefs des féodaux, mais il neigeait également abondamment sur le pays de Kadar.

Dans le bois de Roconval, en plein milieu du territoire des Kadaréens, fumait la cheminée d'une petite chaumière aux belles pierres bleues avec son toit recouvert d'une bonne épaisseur de flocons blancs. Une source coulait à proximité, mêlant au sifflement des rafales du vent la mélodie cristalline du chant de ses eaux. Les formes, les couleurs et les ombres avaient disparu sous la blanche toison neigeuse. La petite chaumière semblait devoir peu à peu succomber à l'engloutissement. La neige au sol paraissait vouloir rejoindre le manteau neigeux du toit, et la façade bleutée de la maison s'effaçait lentement sous sa montée.

Devant la chaumière, un jeune homme s'affairait, une pelle à la main. Il s'échinait à repousser le déversement des flots de flocons. De la buée sortait de sa bouche et ses cheveux avaient

la couleur d'un autre âge. Énergiquement, le déblayeur s'activait pour désenclaver sa maison natale. C'était le plus rude de tous les hivers qu'il avait connu en quinze ans d'existence.

À l'intérieur de la gentille chaumière, ses parents, ses deux jeunes sœurs et le tout petit dernier profitaient de la chaleur d'un bon feu. L'espace de la maisonnette était agréable, mais sans luxe. Il y avait une cheminée de pierre avec dans un coin une réserve de stères de bois, une table autour de laquelle la petite famille prenait ses repas, une mezzanine où couchaient les enfants et que soutenait un grand lit à portes coulissantes qui ressemblait à une armoire. Il y avait, aussi, une trappe qui donnait accès à une cave, dans la tiédeur de laquelle le père de famille conservait du bon vin et des victuailles pour passer sans peine l'hiver à l'abri des soucis. On sentait, en parcourant du regard l'espace intérieur de la maison, qu'une famille y vivait heureuse, sans complication et sans l'encombrement de richesses superflues. Il y avait là le nécessaire et le bonheur partagé de vivre ensemble dans l'amour d'une famille unie.

Près du feu, Coralysse, la jeune maman, donnait à téter son sein à son petit dernier. Hairbald, son époux, les regardait. L'enfant buvait gloutonnement le lait qui perlait du sein blanc de sa mère. Sous la table à côté d'eux, Lay Aln et Camilia, deux jumelles rouquines, jouaient avec leurs poupées de son. Les deux sœurs étaient en train de confectionner, à partir de tissus récupérés, de nouvelles toilettes pour habiller leurs "bébés", comme elles disaient.

Coralysse observait attentivement de ses grands yeux clairs le petit téter. De temps en temps, une des mains de la jeune femme se séparait un court instant de son enfant pour repositionner son sein contre la bouche du petit gourmand; ou encore dégageait-elle son bras pour remettre en place ses

longues et belles mèches blondes, qui tombaient devant son visage penché sur le nourrisson.

Hairbald, attendri, regardait silencieusement, passant sa large main dans les méandres de sa barbe broussailleuse. Sur son crâne chauve luisaient les reflets de l'âtre. Le feu crépitait ; les bûches craquaient en cédant à la chaleur des flammes.

Coralysse redressa la tête vers son époux et lui parla :

« Il doit faire très froid dehors. Il faudrait dire à Frékaas d'arrêter son travail et de rentrer. Cela fait plus d'une heure qu'il est sous la neige. Je ne voudrais pas qu'il attrape mal.

— Tu sais, c'est un homme maintenant. Aujourd'hui nous allons lui fêter ses quinze ans. C'est l'âge de la maturité chez les Kadaréens. Il pourrait même décider de partir s'il voulait.

— Je n'aime pas que tu évoques ces choses. Ne sommes-nous pas bien tous les six ensemble ?

— Tu le sais parfaitement, ma colombe : c'est un pur bonheur.

— Je te remercie, Hairbald, pour nous tous. Tu es doux et bon. Je t'aime.

— Moi aussi je t'aime Coralysse, et tu es encore plus douce et bien meilleure que moi.

— C'est grâce à toi. Tu m'as gardée fidèle aux dons que m'avait accordé Dolia. »

Hairbald se leva et alla embrasser son épouse : il posa un baiser sur son front, puis un autre encore, qu'il déposa cette fois-ci sur ses lèvres, et que la jeune femme accueillit avec ferveur.

Le nourrisson se mit à pleurer : dans le mouvement de l'étreinte des adultes, il venait d'être privé du sein de sa mère.

« Il ne peut pas y en avoir pour deux à la fois, dit en souriant la jeune maman.

— Quel sacré tempérament a ce petit ! Tu as vu comment il dévore ton sein.

— Oui, il tient de son père », se moqua gentiment Coralysse.

Hairbald alla se rasseoir en face de son épouse pour attendre patiemment son tour...

« Tu n'oublies rien ? lui demanda Coralysse.

— À quoi veux-tu faire allusion ?

— Ne viens-tu pas de me rappeler que c'est aujourd'hui l'anniversaire de Frékaas ?

— Ne t'en fais pas, j'ai un superbe cadeau à lui offrir.

— En attendant, il est dehors à se geler...

— Ah ! excuse-moi, je vais le prévenir. Ne bouge pas, je vais le chercher... »

Hairbald se leva et sortit pour aller trouver Frékaas. Il était temps qu'on lui fêtât son anniversaire : le jour déclinait déjà. Les Trois Lunes pendulaires couraient dans le ciel sous l'effet d'optique de la course de nuages filandreux et noirs.

Par la fenêtre de la chaumière, Frékaas observait sa mère ranger son sein dans son corset, puis en renouer les lacets.

« Que maman est belle ! déclara le fils admiratif.

— Oui, elle est belle, très belle, reconnut Hairbald, pensif...

— Comme je suis heureux avec vous !

— Bon ! ne restons pas dehors dans le froid. Tu viens. On a une surprise pour toi.

— Je sais, c'est mon quinzième anniversaire. L'alignement des Trois Lunes pendulaires m'en a donné la date. Cela fait déjà une semaine que j'observe Bulaz, Salix et Vénos. Aujourd'hui, elles sont en conjonction.

— Tu sais que tu pourrais devenir un grand astronome », plaisanta Hairbald en prenant son fils par l'épaule.

Ils entrèrent ensemble dans la maison. Lay Aln et Camilia avaient dressé la table.

Les deux jumelles se tenaient maintenant face à la porte près de leur mère, qui portait son plus jeune enfant dans ses bras. Toutes les trois entonnèrent un chant d'anniversaire en l'honneur de Frékaas :

« Heureux sois-tu, Frékaas :  
Les dieux ont béni ton front  
Et d'un petit an de plus  
Ont fait de toi un homme mûr.  
Heureux sois-tu, Frékaas :  
Reçois notre bénédiction  
Et l'éclat de nos yeux  
Qui ne brillent que pour toi. »

Ému, le jeune homme se rapprocha de ses deux jeunes sœurs, et, s'agenouillant, les embrassa tendrement. Puis se redressant, il embrassa sa maman et son bébé. Une larme de joie fila sur leur joue à tous les deux.

Hairbald, pour ne pas être en reste, entoura d'un coup tous les autres de ses larges bras, les serrant contre lui avec chaleur. Puis, les délivrant, il déclara :

« Ce n'est pas le tout de s'embrasser quand un excellent repas nous attend. Tu vas voir ça, Frékaas. J'ai même tiré de ma cave pour cette occasion une bouteille que m'avait offerte le marquis de Fomahault, l'année de ta naissance. Tu vas me goûter ça et tu m'en diras des nouvelles. Allez ! à table. » La petite famille s'installa autour de la table décorée d'une nappe blanche brodée et garnie de belles assiettes en faïence.

« Avec ta mère, on t'a préparé un de ces petits menus qu'on n'oublie pas de sitôt : pour commencer, soupe aux anguilles du Braccol arrosée avec un Moulin de Tréviau ; ensuite, ragôût

de rouffles, de gizerelles et d'olrains avec le fameux Château Fomahault 3027, l'année de ta naissance ; après quoi, on attaquera dare-dare une garniture de châtaignes, de frêges, de zugzurs, d'asptors et de syrtes à la sauce kadaréenne ; pour le fromage, ce sera du bragnioli au poivre et du fagot d'Arcasie ; et pour finir allègrement, une tarte à la confiture de groseilles accompagnée par un bon Gai Murion bien pétillant. Eh ! eh ! Bon appétit ! »

Ils mangèrent tous de bon cœur. Le repas fut bien arrosé, et l'appétit venant en mangeant, tout y passa.

Les jumelles débarrassèrent ensuite la table. Hairbald alla chercher à la cave les cadeaux, que Coralysse et lui-même réservaient à Frékaas.

Le jeune homme ouvrit en premier le cadeau que lui offrait sa mère : c'était un chapska en fourrure de renard.

« Ce n'est pas très original, avoua Coralysse, mais l'hiver étant rude, j'ai pensé qu'il valait mieux que tes oreilles soient couvertes. »

Le fils remercia sa mère et plaça le chapska sur sa tête. Ses deux jeunes sœurs, Lay Aln et Camilia lui signalèrent alors que c'était pour porter dehors. Frékaas fit semblant de ne pas vouloir les croire.

Les jumelles insistaient à grands cris quand leur mère les rappela à l'ordre :

« ... Ça suffit, maintenant. Cessez d'ennuyer votre frère, mais offrez-lui plutôt le cadeau que vous lui avez préparé.

— Il ne faudra pas qu'il en fasse n'importe quoi, précisa Camilia.

— C'est que ça nous a pris beaucoup de temps pour le fabriquer, commenta Lay Aln.

— Alors les filles, demanda finalement Frékaas, vous me le donnez ou pas ce cadeau ?

— Si tu retires ton chakspa, on te le donne.

— Camilia, on ne dit pas chakspa, mais chapska, corrigea Coralysse. Et on ne fait pas non plus de chantage. Quand on offre, ce doit être de bon cœur.

— Oui maman », ânonnèrent d'une même voix les deux fillettes.

Camilia et Lay Aln allèrent chercher le précieux cadeau. Dans leurs petites mains, elles transportaient une couronne de fleurs séchées aux tiges entrelacées avec un beau ruban bleu. Frékaas comprit alors pourquoi les deux jumelles voulaient tant qu'il retirât son chapska. Il l'enleva aussitôt et les fillettes le coiffèrent de la couronne florale.

« Tu es pour toujours notre beau prince, déclara Camilia, toute fière.

— Merci, mes petites princesses préférées », leur répondit Frékaas, les embrassant.

Il restait encore à ouvrir le cadeau d'Hairbald. C'était un drôle de paquet qui ressemblait à l'emballage d'un chandelier. Frékaas, intrigué, en déchira vite le papier : à sa plus grande stupéfaction, il découvrit un pied de cep cloué sur un support carré en chêne.

« Un cep de vigne ? s'étonna le jeune homme.

— C'est tout à fait ça. Je comprends que tu sois surpris. Mais rassure-toi, ce cep ne représente que symboliquement le cadeau que je te fais. Tiens-toi bien, je vais maintenant te dire de quoi il retourne : à partir d'aujourd'hui, tu es propriétaire d'un vignoble sur les coteaux des Monts Cendrés, près de la frontière du pays de Sidor. La propriété s'appelle Orsyval. Tu ne peux même pas imaginer quel bon vin on va

produire avec ta vigne. J’imagine déjà l’étiquette prestigieuse des bouteilles : Château d’Orsyval, Grand Cru. Le coteau est magnifiquement exposé sud/sud-ouest. La terre est splendide pour la vigne et les cépages sont somptueux. Qu’est-ce que tu en dis ? Génial, non ?

— Mais Père, je ne désire pas être vigneron. Je voudrai, au contraire, embrasser la carrière des armes, et comme toi jadis, rejoindre les rangs de la Garde d’honneur. J’ai appris qu’ils recrutent des jeunes gens valeureux pour servir le maître d’Aquebanne. Ils partiront dans trois jours de Gozzour pour gagner Chrost. Depuis tout petit, dès que tu m’as raconté pour la première fois la guerre des Marches du Nord, j’ai eu envie de devenir cavalier dans la Garde d’honneur.

— Mais Frékaas, j’ai placé nos économies, les derniers rubis de Na Rog, dans l’achat de la vigne d’Orsyval et du pres-soir de Monchêt. Ton désir de devenir soldat est incongru. N’aimes-tu pas la paix avec un bon feu, un bon vin et une douce épouse à tes côtés ? N’en doute pas, tu trouveras un parti avantageux en étant propriétaire d’un prestigieux vignoble...

— Père, je veux courir l’aventure avant de m’installer.

— Tu oublies une chose, c’est qu’il est plus facile de partir à la guerre que d’en revenir. Lorsque je te racontais nos faits d’armes, je ne mentionnais que ce qu’il y eut de noblesse, de courage et d’héroïsme dans cette lutte. Je prenais bien garde de ne jamais narrer tout ce qui fut lâcheté, horreur, trahison et crime. Ne va pas faire de peine à ta mère en disant des bêtises. Tu en as passé l’âge !

— Justement, mentionna Frékaas, selon la loi de Kadar, je suis majeur à partir de ce jour, et je partirai si je le veux. Ce n’est pas vous qui m’en empêcherez !

— Frékaas, intervint Coralysse très inquiète, tu ne penses pas sérieusement ce que tu dis ?

— Si, je le pense sincèrement. Je n'ai pas d'autre vœu que de rejoindre la Garde d'honneur.

— Ne sais-tu pas la douleur et la peine d'une mère à qui l'on arrache son enfant ? Si tu pars à la guerre, je ne cesserai plus de trembler nuit et jour pour toi. J'aurais tant aimé voir tes propres enfants grandir en paix près de nous... Tu sais, il y a plus d'héroïsme à fonder un foyer qu'à défaire une armée ennemie. Si tu persistes dans ton choix, tu m'auras prouvé que je dis juste.

— Maman, ne sois pas inquiète. Je reviendrais bientôt, et très certainement que je désirerai alors me stabiliser, en devenant héroïque d'une autre façon qu'en étant soldat. Mais, vois-tu, c'est aujourd'hui l'heure d'un grand choix pour moi : Bulaz, Salix et Vénox brillent dans le ciel et tout devient alors possible. Comment ne tenterais-je pas le destin à la faveur d'une telle conjonction ? Je suis l'enfant de ce climax. Tout est possible, j'en ai pour moi la certitude, et je veux commencer par réaliser mon rêve : devenir garde d'honneur.

— Et bien, je crois qu'il n'y a rien d'autre à ajouter, admit Hairbald. Puisque tu veux être soldat, je ne puis que regretter de t'avoir donné moi-même le mauvais exemple. J'aurais dû me faire vigneron dès mon jeune âge.

— Mais alors tu n'aurais jamais connu maman, rappela judicieusement Frékaas.

— C'est vrai, reconnut Hairbald, piégé. Puisque tu crois le vouloir, pars donc à l'aventure.

— Merci. Et je puis t'assurer que dès que je reviens, je t'aide à la vigne.

— Bon, j’accepte ! Mais si tu pars, il faut que je te fasse un cadeau supplémentaire. Je te donne mon épée. »

Hairbald alla la décrocher d’au-dessus de la cheminée. Il la remit à Frékaas :

« Je l’ai appelé *Brise Crystal*. Elle a vaincu l’esprit de Na Rog, le scornafiocre Houleur et le général des féodaux Ertarak. Il n’y a aucune raison qu’elle ne te serve pas aussi bien qu’elle m’a servi. Prends-la et use d’elle pour affermir le bien.

— Je ne sais comment t’exprimer ma reconnaissance, articula difficilement Frékaas sous le coup de l’émotion.

— Accepte, c’est tout ce que je te demande.

— Merci. Je voulais vous dire, maintenant que je suis équipé, que je partirai pour Gozzour demain matin à la première heure. Je ne voudrais pas qu’ils lèvent le camp sans moi ! »

Frékaas embrassa ses parents et alla aussitôt après se coucher.

Coralysse pleurait. Hairbald consola son épouse du mieux qu’il put. La nuit avait totalement envahi les Bois de Roconval et tout le pays de Kadar.

[RETOUR](#)

## CHAPITRE IV

### Messages

L'année 3042 s'achevait dans le froid, le froid le plus intense. Sur les Marches du Nord, soufflait un vent glacial. La cité frontalière de Kalinda, construite dans une boucle de la tumultueuse rivière Aspholos, gisait sous la neige. Le long des remparts de la ville fortifiée, un jeune soldat, Frékaas, faisait les cent pas. Il ne parvenait plus à se réchauffer. Emmitouflé dans plusieurs couches d'épaisses fourrures, chaussé de hautes bottes fourrées, ganté d'impressionnantes moufles, coiffé d'un chapska que lui avait offert sa mère, il grelottait tout de même de la tête aux pieds. Que lui avait-il pris, le jour de son anniversaire, de partir pour la guerre ? N'était-il pas bien auprès des siens, confortablement installé au chaud, goûtant une douce paix ? Mais voilà, il avait fallu qu'il connaisse l'aventure. « Quelle sacrée découverte ! », maugréa le jeune homme entre des claquements de dents incoercibles. Tous ses muscles le tiraient, tant ils étaient contractés dans l'étreinte glaciale de l'air. Pire, le vent se levait. Frékaas maudissait le choix qu'il avait fait de s'engager dans la Garde d'honneur. En partant de Gozzour, il avait rêvé de glorieux trophées récoltés sur les plus beaux champs de bataille. Il déchantait à présent, prisonnier du froid au long d'interminables séances de garde sur les remparts. Il ne rêvait plus que du refuge du corps des gardes, où, dans un grand brasero, brûlait un feu revigorant. Encore fallait-il qu'un confrère vînt le relever. Il ne pouvait pas encore quitter son poste. Mais que faisait

Figgil ? Oui, Figgil, son meilleur compagnon d'armes, tardait à le délivrer du carcan de l'hiver. Son ami l'avait-il oublié ?

En attendant, Frékaas, l'âme lasse, dérouté, interrogeait du regard le paysage qui s'étendait au-delà de la limite crénelée des remparts : ce n'étaient que terres humides et pâles, disparaissant dans la brume la plus impénétrable. De fait, il n'y avait rien à voir ; et puis, les yeux ne supportaient pas très longtemps la morsure du vent. Ils se refermaient presque aussitôt, baignés de larmes...

Une voix claire arracha subitement Frékaas à sa mélancolie. C'était son compagnon d'arme et ami, Figgil :

« Frékaas ! C'est moi. Tu es sauvé !

— J'ai bien cru que tu ne viendrais plus...

— Allez, allez ! Cours vite te mettre à l'abri, maintenant.

— Merci, vieux frère. Nakriss te bénisse.

— Allez, sauve-toi. »

Frékaas ne se fit pas prier deux fois. Il courut aussitôt vers la poterne d'une tour de guet pour descendre vers le corps des gardes...

À l'intérieur du donjon de la cité fortifiée, cœur de la défense de Kalinda, veillait le gardien des Marches du Nord. Ce n'était pas homme à se laisser endormir par l'hiver. Il n'était pas de la race des bêtes qui hibernent. Il guettait, l'œil toujours grand ouvert et l'esprit avisé.

Grand, robuste, installé devant une cheminée, où brûlait un bon feu, le gardien des Marches du Nord méditait, debout dans la salle des trophées. Ses cheveux grisonnants avaient, dans la lueur des flammes, la couleur du vif argent. Les années ne lui faisaient pas défaut : il en soutenait vigoureusement le poids. Cet homme remarquable s'appelait Bergald de Guérande.

On frappa à la porte de la salle des trophées.

« Entrez, répondit aussitôt aux trois coups frappés le gardien des Marches du Nord.

Un homme, recouvert d'une bure noire et de son capuchon pointu, s'avança prudemment. C'était une silhouette chétive en comparaison de l'imposante carrure du gardien. Les mains du visiteur, frêles et jaunâtres, contenaient un bout de parchemin racorni.

« Oui, qu'est-ce ?

— Noble Seigneur de Guérande, un message nous est parvenu de la Tour du feu des premiers-nés. Il est signé *Duilin*.

— Que nous transmet-il donc ? Qu'attends-tu pour le lire ?

— Euh... oui. Voilà :

*« Puissante armée ennemie s'est avancée sous le couvert des brumes pour faire face au pont de l'Impénitence. Alentour, des unités de pontonniers ont commencé à vouloir jeter des ponts de fortune sur l'Aspholos. Demandons d'urgence des renforts conséquents pour repousser cette tentative de franchissement par l'Odja-Däro. Signé : Duilin ».*

— Voilà qu'ils remettent ça. Bien ! Il ne me reste plus qu'à prendre les mesures qui s'imposent. C'est à nouveau la guerre.

— Votre Seigneurie...

— Oui ?

— Un noble visiteur demande à vous voir.

— Qui est-ce ?

— L'Immortel Gilrandir, ambassadeur de Sarde, Votre Seigneurie.

— Ce n'est pas vraiment le bon moment, mais l'on ne fait pas attendre un tel hôte. D'autant plus que je pourrais bien avoir besoin de ses services... Faites-le donc entrer. »

L'homme à la robe de bure noire alla rejoindre la porte, puis il introduisit l'ambassadeur.

L'Immortel Gilrandir s'avança. Il portait un magnifique pourpoint satiné, chamarré d'or, de hautes bottes noires munies de boucles et d'éperons d'argent, et une superbe esclavone, rangée dans son fourreau en électrum. Se découvrant, il fit décrire à son couvre-chef emplumé un large mouvement de salutation. Le gardien lui rendit négligemment, d'un simple signe de tête, la politesse.

Le visage de l'Immortel surprenait : le front était large, les cheveux cendrés et mouvants, les yeux dorés, mais surtout, la bouche trahissait une étrange sensation dissimulée.

« Salut à vous, Noble Seigneur de Guérande, articula avec emphase l'Immortel.

— Salut à vous, fidèle serviteur de Sarde, répondit le gardien sur un ton nonchalant. Que nous vaut la visite d'un si grand ambassadeur ?

— Ne vous moquez pas de moi, ma requête est ridicule, en effet. Vous en avez anticipé l'incongruité par une pointe d'ironie parfaite. Je ne suis, comme vous le dites si justement, que l'humble serviteur des princes de Sarde.

— À ce propos, depuis combien de temps servez-vous la dynastie de Sarde ?

— Cela fera très exactement deux cent vingt-deux ans à la fin de ce nouveau cycle M'Rakien.

— C'est impressionnant... D'autant que je n'ai jamais très bien compris la raison profonde d'un si grand dévouement.

— Il me faut vous annoncer, changea de sujet l'Immortel, que votre petite fille, la princesse Amasia, souhaite vous compter parmi ses invités pour son seizième anniversaire, qui aura lieu le quinze du cycle des sceptres.

— C'est donc pour cela que vous avez dû faire un si long voyage ? Je vous plains, cher Gilrandir, de devoir servir les caprices d'une princesse comme ma petite fille. Non, en fait, elle est adorable. Vous êtes de mon avis...

— C'est une joie réelle de vivre dans la lumière de sa jeunesse.

— Vous voilà poète, Gilrandir. Ce qui ne m'arrange guère. Voyez-vous, l'urgence m'empêche de donner suite à votre requête. À l'instant même où je vous parle, les féodaux marchent à nouveau contre nous. Duilin vient de nous avertir, depuis la Tour du Feu, qu'ils s'apprêtaient à franchir le pont de l'Impénitence.

— La Tour du Feu fonctionne à nouveau ? demanda Gilrandir, surpris.

— Bien sûr. Mais vous-même, vous semblez en connaître l'existence.

— J'y ai résidé. Je fus jadis membre de la confrérie de Second Levé Hélique.

— Tout comme le père de Duilin, un certain Rhûmnil. Peut-être l'avez-vous connu ?

— C'était mon meilleur ami.

— Bref. Quoique notre tour soit supposée demeurer secrète, et que tout un chacun en connaisse l'existence et l'endroit, il me faut maintenant agir vite. Les féodaux nous attaquent à nouveau.

— Il n'y a qu'à les écraser.

— Je ne vous le fais pas dire. Mais un petit problème se pose...

— Lequel ? demanda sans trop de curiosité l'Immortel, que les événements laissaient insensible.

— Le général commandant nos armées est un jeune incapable. Il s'appelle Pel Hazelglance. C'est un courtisan qui ne doit sa nomination qu'à la faveur royale. Le fils cadet de notre roi se flatte de le compter parmi ses meilleurs amis. Voyez quel beau général nous tenons là ! Un damoiseau féru en étiquette et en pavane. Vous conviendrez aisément que je ne peux pas me permettre d'envoyer à la bataille ce jeune coq, tout au mieux inexpérimenté.

— Laissez lui faire ses preuves. Il a peut-être des tripes, et même, pourquoi pas, du génie ?

— En effet, on peut tout imaginer, surtout le pire. Quoi qu'il en soit, je ne peux assumer un tel risque. La vie de nos hommes ne se joue pas aux dés !

— Alors, nommez un autre chef à sa place. Le fils cadet du roi vous en tiendra rigueur, mais vous tiendrez votre victoire.

— Justement, je pensais à un autre chef : excellent meneur d'hommes, tacticien hors pair, plus qu'expérimenté, et victorieux à chaque combat livré.

— Et bien, si vous connaissez un tel homme, ma foi, ne manquez pas de lui confier ce commandement.

— Bravo ! Je suis très heureux que vous acceptiez de mener les troupes d'Aquebanne à la victoire.

— Mais...

— Ah, ah ! ne vous rétractez pas, ou je vous fais juger et brûler par le tribunal des Sentences comme relapse.

— Vous êtes incorrigible. Et comme vous le savez, je ne refuse rien aux princes de Sarde. Qu'ils s'en souviennent...

— Gilrandir, je suis fier de vous confier le commandement de l'armée des Marches du Nord. Et tant pis pour ce jeune coq de Pel Hazelglance ! »

\*\*\*

Dans la salle du corps des gardes, Frékaas venait de trouver un refuge salubre. Les mains encore toutes tremblantes, il alla se servir un chaud bouillon dans la grande marmite de cuivre qui luisait, suspendue au-dessus des flammes de l'âtre. Sans renverser le précieux liquide, il parvint jusqu'à la table en chêne occupant tout le centre de la salle. Frékaas y déposa son écuelle et s'installa sur un banc. Puis, étendant son bras, il agrippa un gobelet d'étain. Répétant son geste, il s'empara d'un pichet de vin. Les doigts encore crispés par le froid sur sa cuillère en bois, il porta à sa bouche la soupe bouillante. Quel réconfort représentait alors cette chaleur, dont le seul panache caressait avec bonheur son visage glacé. La première cuillerée était fabuleuse. Il l'avalait comme la source de la vie nouvelle. Il exhala aussitôt un râle de plaisir, puis replongea avec délectation sa cuillère dans le bouillon. Il en troubla la surface, et sans précipiter son geste, porta une seconde cuillerée à sa bouche avide de la chaleur et de la douceur du liquide.

Tout en continuant de savourer son souper, ses pensées vagabondaient. Il avait la sensation de vivre simplement les choses, sans gloire militaire pour le moment, mais avec l'intime conviction qu'il apprenait des réalités essentielles, comme celle qui distingue la légende fabuleuse de l'héroïsme quotidien, comme celle-là encore qui sépare l'espoir rêvé du désir satisfait. Les champs de bataille s'évanouissaient dans les brumes hivernales... Toutefois, il se trouvait bon et digne soldat. Ne connaîtrait-il pas la gloire au combat ? La question revenait sans cesse à son esprit imprégné des récits légendaires de guerres mythiques. Qu'importait finalement ? N'était-il pas

un fier kadaréen appartenant à la Garde d'honneur ? Ne marchait-il pas sur les pas de son père ? Ne servait-il pas le merveilleux royaume d'Aquebanne et son roi miséricordieux, Sijaron III ? Cela aurait dû le contenter, mais voilà, l'appel du vacarme des armes manquait. Et tout soldat doit un jour l'entendre pour devenir enfin un *guerrier*. Cela n'avait rien à voir avec un quelconque fanatisme, mais constituait le cœur même du choix de celui qui épousait la carrière des armes. Il fallait s'en convaincre, il se forgerait au combat. Son premier sang versé le consacrerait. Coup délivré ou blessure reçue, qu'importe, il fallait que le sang coulât ! Une autre vue aurait signifié un autre engagement. De fait, il ne se voyait pas fonder un foyer avant que n'eût tremblé son être tout entier dans la frénésie d'un combat meurtrier. Oui, il réclamait que le destin le consacraît *guerrier*, non plus soldat, mais *guerrier*.

On entra, comme une bourrasque, dans la salle des gardes. Phartald, le capitaine de la Garde d'honneur venait de faire irruption, portant avec lui une tempête d'émotions. De sa voix puissante et sans faiblesse, il hurla :

« La guerre ! C'est la guerre ! »

Frékaas sursauta sur place comme si la voix véhémence de son chef venait de répondre à son intime prière de batailles. Phartald, bourru, violent, rageur, s'approcha du jeune homme.

« Tu entends, bonhomme, c'est la guerre ! Qu'est-ce que tu attends pour bouger ton gros cul ? Ramasse ta lance et ton fourbi, et saute en selle. On part se battre.

— Euh... oui. Bien sûr, Capitaine... Tout de suite, Capitaine. »

\*\*\*

Dix minutes plus tard, Frékaas retrouvait dans la cour son compagnon Figgil. Sous la façade imposante et enténébrée du donjon de Kalinda, les membres de la Garde d'honneur se regroupaient au plus vite. Les naseaux des chevaux crachaient de la fumée, leurs sabots martelant le pavé. Dans le froid piquant, les cavaliers tenaient, pied-à-terre, dans une main les rênes de leurs montures et dans l'autre leurs fabuleuses lances noires en rinuleq. Figgil échangea un sourire inquiet avec Frékaas. Phartald hurlait, allant de droite à gauche, une peau d'ourse sur les épaules et un casque à cornes renversées sur le crâne. La neige tombait sans discontinuer, imprégnant de ses flocons blancs les fourrures, ou fondant instantanément au contact des mailles des armures.

Des sonneries retentirent. On entendit aussi gicler les chaînes libérant le pont-levis du donjon. Le pont-levis à peine tombé dans un bruit de tonnerre, un homme en foula le passage. Grand, des cheveux argentés comme la lune certains soirs de sortilèges, sa poitrine chamarrée d'or, il avançait d'un pas déterminé, emportant avec lui un long manteau écarlate, bordé de fourrure de renard.

Frékaas s'étonna de cette apparition. Il tourna vers Figgil un regard interrogateur. Qui était cet homme ? Son ami n'en savait rien, non plus. Les deux compagnons ne quittaient pas l'inconnu des yeux. Ce dernier marcha encore un peu dans la cour enneigée, puis, un palefrenier lui ayant présenté un cheval, il monta en selle. Enfin, s'étant redressé, dominant de cette position élevée son petit monde, il consentit à dire quelques mots :

« Je suis l'Immortel Gilrandir, votre nouveau général. C'est moi qui vous mènerai à la bataille. Maintenant, suivez-moi.  
— En selle ! hurla Phartald après le général.

Frékaas jeta un regard incrédule à Figgil.

— Je croyais que notre général était Pel Hazelglance ?

— Moi aussi, je croyais ça, répondit Figgil sans comprendre.

— Silence dans les rangs ! » hurla Phartald.

Les cavaliers passèrent la porte des Gorges Sèches. Ils commencèrent à descendre le Chemin des Festuriers, qui faisait le tour de l'enceinte de la citadelle et ralliait la ville haute. Le long du Chemin des Festuriers, de longues cohortes de fantassins attendaient que le général Gilrandir et la Garde d'honneur prissent la tête de leur expédition. Après le passage de leur chef, toute l'armée s'ébranla. Cavaliers et fantassins, dans un bruit de tonnerre, mêlé de sons métalliques et de martèlements de pas bottés, passèrent sous le porche de la porte du Huitzil. L'armée défilait, maintenant, à travers la ville haute, empruntant l'allée serpentine des Enlumineurs de cauchemars. Dans les rangs, on s'interrogeait sur la destination de l'armée et sur l'identité de son nouveau chef. Frékaas se rappelait avoir entendu le général dire qu'il était un Immortel.

« Dis Figgil, tu sais, toi, ce que c'est réellement, un Immortel ? Ce peut-il vraiment que des personnes puissent traverser les âges sans mourir ?

— On raconte, vois-tu, qu'on ne peut leur reprendre la vie sans souffrir la mort, ce qui est rédhibitoire. Personne n'ose les toucher.

— Cela peut en effet expliquer pourquoi ils vivent longtemps. Plus que les autres. Mais cela ne prouve en rien qu'ils soient véritablement immortels. En tout cas, j'ai bien envie de me faire passer pour un Immortel. Nul ne me portera la mort durant la bataille de peur de perdre sa vie aussitôt après.

— Frékaas, ce n'est pas si simple. Il faudrait que tu sois connu comme Immortel. Et puis tu te trompes en pensant que leur Immortalité est une duperie. Je t'assure que l'âge n'a pas de pouvoir sur eux.

— Cela me fait penser que mon père a connu un Immortel du nom de Duilin. Crois-tu qu'il en existe beaucoup ?

— Parmi les noms célèbres de tels prodiges de la nature, je connais en effet celui de Duilin de Fairydell et celui de Gilrandir. De l'autre côté des Monts Cendrés, on parle aussi d'un certain Yilsdren Ostënanfilis. On rapporte même qu'il est l'Interprète des dragons.

— Et puis quoi, encore ? Et dis, Figgil, tu me charries ou quoi ?

— Silence dans les rangs ! » rappela avec colère Phartald, qui passait près des deux bavards.

L'armée défilait maintenant dans la ville basse. Cavaliers et fantassins gravissaient le Talon. À la descente, la pente étant gelée, plutôt que de se fatiguer à lever les pieds, les soldats firent glisser les semelles de leurs souliers. Les patineurs débouchèrent dans la contre-allée des Plaies-Sans-Nombre. Il y avait là de longues bâtisses abandonnées, qui étaient autant d'anciennes léproseries que nul n'avait souhaité habiter à nouveau. L'ombre lugubre de la maladie planait encore sur ce lieu désolé. Les soldats dépassèrent les sinistres mouiroirs...

Parvenue sur la place des Oracles Scuréens, l'armée se découpa en deux phalanges de part et d'autre de l'impressionnante Fontaine Crépusculaire, dont les eaux solidifiées ne chantaient pas en hiver. Les stalactites de glace décorant la fontaine brillaient dans le reflet des Trois Lunes pendulaires. Oui, trois lunes couraient dans le ciel gris. Les flocons de neige s'éparpillaient au hasard des caprices du vent. Les lunes

transperçaient de leurs rayons mordorés la grisaille. Ce ne pouvait être qu'un sortilège M'Rakien...

Gilrandir fit obliquer, à la sortie de la place des Oracles Scuréens, l'armée sur la gauche de l'hostellerie de la Grande Halte. Un quart d'heure plus tard, les forces d'Aquebanne quittaient l'enceinte de la cité de Kalinda par la barbacane sud.

Dans la neige, le froid et le vent, les soldats remontaient le Pavé. Frékaas resserra le col de sa fourrure autour de son cou. Puis il réajusta encore son chapska sur sa tête jusqu'à ce qu'il ne pût plus l'enfoncer davantage. Figgil laissait pour son compte ses cheveux ramasser la neige. Économisant leur énergie, les hommes progressaient silencieusement...

Le général Gilrandir fit obliquer l'armée vers l'est. Cela signifiait que l'armée allait traverser l'inquiétante forêt de Pimprenelle... Les hommes respirèrent amplement avant de pénétrer dans la sombre forêt. Un chemin enneigé en facilitait l'accès et en garantissait le franchissement. Car, autrement, en dehors de ce chemin, il y avait péril à s'aventurer dans Pimprenelle. Nul ne savait de quel péril il s'agissait exactement, mais nul non plus ne voulait le savoir. De génération en génération, on disait la forêt maudite. Seul le Chemin des Fougères, qu'allait emprunter l'armée, était préservé du sortilège sylvestre. Nul ne savait non plus pourquoi.

\*\*\*

Un crâne de cervidé, cloué contre le tronc d'un arbre, signalait l'entrée du chemin. L'entrelacement des branches nues était démentiel. Les ramures s'imbriquaient inlassablement, croisant et recroisant leurs bras noueux, sinistres, noires, dépouillées de vie.

L'armée d'Aquebanne, que conduisait Gilrandir, pénétra sous l'ombre forestière...

La Garde d'honneur ouvrait la marche. La neige se raréfiait au fur et à mesure que les cavaliers s'enfonçaient sous la masse sombre de la chevelure de bois de la forêt. On alluma même des torches lorsque le chemin sombra dans l'obscurité la plus totale, les arbres masquant le ciel. Une odeur étrange, âcre et chargée d'humidité, imprégnait ce lieu clos. Les torches crépitaient, leurs flammes brûlant des particules rous-sâtres en suspension, qui asphyxiaient l'air environnant. L'atmosphère était suffocante, et l'oppression affligeait tout autant l'esprit que les poumons.

En tête avançait, silencieux, monté sur un destrier noir, l'Immortel Gilrandir, enveloppé dans un long manteau écarlate. Son visage ne trahissait aucune émotion distincte. Il y avait cependant, marquée sur ses traits, une inquiétude vivace, que nul mot ne pouvait rendre. Un étrange secret – ou bien l'ombre d'un songe – planait sur cette physionomie inouïe. Phartald ne parvenait pas à faire parler le général. Chevauchant à ses côtés, il aurait aimé savoir comment son nouveau chef envisageait la bataille à venir. Mais aux questions du capitaine de la Garde d'honneur, L'Immortel répondait par un silence prolongé.

À leur suite progressait la Garde d'honneur. Les cavaliers, habillés de mailles d'acier, couverts d'écus de métal scintillant sans emblème, chevauchaient deux par deux en une longue file. Parmi eux, Frékaas et Figgil discutaient encore, l'un nu-tête, et l'autre, un chapska enfoncé jusque sur les yeux.

« Tu sais, Frékaas, ça me fait tout drôle d'avancer vers la bataille sur les traces de mes nobles parents. Figure-toi que mon père, Mordril, commandait la Garde d'honneur il y a

quinze ans. Ma mère l'accompagnait, et ce fut ensemble qu'ils remportèrent la victoire du pont de l'Impénitence.

— Je ne savais pas, releva Frékaas, que ton père était le célèbre Capitaine Noire Brillance. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— C'est que je craignais de mettre de la distance entre nous. Nous sommes tous les deux gardes d'honneur et il ne doit pas y avoir de différences entre nous.

— Cette façon de penser et d'agir t'honore. Sache, toutefois, Figgil, qu'étant ton ami, il m'est d'autant plus agréable d'être de ce fait l'ami du fils du Grand Mordril.

— Je le conçois. Nos parents nous ont laissé un glorieux héritage, mais nous devons faire nos preuves à notre tour. Je te le confie dans le secret de l'amitié, c'est une épreuve face à laquelle j'espère me comporter dignement. Je n'ai, dans l'attente de la bataille, qu'une seule peur : celle de ne pas être à la hauteur.

— Ne t'en fais pas, Figgil, nous sommes deux, et ensemble nous ne saurions défaillir.

— Oui, l'un et l'autre, nous sommes inséparablement l'un pour l'autre. Par Nakriss, que dure toujours notre amitié ! »

Derrière la Garde d'honneur, avançaient péniblement les fantassins : miliciens de Sibarine, archers Euzinois, hallebardiers aguerris de la colonne des Vétérans de l'An 3027, piquiers de Savillon, et Porte-Glaives. L'armée des Marches du Nord allait à la bataille sans bannière, mais avec la conviction de se battre pour une cause juste : le salut d'Aquebanne.

\*\*\*

La longue cohorte de soldats déboucha de la sombre forêt de Pimprenelle, quittant le Chemin des Fougères pour fouler de nouveau une étendue poudrée de flocons blancs. Il neigeait. Il neigeait abondamment.

L'armée remontait maintenant le long de huit mamelons, dont l'alignement indiquait heureusement l'itinéraire à suivre jusqu'au pont de l'Impénitence. Le vent soufflait, soulevant des tourbillons de neige fondue. La progression devenait laborieuse. Si le combat devait s'engager, les hommes étant déjà fourbus, leur combativité s'en ressentirait gravement. Mais l'issue de la bataille était loin d'être jouée. Du reste, l'engagement de la bataille elle-même était incertain. La nature, en une telle circonstance, dans la tourmente de la tempête, dictait sa loi aux volontés humaines, même guerrières. De plus, M'Rak présidait à ces journées de guerre, et il ne tenait qu'à ses penchants imprévisibles d'accorder ou non une bataille, et en cas de bataille, une victoire ou une défaite pour l'un ou l'autre camp. Les Trois Lunes pendulaires roulaient dans le ciel. On les voyait accourir pour présider l'événement.

Lorsque l'armée parvint au pont de l'Impénitence, les soldats n'entendirent pour toute rumeur que le rugissement du vent. Ils ne virent qu'un paysage strié de blanc. Nul signe apparent de combats. Rien que le rideau de la neige, allant et venant sous le vent, baigné par les lueurs blafardes des Trois Lunes pendulaires.

On distinguait à peine la silhouette de la masse sombre du château des Braques. Gilrandir conduisit son armée à l'abri des remparts du bastion qui faisait face au pont de l'Impénitence. On ouvrit au général et à son armée.

Un tout petit peu plus tard, le maître du château des Braques recevait le général Gilrandir et le capitaine Phartald dans la

tour dite du prince. La place du château des Braques était commandée par le vicomte de Windmoor.

\*\*\*

Le vicomte de Windmoor était un homme solide, dans la force de l'âge, sûr de lui, en pleine possession de ses moyens. Les yeux clairs du personnage dominaient un visage à la peau usée et basanée. Ses cheveux blancs bouclés contrastaient avec la couleur sombre de sa carnation. L'homme revêtait sur son haubert une livrée gironnée d'or et d'azur.

« Par la sainte Couronne de notre miséricordieux souverain, soyez les bienvenus au château des Braques, les salua le vicomte.

— Merci », répondit tout simplement Gilrandir.

Phartald, peu enclin aux bavardages sous la houlette de son chef si avare en paroles, salua à son tour le vicomte d'un simple hochement de tête sans ajouter un traître mot.

« Et pour commencer, qui êtes-vous ? leur lança le vicomte. Car nous avons failli ne pas vous ouvrir nos portes, tant nous avons hésité sur votre identité. Certes, vous devez être d'Aquebanne. Mais, vous m'en excuserez, j'ignore vos noms.

— Je suis Phartald, capitaine de la Garde d'honneur, et voici le général Gilrandir, commandant de l'armée des Marches du Nord.

— Je croyais que Pel Hazelglance commandait l'armée des Marches du Nord, interrogea le vicomte, surpris.

— Moi aussi, je croyais cela, reprit Phartald, tandis que Gilrandir s'éloignait d'eux pour aller jeter un œil par une des fenêtres de la tour.

L'Immortel regarda un long moment dehors... Puis il se retourna vers les deux autres chefs de guerre, qui l'observaient attentivement.

— Alors ? lança Gilrandir à l'intention du vicomte.

— Alors, quoi ? répliqua celui-ci.

— Oui, quoi ? relança Phartald, agacé par tant de cachotteries. Et bien, merde ! Où est l'ennemi ?

— Quel ennemi ? surenchérit le vicomte.

— Par les cornes de Daccrott ! jura Phartald, nous sommes venus pour rien. Il y a des féodaux ou non dans les parages ?

— Non », répondit nettement le vicomte de Windmoor.

Alors que Phartald et le vicomte s'entretenaient au sujet de l'absence d'ennemis, Gilrandir s'était approché d'une autre fenêtre. Se désintéressant apparemment de la conversation, il laissait errer son regard, scrutant avec la plus grande acuité possible la solitude enneigée des terres alentour.

\*\*\*

Cela faisait un temps considérable que Gilrandir observait sans bouger à travers la fenêtre, quand Phartald et le vicomte l'entendirent se parler à lui-même. L'immortel ânonnait des sons. Les deux autres, témoins du prodige, tendirent l'oreille :

« Pourpre... pourpre... vert... vert... rose... vert... jaune... bleu... bleu... », prononçait l'Immortel.

Après une nouvelle pause de silence, Gilrandir parla encore :

« Orange... bleu... rose... violet... pourpre... rouge... rouge... rouge... bleu... blanc... vert... jaune... rose... rose... vert... »

Pour reprendre de plus belle :

« Violacé... jaune... rouge... bleu... vert... jaune... bleu... rose... bleu... rouge... rouge... bleu... bleu... pourpre... rouge... rouge... vert... pourpre... vert... jaune... jaune... jaune... pourpre... rouge... blanc... blanc... bleu... blanc... pourpre... blanc... rose... vert... blanc... pourpre... »

Incrédules, déconcertés, Phartald et le vicomte se regardaient. Que pouvaient-ils penser d'une pareille litanie ? L'Immortel avait-il perdu la tête ?

On frappa à la porte de la grande salle de la Tour du prince... Le vicomte alla ouvrir. Sur le pas de la porte, il s'entretenait avec un soldat.

Phartald ne savait plus où donner de la tête. Finalement, le vicomte referma la porte et vint rejoindre ses hôtes :

« On vient de me signaler, expliqua-t-il, que les féodaux sont devant le pont de l'Impénitence. Vous aviez raison, l'ennemi est bel et bien là.

— À la bonne heure ! soupira de soulagement Phartald. On va enfin pouvoir se battre. Je déteste les parties de cache-cache. La guerre c'est sérieux, quoi !

— Pas si vite, intervint tout à coup Gilrandir.

— Quoi encore ? se rebiffa Phartald. On va se battre, non ?

— Oui, confirma l'Immortel, mais pas ici.

— Comment ça, pas ici ! cria Phartald, partagé entre colère et incompréhension.

— Toute l'armée repart pour Kalinda, commanda Gilrandir. Et sur le champ. Vous m'avez entendu, capitaine Phartald ?

— Et bien ça, alors ?... »

[RETOUR](#)

## CHAPITRE V

# La Chute de Kalinda

Sur les Marches du nord se dressait une forteresse connue sous le nom de Kalinda. Cette cité fortifiée, qui gardait la frontière nord du royaume d'Aquebanne, était érigée dans une des boucles de la tumultueuse rivière Aspholos. Kalinda assumait magistralement son rôle de verrou depuis plusieurs siècles, car c'était elle qui contrôlait la route de Chrost à Nagor Djuni Kondar.

L'hiver très rigoureux de cette sombre année 3042 avait recouvert de son manteau neigeux les remparts, les passages et les toits de l'ensemble des fortifications de la cité gardienne du royaume d'Aquebanne.

Le vent hurlait en ruant entre les créneaux, soulevant le froid. Telles des ombres noires, les sentinelles, emmitouflées dans d'épaisses toisons de fourrures, arpentaient les chemins de ronde en grelottant. Les soldats astreints à cette perpétuelle vigilance, durant l'heure de garde imposée à tour de rôle à chaque patrouille, ne pouvaient penser à rien d'autre, tant le froid les pressait, qu'à la relève qui les arracherait à cette cruelle corvée et au bon feu qui couvait dans les braseros du corps de garde, où ils rêvaient de se trouver à nouveau. Ce n'était vraiment pas un temps à faire la guerre, et sachant l'improbabilité d'une attaque ennemie à cause des conditions atmosphériques déplorables, les sentinelles se plaignaient d'autant des rigueurs de leurs gardes prolongées dans le froid incessant. Le moral des troupes était au plus bas.

\*\*\*

Dans la salle des trophées du donjon de la citadelle de Kalinda, une flambée chaleureuse brillait dans une grande cheminée, et devant ce feu revigorant, le gardien des Marches du Nord, qui commandait la place, méditait.

C'était au chevalier Bélaor d'Armebrave que revenait la charge de garder la frontière nord du royaume. Avant de remplacer à ce poste Bergald de Guérande, Bélaor d'Armebrave avait été, dix années durant, prévôt du maître. Ce ne fut certes pas de gaieté de cœur qu'il dut céder un titre enviable contre celui d'assumer une tâche ingrate.

Shelt Naïk, qui était depuis des années attaché à la personne du chevalier, avait suivi son maître dans ce triste exil nordique. Shelt Naïk, lui aussi, avait changé de titre, mais avantageusement de son point de vue, car d'exécuteur de vile besogne, il était devenu maître des clefs de Kalinda. Il ne dressait plus de potences, mais ouvrait et fermait maintenant les portes du royaume.

Le chevalier Bélaor d'Armebrave était un homme grand et bien bâti, mais son visage fin, dont les traits délicats tiraient presque vers la féminité, tout comme ses cheveux noirs et lisses, qu'il laissait pousser et qui tombaient sur ses épaules, trahissaient une sensation étrange d'androgynie. Quant à Shelt, il était, par un contraste très fort avec son maître, tout à la fois petit et vilain : sa figure, fatiguée par une longue et tenace maladie de peau qui le faisait sans cesse transpirer, projetait un nez et des yeux comme le bec et le regard d'un rapace.

« Maître, dit Shelt Naïk, les devins astronomes du donjon viennent de capter un message en provenance de la Tour du

feu des premiers-nés. Je tiens entre mes mains la retranscription du message lumineux. Désirez-vous que je vous en fasse la lecture ?

— Es-tu sot au point de croire que je vais mettre le message au feu avant d'en connaître la teneur ? ironisa le chevalier que son exil rendait impatient et agressif.

— Je pensais seulement être respectueux en présentant bien la chose à votre honneur. C'est vous-même qui m'avez dit de faire l'effort de parler respectueusement, conformément au rang où l'on m'a élevé récemment. Rappelez-vous, je ne suis plus le bourreau de Chrost, mais le maître des clefs de Kalinda. Vous teniez à ce que je devinsse respectable aux yeux de tous pour cette nouvelle assignation.

— Oui, je me souviens très bien avoir exigé de toi que tu parvinsses à t'acquitter dignement de ton nouveau statut auprès de ma personne et des autres autorités de Kalinda. Il faut excuser ma mauvaise humeur, le temps me pèse beau-coup ici. L'inaction autant que le sentiment d'être inutile me rendent malade. L'unique guerre que nous ayons à mener est celle qui sévit en nous-mêmes, glaçant nos cœurs et nos éner-gies. Ah ! l'hiver n'en finira-t-il jamais ici ? On dirait qu'il neige depuis des siècles. C'est à croire que la vie doit dispa-raître peu à peu sous le linceul blanc de cet hiver qui s'éternise...

— Chevalier, je pense qu'il y a dans le message que je vous porte de quoi secouer notre torpeur.

— Dépêche-toi de lire, alors.

— Voici ce que l'on nous a transmis :

*« Puissante armée ennemie s'est avancée sous le couvert des brumes pour faire face au pont de l'Impénitence. Alentour, des unités de pontonniers ont commencé à vouloir jeter des*

*ponts de fortune sur l'Aspholos. Demandons d'urgence des renforts conséquents pour repousser cette tentative de franchissement par l'Odja-Däro. Signé : Duilin. »*

— Voilà que les féodaux remettent ça ! Et dire qu'en quinze ans, leur plan n'a pas varié d'un iota ! C'est invraisemblable de bêtise et d'entêtement vain.

— Ils semblent cependant mieux s'organiser que la dernière fois à en juger par ces ponts qu'ils sont en train de jeter sur la rivière.

— Il est vrai que nos ennemis, bien qu'ils n'aient pas changé leurs buts de guerre, ont cependant changé de chefs. Ces derniers viennent de chez nous et partagent malheureusement aussi notre génie. Toutefois, je ne doute pas qu'ils commettent une grave erreur en pensant nous surprendre de la sorte avec leurs ponts. Duilin nous a alertés à temps comme cela était prévisible. Même sous le couvert de l'hiver, depuis la tour du Feu des Premiers Nés, leur manœuvre ne pouvait échapper à notre vigilance.

— Allons-nous nous porter au secours du vicomte de Windmoor ? demanda Shelt Naïk.

— Oui, et sur le champ ! Très officiellement et conformément à ta charge, je te commande, Shelt Naïk, en tant que maître des clefs de Kalinda, de regrouper nos officiers et d'ordonner le départ immédiat des deux tiers de la garnison pour rejoindre la bataille à point nommé au pont de l'Impénitence. Le général Pel Hazelglance prendra la tête de l'expédition. Va, et que l'on sonne le branle-bas de combat ! »

Shelt Naïk, fier et tout excité, quitta aussitôt la présence du gardien des Marches du Nord pour se ruer à la recherche des officiers devant partir. La menace de la guerre qui planait depuis des années venait d'éclater.

Le maître des clefs avait agi avec diligence et efficacité, contactant qui devait l'être, et organisant magistralement le grand mouvement des troupes vers l'Odja-Däro tout proche. Les soldats que l'inaction gelait, retrouvèrent tout leur allant avec la nouvelle de la bataille à venir. Le souvenir des exploits de leurs aînés raviva aussitôt leur désir de se battre et d'égaliser la performance victorieuse de l'année 3027, qui avait vu l'écrasement des féodaux.

Ce fut donc une puissante et longue colonne qui quitta rapidement Kalinda en fin de matinée, quelques heures seulement après que Duilin eut transmis son message depuis la tour du Feu. Les forces d'Aquebanne étaient parfaitement prêtes pour repousser les féodaux. L'hiver n'avait pas vaincu leur détermination, et ce ne fut pas sans fierté que le chevalier Bélaor d'Armebrave vit partir au combat, dans les meilleurs délais, cette vigoureuse armée, dont il avait la lourde responsabilité de l'engagement.

\*\*\*

Le ciel était gris et bas, le fond de l'air glacial et l'atmosphère tendue dans l'attente de nouvelles de la bataille. De longues heures s'étaient écoulées depuis le départ de l'armée de Pel Hazelglance pour le pont de l'Impénitence. Au dernier étage du donjon de la citadelle de Kalinda, le gardien des Marches du Nord faisait les cent pas. Les devins astronomes avaient les yeux rivés sur leurs tubes d'œil, guettant la moindre lueur à l'horizon. Les fenêtres de la salle des observations étaient ouvertes pour faciliter le travail des astronomes. Le froid, porté par un vent sifflant, les gelait. Le feu qui brûlait

dans une cheminée voisine était animé de soubresauts violents et ne parvenait pas à réchauffer l'espace ouvert à tout vent.

« Ne pourrait-on fermer, ne serait-ce qu'un moment, les fenêtres ? se plaignit le maître des clefs. On ne peut plus tenir dans ce froid !

— Non ! s'interposa le gardien des Marches du Nord. La neige se colle aux carreaux, et les fenêtres fermées, on ne pourrait plus rien voir.

— Mais, Chevalier, nous pourrions au moins, nous autres, nous mettre à l'abri dans la salle du dessous, proposa Shelt Naïk suppliant. Notre présence n'est pas indispensable pour l'observation.

— Suffit ! coupa le chevalier. Nos hommes sont à la bataille, et c'est bien assez que nous ne les ayons pas accompagnés sous le prétexte que je suis le seul à pouvoir recevoir les messages de la Tour du feu. Je compte à cette fin remplir pleinement et dignement mon rôle. À t'écouter, il n'aurait plus manqué que nous fuissions également notre devoir en quittant notre poste d'observation ! Sache être à la hauteur de ton rang, Maître des clefs, et contrôle à l'avenir la teneur inconsidérée de tes propos. C'est la dernière fois que je t'en fais la remarque, Shelt.

— Bien, répondit Shelt Naïk, maussade.

— Chevalier, intervint tout à coup un des devins astronomes, venez voir. Je viens juste de repérer une lueur bleutée dans la sombre grisaille du ciel. La Tour du feu des premiers-nés nous parle à nouveau...

— Mais que disent-ils ? s'emporta le chevalier en se précipitant vers une des fenêtres grandes ouvertes sur l'horizon.

— C'est encore difficile à dire », commenta un scribe, qui prenait en note les codes couleur au fur et à mesure que les

astronomes repéraient les feux émanant de la tour lointaine qui communiquait avec eux.

Le chevalier Bélaor d'Armebrave observait l'horizon, et dans les bourrasques de neige, il parvenait à peine à distinguer de petits clignotements lumineux. Des couleurs bleues, pourpres, rouges, jaunes, orangées ou bien encore vertes, apparaissaient ponctuellement et successivement dans le ciel gris plomb. Ses yeux pleuraient et le chevalier dut se résoudre à cesser de scruter l'horizon, brouillé par le froid et la neige tourbillonnante. Finalement, le gardien des Marches du Nord s'adossa contre un des murs épais de la salle et attendit, en trépigant sur place, la transcription du message.

Les couleurs se succédaient et, s'accumulant, les codes lumineux délivraient leur contenu tant attendu. Un astronome, faisant office de scribe, retranscrivait les codes en clair sur un parchemin vierge en s'aidant du *Chrysocéphaléscroll* du sanctuaire de la lune de Sarde.

« Le début du message dit, annonça le scribe : “*Pel Hazelglance est au pont de l'Impénitence où il vient...*”

— Où il vient de quoi ? s'impacienta le chevalier. Quelle est la suite du message ?

— Pourpre... pourpre... vert... vert... rose... vert... jaune... bleu... et encore bleu, articulait un astronome en pleine observation...

— Et alors ? s'enquit le gardien des Marches du Nord. Par Mizz Bar, quelle insupportable attente !

— “...*Où il vient*”, traduisit à nouveau le scribe, “*d'être outrageusement...*”

— Ce n'est pas possible ! se lamenta le chevalier. Pel Hazelglance n'est qu'un bon à rien ! La suite du message ne

peut-être qu’une mauvaise nouvelle. La tournure choisie par Duilin me laisse présager le pire...

— Orange... bleu... rose... violet... pourpre... rouge... rouge... rouge... bleu... blanc... vert... jaune... rose... rose... et vert, distingua nettement l’observateur.

— Que dit le *Chrysocéphaléscroll* pour ces associations de couleurs ? demanda le chevalier au comble de l’excitation.

— “*Pel Hazelglance est au pont de l’Impénitence où il vient d’être outrageusement vainqueur des féodaux !*”

— Je n’en crois pas mes oreilles, s’exclama le chevalier encore incrédule. Vous êtes bien sûr de votre traduction ?

— Tout à fait, s’indigna le scribe. Il ne peut pas y avoir d’erreur. C’est un code mathématique. Il n’y a qu’à appliquer les formules.

— Mais êtes-vous certains d’avoir employé les formules adéquates pour identifier le spectre des couleurs envoyées ? Je crois savoir que plusieurs formules concurrentielles existent dans le *Chrysocéphaléscroll* ?

— Ne vous en faites pas, lâcha agacé le scribe, l’auteur du message nous a d’abord fait savoir quelle formulation il choisissait pour élaborer son texte. Tenez-vous le pour dit, il n’y a pas de source d’erreur possible.

— Violacé... jaune... rouge... bleu... vert... jaune... bleu... rose... bleu... rouge... rouge... bleu... et bleu encore...

— “*La victoire est écrasante !*”

— Pourpre... rouge... rouge... vert... pourpre... vert... jaune... jaune... jaune... pourpre... rouge... blanc... blanc... bleu... blanc... pourpre... blanc... rose... vert... blanc... pourpre... »

L'annonce des couleurs se prolongea... jusqu'à l'aboutissement du message suivant :

*« Pel Hazelglance a poursuivi l'ennemi en déroute sur l'autre rive de l'Aspholos. Il prend maintenant le chemin de Kalinda par cette même rive. Il avance vers vous maître de très nombreux prisonniers et trophées ennemis. Sous vos portes se présenteront à la nuit les étendards des féodaux, mais ceux qui les tiennent sont des nôtres qui les ont arrachés à l'adversaire vaincu. Faites bon accueil à nos héros glorieux. Signé : Duilin. »*

« Quelle joie d'apprendre ainsi une aussi grande victoire ! exulta le gardien des Marches du Nord. Pel Hazelglance est notre plus grand capitaine. Mais quelle audace n'a-t-il pas déployée aujourd'hui ? Le voilà qui s'avance vers nous de l'autre côté de l'Aspholos. Je comprends qu'il ait tenu à ce geste si démonstratif pour célébrer sa glorieuse victoire. D'où vient ordinairement l'ennemi, ce sont ce soir nos héros qui apparaîtront à leur place. Quel orgueil que de vaincre si outrageusement son adversaire. Je ne sais comment dire à la fois mon soulagement et mon exaltation à l'annonce de cette nouvelle. Il ne nous reste plus qu'à accueillir comme il convient le général Pel Hazelglance et ses héroïques soldats. Shelt Naïk, mon ami, c'est aujourd'hui ou jamais le sacre de ta charge. À toi l'honneur inégalé d'être le maître des clefs qui ouvrira les portes de notre cité aux troupes glorieuses d'Aquebanne.

— Je suis très ému, confessa Shelt Naïk, qui étouffait de fierté à l'évocation de son geste. Les clefs à la main, j'ouvrirai, ébloui de joie, les portes aux héros. Ce sera l'unique jour pour lequel il m'aura importé d'avoir vécu.

— Maître des clefs, va, maintenant, mettre en place tous les préparatifs nécessaires à l'accueil et à la célébration de nos frères d'armes victorieux. Et que la fête que nous allons leur offrir soit somptueuse et bouleversante. »

\*\*\*

La nuit s'avancait. Le froid et l'obscurité avaient mélangé leurs flux. La masse sombre de la cité forteresse de Kalinda ressortait des profondes ténèbres nocturnes : ses contours, illuminés de milliers de torches, que le maître des clefs avait fait allumer sur tous les remparts, brillaient, révélant ainsi, à l'œil venant de la nuit des steppes du nord, les formes de l'édification, soulignées de lumière.

Du haut des remparts, les sentinelles entendirent monter dans la nuit le bruit lourd d'une armée en marche se rapprochant. On sonna alors du cor pour signaler la présence de Pel Hazelglance et son arrivée prochaine.

Dans la steppe obscure, un sillon de lumière traçait sa route à travers les ténèbres vers les portes de Kalinda. La puissante armée qui se rapprochait brillait dans le feu des torches que portaient les soldats formant ses rangs. La longue procession s'avancait lentement, et depuis les remparts, ceux de Kalinda observaient arriver les soldats dont ils allaient fêter la glorieuse victoire sur les féodaux.

En tête de la longue colonne armée, un groupe de cavaliers se présenta à la première herse de la barbacane nord de la forteresse. Chacun des chevaliers portait avec ostentation un étendard ou un gonfalon : on pouvait reconnaître, dressées dans la nuit et drapées de la lueur des torches voisines, les armoiries du marquis de Garabar, tiercées en fasce, d'or, de

sable et d'argent, du comte de Garch, taillées de gueule et de sinople au griffon d'or, du marquis d'Oa, orangées aux besants d'or, et bien d'autres encore appartenant aux féodaux, et taillées de gueule ou barrées de sinople sur fond d'azur. Jamais aussi belle moisson d'étendards et de gonfalons n'avait été faite depuis l'année victorieuse 3027.

La première herse de la tête de pont de la barbacane fut levée à l'approche des cavaliers porte-étendard, en même temps que, depuis les hautes murailles de l'enceinte principale, des sonneries de trompettes retentissaient pour saluer leur entrée. Les cavaliers, masqués de leurs heaumes et habillés d'acier, franchirent le seuil de la première porte, bientôt suivis par une longue file de prisonniers serrés les uns contre les autres, et pressés par les gardes les accompagnant. Derrière les trophées et les prisonniers, dans un ruban étincelant de lumière, le gros de l'armée de Pel Hazelglance progressait également vers Kalinda...

Après avoir traversé l'ouvrage massif de la barbacane, les cavaliers et les prisonniers s'engagèrent sur un pont de grosses pierres qui enjambait l'Aspholos. L'eau sombre et muette buvait les reflets des torches de ceux qui passaient le long du pont. Deux portiques en encorbellement, qui barraient de leurs herses la course du pont, furent encore franchis.

Soudain, une clameur, mêlée de sonneries triomphantes de trompettes, monta et couvrit de ses cris le passage des arrivants :

« Vive Aquebanne ! Vive Pel Hazelglance ! Vive le grand Sijaron ! Gloire et honneur à nos héros ! »

La foule, qui s'était pressée le long des remparts, acclamait le retour des héros qui, de leur côté, répondirent par des *hourras* frénétiques. Les soldats qui avançaient sur le pont jetèrent

alors leurs torches dans les eaux de l'Aspholos. Des jets de flammes éblouirent la nuit un court instant, puis l'obscurité recouvrit entièrement la colonne démunie de ces feux. La spectaculaire projection de torches fut accueillie avec émerveillement par les soldats et par les habitants de Kalinda, et comme nul ne pouvait s'imaginer que ce fût autre chose qu'une manifestation de joie spontanée, le signal qui venait d'être lancé, et bien que tous l'eussent vu, passa cependant inaperçu en tant que tel.

À l'entrée magistrale de l'enceinte principale, devant la herse relevée qui donnait sur les lourdes portes de bronze protégeant la cité, le maître des clefs s'avança vers les chevaliers couverts de trophées :

« C'est avec émotion, déclara Shelt Naïk, que je vous accueille. Voici les clefs de notre noble cité. Je ne les tiens que pour vous honorer. Qu'elles vous ouvrent le chemin de la gloire vers le royaume d'Aquebanne, où l'on n'attend plus que vous. Entrez donc dans le pays qui rêve d'entendre le récit de vos exploits, et qui n'a de soucis que de fêter les héros que vous êtes devenus en ce jour glorieux... »

Le maître des clefs vit alors, à travers les fentes d'un casque, briller d'une lueur lugubre le regard d'un des cavaliers. Les yeux de celui qu'il accueillait avaient l'étrangeté d'un contraste saisissant. Shelt Naïk y lut sa mort ! Un trait mortel le frappa aussitôt en pleine poitrine. Des cavaliers sautèrent à terre et se jetèrent sur lui pour le dépouiller de son lot de clefs. Shelt entendait ses poumons siffler. Sa dernière heure avait sonné. Ne retrouvant plus son souffle qui s'échappait sinistrement de sa poitrine perforée, il expira au pied des portes de Kalinda...

Des *hourras* sonores et des torches venaient de fuser, déchirant les airs. Le signal de l'assaut était donné. Un des cavaliers introduisit dans la serrure la belle clef ajourée de la cité de Kalinda. Soudainement avertis du drame qui se jouait sous leurs yeux devant l'entrée principale, les gardes de la porte actionnèrent les cabestans qui libéraient la herse. La lourde grille hérissée de pointes tomba, mais elle fut presque immédiatement arrêtée par un robuste madrier que les assaillants avaient eu la précaution de dresser le long de la rainure qui guidait la herse dans sa descente !

Sous le couvert des cris et des acclamations, les chocs métalliques des épées et les bruits de lutte étaient étouffés. Les deux battants des portes de bronze furent rapidement écartés par un essaim d'assaillants, qui fit aussitôt irruption à l'intérieur de l'enceinte. Les prisonniers coururent derrière les premiers à être passés et, de sous leurs capes, ils tirèrent des armes habilement dissimulées jusqu'alors. Le gros de cette armée, dont la surprenante métamorphose échappait encore à la majorité des gens de Kalinda, s'élança à son tour en hurlant.

Sur les remparts, l'euphorie régnait, et au bruit fantastique de l'assaut répondaient les acclamations enthousiastes de la population fascinée. Des murailles, on ne pouvait rien voir de ce qui se jouait en contrebas. Aussi, la plupart des gardes restèrent-ils en faction aux postes qu'on leur avait assignés, ignorant tout du drame en cours.

Le marquis de Garabar, qui s'était saisi des clefs des portes de la cité et de tous ses accès, se précipita avec un petit groupe d'hommes vers le donjon de la citadelle. L'escouade croisa en chemin des regards admiratifs et stupéfaits. Le marquis de Garabar courait sous sa propre bannière, et les habitants, à son

passage, ne savaient plus très bien s'ils saluaient des héros de chez eux ou des ennemis pleins d'audace. Certains se rendaient compte de la supercherie, mais les lames vigilantes des assaillants les faisaient taire avant qu'ils ne pussent donner l'alerte.

De toute manière, il était déjà trop tard pour repousser l'assaillant de la ville basse ! Seuls la citadelle et son donjon inexpugnable demeuraient hors d'atteinte. Le reste de la cité n'était plus défendable, car la garnison, très réduite après le départ de l'expédition de Pel Hazelglance, ne pouvait plus contenir à elle seule l'assaut massif des féodaux. Sous peu, il ne faisait point de doute que les défenseurs se replieraient sur le donjon, où, à l'abri de la colossale et résistante construction, ils pourraient attendre des secours en repoussant toutes les tentatives d'assaut. Le marquis de Garabar n'ignorait pas cette désastreuse éventualité, aussi était-il bien décidé à prendre de vitesse les défenseurs pour leur interdire l'accès à ce repli salutaire. Il lui fallait obtenir le gain du donjon avant que les défenseurs ne s'enfermassent dans ce dernier comme l'animal se recroqueville dans sa carapace. À toutes jambes, le marquis de Garabar se rapprocha de la porte fortifiée qui gardait la citadelle, emportant à sa suite une poignée d'hommes déterminés. Les sentinelles de la citadelle, à la vue des soldats surgissant face à eux, pointèrent leurs pertuisanes.

« Nous sommes de l'armée victorieuse, leur cria le marquis de Garabar pour désarmer leur prudence. Je viens chercher de l'aide, car certains des prisonniers que nous ramenions se sont échappés en profitant de la cohue. Ils courent maintenant les rues de la ville et y sèment la panique. Vos hommes ne seront pas de trop pour nous prêter main-forte !

— Je ne peux pas quitter mon poste, expliqua le lieutenant des gardes de la citadelle. Mais je vais faire prévenir le gardien des Marches du Nord.

— Très bien. Puis-je vous suivre jusqu'au près de lui ? demanda le marquis.

— C'est tout à fait possible, et je suis certain qu'il sera heureux d'entendre un des héros de l'expédition de Pel Hazelglance lui raconter le déroulement de cette mémorable journée. Au fait, vous serait-il agréable de me la raconter, également ?

— Ce n'est pas un secret et la joie de notre victoire doit être partagée. Voyez-vous, j'ai eu cette chance d'arracher moi-même au marquis de Garabar son étendard. C'est celui-là même qu'un de mes hommes tient devant vous. Ne reconnaissez-vous pas ses couleurs ?

— Si, bien sûr », confirma le lieutenant qui, tout en admirant l'étendard tiercé en fasce d'or, de sable et d'argent, fit signe pour qu'on levât la herse.

La lourde grille de bois renforcée d'acier monta dans un bruit métallique de crémaillère...

« Je touchais presque au but, reprit le marquis de Garabar, quand soudain mon cheval fut abattu. Je roulais aussitôt à terre et, ne sachant plus trop où j'étais tombé, je me retrouvais nez à nez avec le drapeau que voici, dont j'agrippais instinctivement la hampe. Un soldat des féodaux avait également pris sur la chose, et d'aussi près que je vous vois, nous nous dévisageâmes. Je mis alors ma main gauche sur le pommeau de son épée qu'il s'apprêtait à tirer, tout comme je vous le montre, et de ma droite je lui plantais sèchement ma dague dans le ventre ! »

Le corps du lieutenant des gardes s'affaissa lentement devant le marquis de Garabar qui ne lâcha sa victime que lorsqu'il l'a su bien morte. Les autres gardes furent frappés de stupeur et d'estoc. Les féodaux les assassinèrent froidement.

« Tahûn ! ordonna aussitôt le marquis de Garabar à un des tueurs, donne le signal, maintenant ! La citadelle est ouverte ! »

Le dénommé Tahûn sonna par trois fois dans un long cor. L'écho de la réussite de la trahison résonna dans la nuit contre les pierres épaisses du donjon de la citadelle. Des cris montèrent de toutes parts. Les tueurs s'attaquèrent ensuite aux gardes qui commandaient la herse. Cette fois-ci, l'alerte était donnée. Les gardes de la citadelle se précipitaient des remparts vers la herse pour neutraliser les audacieux intrus. Trois puis quatre des tueurs tombèrent sous les coups des soldats de Kalinda. Mais la marée des assaillants, avertie par les sonneries du cor de Tahûn, vint se heurter rapidement contre les défenseurs qui reprirent trop tard le contrôle de la herse. Lorsque celle-ci allait s'abattre, un madrier fut dressé qui en arrêta d'un coup sec la chute. L'accès de la citadelle venait de tomber aux mains des féodaux.

\*\*\*

Le donjon surplombait de sa masse imposante les remparts et les édifices de la citadelle. Des meurtrières, dont le donjon était percé, fusaient des carreaux et pleuvaient des flèches. Les assaillants gravissaient en toute hâte les échelons de la défense de la citadelle alors que ses défenseurs se repliaient en désespoir de cause vers le dernier refuge. Les féodaux par-

vinrent enfin dans une cour pavée, au centre de laquelle certain d'entre eux tombèrent dans un trou béant que la nuit masquait. Des cris d'effroi s'échappèrent des malheureuses victimes avant qu'elles ne s'écrasassent lourdement au fond. D'autres assaillants tombèrent sous la pluie de traits mortels, que les arcs et les arbalètes des défenseurs crachaient. Les gardes rescapés de Kalinda franchirent en courant la cour vers le fossé qui séparait le donjon du reste de la citadelle. Les hommes furent récupérés à l'intérieur du dernier bastion sauf, happés avec le pont-levis du donjon que l'on remonta de toute urgence. Les assaillants s'arrêtèrent pour leur part sur le bord du fossé, s'agrippant les uns aux autres pour s'empêcher d'y tomber. Des volées de flèches, qui frappèrent cette masse d'hommes, en tirèrent cependant quelques-uns vers le bas.

L'assaut semblait devoir échouer là, stoppé devant la tour arrogante et menaçante. La vague déferlante de la marée des assaillants ne pouvait que se briser contre le monumental donjon et refluer en un ressac écumant de morts à son contact. La masse des féodaux, stupéfaite de son échec, figée au pied de la tour, sans le guide d'une initiative porteuse, dut subir le harcèlement meurtrier des traits des assiégés et la grêle de pierres que ne tardèrent pas à cracher les mâchicoulis. Les pierres rebondissaient à l'horizontale en bas de la paroi de la tour sur des moellons rocheux. Les projectiles traversaient alors les rangs des assaillants groggy, brisant leurs membres, défonçant leurs poitrines et les écrasant au sol. Les défenseurs n'allaient pas à l'économie des munitions. Le regroupement des ennemis en dessous d'eux et la soif de vengeance les décidèrent à jeter tout d'un coup en masse. Le résultat fut apocalyptique : dans un chaos de pierres éparpillées gisaient des centaines de corps aux nuques brisées et aux thorax défoncés.

Les survivants s'étaient repliés à bonne distance pour fuir le carnage. Des renforts féodaux arrivèrent pour absorber les assaillants défaits et pour constater l'horreur du massacre. On entendait maintenant dans la nuit, tout à coup silencieuse après les roulements de tonnerre de l'orage de pierres, les râles des blessés et des mourants, abandonnés au pied du donjon. Les défenseurs du donjon jetèrent aussitôt des torches dans la cour pour éclairer tout nouveau mouvement des assaillants. De l'huile fut ensuite lancée, s'éparpillant dans les airs pour retomber en une fine pluie sur le sol. Beaucoup d'huile fut encore répandue. Peu à peu, le feu se mêla aux cadavres. Les blessés embrasés poussèrent des hurlements abominables. C'était l'horreur !

Pendant la tempête de pierres, le marquis de Garabar avait bondi dans le fossé. Tahûn l'y avait suivi ainsi que deux autres hommes ; mais l'un deux, moins chanceux, s'était brisé la cheville en sautant. Les trois rescapés se tenaient maintenant le long de la paroi de la tour. Le donjon qui se dressait au-dessus de leurs têtes semblait imprenable. Tahûn pensa qu'ils étaient pris au piège, voués à une mort certaine s'ils tentaient de rebrousser chemin, mais obligés ce faisant de rester là immobiles, cloués contre la paroi, impuissants. Il s'en inquiéta auprès du marquis de Garabar qui les avait entraînés dans ce mauvais pas :

« Marquis, qu'allons-nous faire ? On est fait comme des rats ! Il faudrait que les nôtres donnent un nouvel assaut. À ce moment-là, on pourrait peut-être essayer de se retirer sous le couvert de l'attaque. Qu'en pensez-vous ?

— Le marquis d'Oa n'ordonnera pas de nouvel assaut avant que du matériel de siège soit en place ; et puis comment veux-tu faire pour remonter le fossé et traverser les flammes ?

— Mais l'on ne peut pas rester là ! Avec le lever du jour, on sera tout de suite repéré du donjon.

— Il y a une solution. Non seulement une solution pour nous, mais une solution pour toute l'armée. J'ai les clefs de Kalinda et il doit bien y avoir une poterne qui donne dans le fossé. Nous allons longer la tour. Venez, suivez-moi... »

\*\*\*

Le marquis, Tahûn et le troisième homme commencèrent à longer silencieusement la paroi du donjon. Ils entendaient crépiter les flammes de l'incendie qui dévorait la cour. Un mourant habillé de feu tomba dans le fossé pour fuir l'incendie. Le pauvre bougre s'écrasa devant eux. Les trois féodaux le regardèrent avec effroi : les flammes qui parcouraient le corps, maintenant sans vie, illuminaient de leur lueur le fossé où ils étaient cachés. Du haut du donjon, une voix retentit qui signalait la présence d'intrus dans la douve. Le marquis de Garabar et ses compagnons d'armes se mirent à courir tandis que des arbalétriers sortaient leurs membres armés pour les intercepter de leurs carreaux. Les traits sifflèrent et l'un d'eux transperça Tahûn qui s'écroula. Depuis la cour, des archers des féodaux répliquèrent. Les arbalétriers se mirent aussitôt à l'abri des créneaux. Le marquis profita de ces entrefaites pour revenir vers Tahûn. Il lui prit son cor et souffla à pleins poumons dedans par trois fois. Aussitôt après quoi, le marquis et le dernier homme coururent vers une petite porte recouverte d'acier, qui se trouvait encastrée entre les pierres massives du donjon. C'était la poterne. Cherchant parmi son lot de clefs la bonne, le marquis de Garabar s'essaya à ouvrir la porte. La première clef qu'il sélectionna ne fut pas celle adéquate.

L'énervement le faisait trembler et les clefs tintaient entre ses doigts crispés. Plusieurs clefs refusèrent de livrer l'accès. Et, bientôt, dans la nervosité de ses gestes, le marquis ne sut plus quelle clef il venait de tester. En désespoir de cause, il introduisit au hasard celle que sa main put conduire dans l'instant jusque dans la serrure. Comme par enchantement, la vertu apéritive de l'objet métallique opéra à merveille. Sans plus attendre, le marquis poussa violemment la porte au moment même où s'abattait sur lui une chute de pierres. Son épaule gauche fut brisée aussi sec, mais il échappa à l'ensevelissement en pénétrant dans la tour, alors que la tête de son compagnon d'armes éclatait sous l'impact d'une lourde pierre. Le marquis s'affala dans un couloir, où de petits projectiles roulèrent avec lui.

Un tas de pierres gisait devant la poterne. Le marquis se releva et tira son épée. Des bruits de pas descendaient vers lui...

Une fabuleuse clameur venait de monter, signalant un nouvel assaut des féodaux contre le donjon. Le marquis se refusa à avancer contre ceux qui venaient à sa rencontre. Il n'avait aucune chance de se tirer d'affaire par là, et c'était risquer de perdre le gain de la poterne. Notre homme sortit alors en courant de la tour, sautant par dessus un tas de pierres, et saisissant le cor de Tahûn plutôt que son épée qu'il lâcha, ayant un bras inutilisable, il souffla dans l'instrument de toute la force de ses poumons. Devant lui, sur le bord de la douve, dans les flammes, les féodaux se pressaient à l'assaut en hurlant de fougue ou de douleur. Le marquis, à leur vue, souffla encore dans son cor pour leur signaler sa présence en même temps que l'accès de la poterne qu'il venait d'ouvrir. La grêle de flèches et de pierres redoubla.

Les féodaux, avertis par le marquis de Garabar, se jetèrent dans la douve. Jusqu'à la poterne, beaucoup tombèrent en chemin. Mais le flot des assaillants s'engouffra finalement par la porte que le marquis de Garabar conserva ouverte à son corps défendant : une flèche vint le frapper au poumon droit. Aussi comprit-il que la mort n'allait pas tarder à le rattraper et se jeta-t-il en travers de la porte de la poterne que des défenseurs s'apprêtaient à refermer. Son corps barra efficacement la porte.

Avant de rendre l'âme, le marquis de Garabar put lire dans les yeux des défenseurs, qui s'acharnaient à briser son corps, de la haine et de l'horreur mêlées devant son geste sacrificiel. La poterne fut, grâce à lui, enlevée et les féodaux commencèrent à investir le donjon. On ne prit pas dans la folie des combats soin de son héroïque dépouille. Tous ceux qui eurent à franchir le seuil piétinèrent son cadavre qui fut le pont de la victoire. Ainsi mourut Harold marquis de Garabar en cette fin du cycle de M'Rak...

Une heure plus tard, après de terribles combats dans les murs mêmes de l'enceinte, le donjon de la citadelle de Kalinda tombait entre les mains du maître des féodaux. Les portes du royaume d'Aquebanne étaient ouvertes aux conquérants...

[RETOUR](#)

## CHAPITRE VI

### Ars belli

Un seul homme se tenait dans la salle. Dans la grande cheminée brûlait un feu vigoureux. Contre le vitrail battait la neige. Des volutes glacées léchaient les pierres du donjon, remontant le long de sa muraille en sifflant. Au milieu de la pièce, entouré de gonfalons et d'étendards multicolores coussus d'or et d'argent, le gardien des Marches du Nord faisait les cent pas. Ses mains froissaient nerveusement un bout de parchemin.

On frappa à la porte massive.

« Entrez ! » cria le gardien.

Un soldat de faction, habillé d'acier, apparut dans l'entrebâillement :

« Messire, le général Pel Hazelglance demande à être reçu par Votre Excellence.

— Et bien, laissez donc entrer cet homme de grands mérites. »

La porte s'écarta davantage. Un jeune homme fit irruption. Son visage était furieusement contrarié : les yeux, bleus étincelants, en jaillissaient de rage.

« Gardien ! En voilà trop ! éclata le nouveau venu. J'attends des explications. Quoique de votre part je ne puisse en attendre que de fallacieuses. Je suis cependant curieux de vous entendre vous justifier. C'est la moindre des peines que vous me deviez. Comment avez-vous osé me démettre de mon commandement ?

— Mon cher Pel Hazelglance, comment vous dire...

— En somme, vous ne savez même pas mentir pour vous excuser. C'est sans détour qu'on me limoge. Mais ne devrais-je pas demander réparation d'un tel affront ? Dois-je subir l'insulte sans en ressentir l'âpre blessure ? M'en plaindrai-je au maître ? Pour que l'on se moque de mon recours. Je ne sais que gindre, mais ne peut me battre avec courage. Me voilà diffamer et justice est déjà pour moi perdue.

— À la vérité, permettez-moi de vous adresser toutes mes félicitations...

— Attention, Monsieur, n'ajoutez pas à la cruelle destitution l'immanquable moquerie. Je sais qu'on se rit de moi, mais entendre la calomnie de vive voix, c'en est trop !

— Attendez plutôt que je vous félicite pour votre éclatante victoire, et acceptez d'en croire la formule sincère. Vraiment, bravo ! Encore, bravo !

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Lisez plutôt ceci... »

Le gardien des Marches du Nord tendit au jeune général un bout de parchemin froissé.

« Qu'est-ce à dire ? » articula avec peine Pel Hazelglance, toujours aussi emporté, mais tout à coup inquiet.

Il se mit à lire à haute voix pour être certain que le gardien fût témoin des incroyables fantaisies que contenait le message :

*« Pel Hazelglance est au pont de l'Impénitence où il vient d'être outrageusement vainqueur des féodaux ! La victoire est écrasante ! Pel Hazelglance a poursuivi l'ennemi en déroute sur l'autre rive de l'Aspholos. Il prend maintenant le chemin de Kalinda par cette même rive. Il avance vers vous maître de très nombreux prisonniers et trophées ennemis. Sous vos*

*portes se présenteront à la nuit les étendards des féodaux, mais ceux qui les tiennent sont des nôtres qui les ont arrachés à l'adversaire vaincu. Faites bon accueil à nos héros glorieux. Signé : Duilin. »*

— Étonnant, non?... Mais, reprit le gardien, dites-moi, par hasard, n'auriez-vous pas joué une partie d'*Ars belli* récemment avec l'Immortel Duilin ?

— Oui, parfaitement ! Mais comment le savez-vous ? Nous jouons en secret pour des mises rondelettes. J'ai même gagné à chaque fois l'enjeu.

— D'habitude, cher ami, il est rare de remporter un engagement en donnant à l'avance à l'ennemi son plan de bataille...

— Mais, si je vous suis, cela veut dire... Vous insinueriez donc que Duilin... Mais c'est horrible... ou plutôt, c'est limpide !

— Oui, c'est limpide, et les malins vont ce soir, sous nos remparts, avoir une petite surprise. Cher Pel Hazelglance, je vous rends votre commandement.

— Merci. Et sachez que, finalement, je ne doutais pas qu'un vieux renard comme vous pût manquer de retourner du tout au tout l'humeur d'un jeune coq comme moi.

— Pardonnez-moi, pour ma part, de vous avoir sous-estimé. J'en suis maintenant convaincu, vous donnerez à Aquebanne la victoire.

\*\*\*

À peine arrivés au pont de l'Impénitence, les soldats de l'armée des Marches du Nord durent repartir pour Kalinda sur l'ordre énigmatique de leur nouveau général. Ils quittèrent

donc le château des Braques. Cavaliers et fantassins s'enfonçaient à nouveau dans la bourrasque. La neige, poussée par un vent glacial, balayait toujours la plaine...

« C'est fort bon comme ça, lança Gilrandir au pauvre Phartald qui n'y comprenait plus rien.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Que la tempête qui nous aveugle, aveugle aussi l'ennemi. Notre mouvement leur échappe. La neige leur bouche les yeux

— Fallait-il faire tout ce chemin pour n'être vu par personne ? Demeurer à Kalinda aurait été aussi efficace et sans doute moins pénible.

— Le sort nous a livré les menées de l'ennemi. J'ai lu à livre ouvert dans leurs plans. Maintenant, nous savons d'avance quel coup ils vont jouer. C'en est fait d'eux, aussi sûr que lorsque le *blason estoque le gonfalon* dans une partie d'*Ars belli* !

— Si vous le dites...

— Capitaine Phartald, sortez de votre somnolence. Détachez deux estafettes vers Kalinda. Qu'elles nous devancent et portent nouvelle au gardien de notre retour. Et surtout, qu'elles préviennent que Duilin a trahi, que le message de la tour du Feu des Premiers Nés est faux, et que ce soir devant Kalinda, ce sont le maître des féodaux et ses soldats qui se présenteront pour investir nos murs par la ruse.

— Mais vous parlez *lologivong* !

— Je ne vous demande pas de comprendre, je vous ordonne d'exécuter mes ordres. Vite ! Envoyez deux messagers à Kalinda.

— À vos ordres ! » beugla Phartald, éccœuré.

Le capitaine fit tourner sa monture. Il remontait sous le vent la colonne des cavaliers de la Garde d'honneur. Figgil et Frékaas discutaient ensemble, s'étonnant des aléas de l'expédition de l'armée. Phartald leur tomba dessus comme la foudre :

« Eh, vous deux ! On dirait que le souffle ne vous manque pas. Allez au galop à Kalinda porter message au gardien.

— Et quel est le message ? demanda Figgil.

— Espèce de bavard, tu auras droit de ne pas retenir ta langue, cette fois. Allez dire que Duilin a trahi, que la Tourment, que c'est le maître des Fiefs qui marche sur Kalinda, et que... et que nous revenons avec toute l'armée. Allez, hue !

— Capitaine, c'est comme si c'était fait », jubila Frékaas.

Les deux jeunes gens bondirent des rangs, criant à leurs montures de prendre le galop. Ils s'éloignèrent sous la neige, exaltés.

\*\*\*

Frékaas et Figgil galopèrent à en perdre haleine. Ils atteignirent et traversèrent la forêt de Pimprenelle. Ceci fait, ils remontèrent le Pavé. Enfin, sans s'être donné un seul répit, les deux jeunes cavaliers firent irruption face aux herbes de la barbacane sud de Kalinda. À peine leur eut-on libéré l'accès, qu'ils coururent à travers les rues de la cité pour en atteindre l'imposant donjon. Là, sautant à bas de leurs chevaux épuisés, leurs jambes prirent le relais. Gravissant escaliers et traversant couloirs, ils parvinrent devant la porte de la salle des trophées. Un garde leur ouvrit. Ils découvrirent le gardien et le général Pel Hazelglance en grande conversation.

« Mes Seigneurs, lâcha Figgil sans même reprendre son souffle, notre fougue nous a portés jusqu'à vous pour vous prévenir...

— Pour nous prévenir, reprit le gardien avec malice, que Duilin a trahi, que la Tour ment, que le maître des féodaux sera bientôt sous nos murs avec son armée au grand complet.

— Mais, mais... c'est exactement ça, bafouilla Figgil, dépité.

— Merci quand même, jeunes gens. Vous me confirmez donc également que Gilrandir revient avec tout son petit monde.

— C'est... C'est encore exact...

— Vous nous en voyez heureux. Ce Gilrandir est brillant. Sarde s'est attaché les services d'un être des plus doués. J'aurais dû me douter qu'il possédait le langage hermétique des Confrères du Second Levé Héliaque.

— Vous dites ? interrogea Figgil, dubitatif.

— Non, rien. Ce sera tout, merci. Vous pouvez disposer.

Figgil et Frékaas saluèrent le gardien et prirent congé. Tout étonnés, ils se retrouvèrent dans le couloir à se regarder avec des yeux de merlans frits.

\*\*\*

La nuit était claire et froide. Les lunes baignaient d'un jour oblique et poudreux l'étendue enneigée de la plaine de Shamrock Hill. Seule la cité fortifiée de Kalinda crachait sur le glaci immaculé de la plaine une ombre obscure : la silhouette enténébrée de ses remparts et de ses tours. Le vent ne rugissait plus. Le ciel retenait maintenant ses flots de neige.

La tempête était passée. Un silence impressionnant saturait l'air glacé...

Au loin, venant des brumes nordiques, une colonne illuminée de mille feux s'avavançait. Chaque bras tenait une torche qui brillait dans la nuit. Ils arrivaient !...

La herse de la barbacane nord de la cité monta lentement. On cherchait à éviter tout bruit, tout éclat de voix. Dans le plus grand calme, un chapelet de cavalier sortit de Kalinda. Le corps des chevaux était drapé de linges blancs. Les cavaliers eux-mêmes étaient emmitouflés dans de semblables linceuls. La colonne d'ombres blanches aux pâles destriers s'écoulait de la bouche dentelée d'acier de la porte du bastion. Les cavaliers sortaient pour disparaître sur le glacis enneigé, absorbés, évanouis, évaporés. Une brume ouatée, comme un pur enchantement, les effaçait silencieusement.

Lorsque le flot de la cavalerie eut disparu, ce fut au tour de nombreux fantassins, archers et piquiers mêlés, de perdre corps dans la brume cotonneuse. Vêtus de draps blancs, ces fantômes agiles se laissaient happer avec joie. Sans aucun doute, le décor se prêtait à leur ruse.

Les cavaliers progressaient, invisibles. Ils finirent par se regrouper sur la lisière d'un bois de sapins enneigés. Derrière eux s'élevait l'éminence de *Shamrock Hill*. Sur un ordre chuchoté de leur chef, et répercuté discrètement, ils mirent pied à terre.

Figgil et Frékaas s'observaient. La vue de leur déguisement leur arracha un sourire. En pleine nuit, ils jouaient aux fantômes. Le cheval de Figgil s'ébroua. De la vapeur sortit de ses naseaux. Ses sabots battaient le sol. Son maître le calma aussitôt.

Au loin, on pouvait voir les feux de l'ennemi approcher. Une longue file scintillante serpentait, venant du nord. La proie illuminée s'avançait impunément, découvrant avec ostentation son long corps étiré.

« On va les cueillir !... murmura Figgil tout en ressaisissant dans sa main une longue lance.

— Oui, répondit Frékaas, songeur. Mais n'oublie pas, Figgil, de bien positionner ton arme au moment d'estoquer : tu as tendance à pointer trop à l'oblique. Rappelle-toi ce que le capitaine t'a dit à l'entraînement.

— Ne t'en fais pas, je retiens la leçon...

— Silence ! » lança une voix coléreuse, mais étouffée.

Le capitaine Phartald passait parmi les rangs. La mine sévère, il jugeait ses hommes : « Étaient-ils prêts ? Certainement, pensa-t-il ; et puis, jamais une aussi bonne occasion ne s'était offerte. C'était le meilleur moment pour eux de faire leurs premières armes. »

\*\*\*

Les féodaux se rapprochaient inexorablement des murailles de Kalinda. Une partie de leur colonne illuminée était même déjà passée devant les cavaliers camouflés, à deux cents mètres d'eux, sans les voir. La brume, devenue filandreuse, se retirait peu à peu, découvrant sous le secret de son voile l'ampleur du tableau qui se dessinait là...

L'armada des féodaux était colossale. Seule leur position vulnérable dans la plaine pouvait laisser croire à une probable victoire. Malgré tout, le morceau serait dur à avaler. De toute façon, on devait se jeter dans la lutte en se donnant entièrement. Aucun, cependant, sachant sa vie en jeu, n'aurait eu la

prétention de juger l'engagement évident. Il faudrait y aller avec toutes ses tripes !

Phartald donna l'ordre de remonter en selle. Figgil et Frékaas échangèrent un sourire qui ressemblait à une prière. Ils s'installèrent sur leurs destriers, ramenant leurs lances devant eux, la pointe saillant vers l'ennemi.

La longue procession s'avancait lentement. Depuis les remparts, ceux de Kalinda observaient arriver les soldats ennemis. En tête de la longue colonne armée, un groupe de cavalier se présenta à la première herse de la barbacane nord de la forteresse. Chacun des cavaliers portait avec fierté un étendard ou un gonfalon : on pouvait reconnaître, dressées dans la nuit et drapées de la lueur des torches voisines, les armoiries du marquis de Garabar, tiercées en fasce, d'or, de sable et d'argent, de comte de Garch, taillées de gueule et de sinople au griffon d'or, du marquis d'Oa, orangées aux besants d'or, et bien d'autres encore appartenant aux féodaux, et taillées de gueule ou barrées de sinople sur fond d'azur. Ainsi, s'imaginant inconnu sous sa propre bannière, le marquis de Garabar s'avança pour franchir la herse qu'on venait de lever. Lui emboîtant le pas, son fidèle écuyer, Tahûn, portait haut les couleurs de son maître. Les autres cavaliers les suivirent. Ils traversèrent l'ouvrage massif de la barbacane, puis s'engagèrent sous un pont de grosses pierres qui enjambait l'Aspholos. L'eau sombre et muette buvait les reflets des torches des passagers du pont...

Il y avait le long des remparts comme un écho sans bruit... Le marquis de Garabar éperonna sa monture pour précipiter sa venue ; il redoutait que le stratagème fût découvert. Les cavaliers franchirent encore deux portiques en encorbellement dont les herses avaient été relevées à leur passage.

Enfin parvenus devant les portes monumentales en bronze de la cité, les cavaliers firent halte. Derrière eux suivait toute l'armée des féodaux. Le marquis de Garabar était pétrifié sous le porche de l'enceinte. Son cœur le battait à tout va. Il allait se résoudre à tourner bride et s'enfuir, croyant la ruse éventée, quand soudain les portes s'écartèrent. Les sonneries retentissantes de nombreuses trompettes firent trembler la nuit et ceux qui l'habitaient !

Les portes venaient d'être ouvertes en grand. D'un rapide et dernier coup d'œil, le marquis de Garabar vit !...

Une giclée de dards mortels pénétra les chairs frissonnantes d'effroi. Harold de Garabar s'écroula. Deux projectiles venaient de déchirer violemment sa poitrine. Tahûn vrilla sur sa selle avant de sombrer. Un, deux, puis trois carreaux d'arbalète le happèrent presque simultanément, le frappant par la droite, la gauche, et encore la droite. Des tours des archers se dressèrent, déversant en contrebas une pluie nourrie de flèches. Ajustés ou simplement lâchés, les traits fauchèrent l'escouade de cavaliers. Les chevaux se cabraient tandis que tombaient les hommes qui les montaient.

Alors, de l'autre côté des portes, le général Pel Hazelglance hurla l'ordre de charger. À la tête d'un escadron de cavalerie lourdement harnaché, il fit irruption sur le pont. La charge acheva de balayer les intrus déconfis. Corps et montures furent refoulés, dégoulinant le long des parapets dans l'Aspholos glacé. Bientôt, la panique devança la poussée du jeune général. Hurlant, la soldatesque féodale, piégée sur le pont, grouillante masse informe, fut arrosée, depuis le bastion de la barbacane, d'huile bouillante. Sur les corps brûlants tordus de douleur passèrent les chevaux lourds de Pel Hazelglance. Les plus meurtris parmi les infortunés accueil-

lirent comme une délivrance le fracas mortel des foulées de la cavalerie lancée au galop.

Le premier choc avait été d'une brutalité inouïe. L'écho des trompettes portait également le signal de l'attaque à la plaine...

Phartald emmena au petit trot sa ligne de cavaliers. Il avait parfaitement mesuré le terrain, et il savait à quel moment exact devaient être lancés les chevaux au galop. Face à la Garde d'honneur, sur le glacis immaculé, s'étirait la longue colonne adverse. Lunes et torches embrasaient d'or et d'ambre la proie...

Soudain, tonnante et vibrante, la voix de Phartald secoua d'adrénaline tous ceux qu'elle emportait au combat. Figgil, Frékaas, et tous leurs compagnons d'armes passèrent au galop final. L'étendue de neige séparant les cavaliers de l'ennemi diminuait à vue d'œil...

Heureusement et comme espéré, le front de l'ennemi n'était pas cohérent : de l'autre côté du long ruban des féodaux, tels des fantômes, se relevant de la neige où ils étaient couchés, les archers drapés de blanc décochaient leurs flèches en cascade. Harcelant la colonne de traits en jets précis et continus, ils empêchaient tout positionnement de l'adversaire menacé sur deux flancs simultanément. La ligne des féodaux flottait...

Tout à coup, Frékaas sentit au bout de sa lance un impact sourd. Figgil sentit également vibrer la sienne après un rude choc. Les mains des cavaliers lâchèrent aussitôt prise. Les lances s'arrachèrent des corps qu'elles venaient d'empaler. Les dragonnes ramenèrent le noir Rinuleq ensanglanté à leurs possesseurs. Dans un mouvement de poignet, les mains récupérèrent les terribles lances.

Figgil et Frékaas venaient de traverser la colonne adverse, y ôtant une vie chacun. La première charge était déjà finie ? Ils couraient maintenant dans la direction des archers blancs d'Aquebanne.

Phartald, d'une voix terrible, arrêta son petit monde. Il ordonna qu'on fit aussitôt demi-tour. Les cavaliers tournèrent bride. Derrière eux, un officier de piquiers hurla à la face de ses hommes d'emboîter le pas à la Garde d'honneur. Éperonnés, les chevaux repartirent à la charge. À leur suite, les fantassins aux longues tiges d'acier allongeaient le pas...

Avec la même soudaineté brutale, Figgil et Frékaas firent irruption sur la ligne des féodaux. Dans les mains des deux jeunes guerriers, l'impact de la lance démultiplié par le poids du cheval lancé au galop eut raison de deux nouveaux adversaires. Le bois noir traça son chemin mortel jusqu'à ce qu'il fût rappelé auprès des faucheurs que rien n'arrêta.

Pour la seconde fois, le corps de bataille des féodaux était transpercé. Et alors que les gardes d'honneur s'éloignaient, poursuivant leur course rageuse sur la neige scintillante, les piquiers mordaient à leur tour la ligne ensanglantée et tourmentée de l'ennemi. Des cris montaient et des corps en tombaient. Compact et hérissé, l'assaut portait une copieuse moisson mortelle. Au même moment jaillissaient Pel Hazelglande et sa horde victorieuse. Terreur et confusion défiguraient maintenant l'effectif de l'armée des Fiefs.

Phartald commanda d'un ordre retentissant :

« Halte ! »

Les gardes d'honneur calmèrent l'ardeur de leurs montures, tirant avec vigueur sur les rênes, déchirant la gueule des animaux à grands coups de mors. Figgil, Frékaas, et leurs compagnons purent alors voir le spectacle fascinant d'horreur

de la bataille. Dressés sur leurs chevaux, maintenant tout à fait arrêtés, ils contemplaient, subjugués, l'ampleur du désastre de l'ennemi.

« L'engagement est fini pour nous ! lança Phartald au front de ses troupes. Contentez-vous de rabattre les fuyards et de capturer quelques belles livrées couardes. »

Figgil et Frékaas jetèrent aussitôt un œil d'aigle sur l'étendue enneigée. Là s'enfuyaient hommes et bêtes cédant à la panique.

Parmi ce flot apeuré gesticulant en tout sens, Figgil et Frékaas distinguèrent plus particulièrement un homme. Il était monté et pressé de quitter le champ du désastre. Il prenait la fuite comme bien d'autres, anonyme et perdu parmi cette foule anonyme et perdue. Seulement voilà, M'Rak voulait encore lui jouer un mauvais tour. Dans la lumière des lunes, au sommet du casque de l'homme, brillait une... couronne en or !

« Eh, Frékaas ! Regarde là-bas, un peu sur la droite, lancé au grand galop : une couronne orne son casque.

— Ce ne peut être que leur maître ! approuva Frékaas. Si on pouvait le capturer... »

Les deux amis lancèrent leurs chevaux à la poursuite du monarque, espérant lui barrer la route.

Des deux cavaliers, Figgil, dont la monture était un peu plus fraîche, rattrapa le premier le maître. Le jeune kadaréen commençait à remonter le long du flanc du destrier royal. Les naseaux des chevaux écumaient. Figgil allait serrer son adversaire, lui intimant l'ordre de s'arrêter, lorsque celui-ci fit décrire un ample mouvement à son bras armé d'une impressionnante masse d'arme à ailettes. Devant la menace, le kadaréen préféra rétrograder, tirant brusquement sur les rênes.

Aussi, lorsque la masse d'arme s'abattit de tout son poids, fracassa-t-elle, non pas le front du cavalier, mais le crâne de sa pauvre monture. Le cheval s'écroula, terrassé, entraînant dans sa chute son infortuné cavalier. Figgil boula à terre. Il fit provision de neige avant de s'immobiliser. La tête lui tournait. Tout avait été si soudain !

Frékaas arriva peu après. Il arrêta sa monture au niveau de son ami qui commençait à peine à se redresser :

« Figgil, ça va ? T'es pas mort, dis ?... »

— Non, Frékaas, ne perds pas ton temps avec moi. Je suis sonné, mais entier. Rattrape-moi plutôt ce chacal. Il va nous échapper. Allez, fonce ! »

Frékaas piqua de ses éperons son cheval pour reprendre la poursuite, et tandis qu'il s'élançait, Figgil lui hurla :

« Fais attention, il n'a aucune intention de se rendre ! »

C'était au tour de Frékaas de tenter sa chance. Jamais de sa vie il n'avait chassé un aussi gros gibier. Du reste, pensa-t-il, jamais plus une telle proie ne s'offrirait. C'était donc le moment ou jamais.

La course poursuite s'allongeait. Elle entraînaient les deux cavaliers loin du champ de bataille, loin des regards et des secours. Ils galopèrent toujours, s'enfonçant de plus en plus dans la blancheur hivernale de la steppe...

Frékaas était inquiet : sa monture fatiguait de façon alarmante. Le maître allait lui échapper. C'en était fini de la poursuite...

De son côté, Figgil, tout juste remis de ses émotions, arrêta un cheval qui passait. La bête était sans maître. Figgil la calma et s'en empara. Il prit place en selle. La bête tourna plusieurs fois sur elle-même avant de se laisser dompter. Le jeune cavalier la lança sans plus tarder sur les traces de son ami...

Frékaas devait se résoudre bien malgré lui à abandonner là sa proie. Le maître des Fief lui échappait. Il enrageait. Il avait eu sa bataille, une victoire même, mais il n'en rapporterait aucun trophée. Plein de dépit, il s'apprêtait à tirer sur les rênes de son cheval à bout de force pour lui donner enfin un peu de repos, lorsqu'il observa, à sa plus grande stupéfaction, le maître faire tourner bride à sa propre monture !...

En un éclair, Frékaas comprit que le destrier du roi ne devait guère se porter mieux que le sien. Le maître proposait donc de résoudre le problème par les armes. Il offrait au jeune kada-réen l'alternative d'une joute. Frékaas jubilait. Il allait se mesurer à Tildeberg I<sup>er</sup>, maître des Fiefs !

Autant qu'ils leurent, les deux protagonistes lancèrent à la charge leurs chevaux harassés. Le maître brandissait une masse d'arme à ailettes des plus menaçantes. L'arme, à la fois contondante et tranchante, alliait à la taille l'écrasement. Cette perspective rappela Frékaas au conseil de prudence de son ami. Mais la prudence mua en peur. Fébrile, le jeune cavalier arriva au moment de l'impact la main tremblante. Frékaas, partagé entre la peur de périr et la crainte de voir périr son trop précieux adversaire, n'avait avancé sa lance que très mollement. L'avantage que lui donnait la longueur de son arme fut immédiatement effacé sous le choc. La pointe de la lance glissa sur le flanc de la cuirasse du maître au lieu de la perforer. Celui-ci, au contraire, et trop heureux d'avoir échappé au rinuleq, ne laissa pas passer sa chance. Parvenu au niveau du jeune assaillant, il lui administra un magistral et retentissant coup de masse. Frékaas eut tout juste le temps de se lover sous son écu de bon métal. Le haut du bouclier fut déchiré, et la tête du jeune homme n'échappa pas complètement à l'assaut de la

masse. Une ailette découpa le bord de son casque et entailla son front. Frékaas s'effondra, vidant ses étriers.

Le jeune homme se retrouvait étendu de tout son long dans la neige glacée. Sa tête bourdonnait. Il était complètement groggy. Un filet de sang s'échappait de son front ouvert.

Le maître qui venait de stopper sa monture à quelques pas de là, mettait maintenant pied-à-terre... Frékaas, dans un terrible effort, tenta de se redresser. Le maître allait-il l'achever, ou s'avavançait-il pour lui prendre sa monture qu'il croyait moins fourbue que la sienne ? Cette dernière pensée le fit sourire. Mais ce fut un bien piètre sourire qui se peignit sur son visage tuméfié.

Le maître se tenait désormais au-dessus de lui, son armure magnifique scintillant dans le reflet des lunes. Frékaas comprit que sa vie ne tenait plus qu'à un balancement M'Rakien. Mais il était l'enfant de cet étrange climax. L'alignement des Trois Lunes pendulaires n'avait-il pas quinze ans plus tôt salué sa naissance, la marquant d'un signe indélébile ? Frékaas eut l'intuition profonde et évidente que son heure n'avait pas encore sonné. Le maître se débarrassa de sa masse, l'abandonnant sur la toison neigeuse d'un geste dédaigneux. Le jeune homme poussa un large soupir de soulagement, mais le maître tira en contrepartie sa fabuleuse épée !...

Frékaas sentit la pointe de l'arme venir sous sa gorge gêner sa déglutition :

« Alors, jeune insolent, on pensait s'offrir le maître ! Tu vas apprendre à tes dépens ce qu'il en coûte de défier plus grand que soi. Je t'offre la mort et, en échange, je te prends ta fougueuse monture. Cela te convient-il ?

— Vous y perdriez à échanger de la sorte.

— Que veux-tu dire ?

— Que ma bête est morte de fatigue et qu'elle ne vous sera d'aucun secours dans l'immédiat. En me donnant la mort, vous m'offrez, à l'évidence, plus que je ne peux rendre en retour. Vous m'évitez une longue agonie ou le croc cruel des loups. Vous m'êtes d'une grande aide à dire vrai...

— Cesse de fanfaronner. Je n'aime pas tuer des gens qui ont le sourire. J'ai l'impression de les envoyer au ciel au lieu de les expédier en enfer. Je te somme de geindre et de me supplier les yeux baignés de larmes de t'épargner.

— Vous plaisantez, sans doute ?

— Puisque tu ne me prends pas très au sérieux, je m'en vais te torturer un peu avant de t'achever. Cela au moins te fera perdre ton arrogance. »

Le visage du monarque était dur. La pointe de son épée s'immisça le long de la cuisse droite du jeune homme, soulevant un pan de son haubert. Le visage du monarque s'assombrit. Une expression lugubre l'endeuillait. La pointe de l'épée remonta jusqu'à l'aîne. Au contact glacé du métal, Frékaas, épouvanté, fit un bond en arrière sur le dos. Le maître enfonça son épée dans la chair, un peu plus bas qu'il n'avait prévu, perforant la cuisse. Frékaas hurla !

« J'aime mieux ça, commenta le maître. Tes cris vont bientôt te mettre à l'unisson de ma volonté. Reprenons... »

Le maître redéploya son épée pour pratiquer un nouveau sévice. Quand, soudain, fouettant l'air de sifflements répétés, trois bolides de pierre vinrent enlacer le cou du maître et frapper violemment son visage ! Une boule heurta son casque, y descellant sa couronne, une seconde frappa rudement son épaule cuirassée, tandis que la troisième s'écrasait sur sa figure. Tildeberg s'affaissa. Il tomba le long du corps de Frékaas, son visage juste en face du sien. Le jeune homme put

admirer, dans l'encadrement du casque, le nez cassé du monarque. Frékaas n'en revenait pas ! Une triplète de bolas avait eu raison du maître, ornant encore son cou d'un entrelacs de cordes et de boules en pierre.

Des bruits de pas rapides qui faisaient crisser la neige gelée arrivèrent aux oreilles de Frékaas. Une silhouette se précipita bientôt sur lui. C'était son ami Figgil.

« Nakriss te bénisse, Figgil ! Jamais ton amitié ne m'aura été aussi précieuse.

— Nakriss soit bénie, tu es en vie !

— Et lui ? » demanda aussitôt Frékaas en désignant le maître.

Figgil tourna la tête vers le grand corps immobile du monarque des féodaux. Il respirait encore...

« Il est vivant, expliqua Figgil à son ami. Allez, maintenant, viens. Je vais t'aider à te redresser. Nous retournons à Kalinda...

— Et lui ? demanda encore une fois Frékaas en désignant le maître. Je te préviens, Figgil, je ne pars pas sans mon butin.

— Ton butin ?... Tu plaisantes, j'espère, car c'est moi qui l'ai terrassé avec mes bolas.

— Allez, ne chipote pas. C'est moi qui l'ai retenu jusqu'à ce que tu le cueilles comme une fleur.

— Retenu ?... Mais je rêve ou quoi ! Il était en train de t'occire à petit feu.

— Oui, exactement, à petit feu. Ce qui t'a donné le temps d'arriver et de l'éliminer traîtreusement.

— Traîtreusement ?... C'en est trop cette fois ! Voilà comment tu me remercies alors que je viens de te sauver la vie. Tiens, tu es pire que le *Muffle épatant* du vieux Conte Gris !

— Je m'en fiche, et puis je l'a connais pas ton histoire de *mufle*...

— Et dis donc, des fois, t'aurais pas pris un mauvais coup sur le crâne ?

— Tu auras mis du temps avant de t'en rendre compte ! » éclata de rire Frékaas.

Surpris, mais rassuré, son ami Figgil le prit dans ses bras et l'étreignit très fort. Les deux jeunes gens mêlèrent leurs rires. Les larmes leur en vinrent aux yeux. Ce fut sous une avalanche de rires que le maître des Fiefs émergea de son coma, soulevant avec peine et effroi une paupière tout engourdie...

[RETOUR](#)

## CHAPITRE VII

### **Paroles mortelles**

Gilrandir s'était éloigné de l'armée des Marches du Nord. Il courait seul, maintenant, son cheval fougueux foulant l'étendue enneigée, blanche nappe infinie et troublante. Les lunes jouaient de leurs rayons sur cette surface en une foison de reflets d'argent. Mais le sortilège ne dura qu'un bref moment, l'intermède d'un instant climatique favorable. La neige, portée violemment par des tornades de vent, s'engouffrait à nouveau entre les sapins, dans les vallonnements, balayant la steppe, le miroir glacé des lacs gelés, dévoilant et masquant tour à tour roches et affleurements, touffes d'herbes gercées, bouts de bois mort gorgés d'eau et cadavres de bêtes pétrifiés par la malédiction hivernale. Blanc sur blanc, ciel d'ouate et terre d'écume, mousse de flocons terrestres et gerbes de cristaux célestes, les frontières du réel, la mesure de l'horizon, tout, oui, tout avait fondu dans l'immensité impalpable d'un monde éthéré. Progressant dans ce coton de froid cinglant, de vapeurs volatiles et piquantes, de peaux bleues et de gerçures, l'Immortel Gilrandir menait sa monture en guide sûr. Maître de sa destination, il galopait à travers ce filtre de blancheur animé de remous chaotiques. Il devait être certain de son itinéraire à courir ainsi dans la nuée. Aucun doute, il connaissait son chemin, et même aveugle, ce qui était le cas dans cette bourrasque, il en devinait encore le parcours. Il courait...

Tandis que l'armée des Marches du Nord allait à marche forcée rejoindre Kalinda et sauver ses murailles, lui, Gilrandir, son général, galopait seul, ayant abandonné son commandement et cherchant à atteindre un but solennel, incompréhensible. Il sentait poindre l'instant où, face à face avec un Autre, il entendrait la parole expliquant la trahison.

La Tour, oui, la Tour lui apparut : le vent, sous ses yeux mouillés, balaya le ciel et la terre, découvrant les fondations rocheuses et la paroi lisse et pâle de l'édifice recherché. Elle disparut, tour maudite, aussitôt ; pour réapparaître, plus haute et plus parfaite, dans une nouvelle rafale. Tel un phare au milieu d'une tempête d'écume, cylindre étroit et infini, la Tour du feu des premiers-nés se dressait là, droite, élancée, indomptée, devant lui.

Il se rapprocha, calmant sa monture, passant sur son encolure une main rassurante, expliquant à l'oreille de la bête éprouvée que la course s'achevait là. Ils gravirent, l'homme à pieds tirant le cheval par la bride, l'épéron rocheux qui menait à l'édifice. Enfin, ils touchèrent la paroi étrangement froide et sans aspérité : magie des appareillages sans jointure, des murs sans accumulation de pierres, des forteresses d'un seul bloc, monolithiques et enchantées.

Gilrandir entreprit de faire le tour de la construction. Sa main courait lestement le long de la surface circulaire et horriblement froide ; même à travers ses gants fourrés, il en ressentait la morsure... Son cheval s'ébrouait bruyamment, agacé par le vent, ivre des effets tourbillonnants des fleuves de flocons, des brassées d'air inépuisables les assaillant. L'Immortel pressa le pas, désirant, lui aussi, un refuge pour échapper à la tempête. Son pied heurta !... une masse enlacée dans un cocon de neige. Il lui fallut se pencher pour voir de

plus près la triste réalité de la chose : un homme, aux membres fracturés, gisait là, prisonnier dans l'attitude d'une mort figée par le froid glacial. Ses vêtements étaient durs comme de l'acier trempé et coupant comme des lames frappées dans le même métal. Sa barbe, crénelée de stalactites, collait au côté droit de son visage, la pointe pileuse indiquant encore l'origine de la chute mortelle. Gilrandir redressa la tête, cherchant du regard, dans les volutes de neige, le sommet de la tour... Sous le ciel blanc, frappé d'une pièce ronde d'argent, dans le dévoilement opéré par le vent, surgit la cime : sinistre couronnement d'où le malheureux avait chu.

Après un court instant d'interrogation manifeste, Gilrandir reprit sa progression. Guère plus loin, il constata encore, dans son avancée, la présence d'un second cadavre qui, également, semblait lancer une plainte pétrifiée en direction de la haute tour. La mort rôdait autour de la paroi, projetant des cadavres comme ruine roule des pierres. Mais, dois-je le redire, la paroi ne comportait point de pierres, et sa matière était impeccable et à des milliers d'années d'un improbable écroulement !

Enfin, dans un encorbellement triangulaire, Gilrandir découvrit une porte en bronze. Il reconnut l'entrée que, jadis, il avait franchie, espérant trouver la paix de l'âme dans la contemplation des astres. Mais il n'avait pu s'y maintenir, l'œil rivé sur les tubes à œil, car l'appel désespéré de celle qu'on nomme Alfée l'avait repris. Ce retour vers une tentative passée et avortée le troubla. Les étoiles étaient mortes pour lui, il le savait, désormais. Il inspecta le métal de la porte. La surface en était usée et corrodée par plaques ; toutefois, des restes de gravures persistaient à défier l'assaut du temps. Gilrandir déchiffra ce que les intempéries n'avaient pas encore rongé :

« Voyons... ici, c'est Aldébaran. Là, les Pléiades... L'Aurige a fait naufrage, effacé, évanoui ! L'univers lui-même ne résiste pas au temps... Il n'y aurait donc que les malédictions pour traverser les âges !... Ah ! voici Gemini et son chien de garde, Canis Minor. Ah, ah ! sous Monoceros, là, oui, la toute brillante Sirius. Et maintenant, le Cheval pointe sa Tête dans la nébuleuse d'Orion. Tu vois, mon cheval, notre présent est reproduit ici, semble-t-il, figé, mais si parlant. Tu crèves de froid, la bête ? Moi aussi. Non, ne t'inquiète pas, je nous ouvre... Voilà : Rigel la Double, Bételgeuse la Rouge, Saïph la Céphéïde, Herd, Kalt, et... là, secrète étoile qui nous ouvre la tour : Mintaka ! »

La porte s'ouvrit, s'évaporant en un nuage d'or profond. L'immortel et le cheval entrèrent. La porte se reforma derrière eux !

Leurs pieds foulaient un parterre de tesselles d'or et d'éclat d'onyx. Un ciel de turquoises et de perles satinées auréolait leurs têtes. Gilrandir abandonna là sa monture. Il entreprit d'escalader des marches qui montaient en spirale dans le ciel merveilleux du plafond splendide.

Un monde où le silence régnait, se développait au fur et à mesure que l'on pénétrait sous le ciel bleuté de la voûte. En progressant vers la prodigieuse sensation convexe et englobante du plafond, l'Immortel laissait des flaques d'eau sur les marches dépassées. Un doux flottement l'enveloppait, l'enivrant d'un lent vertige, dont il recueillit l'incomparable délasserement comme au premier jour de découverte. Cette troublante impression, il la connaissait, elle l'avait captivé jadis, lui laissant même croire qu'il trouverait en ce lieu le remède pour oublier ses maux. Mais la douleur d'Alfée l'avait rattrapé, et, plus puissante dans sa vigueur destructrice, elle

avait vaincu l'éphémère soulagement. Il ne restait plus, dès lors, à goûter l'étrange sortilège qu'un rappel toujours plus amer du chemin de souffrance à parcourir encore...

Le ciel de turquoises et son aura de paix fugace furent traversés. Gilrandir était rendu au premier étage : autour de lui rayonnaient les chambres des anciens hôtes de la Tour. Sur une des portes de bois aux reflets acajou, il put lire son propre nom, écrit en rune d'or. Les frères n'en avaient donc pas effacé le souvenir ; il n'y avait donc pas eu de procès à l'encontre de sa personne. On avait dû le plaindre sans parvenir à le condamner ; que devait-être triste à voir sa misère pour ceux qui en connaissaient l'épreuve...

Sans s'attarder devant les appartements, Gilrandir poussa l'ascension vers l'étage supérieur. Il déboucha sur un vaste salon, aux parois couvertes de bibliothèques, et au mobilier raffiné. De la lumière émanait des pans de mur non couverts de meubles ou de tentures. Dans un fauteuil se tenait un homme, les doigts des mains écartés en éventail sur les accoudoirs, et le menton tombant sur la poitrine dans un broussaillement de barbe noire impressionnant. Une épée, une esclavone le maintenait adossé à son siège, le transperçant de part en part ! La pointe aiguë de l'arme dépassait de l'autre côté du dossier matelassé, tandis que la garde ornait de son or la barbe dense et imbibée de sang.

Gilrandir tira son esclavone qui émit un court sifflement ; il tourna aussitôt sur lui-même. Son regard embrassa d'un seul mouvement l'espace du lieu dans toute sa rotondité. Il n'y avait pas d'autre vivant que lui, mais un escalier mural montait encore vers une nouvelle aire de la haute Tour...

La salle des machines lui apparut à l'étage suivant, encombrée de rouages échancrés, d'engrenages huilés, de crémail-

lères et de chaînes vibrantes. Depuis son dernier passage, la machinerie avait été refaite, et ce en intégrant plus d'automatismes et de complexité. L'Immortel, la pointe de son esclavone lui ouvrant la marche, reprit l'ascension de l'escalier. Dans le plafond était ouverte une trappe d'acier. Un feu de forge dardait ses rayons couleur de braises sur le métal de l'ouverture. Gilrandir jeta un œil avant de se risquer. Une silhouette allait et venait au-dessus...

L'épée virevoltante, l'Immortel bondit. Le dard capta un torse. L'homme pris pour cible ravala sa salive avec un bruit de déglutition marqué. Son visage était jeune, beau, lisse, avec des yeux mauves et une cascade de cheveux argentés. La pointe de l'esclavone auscultait son dolman bleu garni de superbes brandebourgs d'argent. Gilrandir fit sauter un des boutons de l'habit, un bruit d'impact métallique saluant sa chute sur un sol de lourdes dalles de pierre...

Les deux hommes avaient le ciel pour toit. À leurs pieds luisaient des braises incandescentes dans un large plateau de bronze, dont les chaînes montaient vers le ciel, lubrifiées et luisantes.

« Je tiens à mon pourpoint, fit remarquer l'homme menacé.

— Tenez plutôt à votre vie ! rétorqua Gilrandir.

— C'est cela : tuez-moi, et vous mourez aussi. Je suis un Immortel ! Tenez-vous le pour dit, on ne peut m'ôter la vie sans perdre la sienne également ! Votre arme ne change rien à rien : rengainez-la plutôt et voyons tranquillement ce que je puis pour vous.

— Il suffit ! On ne me commande pas. Je ne suis pas moins immortel que vous, cher Duilin de Fairydell.

— Qui êtes-vous ? lança Duilin, tout à coup inquiet.

— Je suis l'Immortel Gilrandir de Tétra Pizzul. »

Un moment de silence imposa sa magie inhibitrice... Les deux immortels s'observaient : ils s'étudiaient, cherchant le moyen de percer l'intention profonde qui hantait chacun d'eux...

« Nous n'allons pas passer les *Fêtes de Felfoukia* ici ! finit par s'emporter Duilin, chez qui l'impatience et le désarroi venaient de triompher.

— Nous avons pour nous l'immortalité », fit remarquer Gilrandir, narquois.

Duilin semblait de plus en plus fébrile, son adversaire attisant son trouble volontairement... Gilrandir fit sauter, de la pointe de son esclavone, un nouveau bouton d'argent du dolman. Lorsque le bouton eut quitté le vêtement, un brandebourg se mit à pendre mollement. Duilin observa avec contrariété l'accroc et sa répercussion désastreuse sur son accoutrement.

« Vous n'y pensez pas ! s'écria-t-il, déboussolé. Vous ne pouvez pas me tuer ! Alors, cessez de jouer avec moi et de massacrer ma mise, vous m'entendez !

— Et le barbu dans le fauteuil, en bas, avez-vous songé à épargner sa toge ?

— C'était une bure ; il portait une bure ; et puis ce n'était qu'un vulgaire mortel ! Et puis qui vous dit que je l'ai tué ?

— Soit, j'admets que vous puissiez être innocent ; il faut, certes, une grande capacité à nier les faits pour imaginer que vous n'y soyez pour rien, mais supposons que les apparences soient trompeuses. Je vous écoute : allez, donnez-moi votre version... »

Duilin ne savait pas comment exprimer sa... comment dire son... Il ne voulait pas dire sa... exprimer son...

« Alors ? le relança Gilrandir. Votre défense serait-elle à court d'arguments ? Dois-je vous aider à établir un alibi ? Réfléchissons... Ah, oui, le parapet de la tour était gelé et les deux pauvres devins n'ont pu éviter la chute ! Quant au troisième, il s'agit sûrement d'un malencontreux accident survenu au cours d'une leçon d'escrime...

— Non, pas du tout ! s'emporta Duilin. Ils sont morts de ma main. Je les ai châtiés pour leurs immondes manigances. Imaginez-vous qu'ils ont tenté d'envoyer de faux messages depuis la Tour afin de tromper nos armées. Heureusement pour notre cause, je m'en suis aperçu. Démasqués, ils se sont jetés sur moi ; ce n'est pas sans peine, croyez-moi, que je me suis débarrassé d'eux.

— Je comprends tout, maintenant, acquiesça faussement Gilrandir, la trahison émanait de ces trois-là. Qui aurait pu croire que les devins dérogeraient à leur mission ?

— Oui, en effet, qui aurait pu, que dis-je, qui aurait osé croire à la trahison de ces trois hommes ?

— Et combien même, de surcroît, qui oserait imaginer que le véritable traître n'est autre que l'Immortel Duilin !

— Comment osez-vous !

— J'ose, oui, j'ose ; et ne me fâchez pas. Le simulateur est démasqué, le rideau tombe sur la scène...

— Et qu'allez-vous faire de moi ?

— Vous conduire auprès du gardien, qui, je n'en doute pas, vous jettera au fond d'un cul de basse-fosse, où vous dépérez éternellement !

— Et si je refusais de me laisser conduire, vous seriez bien dans l'embarras de m'obliger : votre épée est tout aussi dangereuse pour vous pointer contre moi qu'entre mes propres mains... »

Gilrandir s'accorda le temps de la réflexion. En l'occurrence, il ne pouvait contraindre l'Immortel sans affliger son propre corps ; et puis, il avait à vivre pour sauver Alfée...

« Alors ? l'interpella Duilin, vous ne sacrifieriez pas votre vie à votre prince. J'ai trahi le gardien des Marches du Nord, je mérite un châtement exemplaire, non ? Comme il est curieux, en la circonstance, de vous voir reculer. Votre honneur ne devrait pourtant pas laisser place à l'hésitation dans votre esprit. Si j'étais à votre place, j'estimerai que mon adversaire ne prendrait pas le risque d'un affrontement...

— Taisez-vous ! Vous n'êtes pas à ma place et, de toute évidence, vous cherchez l'affrontement.

— Oui, franchement, oui ! je cherche l'affrontement ; ce que vous ignorez encore, toutefois, c'est que je suis tout à fait à la même place que vous : par l'immortalité, évidemment, mais également par la... malédiction.

— Qu'entendez-vous par malédiction ?

— J'ai brisé les Trois Têtes de Gorgones !

— Vous ?

— Évidemment, vous ne pensiez pas attraper dans vos filets un si gros poisson. Le piège est énorme et le crime en proportion. Les morts de cette Tour sont vos victimes ; s'ils sont passés de vie à trépas, c'est à cause de la malédiction de votre sœur que vous transmettez comme lèpre autour de vous. Je vous tiens pour responsable et le ferai savoir au prince. D'ailleurs, il sera fort éclairé d'apprendre que vous ne le servez que pour l'entraîner à supprimer Gwendral. Eh oui, je sais que vous avez reçu la prophétie disant que seul un prince de Sardie libérerait l'âme d'Alfée en détruisant Gwendral.

— *Sisser Sisser Sardakron Gwendrallëfarg* », se remémora Gilrandir d'une voix sourde et comme rêveuse...

Il y eut un nouveau moment de silence, long, pénible, indéchiffrable... Gilrandir savait qu'il ne fallait pas risquer à cet instant une parole. Judicieusement, il valait mieux attendre que l'autre dévoilât ses intentions profondes, trahît sa réserve et fût livré entre les mains adverses. Le silence s'allongeait, insupportable... Duilin, plus jeune, craqua le premier, tirailé par une force extrême que Gilrandir, pour sa part, avait eu le temps, non pas de maîtriser, mais d'adapter selon les circonstances ; en l'instant, il en faisait peser tout le poids sur son adversaire, utilisant la malédiction comme une arme, l'ajustant soigneusement pour qu'elle portât le coup fatal. Duilin explosa de colère :

« Par Dacrott, vous me rongez ! Cessez de me brûler ! Je suis prêt à vous aider, mais cessez de me tourmenter ! Je vous le répète, je suis prêt à vous aider à délivrer l'âme de votre sœur ! Mais cessez donc !... »

— Comment, demanda à savoir Gilrandir, comment comptez-vous m'aider dans ma quête ?

— Je n'ai guère le choix, les Trois Têtes de Gorgones sont définitivement brisées !

— Oui, oui, je sais cela ; vous vous répétez, mon cher...

— Bien sûr... Laissez-moi le temps de réfléchir... Je suis de bon conseil d'habitude... Je vais vous dire comment nous allons parvenir à sauver Alfée... Oui, voilà : écoutez plutôt ceci...

— Oui, je vous écoute, acquiesça Gilrandir en reprenant bien en main son épée.

— Vous vous rappelez ce que dit la prophétie : *un prince de Sarde doit tuer Gwendral* ; c'est bien cela, je ne me trompe pas ?

— Très exactement, si l'on tient compte de la concordance des temps, l'oracle se traduit par : *Gwendral sera tué par qui sera prince de Sarde.*

— Et bien, plutôt que de fréquenter assidûment les princes de Sardes en espérant qu'un jour l'un d'entre eux ait la révélation de la quête de l'or d'Alfée, il serait plus judicieux...

— ... de lui en toucher un mot ou deux et de le convaincre de son rôle salvifique...

— Non point ! Il n'y a rien à attendre d'une personne non contrainte ; voyez à quel dévouement extrême les Têtes de Gorgones m'obligent...

— Vous voudriez que je fasse en sorte de rédiger un nouveau parchemin muni des trois cachets de cire noire et qu'il tombe entre les mains du prince de Sarde ?

— Non point, car il y a plus simplement et plus efficacement une autre solution ; et je m'étonne qu'elle n'ait jamais effleuré votre esprit tourmenté ; votre cruauté aurait oublié le remède le plus radical...

— Parlez au lieu de me juger ! Quel est ce remède ?

— Tuer le prince et pendre sa couronne ! »

Un silence, cette fois plus intense et plus sourd que les précédents, fit écho au sombre encouragement au crime. Gilrandir se sentait assailli de toutes parts, les démons qui couraient en son corps en devenaient presque palpables.

« Oui, reprit Duilin, ceci fait, nulle nécessité ne vous retiendrait plus autour de Sarde et de sa cour de pantins efféminés. Prince et Immortel, le titre et le temps fiancés en un seul homme, à vous toute liberté d'action serait rendue. Gwendral n'a plus qu'à trembler. Qu'en pensez-vous ?

— Vous êtes démoniaque...

— Ce sont vos démons que je partage, rappelez-vous.

— Et comment prendre la couronne de Sarde ? Car il s'agit rien de moins que de conquérir un royaume !

— Une simple principauté, rectifia Duilin. Et il se trouve que le maître des Fiefs marche contre Aquebanne : hâtons sa victoire ! Ensuite, nous le guiderons vers Sarde et ses richesses ; mon influence auprès de sa personne, et je suis prêt à faire cela pour vous, décidera en votre faveur de la remise de la couronne princière.

— Vous croyez ?

— C'est un homme de mal et notre entreprise embrasse parfaitement ses cruels desseins. Apportons-lui l'appui de nos talents et la puissance du pouvoir destructeur de la malédiction qui nous lie. Colportons-la. Ajoutons au fer de ses armées le vent de la peste maléfique de notre quête improbable. Faisons triompher sa cause et accordons-la à notre propre profit.

— Soit ! Mais il y a un petit hic...

— Lequel ?

— La cause du maître des Fiefs est mal engagée : j'ai déchiffré les couleurs émises du sommet de la Tour par vos soins ; aussi ai-je renvoyé l'armée des Marches du Nord dont j'ai le commandement vers Kalinda. À cette heure, le gardien des Marches du Nord doit avoir été prévenu par des coursiers rapides... Le maître des Fiefs ne créera pas la surprise souhaitée, ce soir, sous les murailles de la cité ; c'est lui, plutôt, je le crains, qui risque d'être pris à son propre piège. Vous aurez donc été l'artisan de sa défaite ; c'est dommage...

— Vous n'y songez pas ! Il est encore temps de le prévenir depuis la Tour en lançant de nouveaux feux multicolores...

— Le gardien n'est pas idiot, il comprendra la manœuvre... De toute façon, votre ruse a d'ores et déjà avorté ; j'en suis navré, mais j'ai percé vos manigances au grand jour et l'ai

déjà fait savoir. Du reste, même si vous éloignez à temps le maître des Fiefs de Kalinda, jamais ne se représentera une chance de victoire pour ses armes... À moins que...

— À moins que quoi ? Je vous écoute : parlez, mais parlez enfin !

— Laissez-moi réfléchir un court instant... Avez-vous entendu parler du Gué du Garrot ?

— Non, pourquoi ?

— Il y a un gué, à une trentaine de lieues au nord du pont de l'Impénitence. L'Aspholos est, en l'endroit, franchissable : les chevaux en ont jusqu'au garrot, d'ou le nom du gué. L'armée du maître des Fiefs pourrait passer par là, ou tout au moins une partie de cette armée, tandis que l'autre resterait face à Kalinda pour tromper l'ennemi.

» L'invasion d'Aquebanne se ferait ainsi, dans un premier temps, sans combats : ni vus ni connus, les soldats des Fiefs envahissent les Marches du Nord, profitant du masque de la tempête ; et lorsqu'ils parviennent au seuil de la capitale, Chrost, les armées d'Aquebanne regardent encore vers la steppe aux Iris, par delà la rive nord de l'Aspholos, guettant toujours un danger sans plus aucun fondement sur cette frange frontalière.

— C'est redoutablement exquis ! Mais comment prévenir le maître des Fiefs d'initier cette manœuvre fatale pour Aquebanne ? Je ne puis, comme vous me le disiez, allumer un nouveau jeu de couleurs sans éveiller les soupçons du gardien...

— Alors, allez vous-même l'en prévenir sur le champ !

— Comment ?

— En passant par le Gué du Garrot, pardi !

— Je vois très bien où se trouve le pont de l'Impénitence, mais dans cette tempête, parviendrai-je à trouver le lieu de passage vers l'autre rive ?

— Allez au pont et, sans vous être fait remarquer, remontez par la droite la rive de l'Aspholos ; à la seconde forêt que vous aurez traversée, vous saurez que la suivante cache et encadre le Gué du Garrot ; la fameuse forêt gardienne du gué, est appelée forêt des Crâves !

— Je m'y rends sans perdre un instant, mais vous, que comptez-vous faire ?

— Je vous attends dans cette même Tour. Je compte bien vous y revoir très bientôt en présence du maître des Fiefs, avec qui je tiens à négocier, comme vous me l'avez vous-même suggéré, l'obtention de la couronne princière de Sarde.

— Parfait !... Vraiment, vous êtes maudit !

— Tout autant que vous, n'est-ce pas ? »

RETOUR

## CHAPITRE VIII

# L'Ordre époustouflant

Le lendemain de la bataille sous les murs de Kalinda, on savourait le premier jour du cycle nouveau de Phaïstom le pathétique. Dans le donjon de la citadelle, réunis dans la salle des trophées, le gardien des Marches du Nord et les officiers d'Aquebanne narguaient le malheureux maître des Fiefs, avachi, le visage tuméfié, l'âme déformée par la rage.

Les mains puissantes des guerriers caressaient les pommeaux des épées victorieuses, revenues repues au domicile des fourreaux. Les pieds chaussés d'acier martelaient les dalles grises au rythme d'une humeur euphorique que rien n'eût pu alors altérer. Les regards des héros embrassaient la moisson d'étendards décorant l'espace de la salle. À la récolte de l'année 3027, s'ajoutait la foison de gonfalons arrachés la veille ; sous les yeux pétillants de joie des vainqueurs, dégoulinèrent des murs les couleurs des emblèmes de soie des ennemis d'Aquebanne : les tissus chatoyants étaient barrés de gueule sur fond d'azur, tranchés de pourpre et de sinople aux alériens d'argent, taillés de gueule et de sinople au griffon d'or, orangés aux besants d'or, tiercés en fasce, d'or, de sable et d'argent. Au centre de ce tourbillon multicolore, effondré, vacillait un homme, apparemment abandonné par le destin au sort le plus pitoyable : être la risée de ses ennemis. Car les yeux des vainqueurs interrogeaient surtout le visage du trophée humain, livré devant eux, pathétique figure d'un roi détrôné, d'un orgueilleux abattu, d'un fameux anéanti.

Assis en tailleur, les coudes sur les genoux, le monarque déchu se tenait la tête. Son nez brisé, de travers sur son visage tuméfié, le faisait horriblement souffrir. Il était, selon toutes vraisemblances, défiguré : la douleur lui battait le front, les mâchoires et les oreilles, tandis que le nez, tel un volcan éventré, sanguinolait. . . Surveillant de près l'impotent, deux gardes d'honneur flanquaient son corps recroquevillé, aussi fiers qu'insensibles à sa détresse. Figgil et Frékaas paraient, resserrant plus avant, à chaque mouvement de mauvaise humeur du prisonnier, les chaînes tenues entre leurs poings et liant l'obligé. Frékaas serrait d'autant plus fort que la douleur de ses propres blessures le lançait : il avait un œuf sur le haut du front orné d'une fente de sang coagulé et la cuisse écharpée garrottée dans un pansement improvisé. Il tenait debout par la jouissance que lui procurait le pouvoir sur un Grand ; sur un Grand totalement assujetti à sa poigne. Figgil jouait à ses côtés du charme de sa prestance, redressant sa tête en arrière pour en secouer la longue et ample chevelure blonde, respirant l'air enivrant de la gloire, accablant de la pointe de sa poulaine d'acier la fesse du roi cul par terre par d'agaçantes piqûres.

À l'exclusion d'un seul, la satisfaction était générale. On se complimentait en silence, le regard plein de morgue suffisante, pesant de chacun le poids de gloire sans craindre la comparaison.

On frappa à la porte ! L'appel sonore attira l'attention de tous, les arrachant à la contemplation de la consécration de leur gloire.

L'Immortel Gilrandir fit son entrée. . .

« Nous n'attendions plus que vous ! déclara le gardien des Marches du Nord avec un emportement que la joie de la victoire ne pouvait contenir.

— J'ai appris votre victoire, seigneur de Guérande, répondit l'Immortel ; et j'apprends encore que vous aviez devancé mes déductions...

— *Ars belli*, mon cher Gilrandir, *Ars belli* ! N'est-ce pas, général Pel Hazelglance ?

— Oui, belle partie s'il en fut ! Mais, à ce propos, quelles nouvelles de mon ancien partenaire de jeu nous apportez-vous, général Gilrandir ?

— Je suppose que vous voulez parler de l'Immortel Duilin ?

— Oui, confirma Pel Hazelglance.

— Je crains que son nom ne soit plus qu'une lointaine légende...

— Qu'est-ce à dire ?

— Nul n'est jamais revenu d'où il est allé.

— Comme votre propos est énigmatique, intervint le gardien. Ne désirez-vous pas nous en dire davantage ?

— Soyez assurés d'une chose : à cette heure où je vous parle, il est mort !

— Soit, mais avez-vous pu sonder son cœur ? Comment se déclinait sa trahison ? » demanda encore à savoir le gardien.

Une moue contrariée se dessina au creux des lèvres de l'Immortel. Puis, revenant de cette expression mal sentie, il livra cette confidence étonnante :

« C'est moi qu'il voulait confondre.

— Qu'est-ce à dire ?

— Le fond du différent a pour ressac les plages du continent de l'Immortalité. Ce monde étant inconnu de vous autres, mortels, je ne me sens pas tenu de vous en faire partager l'inaccessibilité.

— Nonobstant la joie de la victoire, cher Gilrandir, vous seriez capable de nous fâcher. Mais n'en parlons plus ; nous pouvons concevoir, en effet, que votre immortalité vous isole dans l'insolence...

— Mes propos ont dépassé l'intention de ma pensée. Concevez, toutefois, que ma destinée puisse vous échapper.

— Soit », admit enfin le gardien pour faire taire le différent.

L'humeur du moment avait pris une tonalité moins rayonnante, mais l'incident ne devait pas gâcher durablement une si belle heure de gloire.

Bergald de Guérande relança la noble et belle affaire en faisant quérir les décorations dont les héros allaient se voir revêtir.

Devant tous les officiers d'Aquebanne, et sous le regard dégoûté du maître des Fiefs destitué, le gardien des Marches du Nord remit aux généraux Gilrandir et Pel Hazelglance, ainsi qu'aux deux jeunes gardes d'honneur, Figgil et Frékaas, l'incomparable cordon de l'ordre Époustouflant.

Les poitrines gonflées de fierté reçurent en sautoir le grand cordon frappé de médailles d'or et d'incrustations d'améthystes. À intervalles réguliers, entre deux pierres violacées, rutilait une médaille, chacune d'elles figurant une des cinq vertus militaires essentielles, à savoir : l'abnégation devant les épreuves, le courage dans les combats, le dévouement au quotidien, l'esprit de corps, et le sacrifice de sa vie.

Les nouveaux chevaliers de l'ordre Époustouflant se congratulèrent. Même Gilrandir, d'habitude si peu enclin aux flatteries, sembla, en cette circonstance, communier à la chaleureuse effusion des félicitations. Son regard croisa celui du gardien :

« Ah, au fait, n'oublia pas de rappeler Gilrandir à Bergald, m'accompagnerez-vous à Sarde pour assister à l'anniversaire de la princesse Amasia ?

— Hum... Il semblerait que cela soit envisageable : les affaires qui me retiennent encore à Kalinda peuvent être vite expédiées. La guerre me semble belle et bien finie. Je vous suivrai donc volontiers pour rejoindre Sarde. Une escouade de la Garde d'honneur nous fournira l'escorte nécessaire. Je pense même que les nouveaux chevaliers Figgil et Frékaas ne dédaigneront pas d'être du voyage ? Vos cordons sont faits pour être vus : une visite à la cour de Sarde doit en offrir une éblouissante démonstration. Qu'en pensez-vous, Messieurs ?

— C'est trop d'honneurs », bafouilla Frékaas, tandis qu'un sourire illuminait le visage de Figgil qui savait ses parents, Frigg et Mordril, devant s'y rendre également.

Bergald croisa le regard d'or de Gilrandir :

« Je suppose que l'ordre Époustouflant n'est pas ce que vous attendiez des princes de Sarde en remerciement de vos loyaux services ?

— Vous suggérez qu'il ne me faut rien attendre d'autre que de vains honneurs ?

— Pouvez-vous offrir à quiconque votre immortalité ? Non, bien sûr. Alors, n'attendez pas de nous plus que nous ne puissions donner. Cet avertissement a-t-il le mérite d'être clair, au moins ?

— Hormis la forme, mal enveloppée dans l'intonation, ce que je déplore, je dois admettre, cependant, que votre propos est d'une saisissante clarté. Je vous remercie d'avoir ainsi chassé de mon esprit le doute : ce que l'on ne peut recevoir, on peut toujours le prendre ! Mais là encore, ne serait-ce que

pour pourfendre votre sarcasme, ma fidélité à Sarde reste inconditionnelle. Un jour, Sarde me le revaudra... »

[RETOUR](#)

## CHAPITRE IX

### Un visiteur indésirable

Le domaine de Guérande se situait à une trentaine de kilomètres au nord-ouest du gros bourg de Fendweek. Un chemin de campagne partait du Pavé pour rejoindre le manoir de la seigneurie de Guérande. Dans un paysage d'une blancheur glacée, où les sapins ployaient sous le poids de la neige, une imposante bâtisse faisait irruption, hérissée de pignons aigus. C'était le manoir des seigneurs de Guérande.

Il serait difficile d'imaginer un lieu plus solitaire pour y bâtir une demeure. En cet endroit retiré et affreusement pâle, le regard ne pouvait capter des choses que des lueurs lugubres et inquiétantes. C'était pourtant en cette terre fermée sur elle-même et effacée que Bergald de Guérande avait choisi d'établir sa retraite. Après avoir été gardien des Marches du Nord pendant une trentaine d'années de bons et loyaux services, ce noble seigneur d'Aquebanne préféra fuir les visages de la cour et même ceux de sa propre famille.

Cependant, malgré les rigueurs de l'hiver, un voyageur avait décidé de rendre visite à l'ermite...

Le visiteur qui se présenta en cette fin du cycle des Trois Lunes de M'Rak n'était autre qu'une visiteuse. Sa venue procura au vieil homme reclus une grande joie, mais d'un mouvement d'âme égal une grande peine aussi.

La visiteuse avait l'éclat et le charme de la jeunesse, aussi, en la voyant, Bergald en conçut-il une profonde allégresse, que la surprise et la beauté du visage qu'il découvrit en entre-

bâillant sa porte provoquèrent. Mais soudain, l'espace d'un sourire de bonheur, le vieux seigneur fut parcouru par le doute et affligé par un souvenir insupportable. Il aurait presque préféré refermer sa porte sur le nez de la visiteuse pour qu'elle fût le lieu de ses songes maudits, mais la tempête rugissait dehors. La jeune visiteuse et son escorte avaient grand besoin de trouver place à l'abri de la demeure et de se réchauffer auprès d'un bon feu. Bergald, sans le vouloir, leur offrit donc son hospitalité.

Dans la vaste salle de réception, qui n'avait plus vu d'hôte depuis fort longtemps, la visiteuse et son escorte s'installèrent devant la cheminée. Les flammes crépitaient dans l'âtre. Pour les étrangers venus du froid, tout le génie de l'homme brillait dans la chaleur de ce feu domestiqué.

Deux pages, aux beaux visages angéliques, aidèrent la jeune visiteuse à retirer son manteau de fourrure d'hermine. Bergald de Guérande put admirer une jeune fille gracieuse. Elle était habillée d'une robe de velours noir, ajourée aux manches et au col de dentelles de glaneck d'une blancheur immaculée. Son visage respirait la santé et ses joues s'empourprèrent au contact de la chaleur qui emplissait le salon. Les yeux de la jeune fille brillaient d'un vert émeraude avec des nuances de reflets précieux et éblouissants. La bouche était fine et délicate comme un bouton de rose, le nez petit et mutin, les pommettes saillantes et mouchetées de taches de rousseur, le front lisse et sensible sous une longue chevelure chatoyante.

Se retournant vers Bergald, la jeune fille, dans un élan du cœur, se jeta dans ses bras pour l'embrasser. La fraîcheur du parfum de la jeune fille caressa sa figure. Dans l'étreinte, la saveur de la jeunesse rappela au vieil homme combien il était

devenu vieux. La solitude l'avait comme momifié dans la vieillesse plus vite que ne comptent normalement les années. La spontanéité et la vigueur de la jeune fille émurent le rude Bergald, dont l'œil paresseux laissa échapper une grosse larme.

« Allons, grand-père, le gronda gentiment la jeune fille, je ne suis pas venu pour te chagriner. Donne-moi plutôt un sourire et dis-moi que tu es content de me voir.

— Je suis bouleversé », sanglota le vieil homme qui, vaincu par la surprise et emporté par un terrible chagrin, s'effondra sur une banquette.

La jeune fille s'approcha aussitôt de lui pour le serrer davantage encore dans ses bras. Elle partagea instinctivement sa douleur et pleura avec lui, mêlant ses larmes aux siennes en frottant son visage contre le sien. La candeur de l'enfant interrogeait alors la détresse du vieillard. Silencieusement, la douceur l'emporta sur la crainte et Bergald offrit à sa petite fille un sourire lumineux, qui devait aussitôt éblouir ses yeux d'émeraude.

Bergald de Guérande se redressa en portant la jeune fille dans ses bras. Il la contempla. La force se répandait à nouveau dans ses membres fatigués et il soutenait sans effort, dans cet instant magique, celle qu'il voyait lui témoigner tant d'affection.

Sa petite fille s'appelait Amasia. Elle était la fille de Ranarielle la Douce et de Brigwald Riwë Sill, prince de Sarde. Les parents d'Amasia chérissaient leur fille unique plus que tout au monde et les sujets de Sarde vénéraient en elle l'image d'une déesse. La jeune fille était considérée comme une enfant sacrée par le peuple de Sarde. Dans son pays, on ne craignait pas de dire qu'un seul de ses regards pouvait combler une vie.

Ses parents, il est vrai, ne doutaient pas que l'enfant fût la plus belle de toutes les présences dont le ciel avait béni leur existence.

— Grand-Père, comme je suis heureuse de faire ta connaissance. Le désir de te rencontrer a été plus fort que l'hiver. Mon père le prince m'a permis de venir t'offrir mon compliment. L'émotion qui nous a emportés dans un premier élan insoupçonné m'a fait oublier le beau compliment que je t'avais préparé. Nous nous sommes reconnus sans cela, car nos cœurs sont unis au-delà des mots. Veux-tu, Grand-Père, entendre mon compliment ?

— Ce sera avec joie.

— Une princesse aussi belle soit-elle, aussi entourée et servie aimablement soit-elle, aussi adulée et aimée soit-elle, ne peut vivre dignement sans saluer cet homme, qui plus qu'un autre porte son histoire par la vie qu'il a transmise. Tu es le papa de mon papa et il n'est pas de plus grand titre à mon cœur que celui-là. »

Un silence étrange répondit en un écho muet aux paroles de la princesse Amasia. Bergald restait interdit, sans voix et sans volonté. Devant lui, la princesse se tenait debout, crispée dans l'attente d'une réaction. Elle s'empressa de rompre le sortilège en exécutant une gracieuse révérence. Mais rien ne semblait pouvoir arracher Bergald à sa stupeur.

Enfin, un des membres de l'escorte rompit le pesant silence, félicitant la princesse pour son charmant compliment en tapant dans ses mains. L'applaudissement résonna dans la pièce. Entre chaque son, le silence devenait plus clairement sinistre. L'homme cessa de se manifester, accusant l'inconvenance de son geste.

L'homme qui venait de saluer le compliment de la princesse, retira ses gants et les glissa dans sa large ceinture de cuir rouge. Il portait un pourpoint satiné chamarré d'or, un lourd manteau écarlate bordé de renard bleu, et des cuissardes noires bien cirées munies de boucles d'argent et d'éperons. À son côté pendait une magnifique épée du type esclavone, retenue dans un fourreau en électrum. Le noble personnage avait le visage allongé avec un large front, et ses cheveux, longs et tirés en arrière, étaient cendrés. Son regard doré troublait par l'irréalité qui s'en dégageait : les yeux ressemblaient à des pépites d'or serties à la place des iris.

L'homme en question s'approcha de la princesse pour la réconforter. Mettant un genou en terre et baissant avec dévotion la tête, il exprima sa sollicitude à l'égard de la jeune fille, puis la pria de bien vouloir accepter de le laisser seul un moment avec le seigneur Bergald de Guérande. La princesse allait se résoudre à accepter sa requête lorsque Bergald intervint tout à coup vivement :

« Non ! Seigneur Gilrandir, c'est vous qui vous retirerez et nous laisserez seuls, ma petite fille et moi-même. »

Le noble seigneur Gilrandir, sans laisser paraître le moindre signe de contrariété, salua avec révérence Bergald et se retira. Les deux pages quittèrent également l'endroit, refermant les battants de la porte du salon derrière eux.

Les Trois Lunes pendulaires, Bulaz, Salix et Vénox, éclairaient d'une lumière blafarde l'intérieur de la salle, où la princesse et son grand-père se tenaient maintenant seuls en tête à tête.

« Mais qu'y a-t-il Grand-Père ? s'inquiéta la jeune fille. N'es-tu pas content de me voir ?

— Amasia, je n'ai jamais voulu te voir.

— Il est vrai, se souvint avec tristesse la princesse, que tu n’es jamais venu me voir à Sarde, où pourtant mes parents auraient été si heureux de te recevoir. Tu n’aurais manqué de rien, tu sais. Pourquoi n’es-tu jamais venu ?

— C’est que je ne voulais pas te voir.

— Mais je suis ta petite fille. Tu comptes aussi beaucoup pour moi. Quel mystère t’empêche-t-il de me voir ?

— J’ai toujours cherché à éviter cette conversation avec toi. Mais le destin est plus fort que nos volontés. Par quel sortilège as-tu choisi de me rendre visite en ce jour-là même ?

— Tu as donc fui tout ce temps ma présence, au point de t’enfermer à Guérande loin de tous. Mais qu’ai-je donc que tu craignes tant ?

— Comment reculer maintenant ? Vois-tu, Amasia, ce que j’ai toujours cherché à te cacher, il faut que je me résolve à te le dévoiler séance tenante ? Le piège s’est depuis longtemps refermé sur nous et peut-être aurais-je dû t’en avertir plus tôt. Mais pourquoi être venue en ce jour ? Quelle malédiction !

— Grand-Père, tes paroles m’effraient.

— Oui, la peur est bel et bien là. C’est pourquoi je voulais que tu vives dans l’insouciance du danger.

— Mais de quoi veux-tu parler, enfin ?

— Je vais tout te raconter et je t’en demande d’avance pardon... Voilà, j’y viens... Il y quinze ans de cela, le conseil des sentences de Kalinda, auquel je participais, condamna à la peine de mort un jeune homme du nom de Frékaas. Le maître des sentences, Milectius l’Ancien, le déclara coupable de sorcellerie et il fut brûlé vif sur la place de Marbre. J’aurais pu opposer mon veto au jugement prononcé, mais je n’en fis rien. Les propos de l’accusé m’avaient profondément bouleversé et leur démente ne méritait qu’un châtement exemplaire. Je

ne pensais qu'à être soulagé de ce que je venais alors d'entendre. Aussi concevais-je la disparition de ce jeune Frékaas avec un esprit de vengeance implacable. Il brûla, mais ses folles divinations ne disparurent pas avec lui...

— Qu'a-t-il dit ? demanda la princesse alors que Bergald semblait vouloir renoncer à poursuivre son récit.

— C'est la mort dans l'âme, sache-le bien, que je vais tout te dire. J'en suis désolé et terrifié.

— Cela a-t-il à voir avec moi ?

— Pour commencer, il faut que je te dise que Frékaas avait été capturé sur le champ de bataille de Shamrock Hill. Tout portait à croire qu'il était des féodaux. Cependant, curieusement, le jeune homme se débattait comme un diable pour nous convaincre qu'il voulait sauver le royaume d'Aquebanne. Il fallait l'écouter et faire ce qu'il disait, sans quoi nous serions vaincus par notre conquête et terrassés par nos propres frères d'armes. Aquebanne allait, toujours selon lui, s'ouvrir les entrailles de ses propres mains. Nous venions de vaincre les féodaux et ses propos étaient sans fondements, quand, sortant d'un conseil de guerre avec tous les nobles du royaume, je compris que la conquête royale allait devenir cette arme à double tranchant qui oppose depuis lors les grands d'Aquebanne. Aujourd'hui, le marquis d'Oa n'est-il pas notre pire ennemi, lui qui paraissait le plus doué d'entre nos frères ? Frékaas, qui voulait coûte que coûte empêcher la conquête royale, avait raison : la guerre des Fiefs est devenue une guerre civile.

— Mais, Grand-Père, la politique et la guerre me sont bien étrangères. Que crains-tu pour ma personne à me raconter tout cela ? Je ne comprends plus trop ton désarroi. La guerre est une chose terrible certes, surtout lorsqu'elle touche nos pays, mais que dois-je craindre d'elle plus que tout autre ?

— Hélas, Amasia, pour me convaincre qu’il disait vrai, Frékaas a voulu me prouver qu’il lisait clairement en l’avenir. Il m’a prédit ta naissance et m’a donné ton nom avant même que tes parents me le fassent connaître. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu’ils m’apprirent que tu t’appelleras Amasia !

— Mais comment pouvait-il le savoir ?

— Je n’en sais rien. Il savait, c’est tout. Mais lors de son procès, je pensais qu’il racontait des balivernes. Pour Miletius, le jeune Frékaas était un nécromancien de la pire engeance. Ce qu’il devait encore dire me glaça le sang.

— A-t-il encore parlé de moi ?

— Il n’est pas bon de connaître à l’avance son avenir. Toutefois, le temps est venu que te soit dévoilée la tragédie qui doit anéantir notre famille.

— Que dis-tu ?

— Je dis ce que m’a dit Frékaas, dont les paroles, aussi sinistres fussent-elles, ne se sont jamais démenties. Au contraire, l’histoire avançant, elles furent confirmées. Frékaas a dit que le marquis d’Oa deviendrait maître des féodaux et qu’il se retournerait contre son propre souverain Sijaron III, et c’est le cas. Il m’a prédit ton nom, et Ranarielle et Brigwald t’ont appelé Amasia comme par enchantement. Voilà pour les prédictions réalisées.

— Quelles sont les autres à venir ?

— Les prophéties suivantes ont toutes trait à ce jour. Oui, c’est aujourd’hui, dernier jour du cycle de M’Rak que Gilrandir doit trahir les princes de Sarde qu’il avait si fidèlement servi jusqu’alors. C’est encore aujourd’hui que je dois mourir de sa main.

— Mais, Grand-Père, cela ne se peut. L’Immortel Gilrandir est le plus sûr rempart de nos vies. Comment oserait-il lever la main sur nous, sur moi ? Je sais qu’il m’adore.

— Toi aussi, aujourd’hui, tu as à souffrir. Tu dois être enlevée par les féodaux... »

Bergald s’était tu, la douleur le serrait trop pour qu’il pût dire encore mot. Amasia, terrifiée, secoua son grand-père. Machinalement, sur un ton monocorde, Bergald poursuivit :

« Ô belle Amasia, que la vie est cruelle. Pourquoi la plus douce des enfants doit-elle connaître les pires tourments ? Amasia, tu verras les féodaux anéantir la principauté de Sarde. Tu verras tes parents mourir sous tes yeux et Gilrandir s’emparer de leur trône. Quant à toi, mon enfant... Quant à toi, mon enfant... tu seras égorgée sur le reliquaire du sanctuaire de la Lune. Ils doivent tuer une vierge... »

— C’est effroyable ! s’emporta la jeune fille. Comment peux-tu dire des choses aussi odieuses ? Quel monstre es-tu pour me flétrir ainsi ? Que t’ai-je fait pour que tu me haïsses de la sorte ? Je ne veux pas croire qu’on puisse concevoir tant de mal. Mais que t’ai-je fait pour que tu m’en veuilles autant ? » hurla la princesse.

Ses yeux débordaient de larmes. Bergald de Guérande demeurait, quant à lui, immobile, assis sur un divan, le regard vide.

L’Immortel Gilrandir fit irruption dans le salon, alerté par les cris de la jeune fille.

« Que se passe-t-il ici ? Par la langue bifide d’Igmaresh, quelle infamie a été dite ? Car je sens en cet endroit comme l’effluve de paroles maléfiques. »

La princesse s’était accroupie et pleurait à ne plus pouvoir reprendre son souffle. Gilrandir s’approcha d’elle pour la

consoler. Il l'a pris dans ses bras et caressa, de sa longue main blanche, ses cheveux odorants.

« C'est fini, gentille colombe. Tout va bien, maintenant. Allez, votre si beau visage est fait pour la joie et pour nous offrir des sourires. Esquissez-en un, dont vous seule, Princesse, possédez la grâce. »

Amasia redressa la tête et, entre ses longs cheveux qui collaient aux larmes de son visage, ses yeux vert émeraude et ses lèvres nacrées s'entrouvrirent en un sourire merveilleux. Gilrandir vit éclore avec ravissement la délicieuse candeur de la princesse, puis il se retourna vers Bergald pour lui jeter un regard plein de reproches.

« Vous n'êtes qu'un mauvais homme. Qu'avez-vous dit à cette innocente enfant pour la rendre si triste ? Vous la détestez, n'est-ce pas ? Je n'arrive pas à comprendre le motif de votre haine. Comment peut-on haïr une si belle enfant ? Elle est de votre chair, de votre sang, et jamais vous n'avez voulu la connaître. Vous avez toujours fui sa présence. Et voilà même, alors qu'elle vient vous visiter, que vous vous ingéniez à lui faire du mal. N'avez-vous rien à répondre à cela ?

— Je ne parle pas à un traître ! lâcha sèchement Bergald.

— De qui voulez-vous parler ? s'indigna Gilrandir. Comment osez-vous mettre en doute mon dévouement ! Voilà deux cent vingt-deux ans que je suis au service de la dynastie de Sarde. Pouvez-vous en dire autant, vous qui n'avez servi votre roi qu'un demi-siècle durant ?

— Ta trahison n'en sera que plus grande... »

À l'instant même, on entendit frapper à la porte du manoir. Une main puissante tambourinait violemment contre le bois de la porte. Des cris surgirent et des bruits de corps qui tombent résonnèrent. Soudain, les deux battants de l'entrée du

salon volèrent et une troupe en armes fit irruption, interrompant Gilrandir et Bergald.

Les brigands étaient menaçants et armés jusqu'aux dents. Leur chef avait une abondante crinière et une barbe rousse très fournie, que des centaines de pierres précieuses et de perles ornaient. Son nez rouge, énorme, dévorait sa figure boursouflée tandis qu'un bandeau de cuir noir masquait son œil droit crevé. Il tenait une rapière dentelée et portait une broigne noire recouverte de plaques de bronze triangulaires. À ses côtés se tenait un autre homme rouquin, tout aussi patibulaire, mais beaucoup plus jeune, que l'on imaginait facilement être son fils. Les reîtres s'avancèrent dans un bruit de métal sinistre...

Gilrandir tira à lui son esclavone étincelante et passa devant la princesse pour la protéger de son corps. Bergald recula et s'empressa de prendre dans la cheminée un tisonnier.

« Je suis Immortel, lança Gilrandir à la face des bandits. Qui me tue, meurt !

— Nous savons très bien qui vous êtes, répliqua l'homme à la barbe rousse. Vous êtes le seigneur Gilrandir. Nous n'avons pas l'intention de vous tuer. Nous ne sommes pas fous ! Nous venons juste chercher la princesse.

— Vous êtes des féodaux ! reconnut alors Bergald.

— Oui, je suis Ozgor le Borgne, serviteur du maître des Fiefs. Et vous-même, vous êtes le gardien des Marches du Nord, Bergald de Guérande.

— Je vois que tout le monde se connaît, ironisa Gilrandir sans relâcher sa vigilance. Votre propos cependant nous déplaît fort. La princesse ne vous suivra pas. Elle reste avec moi !

— C'est très exactement ce que nous souhaitons, accorda Ozgor. Il va sans dire que vous escorterez la princesse jusqu'à

Kalinda où notre maître désire la rencontrer. Vous n'avez rien à craindre pour sa vie ni pour la vôtre de même.

— Il ment ! hurla Bergald. Ils vont la tuer.

— Il faudrait que je sois fou, en effet, se moqua Gilrandir, pour accepter de vous faire confiance.

— C'est comme vous voudrez, concéda faussement Ozgor le Borgne, mais il vous faudra faire un jour un choix entre le salut de la princesse Amasia et celui de votre sœur chérie Alfée...

— Comment connaissez-vous Alfée ! s'insurgea Gilrandir, blessé au plus profond de son âme.

— Immortel, je sais où se trouve Gwendral et je connais également le moyen de le vaincre ?

— Ne l'écoutez pas ! s'interposa Bergald.

— Si, au contraire, qu'il parle, réclama l'Immortel.

— Comme vous le savez, poursuivit Ozgor, seul un prince de Sarde peut tuer Gwendral. C'est pourquoi vous servez les princes de Sarde depuis de si longues années. Mais n'avez-vous jamais pensé à vous simplifier la tâche en devenant vous-même prince de Sarde ?

— Non ! » hurla Bergald en se jetant sur Gilrandir dont les yeux brillaient comme de l'or en fusion.

Gilrandir fit un pas de côté et projeta tout son corps en avant le bras tendu. Son esclavone traversa la gorge de Bergald qui mourut sur le coup. Amasia hurla de terreur. Son visage se déforma sous la douleur et l'effroi. La princesse s'écroula, ses nerfs l'ayant lâchée.

« Mes félicitations, applaudit Ozgor. Votre escrime me paraît compter parmi les meilleures. Nous pouvons partir, maintenant. Je vous laisse le soin de la princesse. À Kalinda, le maître vous expliquera comment il souhaite, lui

aussi, se débarrasser de Gwendral. Nos intérêts, comme vous avez pu vous en rendre compte, convergent vers le même but. Mais point d'impatience, vous saurez toute chose en temps voulu. Si vous le voulez bien, pour le moment, allons à Kalinda. »

[RETOUR](#)

## CHAPITRE X

### **Le Fils du maître**

L'armée conduite par le général Pel Hazelglance avait quitté la ville fortifiée de Kalinda en fin de matinée. Les soldats avaient mis peu de temps pour parcourir le Pavé jusqu'au Carrefour du prince, d'où ils prirent à l'est la direction de la forêt de Pimprenelle.

Une nouvelle route avait été construite qui traversait la sombre forêt. Cette route était désormais aisément accessible et connue sous le nom de Chemin des fougères. Ce fut sous la neige, qu'un vent sonore soulevait, que les soldats d'Aquebanne et les Kadaréens de la Garde d'honneur débouchèrent de la forêt de Pimprenelle.

Pel Hazelglance était le meilleur ami du fils cadet du grand roi Sijaron. Il venait d'acheter à prix d'or, au début de cette année 3042, une licence de général. C'était là son tout premier commandement que la fortune et la faveur royale lui avaient permis d'obtenir. Ce jeune général, bien qu'inexpérimenté, n'en était pas moins valeureux, mais ses soldats le jugeaient sévèrement en attendant de pouvoir mesurer dans le feu de l'action sa réelle valeur. Toutefois, aux côtés de Pel Hazelglance, se tenait le capitaine de La Garde d'honneur, Phartald, qui, lui, par contre, pouvait s'enorgueillir d'être un des vétérans de la fameuse bataille du pont de l'Impénitence. L'impétuosité et la fougue du jeune général alliées à l'expérience et à la bravoure du vieux capitaine pouvaient bel et bien faire merveille, s'ils étaient capables de s'entendre. Comme

les deux hommes savaient s'écouter et se respecter, leurs relations paraissaient plutôt bien établies.

En tête de l'expédition militaire, chevauchaient fièrement les cavaliers de la Garde d'honneur. Dans leurs rangs, se trouvaient deux très jeunes gens qui avaient belle allure revêtue de leurs hauberts étincelants. Ils bavardaient sous la neige, suivant, dans le brouillard de la tempête qui venait de se lever, la croupe des chevaux qui les devançaient. Un des deux cavaliers portait sur la tête un chapska tandis que l'autre, tenant son casque à la main, laissait ses longs cheveux flotter et ramasser la neige qui volait autour d'eux.

« Tu sais, Frékaas, ça me fait tout drôle d'avancer vers la bataille sur les traces de mes nobles parents. Figure-toi que mon père, Mordril, commandait la Garde d'honneur il y a quinze ans. Ma mère l'accompagnait, et ce fut ensemble qu'ils remportèrent la victoire du pont de l'Impénitence.

— Je ne savais pas, releva Frékaas, que ton père était le célèbre capitaine Noire Brillance. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— C'est que je craignais de mettre de la distance entre nous. Nous sommes tous les deux gardes d'honneur et il ne doit pas y avoir de différences entre nous.

— Cette façon de penser et d'agir t'honore. Sache, toutefois, Figgil, qu'étant ton ami, il m'est d'autant plus agréable d'être, par la même, l'ami du fils du Grand Mordril.

— Je le conçois. Nos parents nous ont laissé un glorieux héritage, mais nous devons à notre tour faire nos preuves. Je te le confie dans le secret de l'amitié, c'est une épreuve face à laquelle j'espère me comporter dignement. Je n'ai, dans l'attente de la bataille, qu'une seule peur : celle de ne pas être à la hauteur.

— Ne t'en fais pas Figgil, nous sommes deux. Ensemble, nous ne saurions défaillir.

— Oui, l'un et l'autre, nous sommes inséparablement l'un pour l'autre. Par Nakriss, que dure toujours notre amitié ! »

Les bourrasques de neige rendaient le paysage alentour fantomatique. Fort heureusement, le chemin que devait emprunter l'armée suivait huit collines encore visibles, dont l'alignement formait un marquage sûr.

Le vent changea de direction. La neige se mit à surgir dans la figure des soldats. La progression en devint des plus désagréables et des plus pénibles. La température avait également chuté et les chefs de l'expédition commençaient à se demander dans quelles terribles conditions ils allaient devoir livrer bataille.

« Général, interrogea Phartald, si ça continue, on va bientôt entrer à l'aveuglette au contact de l'ennemi.

— Je ne pense pas, capitaine, que les féodaux soient déjà parvenus à franchir la rivière Aspholos, répondit le général. Depuis que vous êtes venus pour la dernière fois, nous avons fait des aménagements. Le pont est désormais gardé par une redoute, flanquée de part et d'autre de deux hautes murailles. Nous n'avons pas non plus négligé d'édifier un château sur la colline qui fait face au pont. Pour mémoire de vos exploits de jadis, la fortification porte le nom de *château des Braques*.

— Général, je vous ferai simplement remarquer que le nom des *Braques* ne rappelle pas l'exploit des Kadaréens, mais celui des Sardois. Pour nous honorer véritablement, le château aurait dû s'appeler *château des Rinuleq*.

— Capitaine Phartald, sans vouloir vous vexer, je dois vous avouer que, pour des raisons politiques évidentes, le maître Sijaron a préféré sans aucun doute honorer en priorité son pré-

cieux allié le prince de Sarde. Mais je vous assure que je suis plus que conscient et grandement admiratif de ce que la Garde d'honneur compte de témoignages d'abnégation et de fidélité envers Aquebanne.

— Contrairement à ce que beaucoup d'entre vous pensent, nous ne sommes pas des mercenaires. Au regard de notre idéal chevaleresque, c'est une grave injustice que l'on nous fait là. Nous acceptons cependant de rester dans l'ombre : du moment que la frontière derrière laquelle vivent paisiblement tant de gens demeure inviolée, nous nous sentons amplement récompensés.

— Je saurai, croyez-moi, faire valoir vos mérites lorsque nous serons revenus victorieux de cette expédition, expliqua Pel Hazelglance.

— Général, ne vendez pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué ! Au fait, qui commande la défense du château des Braques ? »

Le général sembla tout à coup mal à l'aise et chercha à éluder la question. Phartald insista :

« Ce commandant est-il nul à ce point ? La seule évocation de son nom semble devoir vous décourager. A-t-il déjà perdu beaucoup de batailles ?

— C'est tout le contraire : il en a trop gagné !

— Alors vous craignez que sa renommée efface toute tentative de votre part d'entrer dans la légende militaire d'Aquebanne. Sérieusement, vous n'êtes pas envieux au moins ?

— Non, point du tout. Il s'agit d'une tout autre affaire en l'occurrence. Le commandant en question est le vicomte de Windmoor.

— Oui, et alors ?

— Et bien, il a remporté beaucoup de batailles, mais pour le compte du maître des féodaux !

— Vous devez faire erreur. L'un de vous deux doit se tromper de camp ?

— Je vois que l'on ne vous a pas mis au courant...

— Ne me dites pas que je me bats dans le camp des féodaux ! Vous cherchez juste à m'embrouiller pour me jouer une mauvaise plaisanterie. Je vous préviens : je n'ai que très peu d'humour...

— Rassurez-vous, au moins en ce qui concernerait une mauvaise plaisanterie de ma part, il ne s'agit pas de cela. Je crois que je vous dois une petite explication.

— Je veux !

— Voilà, vous devez savoir qu'un certain nombre de seigneurs d'Aquebanne, à la suite du marquis Tildeberg d'Oa, a trahi le maître. L'année dernière, notre vénéré suzerain leur a offert un miséricordieux retour en grâce. Deux d'entre eux ont accepté le pardon du maître Sijaron et sont rentrés au pays. Ces deux seigneurs sont le comte de Linahow et le vicomte de Windmoor.

— Je veux bien admettre, répliqua Phartald, que le maître puisse leur pardonner, mais de là à donner au premier de ces pénitents le commandement d'un des postes névralgiques sur la frontière, il y a une largesse qui frise l'inconscience !

— Notre maître est un grand roi, fit remarquer Pel Hazelglance. L'expression de sa miséricorde est toute royale. Ne sacrifie-t-on pas le veau gras pour fêter le retour du fils prodigue ?

— Alors, en somme, nous pouvons même craindre, par la grâce du maître, que le vicomte de Windmoor soit encore capable de trahir. Si cela se trouve, les féodaux sont peut-être

déjà en train de se reposer au château des Braques et d'être servis aimablement par notre cher vicomte, tout heureux de retrouver ses anciens compagnons de route.

— Je crois, au contraire, qu'il préférerait se faire tuer sur place que de trahir encore.

— Mouhais... C'est en quelque sorte un quitte ou double, non ? Comme si la guerre était un jeu ! Nous nous permettons de jouer aux dés l'avenir de nos pays. Quelle blague ! »

Phartald n'écoula pas Pel Hazelglance lui vanter les effets rédempteurs du pardon du maître. Le capitaine des gardes d'honneur était parfaitement écœuré. Il redressa la tête dans le vent, préférant avaler de la neige que les bobards du général.

\*\*\*

Le ciel pesait sur la terre d'une tonalité de plomb que striaient de blanc les rafales de neige. Enfin, l'armée de Pel Hazelglance arriva en vue du pont de l'Impénitence. On pouvait voir, dans le vent chargé de flocons, la masse sombre et brouillée du château des Braques. L'édifice militaire trônait sur une colline, devant laquelle coulait l'Aspholos qu'un pont fortifié enjambait...

Des cavaliers du château des Braques vinrent à la rencontre de l'armée qui s'approchait. Ils en saluèrent les chefs et les convièrent à rejoindre dans l'enceinte le vicomte de Windmoor. Pel Hazelglance et Phartald, devançant leurs troupes, prirent la direction du château. Un quart d'heure plus tard, ils étaient reçus par le commandant de la place.

Dans la salle haute d'une des trois tours carrées du château des Braques, le jeune général et le vieux capitaine firent la

connaissance du noble pénitent. Le vicomte de Windmoor était un homme d'âge mûr, plein de prestance et d'assurance. Son visage accusait un peu la fatigue des années, mais son regard restait vif et très expressif. Ses cheveux blancs bouclés contrastaient avec la couleur mate prononcée de sa peau. L'homme revêtait sur son haubert une livrée gironnée d'or et d'azur.

« Par la sainte couronne de notre miséricordieux souverain, soyez les bienvenus au château des Braques, les salua le vicomte.

— Merci, répondit froidement Phartald. N'en faites toutefois pas trop, nous savons que vous devez vous sentir fort obligés des bonnes grâces du maître.

— Je suis un pénitent et je ne prétends qu'à m'acquitter du mieux des devoirs qui m'incombent. Je sais que votre jugement ne peut m'être favorable. Vos doutes sont légitimes, mais je puis vous assurer de mon entière soumission.

— Veuillez excuser le capitaine Phartald, corrigea Pel Hazelglance, nous ne doutons ni de la valeur ni de la sincérité de votre retour en grâce. Le maître parle, nous obéissons. Ceci étant dit, explorons la situation militaire. Le gardien des Marches du Nord nous envoie renforcer votre défense. Nous sommes là pour contrer toute tentative de franchissement de l'Aspholos par les féodaux. Qu'en est-il au juste de leurs mouvements ?

— Des féodaux stationnent en effet devant le pont de l'Impénitence depuis ce matin, expliqua le vicomte, mais ils n'ont pas encore tenté de nous assaillir. Leur corps de bataille ne m'est pas apparu bien menaçant.

— Pourtant, répliqua le général, Duilin nous a fait savoir qu'une puissante armée ennemie s'avance face à vous.

— Duilin voit mieux que nous depuis sa tour et plus loin. Il est vrai que depuis que la tempête s'est levée, nous ne voyons plus grand-chose des mouvements adverses. Probablement, les féodaux sont-ils plus nombreux maintenant face au pont. Impossible d'en avoir l'assurance. Vous pouvez toujours jeter un œil par la fenêtre, mais je gage que vous n'y verrez rien de significatif.

— Duilin, reprit Pel Hazelglance, nous a parlé de ponts que l'adversaire s'apprêtait à jeter en travers de la rivière. L'ont-ils fait ?

— Aucun de mes éclaireurs n'a remarqué de tels ouvrages sur l'Aspholos. Mais puisque vous m'en signalez la possibilité, je vais faire doubler les rondes le long des rives et appeler chaque homme à plus de vigilance à ce sujet. Je puis, toutefois, vous assurer qu'aucun soldat des féodaux n'a pu franchir notre frontière.

— Duilin s'est peut-être alarmé plus que de nécessité. Mais, puisque nous avons fait le chemin jusqu'à vous, nous allons rester à vos côtés encore un peu, le temps que cesse la tempête et que nous soyons parfaitement renseignés sur les intentions de l'adversaire. Quelles sont, selon vous, vicomte, les chances des féodaux d'enlever de front le pont de l'Impénitence ?

— Ce serait de leur part suicidaire ou tout au moins si coûteux que le profit n'en dépasserait pas la conquête. Comme je vous le dis, je n'arrive pas à imaginer ce qu'ils peuvent tenter d'efficace face à notre défense.

— Soit, admit Pel Hazelglance. En attendant, cher Vicomte, faites tout ce qui est nécessaire pour que mes hommes passent une bonne nuit à l'abri de votre château.

— Ce sera fait. »

\*\*\*

Le lendemain matin de très bonne heure, le capitaine Phartald pénétra dans le logement que l'on avait réservé dans le château aux gardes d'honneur. Les hommes se redressèrent promptement, saluant respectueusement leur chef, qui, après avoir jeté un coup d'œil d'inspection à ses soldats, choisit un d'entre eux pour porter un pli urgent à Kalinda.

Frékaas, qui venait justement d'être choisi, se dépêcha de harnacher sa monture pour s'acquitter rapidement de sa mission. Le jeune homme ne voulait pas que les combats commençassent sans lui. Car enfin, Figgil et lui s'étaient jurés d'être ensemble, côte à côte, pour la bataille. En chevauchant le plus fougueusement possible, Frékaas espérait revenir à temps retrouver Figgil.

Sans perdre un instant, le jeune et téméraire cavalier sortit du château des Braques. Il en dévala la pente au galop. Dehors, il faisait encore nuit. De l'autre côté de l'Aspholos, tout semblait calme. Dans le ciel luisaient Bulaz, Saliz et Venox. Suspendues dans l'obscurité, les trois lunes scrutaient le monde des hommes de la rondeur globulaire de leurs yeux aveugles. Frékaas galopait, remontant et dévalant des amoncellements de neige. Distinctement, les Trois Lunes pendulaires louchaient sur le cavalier, jouant chacune de leur influence à son contact. M'Rak pesait le pour et le contre, sans parvenir jamais à dégager du pour le contre et du contre le pour.

Ce fut au triple galop que Frékaas longea les huit collines qui guidaient, le long de leur chemin, les voyageurs jusqu'à l'entrée de la forêt de Pimprenelle. L'itinéraire des huit hautes bosses était recouvert d'un blanc manteau scintillant. Les

rayons lunaires caressaient la surface neigeuse. Des milliers de reflets argentés et ambrés étincelaient au sol sous un ciel encore sombre et bas.

Frékaas découvrit sur sa gauche, à une distance d'à peine cent mètres, un autre cavalier qui chevauchait vivement. Ni le Kadaréen ni l'inconnu ne semblaient vouloir ralentir la course de sa monture. Les routes qu'ils suivaient tous deux allaient très certainement se croiser. Frékaas se résolut à prendre de vitesse l'intrus et à l'éviter en lui passant sous le nez.

Le cavalier surgit de la nuit ne changeait pas sa route et maintenait la course de son cheval au grand galop. L'orée de la forêt de Pimprenelle et l'accès du Chemin des fougères apparurent. Le Kadaréen comprit avec stupeur que l'autre cavalier s'y dirigeait aussi et qu'il ne ralentirait pas. Résolu à ne pas se laisser doubler, Frékaas éperonna de plus belle son destrier...

Au moment d'entrer dans la forêt par l'unique route qui la traversait, les deux cavaliers surgirent l'un sur l'autre. Frékaas tenta, in extremis, d'esquiver son concurrent. Il tira de toutes ses forces de côté sur les rênes. Le cheval fit une brutale embardée et plongea en avant dans un talus enneigé. L'autre monture qui s'était engagée se cabra tant et si fort que son cavalier glissa le long de sa croupe pour finalement se retrouver le cul par terre.

Frékaas, qui venait de réussir un prodigieux vol plané, atterrit en roulant dans un amas de fougères poudrées de neige. Le jeune homme, la surprise tout juste passée, se redressa promptement. Il n'avait rien de cassé et marcha rageusement vers celui qui l'avait obligé à désarçonner de manière aussi précipitée qu'inconvenante.

« Je suis coursier de la Garde d'honneur et vous me deviez le passage, s'écria Frékaas. Le maître l'exige !

— Ne savez-vous point qui je suis ? protesta l'autre cavalier tout aussi outré.

— Non », rétorqua sèchement le jeune homme.

L'inconnu, après s'être relevé, épousseta son dolman et sa pelisse, dont les couleurs vives, écarlates et bleu turquoise, et les brandebourgs d'or témoignaient de sa richesse et de son haut rang. L'homme ramassa ensuite son couvre-chef aux larges bords garnis de plumes souples et multicolores. Il déclara :

« Sachez, jeune insolent, que je suis l'Immortel Duilin de Fairydell. Le passage m'appartient en priorité.

— Par Nakriss et Dolia, quelle heureuse et incroyable surprise ! se ravisa joyeusement le jeune homme.

— Vous avez dû faire une mauvaise chute sur la tête. Vous ne savez plus ce que vous dites.

— Excusez-moi de me présenter aussi cavalièrement, mais l'impétuosité de cette rencontre me donne de l'audace. Je vous connais, vous savez... Je suis Frékaas, fils d'Hairbald. Mon père m'a si souvent parlé de vous durant mon enfance, le soir au coin du feu, lorsqu'il nous racontait ses aventures, que je vous vois comme on admire un héros légendaire. Mais, ne le prenez surtout pas en mal, j'entends bien que vous existez réellement. C'est une extraordinaire aubaine que de croiser votre route aujourd'hui. Pour moi, vous êtes enfin une légende vivante.

— Fort bien, concéda l'Immortel. J'ai en effet connu votre père. J'accepte votre témoignage d'admiration, mais à l'avenir, sachez me céder le passage comme il se doit. Ce sera tout, merci. »

L'Immortel Duilin se rapprocha de sa monture et se remit en selle. Il repartit aussitôt au galop !

Frékaas en resta bouche bée. L'énigmatique Immortel était aussi peu abordable que le personnage que lui avait décrit son père. La réalité n'était pas moins vraie que la légende. La lumière des Trois Lunes pendulaires s'estompait dans le jour naissant.

\*\*\*

En fin de matinée, après avoir couru sans trêve, le jeune cavalier Kadaréen arrivait en vue de l'imposante cité fortifiée de Kalinda. Le cheval parvint jusqu'à la barbacane sud les naseaux écumants et les jambes brisées. Frékaas sauta de sa monture pour mettre pied à terre. Des gardes s'approchèrent de lui en souriant. Le jeune homme interpréta mal le sourire des soldats qui le cernèrent de leurs lourdes pertuisanes. Frékaas chercha à se justifier :

« Vous savez, si j'ai mis tant d'empressement à m'acquitter de ma mission, c'est que je désire être de retour au pont de l'Impénitence pour participer à temps à la bataille qui se prépare. Tout brave soldat en ferait autant. N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Et quelle est ta mission ? interrogea un officier.

— Je suis porteur d'un pli pour le gardien des Marches du Nord. Il me tarde de le lui remettre pour repartir le plus vite possible. Puis-je même solliciter que vous me prépariez une monture fraîche ?

— Ne sois pas tant pressé, ricana l'officier. En ce qui te concerne, la guerre est finie.

— Ah ça, non ! protesta Frékaas. Je ne veux pas rester à Kalinda. Je veux aller me battre. J’ai promis à Figgil que nous nous battrions côte à côte. Le gardien des Marches du Nord ne m’interdira pas de rejoindre la bataille, n’est-ce pas ?

— J’en doute fort ! »

Les gardes empoignèrent vigoureusement Frékaas et le désarmèrent. Le jeune homme eut beau protester, on ne lui accorda qu’une réponse qui le fit bondir et qui acheva de le démoraliser : il était prisonnier des féodaux.

Dans la tête de Frékaas, qui ne rêvait que de gloire militaire, tout s’effondrait : Kalinda était aux mains des féodaux. Figgil se retrouvait seul. La guerre semblait perdue ou du moins prendre une tournure inquiétante.

Tout en remontant les rues sombres de la cité vers la citadelle, Frékaas tenta de sortir de cette espèce d’abrutissement soudain et sournois qui venait de le frapper d’impuissance. Rien n’allait dans le bon sens. Le jeune homme chancela sur ses jambes, et bientôt les gardes qui l’encadraient durent le soutenir.

L’escorte et le prisonnier traversèrent les différents niveaux défensifs de la citadelle jusqu’au donjon. Là, Frékaas fut remis entre les mains de deux géants drapés de rouge, portant chacun sur l’épaule un impressionnant et redoutable espadon à lame ondulée.

Frékaas crut sa dernière heure venue. Il ne faisait pas de doute que ces deux bourreaux étaient là pour lui décoller la tête. Il eut du mal à déglutir, la frayeur s’emparant de lui. Au moins, face à l’éventualité de la bataille s’était-il préparé à rencontrer la mort, mais ici, la situation paraissait si absurde dans la démesure de sa soudaineté, que Frékaas ne put se retenir de frémir et de trembler pour sa vie.

Les deux gardes de rouge vêtus conduisirent Frékaas par un escalier en colimaçon jusqu'à un corridor. Ils firent halte devant une porte et désignèrent un banc en bois, où ils ordonnèrent au prisonnier de s'asseoir.

Au dessus de la tête de Frékaas, d'une fenêtre haute, la lumière mêlée des Trois Lunes pendulaires tombait dans l'étroit couloir, frappant d'un reflet acajou la porte devant laquelle il attendait.

Le temps s'écoulait péniblement. Au cœur du jeune homme, une tension formidable écartelait ses sentiments...

\*\*\*

La porte s'ouvrit. Un noble chevalier à la belle cuirasse d'argent vint interroger le prisonnier :

« Qui êtes-vous ?

— Je suis Frékaas, fils d'Hairbald, bredouilla le jeune homme.

— En considérant la facture de votre haubert, je gagerai que vous faites partie de la Garde d'honneur, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, je suis membre de la Garde d'honneur, répéta Frékaas qui ne savait pas trop quoi ajouter à cela.

— N'ayez crainte, le rassura le chevalier, nous ne sommes pas les ennemis de Kadar. Notre opposition actuelle en cette affaire n'est qu'une malencontreuse erreur, et notre souverain, le maître des féodaux, espère bien réparer au plus vite ce malentendu. À ce propos, le maître souhaite vous voir en audience.

— Euh... oui, bien sûr, bafouilla Frékaas, très surpris.

— Et bien, veuillez me suivre. »

Le chevalier introduisit Frékaas dans la salle des trophées du donjon de la citadelle de Kalinda. Il y avait dans cet espace une grande cheminée, où brûlait un grand feu, deux fenêtres grillagées, et sur la surface des murs des étendards, des gonfalons et des drapeaux de toutes les couleurs. De nombreux officiers et des aristocrates se tenaient silencieusement de part et d'autre de la salle, fièrement drapés dans leurs riches uniformes et leurs armures de métal étincelant. Entre cette haie de nobles seigneurs se dressait un trône, devant lequel un personnage munificent jugeait ses adversaires vaincus.

Le maître des féodaux, d'une taille impressionnante, toisait des hommes à genoux devant lui :

« Je fais grâce à mes ennemis », déclara pompeusement le monarque.

Les yeux du maître étincelaient de jubilation : sa figure reflétait tout l'orgueil de sa domination. Le maître des féodaux portait, sur un pourpoint de velours noir serti de saphirs, une cuirasse en or incrustée de morceaux de nacre, illustrant une scène mythique du combat des Orgues contre les créatures fabuleuses du lointain Kher-Vu-Kha. Ses puissantes épaules soutenaient un lourd et long manteau de pourpre, bordé d'hermine et brodé de feuilles de laurier. Une fraise saupoudrée d'or ornait son cou et une chaîne en galvium, décorée de médailles votives, pendait sur sa poitrine cuirassée. Ses cheveux argentés encadraient un visage emprunt d'une noblesse impériuse. Le roi paraissait en l'état parvenu au sommet de sa gloire.

« Faites approcher le jeune Kadaréen », réclama-t-il.

Frékaas, intimidé par tant de fastes et de majestueuses figures, avança comme s'il boitait, se sentant si gauche et si

mal à l'aise qu'il en oubliait presque la simplicité de la marche. Maladroitement, il parvint jusqu'au seuil du trône.

« Comment te nommes-tu ? demanda le roi.

— Frékaas, fils d'Hairbald, Votre Altesse.

— Fils d'Hairbald, dis-tu ? Ce nom parle à ma mémoire. J'ai souvenir de l'avoir déjà entendu...

— Pour tout dire à Votre Majesté, se risqua Frékaas, mon père fut un rude adversaire pour vous. En l'an 3027, avec la Garde d'honneur, il a défait vos armées à la bataille de Shamrock Hill.

— Jeune homme, tu ne connais qu'imparfaitement l'histoire, sourit aussitôt le roi. Mais tu viens de me mettre sur la voie : j'ai, en effet, connu ton père à la bataille de Shamrock Hill. Hairbald le Chauve est-il donc toujours vivant ?

— Oui, Votre Altesse. Après d'héroïques années de guerre au service d'Aquebanne, mon père profite désormais d'une paix bien méritée au pays de Kadar.

— Cela ne se peut ! intervint tout à coup un homme. Le garde d'honneur Hairbald le Chauve est mort à la bataille du pont de l'Impénitence.

— Qu'en savez-vous ? s'exclama le maître. Et puis comment osez-vous interrompre l'audience que j'accorde ? Je vous rappelle, seigneur Bélaor, que vous me devez d'être encore en vie. Ne me faites pas regretter de vous avoir fait grâce. Vous n'êtes plus gardien des Marches du Nord. Vous êtes mon prisonnier et je ne tolérerai plus de votre part aucune intervention, quelle qu'elle soit. Avez-vous bien entendu ?

— Votre Altesse, c'est la stupéfaction qui m'a poussé à intervenir. Car, si vous le permettez... je vous dirais que je connais bien ce Hairbald le Chauve. C'était un dangereux criminel. Il a assassiné un vieil homme sans défense, et si la mort

ne l'avait point frappé sur le champ de bataille, il eut été de mon devoir d'alors de l'arrêter et de le faire pendre haut et court.

— Entends-tu, jeune Frékaas, s'interposa le roi, ce que viens de dire le chevalier Bélaor d'Armebrave ? Il accuse, devant toi, ton père d'être un meurtrier. Écoute, maintenant, ce que moi-même, j'ai à dire sur ton père. Tu seras libre de juger de la vérité. J'affirme, quant à moi, qui suis maître des féodaux, que j'ai, sur le champ de bataille de Shamrock Hill, sauvé la vie d'Hairbald le Chauve. »

Un long silence fit suite à la déclaration d'honneur du monarque. Le chevalier d'Armebrave n'osa rien répondre. Bien plus qu'intimidé, le gardien des Marches du Nord était dérouté. Il ne parvenait pas à comprendre où se trouvait l'intérêt du maître des féodaux à défendre un criminel kadaréen.

« Qui faut-il donc croire ? reprit le roi. Je t'en pose la question Frékaas. Tu es garde d'honneur, n'est-ce pas ? Ne trouves-tu pas troublant que le représentant de Sijaron pour lequel tu te bats insulte ton père et réclame qu'il meure tandis que moi, le roi que tu combats, t'affirme avoir sauvé la vie de celui que tu aimes et honores ? Quelle ironie ! M'Rak joue à cache-cache avec nos orientations. Il balance, hésite et nous fait hésiter avec lui. Frékaas, je te le demande, es-tu certain de servir le bon roi ?

— Votre Altesse, répondit Frékaas, perplexe, je n'ai fait que suivre les traces de mon père, et c'est pourquoi je suis devenu garde d'honneur comme lui. Mais il est vrai que les propos de Votre Majesté parlent davantage à mon cœur que les paroles accusatrices du chevalier Bélaor. Les lunes, comme Votre Altesse l'a si bien dit, nous tournent l'esprit. Et je me demande, en une telle conjoncture, si je suis encore capable

de faire un choix. Majesté, sans vous offenser, je ne sais plus où j'en suis.

— Laisse M'Rak choisir pour toi, argumenta le maître. Lorsque les Trois Lunes pendulaires en viennent à s'aligner dans le ciel du destin, tout devient possible. Tente ta chance, Frékaas. Je t'offre, à la moindre parole en ma faveur, une nouvelle vie, remplie de gloire et de richesses. Dis seulement oui, car tout est possible...

— Ô Majesté, les derniers mots que vous venez de prononcer étaient sur ma bouche il y a quelques semaines à peine lorsque je décidais de rejoindre la Garde d'honneur. Il me semblait alors que tout était possible. Croyez-vous que l'heure soit venue que je choisisse tout différemment que l'exige la raison ? Puis-je réellement changer de vie ?

— Tu es un jeune homme fascinant, constata le roi. Quelque chose en toi captive toute mon attention. Tu comprends comme je comprends. Tes yeux me parlent. Tu ressens parfaitement cette force malléable qui est l'essence même de la vie. Nous ne pouvons pas rester étrangers l'un à l'autre tant nous ressentons si bien ce qui nous fait vivre. Nous savons, l'un comme l'autre, que nous avons pouvoir sur notre vie... »

Le maître des féodaux fit soudain signe à tous les gens présents de se retirer pour qu'il restât seul avec le jeune kadaréen.

\*\*\*

Lorsque la salle des trophées se fut vidée, le monarque posa son regard clair et pénétrant sur Frékaas :

« Approche. Viens te placer face à moi. »

Frékaas gravit le trône et s'agenouilla devant le roi. Celui-ci prit les mains du jeune homme dans les siennes et plongea son regard dans ses grands yeux bleus.

« Par quel sortilège, déclara le roi, tes yeux et ta figure me rappellent-ils à un souvenir suave ? Ton visage m'est familier et sympathique. Frékaas, qui es-tu ? J'ai déjà contemplé tes yeux. C'est inoubliable de pureté. Mais le souvenir manque toujours de cette réminiscence de clarté pour ma mémoire. Tes yeux...

— Majesté, bafouilla Frékaas très gêné par l'incongruité de la situation et l'attitude du roi, à Roconval, au pays de Kadar où j'habite, les gens qui nous connaissent disent que j'ai les beaux yeux de maman.

— Et comment s'appelle cette ravissante femme ?

— Douce est mère et doux est son nom. Elle s'appelle Coralysse.

— Par les Trois Lunes pendulaires, Coralysse m'a donné un fils ! Oui, Frékaas, je suis ton père. J'ai épousé Coralysse il y a quinze ans et tu es notre fils.

— Mais Hairbald est mon père ! s'insurgea Frékaas.

— Non. Je n'ai jamais plus pu revoir ta mère, séparé d'elle par la guerre ; elle t'aura élevé loin de moi de son mieux. Mais voilà quinze années qui se sont passées et je te vois pour la première fois. M'Rak vient de bousculer nos vies. Frékaas, il te faut accepter de changer de vie. Ne me rejette pas, je t'en prie... À mes côtés tu partageras la puissance, la gloire et la richesse. Tu ne peux pas combattre ton père. Nos retrouvailles font de toi un autre homme. Tu n'es plus garde d'honneur, tu deviens prince héritier des Fiefs. L'acceptes-tu ?

— Majesté...

— Non. Appelle-moi Père.

— Bien... Père. Mais tout cela est tellement nouveau pour moi. Si soudain... Je ne sais que penser.

— Écoute ton cœur. Et si tu doutes encore, je te raconterais l'histoire de ma vie. Je te parlerai de Coralysse, du temps où elle était marquise d'Oa. Tant et tant d'événements sont sur-venus qui ont bousculé nos vies... Je te prie de croire que je t'ai dit la vérité. Ne te laisse pas aller à douter, crois en moi. »

[RETOUR](#)

## CHAPITRE XI

### Un duel sans issue

L'Immortel Gilrandir transporta la princesse évanouie dans le carrosse qui les avait amenés jusqu'au manoir de Guérande. Ozgor le Borgne prit place avec eux. L'attelage s'ébranla aussitôt après, encadré par une vingtaine de reîtres noirs.

Le carrosse et les cavaliers qui l'escortaient couraient le long d'une route toute blanche, traversant de nombreux bois sous la tempête de neige. Le vent hurlait entre les arbres, soulevant et éparpillant la neige. Balayé, le sol n'était plus qu'un amas de glace craquelée et tranchante. Les formes penchées et embrumées des sapins ressemblaient aux figures légendaires des grands trolls du nord. Tout disparaissait peu à peu dans le vent chargé des embruns déposés par l'hiver. Seules quelques silhouettes fantomatiques de hauts rochers sculpturaux émergeaient par moment de la nuit de la tempête, puis s'effaçaient subitement. L'hiver avait la couleur du linceul, froid et sinistre.

La princesse revint à elle : ses yeux fantastiques éclaboussèrent de leur regard l'habitacle du carrosse. Ils plongèrent ensuite à travers la fenêtre, pour découvrir le spectacle sans âme du pays des neiges. Amasia pensa un instant avoir rêvé et crut toujours être en route vers le manoir de Guérande. Elle soupira bruyamment comme pour exorciser la peur du cauchemar, quand tout à coup son regard croisa celui d'un homme roux, barbu et borgne, qui était assis en face d'elle. La princesse poussa un cri étranglé et se recroquevilla instincti-

vement contre la banquette. Gilrandir, qui était à ses côtés, s'empressa de la rassurer, mais la princesse se rebiffa, tout autant dégoûtée par la présence de l'Immortel que par celle d'Ozgor le Borgne.

Amasia fit le reste du voyage emmitouflée dans son manteau d'hermine, jetant de temps à autre des coups d'œil par dessus le large col de fourrure du vêtement. Ses coups d'œil se voulaient discrets, aussi, dès qu'elle se croyait repérée, replongeait-elle sa tête sous la bordure d'hermine.

\*\*\*

Après de longues heures d'une pénible route sous la tempête de neige, le carrosse arriva enfin au gros bourg de Fendweek. Sur la place du beffroi de Vaubel, Ozgor descendit et alla à l'auberge de la *Belle Broigne* acheter de quoi manger et de quoi boire. À peine fut-il remonté dans le carrosse que l'attelage repartit au galop, suivi par les cavaliers de l'escorte. L'équipage piqua au nord, remontant dans le brouillard le Pavé pour gagner la cité fortifiée de Kalinda.

On entendait, comme un bruit lointain, le martèlement estompé des sabots des chevaux et le son feutré des roues sillonnant la chaussée enneigée. Dans l'habitacle, Ozgor dévorait un poulet, dont les chairs pendouillaient à sa barbe filandreuse. Amasia, discrètement, le regardait faire, contemplant ce barbare hirsute avec horreur. Dès qu'Ozgor ne louchait pas vers elle, la princesse en profitait pour observer le glouton. Elle était tout à la fois effrayée et fascinée par la vulgarité et la rudesse de cet homme. Ozgor avait ouvert un pot de moutarde et en avalait le contenu en se servant avec les mains, mélangeant la moutarde dans sa bouche à la viande

déjà soigneusement mâchouillée. Puis il prit une bouteille de vin qu'il fit couler à flots dans son gosier béant. La princesse écarquilla de grands yeux incrédules dont Ozgor capta l'attention en rotant bruyamment. La jeune fille s'empressa, écœurée, de trouver refuge sous sa fourrure d'hermine.

\*\*\*

La route s'allongeait. Gilrandir s'impatientait. L'Immortel réclamait à Ozgor de lui parler de Gwendral, mais le borgne se refusait pour le moment à donner des réponses. Gilrandir devait attendre d'être arrivé à Kalinda pour connaître ce qu'il trépigrait d'apprendre. Cela faisait tant d'années qu'il recherchait vainement Gwendral...

Enfin, ils arrivèrent en vue de Kalinda, et, alors même que la tempête s'était apaisée, une étrange sensation souleva un ouragan d'effroi dans le cœur de la princesse et de l'Immortel. Amasia se rappela les paroles effroyables de son grand-père ; Gilrandir pressentit que son destin était scellé.

Le carrosse passa la barbacane et les premiers remparts, puis remonta vers la ville haute et le donjon de la citadelle. Au pied d'une imposante tour, Gilrandir aida la princesse à descendre en lui présentant son bras. Le spectacle qui s'offrait au regard de la jeune fille était triste et noir. Le sombre donjon les couvrait de son ombre immense et glacée. Bulaz, Salix et Vénox, froides pastilles accrochées à l'obscurité d'un ciel visqueux, irradiaient une lumière dégoûtante.

Amasia ne pouvait s'empêcher de penser qu'on lui voulait du mal, qu'on voulait tuer la jeune fille vierge qu'elle était encore. Ce devait être pour un abominable rituel, s'imaginait-elle, et cette tragique et hideuse évocation la révolta au plus

profond de son âme. Elle aurait voulu fuir, mais déjà deux gardes de rouge vêtus la serrèrent et la conduisirent dans le donjon. Bien qu'elle détestât maintenant Gilrandir, ce fut avec terreur qu'elle le vit se séparer d'elle. Il n'y aurait désormais plus personne pour la protéger, pour lui venir en aide.

« Où emmène-t-on la princesse ? s'inquiéta Gilrandir. Elle est toujours sous ma protection et je compte bien qu'il ne lui soit fait aucun mal.

— Ne vous en faites pas, le rassura Ozgor, son heure viendra à point nommé, mais pour le moment nous avons d'autres affaires à régler. Si vous voulez bien me suivre, nous allons voir le maître. Son Altesse désire impatiemment vous faire part de ses projets concernant l'infâme Gwendral.

— J'ose espérer que le roi souhaite effectivement détruire Gwendral et qu'il possède des informations valables pour ce faire.

— Encore une fois, soyez rassuré, c'est comme si Gwendral avait déjà été tué. »

Le borgne guida l'Immortel vers un bâtiment résidentiel, de la terrasse duquel on pouvait embrasser du regard toute la ville basse. Du pied des murailles de la citadelle se succédait une avalanche ininterrompue de toits de demeures plus serrées les unes que les autres. Le tout formait un escalier de trempins enneigés et unis sous la même couleur blanche. De la fumée sortait en s'étirant paresseusement des cheminées longues et grises de l'habitat.

« Étiez-vous déjà venu à Kalinda ? interrogea Ozgor qui observait l'Immortel rêvasser les yeux perdus sur le vide.

— Oui, en 3027. Cette année là, Aquebanne avait vaincu les féodaux...

— Ne soyez pas nostalgique, un coup l'on perd, un coup l'on gagne. Voyez-vous, en 3027, j'étais dans le camp des vaincus.

— Comment avez-vous fait pour investir Kalinda ? demanda l'Immortel, tout à coup perplexe.

— Nous avons bénéficié d'une savoureuse trahison. Mais suivez-moi et vous saurez tout ce qu'il vous faut savoir. »

Ozgor ouvrit alors une porte qui, de la terrasse, donnait à l'intérieur du bâtiment. L'homme borgne invita l'Immortel à entrer. Gilrandir passa le premier et, à peine eut-il franchi le seuil, qu'il entendit la porte se refermer sèchement dans son dos. Ozgor venait de le piéger...

\*\*\*

La salle était peu éclairée et l'on devinait la silhouette d'une autre personne présente. Un homme, vêtu d'un dolman turquoise à brandebourgs or et d'une pelisse écarlate bordée d'astrakan, s'occupait à allumer des bougies sur un énorme candélabre en bronze, aux longs pieds torsadés, représentant des dragons s'enroulant sur eux-mêmes. Le sol de la salle lui-sait de mille tesselles d'or, de verre et d'onyx, qui formaient une indéchiffrable mosaïque. Il n'y avait pas de fenêtre, mais une autre porte faisait face à celle par laquelle Gilrandir était entré. L'autre issue apparut à l'Immortel vraisemblablement tout aussi close que ne l'était celle qu'on venait de refermer derrière lui.

La salle s'illuminait peu à peu au fur et à mesure que l'autre homme présent communiquait la flamme qu'il tenait de bougie en bougie.

Silencieusement, Gilrandir l'observait faire. L'inconnu avait un beau visage inaltéré, qu'encadraient de scintillants cheveux argentés et que rendaient extraordinaire des yeux d'un mauve améthyste, sur les iris desquels se reflétait la lueur des bougies. L'immortel reconnut aussitôt en lui un autre immortel. Ils se ressemblaient curieusement, tant par l'impression que laissait paraître leur étrange physique que par leur accoutrement. Gilrandir portait des cuissardes noires et l'autre de hautes bottes rouges. Gilrandir était armé d'une esclavone et l'autre d'une schiavone. Gilrandir arborait un pourpoint blanc chamarré d'or et l'autre un dolman satiné recouvert de brandebourgs. Ils avaient tous les deux les cheveux argentés et les yeux de l'un comme de l'autre paraissaient tout aussi irréels.

L'inconnu acheva d'éveiller la flamme de la dernière bougie encore inactive. Son regard améthyste croisa les deux pépites d'or qui brillaient en lieu et place des yeux de Gilrandir.

« Qui êtes-vous ? demanda Gilrandir, rompant le silence.

— Je suis l'Immortel Duilin de Fairydell.

— Que me voulez-vous ?

— Ce serait plutôt à moi de vous demander ce que vous me voulez. Aviez-vous tant besoin de moi pour que vous m'obligeassiez ? Si vous m'aviez présenté convenablement la chose, peut-être vous aurais-je aidé ? Mais il n'en est plus aujourd'hui question.

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

— J'ai brisé les Trois Têtes de Gorgones ! Souvenez-vous : trois têtes de Gorgones en cire noire sur un parchemin cramois. Trois têtes de Gorgones qui ont bouleversé ma vie ! Voici maintenant quinze années que je partage la même malé-

diction que vous. Ce sont vos souffrances que vous m'avez infligées sans m'accorder de choix ni aucune trêve depuis lors. Vous m'avez transmis la malédiction comme la pire des maladies contagieuses. Cette lèpre me ronge l'âme et je n'ai plus de repos à cause de vous !

— J'en suis profondément bouleversé. En vous écoutant, je réalise quelle a été ma folie de laisser un tel parchemin derrière moi, abandonné comme un piège aveugle prêt à se refermer sur la première malheureuse victime. Je regrette vivement l'usage abusif de ce recours malhonnête. Je n'aurais jamais dû écrire ce parchemin à Trois Têtes de Gorgones. Cependant, j'étais si désespéré, me sentant si seul, que j'ai fait n'importe quoi pour obtenir de l'aide. Je crains de devoir également avouer qu'il y avait de la haine dans cet écrit. Je cherchais alors à me venger de ma souffrance en la communiquant. Quelle perversité ! Du moins ne voulais-je plus être seul...

— Par votre faute, j'ai bu jusqu'à la lie de vos souffrances. Je vous suis égal dans la douleur de l'abandon et la violence du ressentiment. Oserais-je même dire que je suis devenu un autre vous même !

— Écoutez : nous sommes deux dorénavant. Nous pourrions ensemble lever la malédiction d'Alfée. Votre rencontre représente pour moi une source d'espérance comme je n'en avais plus connu depuis des centuries. Après la souffrance, partageons la délivrance en levant la malédiction.

— Je suis au regret de vous informer que je n'ai aucun désir de voir levée la malédiction de votre sœur Alfée. C'est même tout le contraire qui me pousse à agir encore. Ce serait trop riant d'une bonté stupide de ma part que d'accepter naïvement de vous aider après toutes ces souffrances gratuites par

lesquelles vous avez négligemment torturé mon âme. Je souhaite à mon tour me venger du sort, tout comme vous le fîtes lorsque vous écriviez le parchemin à Trois Têtes de Gorgones...

— Cela ne vous avancera à rien de vous venger. Soyez raisonnable.

— L'avez-vous été raisonnable ? s'insurgea Duilin. Le destin est-il, lui aussi, raisonnable ? Pourquoi moi ? ai-je hurlé en ce jour maudit où je lisais le parchemin écrit de votre main vengeresse. Pourquoi moi ! Je n'ai pas de réponse à cette question qui me tourmente, mais je sais que je peux à mon tour exercer sur vous mon pouvoir...

— Qu'entendez-vous faire ? s'inquiéta légitimement Gilrandir.

— Je vais faire en sorte qu'Alfée ne soit jamais sauvée de sa malédiction. Gilrandir, que cela vous abîme l'âme dans les plus profondes ténèbres qui soient. Votre sœur et vous soyez maudits à tout jamais ! Et pour ce faire, je vais vous tuer, et lorsque vous serez mort, plus personne ne connaîtra Alfée. Elle sera perdue pour toujours, car plus personne ne pensera à la sauver. Maintenant, en garde ! »

Duilin dégrafa sa pelisse et la laissa choir à ses pieds, puis il tira sa longue et belle schiavone, dont il fit siffler devant lui la lame. Gilrandir le regarda avec effroi et une haine sans nom se préparer.

« Un duel d'Immortels est un combat sans issue. Nous mourrons assurément tous les deux. Ne tenez-vous pas à la vie ?

— Je ne veux vivre que pour vous perdre, et s'il faut mourir pour y parvenir, ce sera avec une joie haineuse ineffable. Car je sais que je ne peux échouer. Aujourd'hui, je soumets les

forces du destin à ma volonté. Voilà quinze ans que j'attends de reprendre une revanche sur le sort. Si vous parvenez à me tuer, vous mourrez aussitôt avec moi. Il n'y a pas d'issue à ce lieu hormis le duel. Je ne peux échouer dans mon désir de vous éliminer et j'en conçois une délectation haineuse sans faille. Je vous possède entièrement. Je veux vous voir pleurer ! »

Gilrandir, le cœur déjà transpercé de part en part, retira son manteau écarlate et le fit tourner un moment avant de le lâcher. Le vêtement glissa à travers l'espace fermé de la salle et vint s'échouer au sol, marquant d'une ombre noire l'énigmatique mosaïque. Puis, en une longue plainte, l'Immortel fit sortir dans un bruit métallique sourd son esclavone de son fourreau...

Les deux Immortels se dévisagèrent. Puis ils commencèrent à se mouvoir pour se porter la mort. Duilin se décala sur la droite et Gilrandir répondit à son mouvement en partant sur la gauche. Tenant les lames de leurs épées tendues et menaçantes, les deux Immortels se faisaient face, se déplaçant sans se quitter des yeux en décrivant un cercle. Soudain Duilin porta la première estocade, dont Gilrandir para en un réflexe fulgurant l'attaque. Profitant de ce coup d'arrêt, il répliqua en faisant glisser son esclavone sous la lame de l'assaillant. Duilin échappa de justesse à ce redoutable coup d'estoc en dérobant son corps de toute la prouesse de son agilité. Gilrandir venait d'embrocher du vide. Il se ravisa vivement de ce mouvement sans résultat, reprenant de par devant lui sa garde. Duilin en profita pour se reculer et se rétablir sur une meilleure position pour développer son escrime.

Les deux Immortels se faisaient de nouveau face sans s'entreprendre par le fer de leurs armes. Duilin faisait décrire à sa schiavone de petits moulinets provocateurs tandis que

Gilrandir laissait, semble-t-il, son esclavone flotter négligemment devant lui. Un nouvel assaut se préparait... Duilin eut soudain l'intuition de l'attaque de Gilrandir et esquiva plus qu'il ne para, se retrouvant assez décalé pour pouvoir punir d'un coup de taille l'affront. La lame de sa schiavone siffla rageusement et vint lacérer l'épaule désarmée de son adversaire. Gilrandir saignait, et bien que sa blessure fût superficielle, son pourpoint blanc se trouva rapidement maculé d'un beau rouge écarlate du haut de la manche jusqu'à la dentelle du poignet. Duilin eut à peine le temps d'admirer la blessure qu'il venait d'infliger, qu'il ressentit lui-même une vive douleur dans son bras gauche. Sous son dolman une plaie venait de s'ouvrir qui saignait...

« L'expérience vous est-elle profitable ? demanda Gilrandir. Aurez-vous le courage de vous autodétruire ? Laissons là ce duel. Acceptez mes excuses et retrouvons ensemble la paix...

— Jamais ! »

Duilin, dans un violent sursaut, bondit sur Gilrandir la pointe de son épée tendue pour le transpercer. L'autre Immortel qui comptait le rappeler à la raison dut aussitôt déchanter. Mais sa vigilance, quelque peu émoussée par le dialogue qu'il venait de tenter d'engager, ne lui permit pas de parer au mieux l'attaque. Ce ne fut qu'au terme d'une série de parades improvisées que Gilrandir se tira in extremis de ce mauvais pas. Il reprit ensuite son aplomb et repartit corriger l'insolence de son agresseur. Duilin qui subissait à son tour l'ascendant de son adversaire agrippa le candélabre qui se dressait près de lui et le fit basculer au passage. Gilrandir dut, pour se soustraire à l'écrasement de l'objet, décrocher du combat et battre en retraite. Duilin en profita aussitôt pour

revenir sur lui à la charge. Gilrandir s'en sortit une fois encore aux prix de périlleux efforts.

Les lames de la schiavone et de l'esclavone s'entrechoquaient au rythme soutenu d'impacts sonores. Les duellistes commençaient à sentir leurs forces décliner. L'engagement se prolongeait et, bien qu'aucun des deux duellistes n'eût la prétention de s'en sortir vivant, tous deux s'affrontaient pour ne tuer que l'autre. Pour vaincre Gilrandir, il eut suffi à Duilin de baisser sa garde et de se laisser embrocher. Encore fallait-il que Gilrandir fût assez dupe pour accepter une telle manœuvre, car, dans ce cas, il aurait refusé de tuer son adversaire, préférant lui laisser la vie plutôt que perdre la sienne. Mais pour Duilin, il en allait tout autrement. Il s'agissait de voir mourir Gilrandir. Cependant, et quoique désirant ardemment sa mort, Duilin se faisait un honneur de la lui donner : il voulait gagner ce duel de sa propre main, obtenant la mort de son adversaire par supériorité et non par défaillance !

Duilin avait appris de son père Rhûmnil une botte secrète qu'il gardait précieusement en réserve, ne désirant en dévoiler la mortelle piqure qu'au moment solennel du coup de grâce. Gilrandir possédait bien, lui aussi, dans son escrime toute une panoplie de coups meurtriers, mais, devant survivre pour sauver sa sœur, il en retenait à chaque fois la feinte, laissant passer l'occasion pour parer à la place. Mais arriva l'inéluctable : Duilin s'engagea si bien que Gilrandir dut perpétrer une regrettable parade qui les mit tous les deux en fâcheuse posture. Les deux Immortels s'engagèrent dans une série de passes aussi dangereuses que savantes, face auxquelles la moindre concession eut signifié la mort. Bien malgré lui, Gilrandir s'était lancé dans un engagement total. Ce fut à ce

moment crucial que Duilin décida de porter son coup secret devant lequel son adversaire devait périr.

La schiavone glissa d'avant en arrière et l'esclavone de Gilrandir suivit ce mouvement, mais au lieu de l'accompagner jusqu'au bout comme Duilin l'y invitait, l'escrimeur retint sa lame pour attendre son adversaire. Gilrandir était tout heureux de s'être enfin dégagé lorsque Duilin poursuivit machinalement l'enchaînement de sa botte. Malheureusement pour lui, Gilrandir, au lieu de considérer la faute que lui concédait son adversaire et d'avancer, se désengagea en redéployant sa lame librement. Duilin s'y empala tristement, attiré sur elle en contre-attaque par sa propre feinte qui ne porta hélas pas comme elle aurait due. L'esclavone de Gilrandir traversa la poitrine de Duilin juste en dessous de son cœur. Les deux Immortels s'écroulèrent ensemble.

Duilin, qui était tombé face contre terre, chercha à ramasser son corps, mais vaincu par la douleur, il s'affala définitivement. Gilrandir, assis sur les talons, une main à terre le soutenant et l'autre sur l'endroit de sa blessure mystique, dans le souffle qui effaçait l'air de ses poumons, prononça ces derniers mots d'une tristesse infinie :

« Pardonne-moi, Alfée. Je ne peux plus te sauver. Pardonne-moi... »

Les yeux baignés de larmes, l'Immortel Gilrandir s'effondra lourdement. Le sang commençait à se répandre au sol pour marquer l'endroit d'une tache infecte et indélébile. Deux Immortels venaient, ô sacrilège, de se donner la mort.

La porte qui donnait sur la terrasse s'ouvrit alors. Ozgor le Borgne fit irruption dans la salle du duel, accompagné d'un autre homme qui lui ressemblait étrangement bien que plus

jeune, et que nous appellerons à cause de sa ressemblance Ozgor le Jeune.

« Passe-moi vite le lacrimarium, réclama Ozgor le Borgne. Il nous faut recueillir leurs larmes avant qu'elles ne tarissent ! »

Ozgor le Jeune sortit aussitôt une amphore miniature, taillée dans de l'albâtre, et la passa à son complice. Ozgor le Borgne plaça le lacrimarium sous l'œil encore mouillé de Gilrandir. Il en recueillit le précieux liquide. Sans perdre un instant, cette première opération effectuée, le voleur de larmes se précipita sur la dépouille du second Immortel. Il retourna vivement le cadavre pour en découvrir la figure. Horreur ! Duilin n'avait pas pleuré...

« Tu vas pleurer, espèce de salaud ! injuria Ozgor en giflant violemment la figure du cadavre. Tu vas nous faire une petite larme. Oh ! oui... »

Pour la plus grande satisfaction d'Ozgor le Borgne, une goutte de sang perla du coin de l'œil de l'Immortel. Elle fut délicatement ramassée sur sa joue pour être à son tour conservée dans la minuscule amphore en albâtre. Ozgor s'en félicita et reboucha précautionneusement le lacrimarium :

« Par les Huit Yeux d'Asphonesh le Bigleux, nous possédons les larmes de deux Immortels rebelles. Quelle bénédiction !

— Que faisons-nous des corps ? demanda Ozgor le Jeune.

— Il faut s'en débarrasser. D'ailleurs, ça ne devrait pas être trop difficile. Sur la Place de Marbre, on brûle encore les cadavres des morts de la bataille d'hier soir. On glissera discrètement ces deux-là parmi les autres, voilà tout. »

[RETOUR](#)

## CHAPITRE XII

### **La Bataille du pont de l'Impénitence**

Peu après midi, le dix neuvième jour du cycle indécis de M'Rak, une forte armée sortit de Kalinda pour aller vaincre, de l'autre côté de la forêt de Pimprenelle, les troupes d'Aquebanne, elles-mêmes parties de cette cité la veille. La prise de Kalinda ne signifiait pas la fin de la guerre, mais bien au contraire son extension. Les féodaux pensaient, en cette affaire, surprendre les soldats de Pel Hazelglance et les défaire devant le pont de l'Impénitence. Une armée des féodaux attendait de l'autre côté du pont qu'on lui ouvrît la voie du franchissement de l'Aspholos. Pour l'armée en provenance de Kalinda, c'était une priorité que d'ouvrir l'accès du pont à ce renfort.

L'armée sortie de Kalinda avait pour chef le comte Atken de Garch. L'armée qui attendait sur l'autre rive de l'Aspholos était commandée par le vicomte d'Umbrow.

La bannière taillée de gueule et de sinople au griffon d'or du comte de Garch paradait en tête des troupes. Leur chef avançant le premier, les soldats traversaient la forêt de Pimprenelle, formant une file très étirée le long du Chemin des Fougères. Sous le couvert des arbres dévêtus de l'inquiétante forêt, des officiers féodaux entamèrent en route une curieuse conversation. Parmi eux se trouvait le seigneur Gwirzz le Rouge qui, comme son nom l'indique, portait toujours sur lui des habits rouges ; il y avait également là le capitaine Oulag Brizor, une espèce de molosse brutal et vin-

dicatif, et le commandant des archers, Trëkin, un homme méchant que la guerre ne rendait franchement pas meilleur. Gwirzz prit le premier la parole après avoir fait venir à lui ses deux collègues :

« Mes amis, que penseriez-vous de faire aujourd'hui d'une pierre deux coups ?

— Qu'est-ce à dire ? répondit Oulag Brizor sur un ton bourru.

— Ce que je vous propose, précisa Gwirzz le Rouge, c'est d'éliminer dans la bataille le comte de Garch ! Réfléchissez, qui servons-nous ? Qui combattons-nous ?

— C'est vrai, maugréa Trëkin, nous seuls sommes les légitimes natifs du Pays des Fiefs. Nous n'avons pas à nous faire dicter notre conduite par des étrangers. Depuis que nous avons perdu la guerre en 3027, nos ennemis sont devenus nos chefs.

— Tout à fait exact, reconnut Gwirzz le Rouge. Le moment est venu de nous débarrasser de nos régisseurs, de les combattre comme s'ils n'avaient jamais cessé d'être dans le camp d'Aquebanne. Du reste, nous n'avons jamais eu de roi, nous avons toujours été souverains dans nos fiefs. Par quelle invraisemblance avons-nous pu tolérer qu'on nous fédère sous un seul et même pouvoir autoritaire ? Je suis mon propre maître dans mon propre fief. Qui m'interdira d'y vivre selon mes lois et mes coutumes ?

— Gwirzz, tu as entièrement raison. Seules la défaite et la puissance de leurs armes nous ont jusqu'alors obligés à vivre sous l'autorité d'un roi étranger. Mais si nous l'avons toléré, nous ne l'accepterons jamais sans être conscients de renier tout ce qui nous a créés : notre terre sauvage et mystérieuse, notre culture guerrière, dont nous avons docilement soumis l'exercice pour le mettre au service d'un roi, notre volonté de

défier la mort sans sourciller, notre familiarité avec les sorciers, et surtout notre soif insatiable et violente de liberté. Pour nous autres, liberté rimera toujours avec le mot fief !

— Trëkin, ce que tu viens de dire est la vérité vraie ! s'exclama Oulag Brizor. Je suis prêt à me battre pour reconquérir notre liberté. Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? Il aura fallu qu'ils nous réduisent à la plus infâme expression de nous-mêmes pour obtenir de nous une telle soumission. Nous allons le leur faire payer, et très cher !

— Ce que je vous propose, expliqua Gwirzz le Rouge, c'est d'agir avec méthode. Si nous regardons un peu les effectifs de l'armée dans laquelle nous sommes, nous pouvons dire qu'au moins la moitié des hommes sont originaires des Fiefs, tandis que l'autre moitié est constituée par nos envahisseurs et leurs hosts. Il serait très profitable de laisser tous ces gens d'Aquebanne s'entre-tuer allègrement sous nos yeux réjouis. Trëkin, Oulag, je vous invite à garder vos hommes le plus longtemps possible en réserve et de ne les jeter dans la fournaise de la bataille que lorsque ceux d'Aquebanne se seront largement saignés. Alors, nous leur rentrerons dedans indifféremment. Nous achèverons de les réconcilier dans une même mort. Qu'en dites-vous ?

— C'est ingénieux et peu coûteux, admit Trëkin. Les archers n'ayant pas à s'engager au corps à corps, je n'aurai pas de mal à retenir mes hommes loin du combat.

— Quant à moi, se demanda Oulag Brizor, je ne sais pas trop comment faire pour m'esquiver. Je forme normalement la première ligne d'attaque avec mes joueurs d'épée...

— Écoute, lui proposa Gwirzz le Rouge, fait comme moi, va rejoindre tes hommes et arrête-les sur le bord du Chemin des Fougères. Laisse-toi dépasser par le reste de l'armée, et

prends assez de retard pour ne pas être là au moment où le comte de Garch mettra en formation pour l'attaque sa ligne de bataille. Comme nous arriverons au pont de l'Impénitence en fin d'après-midi, il n'attendra pas ton renfort pour attaquer, préférant engager le combat le plus rapidement possible avant la tombée de la nuit. Tu as compris ce qu'il te reste à faire ?

— Ouais ! »

\*\*\*

Du sommet d'une des trois tours carrées du château des Braques, le vicomte de Windmoor, le général Pel Hazelglance et le capitaine Phartald observaient les mouvements de l'adversaire de l'autre côté de l'Aspholos.

« On dirait qu'ils se préparent à nous assaillir, fit remarquer le vicomte. Et pourtant, voilà déjà une heure qu'ils se sont rangés en formation de combat. Je ne comprends pas ce qu'ils attendent.

— À les voir, ils ont l'air sûr d'eux, insista Phartald. Quelque chose me chiffonne... Pourquoi ont-ils attendu la fin de la journée pour se déployer en vue d'un assaut contre le pont ? La nuit ne va pas tarder à tomber. Ils ne pensent tout de même pas pouvoir enlever la position en moins d'une heure ou deux. Ce n'est pas possible, ils doivent nous mépriser ou être fous.

— Cela m'étonnerait de la part du vicomte d'Umbrow. Voyez, ce sont ses armes, d'argent semé d'étoiles d'azur, que l'on distingue au centre de leur armada. Un seul homme peut prétendre se tenir sous cette bannière, et cet homme est un redoutable adversaire. Le vicomte d'Umbrow n'est pas

homme à se jeter dans la gueule du loup sans puissants atouts ni homme à mépriser les talents de son adversaire.

— Alors, je ne comprends plus rien, lâcha Phartald.

— En sommes, ils attendent, se contenta de rappeler Pel Hazelglance.

— C'est cela, ils attendent, répéta le vicomte. Ils attendent... mais quoi ? Ou plutôt, qui ? C'est évident, ils attendent quelqu'un ! »

Tout à coup, une sentinelle, qui scrutait l'horizon d'un tout autre côté que celui du pont, signala d'une voix puissante et pressante la présence d'une forte troupe armée venant de l'ouest. Les trois chefs installés au sommet de la tour se précipitèrent sur les créneaux pour observer le prodige :

« Par les Cornes de Daccrott ! jura Pel Hazelglance, que vois-je ?

— D'où sortent-ils ceux-là ? s'irrita Phartald.

— En effet, ils n'étaient pas prévus aux festivités, reconnut le vicomte. Encore que de l'autre côté du pont on semblait bien les attendre. Tout s'éclaire.

— Pas pour moi en tout cas, dit en roulant des yeux exorbités Pel Hazelglance. Quelle confusion que de voir l'ennemi jaillir dans son dos !

— Sont-ce des ennemis ? Il faudrait encore en être certain...

— Capitaine Phartald, je puis vous assurer que ce sont des féodaux. Je reconnais les couleurs du comte de Garch, taillées de gueule et de sinople au griffon d'or.

— Stoppons là le cours d'héraldique. Il faut vite se bouger le cul, grogna Phartald.

— Vous avez raison, admit le vicomte. Nous ne devons pas nous faire piéger dans le château, et ce d'autant plus que les

féodaux qui arrivent vont à coup sûr se jeter contre les défenseurs du pont pour en libérer l'accès. Leurs petits copains attendent impatiemment de l'autre côté.

— C'est bon, intervint résolument Pel Hazelglance, je pars les intercepter avec le gros de nos troupes. Capitaine Phartald, vous resterez en réserve avec la Garde d'honneur dans l'enceinte du château. Votre charge peut être décisive et nous ne devons pas en gâcher précipitamment l'engagement. Quand les choses deviendront très sérieuses, arrachez-nous la victoire. Quant à vous, Vicomte, avec les hommes qu'il vous reste, tenez le château. »

Aussitôt après avoir donné ses ordres, Pel Hazelglance dévala l'escalier de la tour où il se tenait, pour aller regrouper le plus rapidement possible ses troupes. Le jeune général s'empressa de dévaler avec ses soldats la pente qui, du château au pont de l'Impénitence, couvrait un espace ouvert d'au moins trois cent mètres.

« Il est courageux le petit, fit remarquer Phartald en observant manœuvrer le jeune général du haut de la tour.

— J'espère seulement qu'il aura le temps de ranger en ordre de bataille ses hommes. Il ne faudrait pas qu'il se fasse entreprendre en pareille pagaille. Le comte de Garch n'est pas un manchot, il va sans plus tarder escamoter le déploiement du général Pel Hazelglance. Si j'étais à la place du comte de Garch, je n'attendrais pas que l'adversaire ait eu le temps de former sa ligne de bataille ; j'enverrais tout de suite contre elle le gros de ma cavalerie. Les archers de Pel Hazelglance n'étant pas en place ni en mesure de cracher leurs traits, ce serait une audacieuse, mais fructueuse charge.

— Dites donc, rappela Phartald, n'oubliez pas dans quel camp vous vous battez ! Je n'aime vraiment pas votre manière

d'envisager les choses. Si vous avez définitivement rejoint un camp, que votre langage renonce à l'ambiguïté. Je vous en conjure, cessez ce petit jeu cynique ! »

Entre le château et le pont, couraient les soldats d'Aquebanne. Pel Hazelglance pressait les plus rapides de rejoindre au pas de course le départ de la muraille dressée sur le bord de l'Aspholos. Dans l'idée du général, il fallait à tout prix préserver la défense du pont de l'Impénitence. Si un rideau de troupes n'était pas tendu à temps pour protéger par l'arrière la redoute du pont, celle-ci risquait de tomber et de libérer l'accès à l'autre armée des féodaux, jusqu'alors contenue sur la rive opposée.

Contrairement à ce qu'exigeait une bataille rangée menée dans les règles de l'art, le combat débuta sans un seul tir d'archers. Pel Hazelglance, dressé sur ses étriers, ne cessait d'aller et venir le long de la ligne de ses troupes, dont il espérait voir en place à temps la formation face à l'arrivée de l'ennemi. Le jeune général criait de tout son cœur des ordres afin que chaque soldat se dépêchât. Mais, comme l'avait prévu le vicomte de Windmoor, le comte de Garch ne laissa pas de répit à son adversaire. Les gros sabots de la cavalerie des féodaux s'ébranlèrent au galop, couvrant du tremblement de leur charge irrésistible le champ de bataille. Pel Hazelglance vit surgir, les yeux déchirés d'angoisse, l'implacable cavalerie lourde. Aucun piquier n'était prêt, aucun archer n'avait encore bandé son arc, et tous couraient encore pour trouver leur place...

En cet instant dramatique, le jeune général se révéla d'une grande présence d'esprit. Réveillant la fougue de son cheval de la piqure de ses éperons, il se lança au galop, passant devant ses soldats en leur hurlant :

— Par la grâce du Ciel, couchez-vous ! Aplatissez-vous ! Laissez passer leurs chevaux ! Couchez-vous à terre ! Espacez-vous le plus possible ! Couchez-vous !

En tant que cavalier émérite, le jeune seigneur savait que les chevaux répugnaient à piétiner une masse à terre. « Leurs membres fragiles ne s'articulent pas de gauche à droite, mais seulement d'avant en arrière, s'expliqua-t-il à lui même comme pour ce convaincre que son ordre était le bon. Les chevaux ne rechignent pas à culbuter un obstacle de leur puissant buste, mais ils ne mettent pas leurs sabots au sol sur une surface incertaine. Dieu nous aide ! »

La cavalerie d'acier remontait vers la ligne fragile et désenchantée de l'infanterie d'Aquebanne. Couchés, les soldats sentaient le tremblement se répandre dans tout leur corps, montant à travers leurs membres comme une terrible menace. La cavalerie lourde des féodaux passa à travers un champ jonché de corps moissonnés sans que leur charge eût réellement semée la mort. Certains hommes de la piétaille eurent au dernier moment trop peur de rester exposés sous la course des chevaux, aussi, lâchant leurs armes, s'enfuirent-ils follement. Mais se fut pour périr, transpercés de dos. Fort heureusement, la plupart de leurs compagnons ne les imitèrent pas. Certes, quelques-uns d'entre eux furent effroyablement piétinés, là où ils s'étaient retrouvés trop concentrés au sol pour que les chevaux pussent glisser leurs pattes entre leurs corps. Finalement, la charge dépassa le réseau de ce chapelet humain pour continuer à courir dans le vide. Aussitôt, Pel Hazelglance, qui avait couché son cheval et qui s'était protégé contre lui, le releva et se remit en selle.

Ce qu'il constata ne dut pas le réjouir outre mesure : certes, il venait d'esquiver astucieusement le choc réputé dévastateur

d'une cavalerie furieusement lancée, mais il se retrouvait maintenant coincé entre ces mêmes cavaliers, qui toutefois lui tournaient encore le dos, et l'infanterie du comte de Garch qui, elle, était maintenant bel et bien rangée en bel et bon ordre pour la bataille ! Que faire ?

Sans plus d'hésitation qu'auparavant, le général Pel Hazelglance passa derrière le maigre et long rideau de ses troupes. Encore fallait-il qu'il distinguât de quel côté de sa ligne il mettrait son devant de son arrière ? Le choix était cruel et redoutable. Devait-on pour autant accepter de se laisser prendre en tenaille ? Non !

Sans hésiter, comme il a déjà été dit, le jeune général traversa ses troupes et fit avancer son cheval dans la direction de la cavalerie ennemie, hurlant à s'arracher les poumons :

« Chargez ! »

La cavalerie des féodaux continuait de pénétrer de son lourd galop la terre enneigée, la soulevant et la retournant de mottes noires. Les cavaliers commençaient toutefois à tirer sur les rênes de leurs montures, dont les mors, tendus dans la gueule des bêtes, calmaient peu à peu l'ardeur. Cependant, la belle cavalerie, trop emportée par son élan et trop absorbée par le redéploiement de sa course, ne vit pas immédiatement la piétaille adverse oser remonter furieusement en courant dans son dos. Pel Hazelglance, à cheval, en tête, conduisait cette contre-attaque peu académique. Mais au fait, qu'est-ce que la guerre a à voir avec les traités de tactique militaire ? Car, comme l'a dit l'historien Ténaris de Pior : « À la guerre, c'est plus souvent sur l'occasion que sur la discipline qu'il faut compter . Allons bon ! »

Pel Hazelglance, enivré par son audace, pensait pouvoir atteindre les cavaliers avant qu'ils aient eu le temps de se

retourner face à ses soldats, ou tout au moins espérait-il que leur nouvelle charge ne prît point trop de vigueur, manquant de distance sur le terrain pour développer un choc d'ampleur. À la suite de leur chef, les soldats d'Aquebanne allongèrent le pas, puis se mirent à courir carrément...

Cependant, tandis que Pel Hazelglance couvrait l'écart qui le séparait encore de la masse de la cavalerie ennemie sur les talons de laquelle son infanterie cavalait, le comte de Garch n'hésita pas, lui-même, à lancer ses fantassins. Ne lui tournait-on pas honteusement le dos ? Faute d'avoir accepté de s'étreindre dès le premier mouvement, les adversaires se poursuivaient dès lors mutuellement, recherchant impatiemment le contact.

De son observatoire, perché en haut d'une des tours du château des Braques, le capitaine Phartald trépignait d'excitation :

« Mais que fait ce jeune coq ? Par Nakriss, il a perdu le goût du bon sens : le voilà qui s'en va galoper après la cavalerie des féodaux ! Mais qui va couvrir ses propres arrières ? Qui va protéger la redoute du pont ? Juste ciel ! voilà que s'ébranle le reste de l'armée ennemie...

— Je crois, mon cher, confia le vicomte sur un ton dégagé, qu'il va vous falloir donner votre cavalerie.

— C'est bon, j'y vais. La Garde d'honneur va intercepter leur piétaille.

— Faites vite ! Le comte de Garch vient de faire obliquer ses troupes en direction du pont de l'Impénitence. C'est là sa priorité, rappelez-vous. C'est également la nôtre. Pour le moment, nous bloquons à moindres frais de l'autre côté de la rivière une bonne partie de l'ennemi...

— Je sais ! Ce n'est pas la peine de m'énerver avec ça, la situation est déjà assez tendue comme cela ! Puisque je vous

dis que j'y vais ! Et pas d'entourloupette ! Ce n'est pas par hasard que ce maudit pont s'appelle le pont de l'Impénitence ! Tenez-vous le pour dit, je garde un œil sur vous...

— Regardez plutôt où vous allez charger. Croyez-moi, vous aurez besoin de vos deux yeux. Ne vous privez pas de toute votre concentration. Et puis, n'ayez crainte, je suis au maître.

— Lequel ? demanda ironiquement Phartald tout en prenant congé du vicomte.

— Ne faites pas l'enfant, vous savez très bien de quel roi il s'agit.

— Dans votre cas, justement pas ! » cria le capitaine tout en descendant l'escalier de la tour.

Dehors, la mêlée venait de s'engager entre les cavaliers des féodaux et l'infanterie de Pel Hazelglance. Les chevaliers, lourdement harnachés et peu mobiles, privés de l'élan de leurs chevaux, eurent à peine le temps de tourner bride. Ils furent, dans l'inconfortable position d'un piétinement les rendant vulnérables, accrochés par l'essaim de la piétaille. Leurs lourdes armes se retrouvèrent frappées d'inutilité. Les fantassins, tels des frelons agiles, harcelaient de leurs dards les puissantes cuirasses par leurs défauts. Les uns agrippaient les longues lances fixées aux crochets des armures des chevaliers, s'y suspendant pour faire basculer son porteur, d'autres, lâchement, mais efficacement, pour désarçonner leurs impressionnants adversaires, frappaient leurs montures, poignardant le garrot, mutilant la robe au passage. Ce n'était pas beau à voir, mais terriblement efficace.

Une fois à terre, engoncés dans leurs épaisses pièces d'armure, les cavaliers voyaient avec effroi des hommes se précipiter sur eux et les travailler au corps de la lame effilée

de leurs dagues. Les *miséricordes* cherchaient à s’immiscer à travers les méandres de l’armure pour enfin atteindre une chair, non plus tissée de métal, mais gorgée de sang. Le spectacle horrible du décorticage des corps sous les armures se poursuivait méthodiquement tandis que l’armée du comte de Garch remontait vivement au secours de sa cavalerie.

Ce fut à ce moment-là que Phartald fit irruption du château des Braques, suivi par les cinquante cavaliers de la Garde d’honneur, armés de leurs fameuses lances en rinuleq. Les gardes d’honneur portaient des hauberts et de bons écus étincelants sans armoiries ni aucun autre signe distinctif que le métal nu. Telle apparaissait cette troupe d’élite, aussi sobre que redoutable. Le sort offrait à Phartald de pouvoir charger dans les mêmes conditions que celles qui, quinze années plus tôt, avaient donné la victoire à Aquebanne. Fort de ce glorieux souvenir, le capitaine crut au fond de lui-même que la bataille de ce jour allait tourner à l’avantage du parti qu’il défendait.

Jugeant d’un coup d’œil la situation, Phartald décida, malgré les insistantes mises en garde du vicomte, de secourir Pel Hazelglance plutôt que de repousser les féodaux qui s’engageaient pour prendre à revers la redoute du pont. Ceux-là étaient trop loin et trop avancés pour qu’on y changeât quoi que ce fût dans l’immédiat. De plus, pour bénéficier de l’avantage de la surprise, il fallait au plus vite, donc au plus près, tomber sur le flanc de l’adversaire.

Le comte de Garch avait lancé ses hommes en deux colonnes, l’une courant à la rencontre de la mêlée qui opposait Pel Hazelglance à la cavalerie, et l’autre attaquant les défenseurs du pont, privés de couverture sur leurs arrières.

La Garde d’honneur dévala la pente pour intercepter la première colonne. Profitant du dénivelé et cueillant l’infanterie

ennemie de flanc, le choc de la charge porta un rude coup. La colonne fut transpercée, ensanglantée et son ordonnance rompue. Elle s'effila, et même en une de ses parties se défila-t-elle. Les lances en rinuleq cueillirent leurs proies au passage dans une cacophonie de cris de rage et de douleur. Les gardes d'honneur expérimentés prirent bien soin, une fois passé l'instant extrêmement violent de l'impact, de lâcher ensuite la hampe de la lance pour la laisser se dégager d'elle-même, retenue à leur poignet par le lacet de cuir des dragonnes. Figgil, qui malheureusement ne possédait pas entièrement ce réflexe, laissa plus que de rigueur traîner sa main fermement accrochée au bois de l'arme. Le fer de sa lance se planta si violemment dans l'adversaire qu'il avait visé, qu'elle le transperça de part en part et alla se ficher dans le sol. Le coup était trop oblique ! Ce ne fut pas le rinuleq qui cassa, son incroyable résistance n'ayant plus à être prouvée, mais le poignet du jeune kadaréen. L'articulation de la main était brisée, si bien qu'elle se déboîta tout de suite après en glissant hors de la dragonne. Un peu plus le cavalier eut été écartelé entre la direction de la course que poursuivait son cheval et son membre resté prisonnier dans la dragonne de la lance retenue en terre. Figgil fut emporté par sa monture alors qu'il ressentait la douleur à en hurler. « Surtout, se secoua-t-il, je ne dois pas m'évanouir. Autrement je suis perdu ! » Il traversa dans le défilement frénétique d'un monde de souffrances, de cris, de sang et de regards exorbités, la scène du combat de la charge de la Garde d'honneur. Dans ses yeux, la guerre n'était plus qu'horreur, démence et souffrances.

La charge venait de dévorer complètement la tête de la colonne d'infanterie. Phartald observa avec satisfaction que

les féodaux qui la composaient n'inquiéteraient plus Pel Hazelglance.

Cependant, du côté du pont de l'Impénitence, les opérations ne tournaient pas à l'avantage des soldats d'Aquebanne. Sous la bannière taillée de gueule et de sinople au griffon d'or du comte de Garch, les féodaux enlevaient par l'arrière les défenses non réversibles qui gardaient l'accès du pont.

Le système défensif du pont de l'Impénitence était composé par une redoute forte de deux herses, de chaque côté de laquelle avait été dressée une muraille couvrant sur trente mètres la rive de l'Aspholos.

Le vicomte de Windmoor avait placé sur les remparts et derrière les créneaux de la casemate deux compagnies d'archers. Mais, dans la situation qui les pressait alors, ils ne purent arrêter de leurs traits tout à la fois l'assaut du vicomte d'Umbrow par le pont et l'attaque par l'arrière des troupes du comte de Garch. Les archers du vicomte de Windmoor n'eurent pas le loisir de tirer tranquillement beaucoup de flèches, succombant sous le nombre des assaillants, leurs carquois encore pleins. Sur les remparts, les archers furent rapidement effacés. Escaladant les échelles de bois qui permettaient par derrière aux défenseurs de venir prendre leur poste sur la muraille, les féodaux se rendirent maîtres de l'ouvrage défensif. Dans le camp d'Aquebanne, il était flagrant qu'on n'avait jamais pensé que les défenses du pont pussent être tournées.

Les deux herses qui fermaient l'issue du pont furent levées et la masse des féodaux, jusqu'alors restée sur l'autre rive, commença à déverser son flot d'hommes casqués, cuirassés et bien armés sur le champ de bataille. Sous la voûte de la redoute aux herses tout juste soulevées, dans la cohue et dans le bruit des cris de victoire, l'étendard d'argent semé d'étoiles

d'azur du vicomte d'Umbrow rejoignit la bannière taillée de gueule et de sinople au griffon d'or du comte de Garch. La rencontre des deux seigneurs de guerre fut accueillie avec enthousiasme par leurs soldats qui, oubliant presque l'enjeu de la bataille, se donnaient l'accolade, s'étreignaient et s'enlaçaient de joie.

Sur la casemate, on se battait encore, et des remparts tombaient les corps des défenseurs vaincus, emportés dans les eaux glacées et rapides de l'Aspholos. Le comte de Garch salua son homologue guerrier, puis il l'invita à déployer au plus vite ses hommes de l'autre côté de la rivière, afin que leurs deux corps de bataille ne formassent plus qu'une seule et même armée.

De loin, dressé sur son cheval de guerre blanc, le capitaine Phartald se rendit compte de la prise du pont. Le souvenir de la première bataille du pont de l'Impénitence imposa avec éclat à son esprit sa réminiscence. Dans une pareille circonstance, le Grand Mordril n'avait pas hésité à charger pour reprendre le pont et le tenir ensuite jusqu'à la mort. Ferait-il de même ? Seulement voilà, le capitaine vit aussi la colonne d'infanterie qu'il venait de traverser, commencer à se reformer. Tournant la tête, il vit encore que Pel Hazelglance était toujours aux prises avec la cavalerie ennemie. Que faire ? Les gardes d'honneur finissaient de se regrouper autour de leur capitaine. Phartald, voyant le regard de ses hommes se poser sur lui, l'interrogeant silencieusement, redressa fièrement la tête comme s'il avait déjà résolument décidé de ce qu'il allait entreprendre. Jugeant que l'hésitation ruinerait la détermination des gardes d'honneur, Phartald leur désigna avec fermeté le nouvel objectif qu'ils devraient atteindre ensemble. Son doigt pointait sans ambiguïté possible dans la direction du

pont de l'Impénitence. Les cavaliers resserrèrent aussitôt leurs écus contre leur flanc et ramenèrent devant eux leurs lances noires en rinuleq, aux pennons ensanglantés. Le long de la ligne des gardes d'honneurs, on ne voyait émerger du métal que des regards aussi terrifiants que terrifiés. Derrière le masque d'acier qui couvrait les visages, l'angoisse culminait pour rejaillir follement par les yeux. Enfin, la tension ayant atteint son paroxysme, l'ordre de charger fut donné, mot magique et libérateur entre tous ! Les cavaliers bondirent à l'assaut...

Au niveau du pont, à la vue de la charge des gardes d'honneur, le comte de Garch hurla que des piquiers s'interposassent immédiatement face à eux. Mais dans le désordre des retrouvailles des deux bannières, les soldats s'étaient perdus en vaines et dangereuses effusions. Devant la menace de la charge de cavalerie, l'essaim des féodaux courut sur lui même. Au laissé aller succéda la panique. Les lances en rinuleq plongèrent dans la masse des corps glissant les uns contre les autres pour s'enfuir et frappèrent de tout leur poids, crevant cuirasses et boucliers, ouvrant d'affreuses plaies et semant abondamment la mort. Les féodaux furent culbutés et se mirent à grouiller, vivants sur les morts et morts sur les vivants, comme dans une ruche renversée.

Tout à coup, surgissant de l'amoncellement des morts, des blessés et des survivants terrorisés, le comte de Garch brandit sa bannière qui, sous la charge, avait un instant été jetée à terre et piétinée. Le visage ensanglanté, Atken de Garch venait de se redresser. Il hurlait comme un dément à ses hommes l'ordre de se reformer !

De son côté, Pel Hazelg lance arrachait à leur ignoble et vile besogne de mise à mort des chevaliers féodaux une partie de

ses hommes. Il fallait de toute urgence les jeter contre la deuxième colonne ennemie qui progressait à nouveau sur eux. Des archers entreprirent enfin de bander leurs arcs et d'autres soldats encore abandonnèrent leurs dagues pour retrouver les armes lourdes dont ils s'étaient jusqu'à présent passés. Ce fut dans la plus grande confusion que les deux infanteries se touchèrent enfin. Le choc tourna cependant à l'avantage des féodaux qui, formés en une puissante colonne, enfoncèrent, comme un coin, sur une de ses portions, le cordon des troupes d'Aquebanne. La colonne se déploya ensuite en formant un cône et la ligne de bataille se développa en deux ailes, les combats s'y éparpillant au fur et à mesure que le mouvement de l'attaque s'allongeait. Les troupes d'Aquebanne étaient définitivement coupées en deux, et leur chef, Pel Hazelglance, se retrouvait séparé d'une partie d'entre elles. L'ennemi avait crevé leur ligne et surgissait maintenant sur elle par-derrière. Le jeune général, qui s'était tenu un peu sur la gauche, pas très loin de l'endroit où avait percé la pointe de la colonne ennemie formée en fer de lance, ordonna un redéploiement immédiat des soldats qui se tenaient encore à ses côtés. À son signal, des sonneries de cor qui ordonnaient le repli retentirent, couvrant de leurs notes stridentes le fracas des armes. Pel Hazelglance, tout comme au début de la bataille, perché sur son destrier, remarquable à sa superbe robe alezan, s'exposait à la vue de tous pour être suivi de ses hommes dans son mouvement. Plusieurs flèches volèrent aussitôt dans sa direction, dont l'une d'elles traversa sa cubitière, pétrifiant son bras droit en position repliée ! Sans sourciller, le jeune général plaça, à l'aide de son autre main, son bras meurtri dans une attitude impérieuse, le poing ancré dans la hanche et le coude saillant délicacé de sa flèche. Les soldats d'Aquebanne, présents sur

cette aile, reconnurent leur général et le suivirent, décrochant du combat pour recomposer tout autrement par leur mouvement de repli l'aspect de l'engagement. Pel Hazelglance continuait de chevaucher lentement près d'eux pour leur signifier ce qu'il attendait d'eux :

« Décrochez sur votre droite. Reformez-vous parallèlement à la rivière. Vite ! Décrochez ! Reformez-vous rapidement dos à la rivière ! Dos à la rivière ! »

Son outrageante attitude de défi attira sur lui à nouveau l'attention des archers adverses. Son charisme lui valut d'essayer de nombreux autres tirs. Mais, cette fois, ses soldats s'empresèrent de couvrir son passage, hissant leurs boucliers jusqu'à lui. Les archers, frustrés, faute d'atteindre le chef, punirent ceux qui le protégeaient en visant plus bas ; ce furent alors les corps des soldats offrant à leur général l'abri de leurs écus qui tombèrent, foudroyés à sa place. En à peine une demi-heure de combat, Pel Hazelglance avait conquis l'admiration de ses hommes. Ils étaient maintenant prêts à mourir sur son ordre parce qu'ils ne doutaient plus de la victoire avec lui à leur tête.

En donnant ainsi de sa personne, Pel Hazelglance parvint à regrouper tous les soldats qui s'étaient trouvés sur la gauche de l'attaque en fer de lance des féodaux, ainsi que tous ceux qui n'avaient pas pu rejoindre à temps le premier choc, encore occupés à dépecer les cavaliers ennemis. Une fois de plus depuis le début de la bataille, le front des combats changeait. Les gens d'Aquebanne que les féodaux avait failli tourner formaient maintenant une nouvelle ligne impeccable. Après avoir pivoté à angle droit par rapport à l'axe de leur position initiale au moment de l'attaque adverse, les soldats d'Aquebanne étaient disposés à livrer un nouveau combat.

Pour tout dire, les féodaux se retrouvaient dos au château des Braques, et Pel Hazelglance, qui leur faisait face avec ses soldats, avait la rivière Aspholos derrière lui.

L'autre aile des gens d'Aquebanne, que Pel Hazelglance n'avait pas pu rallier, se déroba du mieux qu'elle put vers le château des Braques. Du haut de sa tour, le vicomte de Windmoor comprit alors qu'il était temps de faire une sortie. Il regroupa à l'emporte-pièce la garnison et déboula, pêle-mêle, avec ses hommes de l'enceinte de pierres. Sous son gonfalon gironné d'or et d'azur, le vicomte recueillit dans ses rangs l'aile en fuite de l'armée de Pel Hazelglance. Ce fut à ce moment-là que Figgil, blême, dépossédé de ses forces par la douleur, avachi sur l'encolure de sa monture, toucha un rivage ami. Dans le flottement de son regard brouillé, il remarqua les rayons dorés et bleutés du drapeau. Il s'avança vers cet emblème salutaire et chavira, absorbé dans le tournoisement de la spirale des couleurs...

Au niveau du pont, le comte de Garch, plein de hargne, cherchait à raviver la flamme de ses compagnons d'armes. Pour lui, la bataille était loin d'être perdue, mais encore fallait-il permettre aux soldats du vicomte d'Umbrow de déboucher et de prendre position.

Face aux féodaux, devant le pont, de quelle quantité d'hommes disposait l'adversaire ? À bien y regarder, il n'y avait là que les cinquante lances des gardes d'honneur pour tenter d'endiguer la marée s'écoulant du pont. Le comte de Garch le savait fort bien, aussi enrageait-il en voyant la charge des Kadaréens semer pareil désordre parmi ses troupes et retarder d'autant leur déploiement sur l'autre rive.

Après un premier et violent passage, les gardes d'honneur n'allaient pas tarder à lancer une nouvelle charge. Pour leur

première attaque, ils avaient longé la rive et les murailles de l'Aspholos. Pour leur seconde attaque, ils allaient faire de même, mais en sens inverse. Le comte de Garch, le cuir chevelu fendu, couvrant son visage d'un rideau de sang, hurlait à ses frères d'armes qu'ils ne laissassent point les cavaliers ennemis les enfoncer impunément. Le comte faisait peur à voir. Sa cuirasse, damasquinée au fil d'or et recouverte de nielle, ruisselait d'hémoglobine. Les dentelles de ses manches, devenues écarlates, collaient à ses mains, l'épée lui en glissant presque. À sa vue, les féodaux l'entourant, déjà hagards, ne furent pas rassérénés. Pour le coup, leur chef ressemblait à un zombie !

« Bande de lâches, préférez-vous mourir de ma main ! » les menaça le comte.

Frappant les récalcitrants du plat de son épée, en empoignant même un par le cou, il les forçait à se placer en une ligne pour recevoir la nouvelle charge des gardes d'honneur qui s'approchaient au galop. Tant bien que mal, quelques piques et lances pointèrent fébrilement face au déferlement furieux des cavaliers kadaréens. Le choc fut monstrueux. Des chevaux s'empalèrent et roulèrent sur les défenseurs, désarçonnant et projetant leurs cavaliers. Mais la plupart des gardes d'honneur franchirent le seuil fatidique de la haie hérissée de pointes dressées face à eux, fauchant tous ceux qui se présentèrent démunis sous leurs lances en rinuleq. De leurs puissants bustes, les chevaux culbutèrent également les plus farouches ou les plus terrifiés des défenseurs qui ne s'étaient pas esquivés. Quant à ceux des cavaliers qui avaient été vidés de leurs selles, ils durent subir, isolés au milieu de la masse ennemie, les tourments d'une mise à mort cruelle. On les acheva sans pitié.

Cette fois-ci, le comte de Garch était grièvement blessé : une lance avait perforé son épaule, lui détachant presque le bras du reste du corps. On le conduisit à l'écart vers la redoute, où il fut adossé contre un mur.

La Garde d'honneur était à nouveau parvenue à traverser la ligne ennemie et à jeter la panique parmi ses rangs. Phartald, l'impact de la charge passé, conduisit les cavaliers dans la direction des troupes qu'était en train de regrouper Pel Hazelglance. La Garde d'honneur parvint à la hauteur du général et son capitaine l'apostropha :

« Général Pel Hazelglance, je suis heureux de vous revoir ! C'est une réelle aubaine que vous ayez réussi à vous dégager. Nous allons pouvoir ensemble attaquer les féodaux qui tentent de franchir le pont et les refouler de l'autre côté de la rivière. Nous n'avons pas une seconde à perdre ! Les deux charges de mes gars les ont ébranlés. Il ne reste plus qu'à leur porter le coup de grâce. Après quoi, une partie de vos hommes pourra réoccuper les défenses du pont. Me suivez-vous ?

— Non, Capitaine. Je ne puis abandonner la moitié de mes hommes à une mort certaine. Voyez, les féodaux sont en train de les encercler et de les massacrer. Je m'en vais les secourir...

— Ne faites pas cela ! L'ennemi sera bientôt, avec toutes ses troupes au grand complet, passé sur notre rive. Alors la bataille sera perdue ! Ne vous trompez pas d'objectif : la priorité est au pont !

— Regardez ! le vicomte de Windmoor vient de sortir du château des Braques... Oui ! Il s'apprête à attaquer.

— C'est vrai ! Là-bas les choses vont s'équilibrer : le reste de vos hommes est sauvé. Maintenant, suivez-moi.

— Non ! Allons écraser les féodaux qui se tiennent sous le château. Ils doivent faire face à l'arrivée du vicomte de Windmoor et nous tournent le dos. Nous tenons là une réelle occasion de les anéantir.

— Et tous ceux du pont, s'irrita Phartald, les oubliez-vous ?

— Capitaine, couvrez mes propres arrières, je m'en vais prendre à revers l'ennemi que le vicomte de Windmoor s'apprête lui aussi à engager. »

Phartald, écoeuré, fit tourner bride à sa monture, et, le regard pénétrant le champ de bataille, il haussa les épaules.

Le vicomte d'Umbrow avait remplacé le comte de Garch à la tête des féodaux. À la suite de son étendard d'argent semé d'étoiles d'azur, la soldatesque débouchait sur l'autre rive pour en prendre possession, recouvrant de ses pas empressés le terrain laissé libre.

Le capitaine des gardes d'honneur ne put qu'observer, impuissant, la manœuvre de l'ennemi, blâmant le mauvais choix du jeune général :

« Maintenant, il va falloir se farcir tous ceux-là en plus ! Avec un peu d'anticipation, ce déferlement aurait pu être repoussé à moindres frais. Mais voilà, l'erreur est commise et l'issue heureuse de la bataille compromise. Qu'au moins Nakriss nous épargne la honte d'une défaite trop cuisante. »

L'abattement de leur chef se communiqua rapidement à chacun des gardes d'honneur. Le moral chancelant, les cavaliers demeurèrent immobiles, le regard flottant sur la ligne de bataille ennemie en train de se mettre en position. Bientôt, ils auraient à se battre en infériorité numérique contre un adversaire disposé à les recevoir. Mais, déjà, Phartald avait renoncé à pousser une nouvelle charge.

« À quoi bon sacrifier des vies inutilement ? La cavalerie se contentera de couvrir Pel Hazelglance », décida sous le masque d'acier de son casque le capitaine des gardes d'honneur. L'heure de la retraite a sonné pour Aquebanne...

Pel Hazelglance, quant à lui, ne partageait pas du tout cette vue pessimiste. Surgissant avec ses troupes reformées dans le dos des féodaux qui se battaient sous les murs du château des Braques, il entreprit d'écraser totalement cette colonne ennemie isolée. Le choc fut, comme toujours, violent, les hommes se battant comme des diables pour toucher l'adversaire avant que celui-ci n'y parvienne lui-même le premier. Au moment de l'impact, les bras se tendaient, armés de prothèses métalliques, raccourcissant la distance qui séparait les corps les uns des autres pour donner la mort. Il fallait esquiver le premier coup de l'adversaire ou porter le sien le premier. Il ne pouvait y avoir là ni hésitation ni remords. Ce n'était plus qu'instinct sauvage et méthode de combat mécanique. Les armes d'hast frappaient les premières, portées à bout de bras en avant de plusieurs mètres, mais une fois fichées dans les corps empalés, leurs porteurs subissaient les coups de taille d'hommes ayant réussi à se faufiler entre les lances. Le combat, pour stérile qu'il parût sous cette forme de jeu de massacre, tourna cependant à l'avantage des troupes d'Aquebanne. Le vicomte de Windmoor n'hésita pas non plus à charger et à peser de tout son poids sur l'ennemi au moment exact où Pel Hazelglance l'entreprenait par-derrière. Coincés entre deux assaillants, ne pouvant se retourner contre l'un et l'autre tout à la fois, les féodaux succombèrent sous le nombre dans la position piégée de ce terrible encerclement.

Sous un gonfalon gironné d'or et d'azur, le général Pel Hazelglance retrouva le vicomte de Windmoor. Les deux

hommes se saluèrent puis échangèrent avec satisfaction leurs impressions :

« Général, redoutable manœuvre que celle par laquelle vous venez de nous débarrasser de l'adversaire.

— On n'est, je crois, jamais assez nombreux pour défaire un ennemi. J'ai souhaité éliminer ceux qui menaçaient les nôtres devant le château plutôt que d'entreprendre ceux qui arrivent par le pont.

— C'est une erreur, fit remarquer avec politesse le vicomte, mais je dois, cependant, vous remercier de m'avoir prêté main-forte.

— Nous avons tout le loisir de nous reprendre pour faire face à ceux qui voudraient encore nous combattre.

— Ne surestimez pas la capacité de vos hommes. Ils ont déjà eu fort à faire. Ils doivent être épuisés...

— Ils ont foi en moi, rétorqua le jeune général, et par Mizz Bar, Stort et Rulian, je leur donnerai la victoire !

— J'aimerais bien voir ça », confia le vicomte.

Pel Hazelglance entreprit aussitôt de redéployer ses troupes pour les former sur une ligne de trois cents mètres de long, s'étirant des portes du château des Braques jusqu'au bord de la rivière Aspholos. Au même moment, le vicomte d'Umbrow disposait les siennes du pont de l'Impénitence jusqu'à la plate-forme du même château...

La bataille semblait devoir recommencer, et, curieusement, elle reprenait comme elle avait débuté. Aussi pressé qu'une heure auparavant, le jeune général faisait courir ses troupes afin qu'elles se déploient le plus vite possible en une belle et ferme ligne bien ordonnée. Mais cette fois, l'adversaire lui laissait le temps d'opérer la manœuvre, lui-même absorbé par l'ordonnance d'un tel mouvement. Rapidement, deux lignes,

hérissées d'armes et recouvertes de boucliers, se firent face. C'était comme si une nouvelle occasion avait été accordée aux généraux en chef de livrer une bataille plus académique.

Pel Hazelglance ordonna aux archers qui lui restaient de se regrouper pour harceler la ligne adverse de leurs traits. En face, le vicomte d'Umbrow donnait le même ordre, avec toutefois l'avantage d'en compter davantage de son côté.

De part et d'autre, on cherchait à grignoter les effectifs du camp opposé. Bandant leurs arcs de toutes leurs forces, les archers décochèrent une pluie meurtrière. Sillonnant le ciel gris, le striant de leurs fuseaux noirs, les flèches retombèrent presque à la verticale. Elles se fichèrent en grand nombre inefficacement dans le bois des boucliers ou dans le sol enneigé, mais certaines trouvèrent un espace où se glisser pour heurter de la chair. L'opération fut renouvelée, pétrifiant la ligne de chaque camp derrière la couverture des boucliers, formés bords contre bords en un mur. La grêle des flèches crépita sur les surfaces de métal et de bois. Quelques malheureux soldats tombèrent encore.

C'était ainsi que devait débiter une bataille selon des règles académiques. D'après la classification de l'historien militaire Ténaris de Pior, il s'agissait dorénavant d'une "bataille rangée à choc frontal".

Mais, pour le moment, aucun des deux camps ne semblait assez confiant pour prendre l'initiative de l'assaut. Peut-être attendait-on que les archers eussent épuisé les traits qui garnissaient leurs carquois ? Ainsi, une énième volée de flèches fut lâchée des deux lignes arrêtées, croisant ses traits dans le ciel avant de retomber drue. Quelques hommes furent encore mutilés. Les boucliers commençaient à être richement décorés.

Entre les deux lignes adverses, on pouvait alors compter une petite centaine de mètres. Le glacis enneigé les séparant brillait dans la lumière blafarde des Trois Lunes pendulaires. Quel douteux coup du sort M'Rak préparait-il encore ?

Du château des Braques, une estafette sortit, remontant la ligne de bataille d'Aquebanne pour y rejoindre le vicomte de Windmoor, le général Pel Hazelglance et le capitaine Phartald.

« Mes Seigneurs, une nouvelle armée arrive de l'ouest, signala l'estafette.

— Sont-ils des nôtres ? Voulut aussitôt savoir Pel Hazelglance.

— Ils n'ont point d'étendard, général.

— Par les saintes reliques de Nabbalar ! s'énerva Phartald. Encore des ennuis en perspective... Et moi qui les trouvais déjà trop nombreux face à nous, voilà que d'autres encore viennent renforcer leur ligne. Si ça continue, on devra bientôt se battre à un contre trois !

— Pas si vite, capitaine, suggéra le vicomte, ils sont peut-être des nôtres.

— Cela dépend, encore une fois, fit remarquer avec mépris le capitaine, du camp dans lequel vous avez décidé de vous battre.

— Je vous l'ai déjà fait savoir, répondit patiemment le vicomte. Mais j'insiste, rien ne nous confirme que ce renfort qui arrive ne soit point pour nous.

— Par les huit yeux d'Asphonesh le Bigleux, ça se verrait aux réactions de ceux qui nous font face ! Leur ligne demeure imperturbable. C'est bien qu'ils ne s'inquiètent pas de voir un hypothétique ennemi avancer sur eux dans leur dos.

— Peut-être ne les ont-ils pas encore vus ?

— Ne soyez pas idiots ! Asphonesh en personne y verrait clair en cette affaire. Nos ennemis sont maintenant doublement plus nombreux et peut-être même pire, triplement. Général, le mieux serait de refuser la bataille et de battre en retraite.

— Que voulez-vous que nous fassions ? constata Pel Hazelglance. Nous n'allons pas nous laisser enfermer dans le château des Braques. Et puis, pour nous replier, il nous faut emprunter le Chemin des Fougères à travers la forêt de Pimprenelle. Je ne vous rappellerai pas que l'ennemi barre notre unique voie de retraite...

— Il nous faut donc nous battre jusqu'à la mort, déclara le vicomte de Windmoor.

— Cela vous arrange plutôt, riposta Phartald. Vous n'avez pour seule préoccupation que celle de laver votre honneur bafoué. Vous vous moquez éperdument de savoir si Aquebanne survivra à cette bataille, pourvu que le nom de Windmoor soit racheté, entre tous ceux qui ont trahi, par un bain de sang purificateur. Je vous interdis, entendez-vous, de chercher la dignité que vous avez perdue en un combat suicidaire ! Nous devons survivre pour livrer dans de meilleures conditions, un autre jour, une bataille victorieuse. Manœuvrons pour tourner leur aile droite en nous appuyant sur le château des Braques. Nous essayerons de la sorte de leur échapper en rejoignant le Chemin des Fougères.

— Croyez-vous qu'ils ne nous craignent pas, également ? rappela Pel Hazelglance.

— Vu leur nombre, certainement pas autant que nous ! J'en ai livré des batailles, et celle-là est des plus mauvais augures. J'ai assez combattu pour qu'on ne me traite pas non plus

aujourd'hui de lâche. Il faut se résoudre à se dérober. M'entendez-vous, général !

— J'ai une confiance inébranlable en ma bonne étoile, répondit Pel Hazelglance, imperturbable.

— Mais où voyez-vous une bonne étoile ? Il n'y a là que trois lunes hideuses et moqueuses, pour lesquelles le sang aura toujours la même couleur. M'Rak n'a jamais choisi de camp, le contraire se saurait !

— Capitaine, je suis décidé : nous écraserons les féodaux avant que le jour ne se couche ! »

Tout à la fois courroucé et dégoûté, Phartald quitta le jeune général pour rejoindre la Garde d'honneur. Entre ses dents, il maugréa :

« Espèce de petit coq ! Le succès lui aura monté à la cervelle. Éphémère... éphémère est la gloire. On va tous crever pour lui en fournir la preuve. Tu seras bientôt un inconsolable petit con, petit con ! »

Sur l'étendue du champ de bataille, beaucoup d'hommes étaient déjà tombés... Des flaques de sang chaud creusaient la surface de la neige. De nombreux blessés gémissaient, impotents, ou se traînaient pour trouver de l'aide. Les plus valides secouraient les plus mal en point et les conduisaient à l'abri des murs du château des Braques. Mais la plupart des blessés gisaient toujours, paralysés par la douleur, éparpillés et abandonnés, étendus sur le blanc linceul de la terre enneigée. Figgil comptait parmi ce cortège de souffrants. Rappelé à la réalité par la douleur, il rampait sous les murs noirs du château, laissant sa main brisée traîner dans la neige glacée. De la buée sortait de sa bouche. Ses yeux louchaient sans cesse vers son membre bleuté, anormalement gonflé. Il appela à l'aide, espérant découvrir la présence de son ami kadaréen :

« Frékaas, où es-tu ? Je suis blessé. Secours-moi, je t'en supplie ! Où es-tu ? Tu devais être à mes côtés pour la bataille ! Frékaas... »

Derrière la ligne de bataille des féodaux déjà en place, s'avançaient les soldats de Gwirzz le Rouge et d'Oulag Brizor, ainsi que les archers de Trëkin. Un officier du vicomte d'Umbrow vint à leur rencontre :

« Seigneur Gwirzz le Rouge, le vicomte d'Umbrow vous fait savoir qu'il commande désormais nos armées, le comte de Garch ayant été grièvement blessé. On n'attend plus que vous pour livrer bataille. Le vicomte d'Umbrow réclame que les joueurs d'épée du capitaine Oulag Brizor viennent immédiatement prendre leur position en première ligne. L'assaut sera lancé dès que les archers auront vidé leurs carquois. À cet effet, vos archers sont invités à harceler la ligne adverse, jusqu'à ce que le vicomte lance son attaque. Nous sommes, avec votre renfort, bien plus nombreux qu'eux. Nous ne pouvons que vaincre !

— Fort bien. Dites au vicomte d'Umbrow que nous allons manœuvrer de telle sorte que les annales militaires retiendront longtemps notre... notre démarche.

— Il n'y a rien de bien sorcier à cela, répondit l'officier quelque peu déconcerté. Vous n'avez qu'à rallier notre ligne. C'est tout.

— Ne vous tourmentez pas, le rassura faussement Gwirzz le Rouge, le sort de nos armes est entre nos mains. Nous ne nous tromperons pas d'ennemi... »

L'officier tourna bride pour aller rejoindre le vicomte d'Umbrow.

Du côté de la ligne de Pel Hazelglance, les archers s'étaient tus. Les soldats d'Aquebanne subissaient seuls désormais le

harcèlement des flèches. Les traits quadrillaient le ciel avant de s'enfoncer dans le ruban des troupes. Phartald avait fait reculer d'une bonne centaine de mètres sa cavalerie pour la soustraire aux tirs. Il reviendrait au contact de la ligne dès que le corps à corps s'engagerait.

Les soldats d'Aquebanne observaient avec anxiété la masse de l'ennemi, lorsque soudain une clameur confuse monta de la ligne adverse. Des sifflements venaient de se faire entendre, qui n'étaient pas issus des arcs des féodaux en place devant eux. Des corps s'affaissèrent et leur ligne de bataille s'agita nerveusement. Que se passait-il ?

Pel Hazelglance observa avec surprise le prodige. Des flèches venues d'ailleurs frappaient les féodaux. Le général se retourna aussitôt vers le vicomte de Windmoor :

« L'armée qu'on nous signalait est bel et bien formée de gens de notre parti. Ce pourrait-il que le prince de Sarde ait rejoint les Marches du Nord sans que nous en ayons été informés ?

— C'est fort improbable, mais c'est la seule explication plausible.

— Par Mizz Bar, quelle merveille ! L'ennemi se trouve pris au piège entre nos deux forces. Nous allons les massacrer ! Il ne faut surtout pas les laisser s'échapper : portons-nous le plus rapidement possible contre eux pour les retenir en cette position catastrophique. Ils pourraient vouloir franchir l'Aspholos par le pont et fuir. »

À peine le général eut-il décidé de l'attaque, que deux cavaliers firent irruption de la ligne adverse. Sous l'étendard d'argent semé d'étoiles d'azur que tenait un des deux cavaliers, chevauchait également un noble chevalier. À leur venue,

une rumeur parcourut la ligne d'Aquebanne. Que se passait-il encore ?

L'étendard d'argent semé d'étoiles d'azur vint s'aligner face au gonfalon gironné d'or et d'azur du vicomte de Windmoor. Le noble chevalier qui venait d'arriver, mit pied à terre, puis planta genou en terre. Son armure était gravée et figurait un argonaute aux tentacules déployés. Ses longs cheveux lisses et blonds descendaient sur ses épaules bardées d'acier, et ses yeux sombres brillaient d'une intense lueur :

« Par les dieux de nos pères, en ce jour chargé de mystère, j'ai compris le mal dont souffre Aquebanne : ses fils s'entre-déchirent.

— Fallait-il donc tant de morts pour vous en rendre compte ? s'indigna le vicomte de Windmoor. Le maître Sijaron ne nous a-t-il pas offert son pardon l'année dernière ? À mon exemple, alors que nous étions amis, pourquoi n'y avoir pas répondu ? Il n'est certainement jamais trop tard pour bien faire. Alors ainsi, nous offrez-vous votre reddition ?

— Non ! Nous devons encore nous battre. Mais ensemble !

— Qu'osez-vous dire, s'emporta le vicomte ! Est-il pensable que vous espériez me voir rejoindre vos rangs ? Plus jamais, entendez-vous, plus jamais je ne trahirai mon maître !

— Mais qui vous parle de trahison ! Ne saisissez-vous pas ce qui est en jeu ?

— C'est vous, vicomte d'Umbrow, qui êtes dans l'erreur. Il n'y a jamais eu qu'une seule cause juste : celle du maître Sijaron III, notre unique souverain. »

Pendant que les deux vicomtes s'invectivaient, les fameuses flèches continuaient de pleuvoir sur l'armée des féodaux. Les archers de Trëkin s'en donnaient à cœur joie, cueillant leurs proies démunies de toute protection. Enfin, pré-

férant parer à la menace des flèches, les féodaux pivotèrent, retournant leurs boucliers face aux tirs. Ce fut avec étonnement que les soldats d'Aquebanne virent leurs adversaires leur tourner le dos ! Allaient-ils fuir le combat ? Non, un nouvel ennemi les avait engagés...

« Vous ne m'entendez pas, reprit le vicomte d'Umbrow. Les soldats natifs des Fiefs se sont retournés contre nous. Faute de nous venir en aide, je vous supplie au moins de ne point nous attaquer en cet instant tragique. »

Les Trois Lunes pendulaires balançaient au-dessus de l'agitation du champ de bataille...

Le général Pel Hazelglance, monté sur son cheval alezan, ne disait rien, respirant l'humeur contradictoire de la situation. Que devait-il décider ?

« Général, le secoua le vicomte de Windmoor, nous n'avons toujours qu'un adversaire. Cela ne saurait changer. Le sort veut que cet adversaire soit lui-même divisé. Nous l'écraserons d'autant plus facilement. Donnez l'ordre de l'assaut. »

La lumière ambiguë des Trois Lunes pendulaires jouait de ses reflets contradictoires sur le visage du jeune général. Son front scintillait, son nez s'allongeait d'une ligne d'ombre prononcée, et ses yeux disparaissaient sous des arcades sombres. L'indécision avait-elle gagné le cœur du jeune général jusqu'alors si audacieux ? Finalement, il prit la parole :

« Nous mêmes, malgré les écueils de l'histoire récente de notre pays, ne formons qu'un seul peuple. L'heure de la réconciliation a sonné. Une guerre civile insidieuse a que trop longtemps aveuglé et déchiré nos cœurs. Nous ne serons jamais que les membres d'un seul et même corps : Aquebanne. N'est-ce pas, vicomte d'Umbrow ?

— Oui ! Je viens de le réaliser.

— Et bien, Vicomte, nous nous battons désormais à vos côtés, et vous-même, aux nôtres.

— C'est une bénédiction, général !

— Alors, écoutez-moi bien. Regroupez vos hommes sur votre droite et faites-leur connaître la situation qui nous unit. Dans l'immédiateté du danger, nous combattons encore séparément : vous à droite et nous à gauche. Il est trop tôt pour risquer de mélanger nos armes en une même mêlée. Nous nous détestons encore de trop. Il faudra du temps pour nous réconcilier. Aussi, menez votre bataille sur l'aile droite et libérez votre aile gauche où nous irons prendre position. Cette manœuvre effectuée, nous assaillirons en même temps les véritables féodaux.

— À vos ordres, général ! » répondit d'une voix vibrante le vicomte d'Umbrow.

Il repartit aussitôt sous sa bannière d'argent semé d'étoiles d'azur vers la ligne de ses troupes inquiètes pour leur sort.

Parvenu parmi les siens, le vicomte d'Umbrow ordonna qu'on se formât massivement sur la seule aile droite. Durant cette manœuvre, les flèches de Trëkin fauchèrent de nombreux coureurs. Le vol des flèches causa beaucoup de pertes, clouant dans sa descente tant de ces valeureux guerriers qui, au corps à corps, auraient si chèrement vendu cette vie qu'un simple trait leur enlevait alors impunément.

Répondant au mouvement du vicomte d'Umbrow, le général Pel Hazelglance invita ses hommes à le suivre pour prendre place sur l'aile gauche. Les fantassins d'Aquebanne foulèrent le glacis enneigé sans être inquiété. Sur leur droite, leurs récents adversaires semblaient postés pour attaquer dans la même direction qu'eux. À la jonction des deux armées,

qu'une vingtaine de mètres à peine séparait, les soldats se jetèrent des regards incrédules.

« M'Rak se fout de notre gueule ! lâcha un de ceux d'Aquebanne.

— Du calme ! rappela fermement un officier. L'ennemi est devant ! Ne vous trompez pas de cible. »

En effet, face aux deux armées, désormais réunies, le féodaux de Gwirzz le Rouge étaient prêts. Formée sur trois rangs, l'armée des soldats natifs des Fiefs se composait de piquiers serrés les uns contre les autres, précédés par des joueurs d'épée, placés devant eux, un homme tous les cinq mètres tenant son espadon renversé, la lame fichée en terre. Derrière les piquiers s'étirait la ligne des archers de Trëkin. Les Natifs avaient beaucoup appris au contact de leurs conquérants en matière d'art militaire...

Comme prévu, les gens d'Aquebanne s'étaient mutuellement et allègrement saignés. Pour Gwirzz le Rouge, la partie était jouable, même si l'incongruité de la situation venait de ressouder autour d'une cause commune les tenants de deux rois rivaux. M'Rak aurait pu faire entendre son rire sans que nul n'en fût surpris. Gwirzz le Rouge savourait également l'ironie des changements d'alliance. Pour lui, en la circonstance, les choses redevenaient enfin claires.

Le pâle soleil, qui fut toute la journée très discret, déclinait rapidement à l'horizon. Bientôt, seules les Lunes pendulaires irradieraient encore sa lumière.

Le combat s'avérait serré, la détermination des soldats des deux camps restant entière, et la décision devant être emportée avant la tombée de la nuit. Selon la classification de Ténaris de Pior, nous allions assister à une bataille rangée : piques contre piques entrelacées avec infiltration de joueurs d'épée.

Un programme qui s'annonçait plutôt sanglant. Ce que ne manqua pas de faire remarquer Phartald au général :

« Il va y avoir encore des morts... »

— C'est dommage que nos archers aient vidé leurs carquois, car l'ennemi ne porte aucun bouclier. Les joueurs d'épée et les piquiers ont besoin des deux mains de libre pour manipuler leurs armes. Capitaine, que pensez-vous entreprendre contre eux ?

— À dire vrai, rien du tout ! Ce serait un suicide de les charger frontalement : on s'empalerait comme poulets en broche sur leurs piques.

— Vous pourriez tenter de contourner leur ligne ?

— J'y ai bien pensé. Mais leur gauche est gardée par la rivière Aspholos. Pour la droite, je me suis réjoui trop vite à l'idée de pouvoir passer derrière le château des Braques. Malheureusement, une crevasse nous barre le passage. Je pourrais avec la Garde d'honneur faire un plus long détour, en traversant une forêt plus au sud, mais nous arriverions à la nuit noire.

— Ce n'est pas grave, capitaine. Opérez ce mouvement, mais au lieu d'attaquer l'ennemi, allez prendre le contrôle de l'accès de la forêt de Pimprenelle et tenez-le. Sa voie de retraite sera de la sorte interdite à l'ennemi. Allez ! »

Les troupes de Pel Hazelglance étaient montées au niveau de celles du vicomte d'Umbrow. Les deux armées réunies des gens d'Aquebanne s'ébranlèrent d'un même pas vers la ligne de bataille des féodaux. À son tour, Gwirzz le Rouge donna l'ordre à ses hommes de se porter en avant. Les joueurs d'épée arrachèrent leurs longues et lourdes lames à la terre glacée et les piquiers abaissèrent leurs menaçantes tiges garnies d'acier effilé. Comme les rames du bord d'une galère, les lances et

les piques des soldats d'Aquebanne pointèrent à leur tour, décrivant un ample mouvement aérien.

Les deux phalanges se rapprochaient dangereusement, foulant la neige cristallisée dans un bruit de crissements et de pas bottés. Les bouches exhalaient une buée qui enfumait l'air glacé de sa chaleur épisodique.

Le choc devint, le rythme cardiaque et le pas des hommes s'accéléraient, inéluctable. Les piques s'entremêlèrent soudain, empalant, empalant encore, empalant toujours. Dans les deux lignes, des hommes reculèrent, repoussés par la pointe fichée d'une pique dans leur chair. Laquelle des deux phalanges ferait-elle céder à l'autre le terrain ? L'entrelacement des hampes formait maintenant un formidable réseau. Se faufilant entre le bois des armes tendues, les joueurs d'épée abordèrent ceux qui les maintenaient à bout de bras. Les épées à deux mains tournoyèrent, décrivant de larges cercles, et s'abattirent sur les piquiers, tranchant un bras, une main, décapitant une tête. Des piques furent lâchées, d'autres brisées. Oulag Brizor, présent à l'avant-poste de la mêlée, remontait le réseau des piques, son espadon bien en main. S'étant frayé un chemin à travers l'entrelacement des hampes, le capitaine des joueurs d'épée fit irruption dans la ligne adverse, charcutant un bras qui traînait. Puis, perforant un corps qui faisait obstruction, il poursuivit inlassablement sa progression, s'enfonçant davantage dans la masse ennemie, dont il s'acharnait à désarmer les bras, les piques leur en tombant. Derrière le travail de sarclage qu'opérait Oulag Brizor, les propres piquiers des féodaux se pressaient, assurant la conquête du terrain de leurs longues armes, poussant davantage l'ennemi de leurs pointes aiguës. La ligne des gens d'Aquebanne était sur le point de craquer. Qu'attendait-on pour opposer aux lances des lances ? Les

joueurs d'épée abattaient toute résistance, brisant les hampes et taillant les bras qui les portaient. La maîtrise du combat revenait aux soldats de Gwirzz le Rouge. La pression exercée par les piquiers féodaux était telle que rien ne semblait plus pouvoir la contenir...

Déchaîné, Oulag Brizor tourna sur lui-même pour donner vie à son arme. Son épée sillonna le ciel noir et s'écrasa dans le cou d'un malheureux soldat. Le sang gicla sur la neige. Les membres tranchés dégorgeaient des flots écarlates, que même la mort n'interrompait pas. Le combat tournait au carnage. Les piques des féodaux régnaient sur la ligne de bataille, embrochant systématiquement ceux qui refusaient encore l'issue de la fuite. Dans la nuit qui suintait, Pel Hazelglance fit sonner l'ordre de repli sur le château des Braques. Il fallait au plus vite trouver refuge derrière les murs. Les effectifs d'Aquebanne fondaient à vue d'œil. Oulag Brizor, ivre de ce jeu de massacre, poussa un terrible cri de défi. Se retournant, le vicomte de Windmoor vit la figure sanguinolente du barbare. Il décida que la brute ne survivrait pas non plus à la boucherie. Jetant son cheval en avant, fondant sur lui comme la foudre, il le frappa de toutes ses forces du tranchant de son épée longue. Le crâne d'Oulag Brizor explosa littéralement sous le choc. Aussitôt après, le vicomte paya chèrement son geste meurtrier : une poignée de piques jaillit sur lui, l'embrochant. L'épaule, la cuisse et le torse perforés, le vicomte de Windmoor expira, son cheval également massacré s'étant retourné sur lui.

À l'aile droite, le vicomte d'Umbrow s'était fait enfoncer. L'heure de la débâcle avait sonné pour lui aussi. Il dut se résoudre à évacuer le champ de bataille : le reste de ses troupes franchissait ainsi à nouveau le pont de l'Impénitence dans le

jour déclinant, mais en sens inverse, cette fois. Gwirzz le Rouge fit occuper par les archers de Trëkin les remparts et la redoute qui bordaient l'Aspholos. Parvenu sur l'autre rive, le vicomte d'Umbrow rallia les lambeaux épars de son armée défaite. Il les forma en une ultime défense face au pont. Un voile nocturne recouvrait progressivement l'horizon du champ de bataille.

Pel Hazelglance, effrayé par l'ampleur du désastre, ne pensait plus qu'à guider ses hommes vers les portes du château des Braques. Parcourant dans les deux sens le chemin de la fuite des soldats d'Aquebanne vers l'enceinte fortifiée, il était décidé à sauver le plus d'hommes possible. Dut-il même entrer le dernier dans le château, il veilla à ce que tous les hommes qu'il voyait trouvassent refuge à l'abri des murs. Ils avaient donné leur vie pour la victoire, ne devait-il pas dans la défaite, donner la sienne pour eux ? Les féodaux continuaient de les presser de leurs piques. Les blessés étaient même achevés sur place, les joueurs d'épée s'acharnant contre eux à grands coups d'espérons. Réalisant la traînée mortelle que laissait cette implacable logique exterminatrice, le jeune général sauta à bas de son cheval pour secourir un blessé qui ne parvenait plus à marcher. Il le hissa sur sa monture dont il frappa ensuite la croupe. Le magnifique cheval alezan bondit, emportant l'homme vers le château des Braques. Pel Hazelglance fut aussitôt après entrepris par un joueur d'épée. Il vit tout juste à temps, révélée par l'éclat des lunes, fondre sur lui la lame ondulée d'un lourd espéron. Le général s'esquiva, se déportant vivement, et l'épée vint labourer le sol. Se redressant, il empoigna son agresseur et lui creva le ventre d'un coup de dague. Le général, débarrassé d'un premier adversaire, aperçut aussitôt la ligne des piquiers foncer sur lui.

Les pointes des armes fusèrent dans sa direction. Il n'avait qu'une dague dans la main gauche, son bras droit étant pétrifié par une flèche au niveau du coude. Pel Hazelglance se jeta brusquement en avant, écartant une pointe de sa dague, une autre glissant le long du flanc de son armure sans la perforer. Sans perdre un instant, il remonta le long des deux hampes, paralysant la manipulation des longues armes d'hast, puis, surgissant sur eux, il frappa de sa dague l'un et l'autre des piquiers. Autour de lui, les autres féodaux cherchaient à redéployer leurs piques, les redressant dans le ciel noir. Pel Hazelglance venait de franchir leur ligne. Il courut alors du mieux qu'il put, entravé par son encombrante armure. La haie hérissée de pointes d'acier venait de faire volte-face. Le jeune général, dans sa course, trébucha sur un cadavre. Son visage embrassa la neige glacée, et lorsqu'il tenta de se redresser, son corps fut impitoyablement transpercé par dix pointes acérées...

Gwirzz le Rouge se porta vers la redoute du pont de l'Impénitence. Là, il retrouva Trëkin, qui le conduisit à l'intérieur de la casemate. Contre un des murs était adossé le comte de Garch, la respiration haletante et le bras pantelant. En le voyant en si piteux état, Gwirzz ricana :

« Est-ce donc là l'héroïque et invulnérable comte de Garch que je vois ? Quelle épouvantable journée pour Aquebanne ! La roue de la Fortune tourne. Les Fiefs nous reviennent. C'est très bien ainsi. Égorgez-le ! »

Un soldat des féodaux s'approcha alors et trancha la gorge d'Atken de Garch.

« Qu'y a-t-il, Trëkin ? Tu sembles contrarié, remarqua Gwirzz, surpris. Ce n'est pourtant pas ton genre ni ton habi-

tude de surseoir à une exécution. De toute manière, il est trop tard !

— Ce n'est pas cela. Tu as même été trop bon. À ta place, je l'aurais fait un peu couiner avant de l'achever. Non, ce qui me préoccupe, ce sont ceux qui ont réussi à franchir le pont. Par la rive nord de l'Aspholos, ils peuvent gagner rapidement Kalinda. Rien ne les empêche d'alerter le roi des féodaux... enfin je voulais dire, le marquis d'Oa.

— Tu as raison, à Kalinda, les nôtres sont à la merci de ce maudit marquis. Il faut les prévenir avant que les autres ne le fassent. Pars immédiatement avec quelques hommes. Traverse le plus vite possible la forêt de Pimprenelle et touche Ozgor le Borgne. Vous prendrez ensemble les mesures nécessaires pour vous rendre maître de la cité. Ne perds pas de temps. Va ! »

Trëkin attrapa trois hommes au passage. Grimant sur le premier cheval venu, ils partirent au triple galop vers la forêt de Pimprenelle...

\*\*\*

Dans le château des Braques, à l'abattement moral que cause toute défaite, s'ajoutait la détresse des blessés. La cour était jonchée d'hommes qui se traînaient et de mourants qui n'avaient plus que leurs yeux comme témoin de leur agonie. Il se trouvait même parmi eux des cadavres ! Des soldats hébétés demeuraient figés contre un porche, contre une colonne ou le creux d'un mur. Dans la lueur des braseros et des torches, le cortège sordide des rescapés déambulait, cherchant le réconfort d'un visage familier ou l'abri d'un lieu bien chauffé. Des officiers tentaient toutefois encore, parmi ce flot incohé-

rent et flétri, de regrouper des hommes valides pour assurer la défense des tours et la garde des remparts. Mais la nuit signifiait la fin des combats, et aucun homme n'eut alors pu croire, à cette heure tardive et misérable, la guerre encore possible. Les râles et les cris de douleurs montaient et descendaient dans la nuit sous le regard blafard des Trois Lunes pendulaires.

Dans la tour dite du prince, à l'étage où se trouvait la plus grande cheminée, le chirurgien Raf Onegrinner opérait. Des boîtes à vérin servaient à réduire les fractures tandis que tout un arsenal de scies permettait de réaliser des amputations bien nettes. On cautérisait par le feu, tirant à portée de main un brandon du foyer de la cheminée.

Figgil, pâle comme un mort, s'approcha à son tour. Le sang s'accumulait sur les dalles et on le chassait à grands coups de seau. Raf Onegrinner diagnostiqua la blessure du jeune garde d'honneur. Il fallait amputer ! L'homme était le médecin personnel du maître, mais sa majesté Sijaron III l'avait gracieusement détaché auprès des armées pour qu'il exerçât son art au secours des braves qui s'exposaient pour Aquebanne. Raf Onegrinner accompagnait l'armée de Pel Hazelglance. Figgil se retrouvait entre des mains expertes...

« Avez-vous ingurgité assez de Tirebile, interrogea le médecin ?

— Si c'est vous, voulez comment savoir si je suis saoul ? Je suis complètement pas... mais ça pas alors... pas... pas du tout... saoul !

— C'est bon, apportez-moi le désarticulateur et placez-le à la hauteur du poignet... Tout compte fait, ça ne sera même pas la peine : il n'y a plus que la chair qui retienne encore la

main au bras. Passez-moi plutôt le guide-lame et la scie de 12.  
Merci... »

[RETOUR](#)

## CHAPITRE XIII

### Donjon

Le maître des féodaux invita Frékaas à le suivre au sommet du donjon de la citadelle de Kalinda. Le toit de la tour était enneigé et les pas des deux hommes s'enfonçaient, marquant de leurs empreintes l'endroit. Le ciel était gris et lumineux comme l'éclat opaque d'une perle polie. L'horizon disparaissait dans la brume. Le froid, sec et piquant, imprégnait l'air qu'animait un vent capricieux. Il venait par rafales imprévisibles puis retombait dans le silence d'une accalmie, pour réapparaître à nouveau furieusement.

Le maître s'avança et se pencha entre deux créneaux. Frékaas observa qu'en cette posture le maître des féodaux était à sa merci. L'idée de précipiter l'homme du haut de la tour effleura son esprit. N'était-il pas son ennemi ? Non, il était roi ! La main qui se lève sur le roi est une main maudite. Comme pour sonder les limites de l'interdit, Frékaas s'approcha. À ce moment-là, le maître se retourna et constata sa présence dans son dos :

« Enfin, te voilà ! Approche encore, et regarde... »

Frékaas obtempéra et, se penchant à son tour, il put voir, derrière une bannière taillée de gueule et de sinople au griffon d'or, une armée en train de quitter la cité de Kalinda. Les soldats s'en allaient vers le sud par le Pavé.

« Mon ami le comte de Garch, expliqua le maître, s'en va écraser l'ennemi derrière la forêt de Pimprenelle. Cette journée marquera la fin du despotisme de Sijaron. Ses armées vont

être anéanties. Son trône vacille déjà depuis quinze longues années. L'heure a sonné où son pouvoir, jusqu'alors fissuré, doit définitivement s'écrouler. Un roi ne peut survivre sans sa noblesse. Le sais-tu, Frékaas ?

— Non ? répondit prudemment le jeune homme.

— J'étais, jadis, commandant de la conquête royale. Ma mission était de conquérir et de soumettre les Fiefs au nom du grand maître Sijaron III. Dans cette fabuleuse entreprise, la fine fleur de la noblesse d'Aquebanne m'accompagnait. Nous gagnâmes rapidement sur nos adversaires des victoires et des terres, mais, tandis que nous conquissions pour lui un nouveau royaume, le roi Sijaron en profitait pour confisquer nos domaines au pays d'Aquebanne. Le Comté de Garch, le marquisat de Garabar, la baronnie d'Oa et tant d'autres encore, tombèrent entre les mains avides de notre royal souverain. Nous, ses féaux serviteurs, étions dépouillés de nos biens, non pas par une force ennemie qui nous aurait défaits, mais par un roi en qui nous avions foi et pour lequel nous donnions nos vies. »

Frékaas continuait d'écouter, s'interdisant tout jugement hâtif. Il n'aimait pas ce qu'il entendait. N'était-il pas garde d'honneur du maître Sijaron ? Ne calomniait-on pas devant lui ce roi ? Ne devait-il pas justement, de par son titre, garder l'honneur de son roi et châtier l'insolence de ceux qui lui feraient affront, quels qu'ils fussent ?

« Frékaas, comprends-moi bien, insista le maître des féodaux. Je suis un exilé. J'ai le mal du pays. Je sais que c'est un grand malheur que la guerre, mais c'est le seul moyen qu'il me reste pour revenir sur mes terres. Ne serais-je jamais plus marquis d'Oa ? Vois-tu, le destin a trouvé un prétexte pour armer ma vengeance. J'ai fédéré les Fiefs, et ce peuple indo-

cile et violent des féodaux est devenu sujet de mon pouvoir. Sache que je suis le premier maître des féodaux. Cela, Sijaron ne pouvait le prévoir. Nous, ses vassaux trahis, sommes devenus les chefs de ses pires ennemis. Après avoir conquis les Fiefs, nous reconquerrons nos domaines spoliés. Sijaron nous croyait bien assez loin pour nous dépouiller impunément, mais aujourd'hui nous sommes tout près de lui réclamer des comptes. Frékaas, as-tu choisi ton camp ?

« Je ne suis qu'un garde d'honneur, estima le jeune homme. Je ne suis pas juge des grands de ce monde. Je ne fais qu'obéir à mon roi.

— Et qui est ton roi ?

— Sijaron III.

— Ta franchise t'honore, mais elle m'inquiète. Nous sommes seuls au sommet de cette tour, qu'attends-tu alors pour tuer le pire ennemi de ton roi ? Tiens ! prends mon épée... et, si tu l'oses, tue-moi donc !

— Je n'ai pas droit de vie et de mort sur les rois, s'offusqua Frékaas. Que Votre Majesté reprenne son épée, la justice lui appartient seule.

— Ne crois-tu pas non plus être mon fils ?

— Je m'y refuse également, Votre Majesté.

— La gloire, la puissance et la fortune ne t'attirent-elles pas ?

— Seul l'honneur demeure !

— Si on le garde, fit remarquer perfidement le roi...

— Garde d'honneur je suis, garde d'honneur je meurs. Tel est notre serment.

— Bien. Alors tu mourras, mais pas tout de suite. J'estime avoir besoin de ta mort en son heure. Il est encore trop tôt... »

Le maître des féodaux prit alors congé du jeune garde d'honneur, l'abandonnant au sommet de la tour à ses méditations.

L'armée du comte de Garch avait disparu dans la brume. Les lunes pâlissaient dans la lumière du jour. Le soleil commençait à percer le sombre horizon de cette triste journée.

Frékaas pensa tout à coup à Figgil. La menace de la bataille s'avancéait sournoisement vers son ami, et il ne pouvait le pré-venir, retenu prisonnier. Ne s'étaient-ils pas jurés d'être côte à côte pour la bataille ? Frékaas se résolut à s'évader dès que possible pour rejoindre Figgil. Mais comment allait-il s'y prendre ?

Frékaas revint vers la trappe par laquelle il avait accédé à la terrasse de la tour, mais il la trouva hermétiquement close. Il frappa aussitôt du pied contre elle. Une voix fit écho au vacarme :

« Arrête, misérable ! Tiens-toi tranquille. Le maître a pensé qu'un peu d'air frais t'aiderait à mieux réfléchir. Aussi profite de la vue pour t'éclaircir les idées. Et ne m'échauffe plus les oreilles ! »

Frékaas recula, indigné. Il était prisonnier au sommet du donjon...

Le jeune homme s'empressa d'inspecter l'environnement immédiat de son lieu de détention. Évidemment, cette aire était perchée trop haut pour qu'il envisageât d'en escalader la paroi. Et puis avec quel matériel tenterait-il un tel exploit ? Il fallait se résoudre à attendre patiemment là...

Frékaas s'était finalement assis sur un créneau, ses jambes balançant dans le vide. En dessous de lui, seule anomalie à l'appareillage du mur d'enceinte, un petit balcon formait un saillant. L'étroite coque de pierre se dressait à six mètres sous

ses pieds. Il pourrait toujours essayer de sauter jusque là ? Impossible, se ravisa-t-il aussitôt.

\*\*\*

Une demi-heure passa... Un bruit résonna. Une fenêtre venait d'être ouverte. Une jeune femme se présenta au balcon. Frékaas distingua sa chevelure châtain, ses épaules de noir vêtues, ainsi que l'étoffe de la robe qui encerclait sa taille. Amusé, le jeune homme ramassa de la neige, façonna une boule bien garnie et se pencha de nouveau au créneau. Finalement, après avoir ajusté son tir, il lâcha la boule de neige. Le projectile toucha avec une précision diabolique le cou de la jeune fille, qui poussa un cri de stupeur ! Elle se retourna et leva aussitôt la tête, ses yeux émeraude scrutant le ciel. Frékaas, le visage légèrement penché en avant, observa entre ses jambes les réactions de la jolie victime. En effet, elle était belle, admira-t-il. Mais, ce premier constat acquis, il fut également vite renseigné sur son caractère :

« Espèce de malotru ! l'interpella la jeune fille. Abjecte tortionnaire, ne vous suffit-il pas que je sois votre prisonnière, encore faut-il que vous m'infligiez de surcroît les pires brimades ?

— Les pires brimades... Vous y allez un peu fort, contesta Frékaas. Ce n'était qu'une petite boule de neige de rien du tout...

— J'en ai plein le cou de cette neige glacée. Et n'allez pas me faire croire que c'est agréable ! On dirait qu'on vient de me glisser des glaçons dans le dos...

— Mais arrêtez de remuer comme ça, vous fournissez à la neige l'occasion de vous chatouiller davantage.

— Et puis quoi encore ! À vous écouter, la neige serait devenue intelligente ! Suis-je à vos yeux si sotté pour que vous m'expliquiez comment me débarrasser d'un peu de neige ?

— Je voulais juste être aimable, c'est tout.

— En me lançant un paquet de glace sur le coin de la figure !

— Ce n'était qu'une petite plaisanterie. Je vous prie de bien vouloir me pardonner...

— Soit, j'y consens. Mais ne recommencez plus, geôlier ! »

Il y avait tant de mépris dans l'évocation de ce nom, que cela fit sourire Frékaas.

« Alors, ainsi, êtes-vous prisonnière ? Cela ne semble guère vous plaire ?

— Devrais-je m'en réjouir ? rétorqua la jeune fille.

— Tout autant que moi je suppose. Car je suis moi-même prisonnier.

— Vous me prenez vraiment pour une gourde !

— Non, non, je vous l'assure. On me séquestre au sommet de ce donjon. Je suis livré au vent et au froid tout le jour.

— Mais c'est horrible ! Ne savent-ils pas que la saison est hivernale ?

— Ils ne le savent que trop bien.

— Mais alors, est-ce à dire que vous êtes un bien grand criminel pour souffrir un si cruel châtement ?

— Sans vous offenser, je ne pense pas être plus coupable que vous.

— Mais je suis innocente ! s'offusqua la jeune fille.

— Pourquoi ne le serais-je pas tout comme vous, innocent ? Ne me refusez pas ce privilège. En fin de compte, je pourrais me mettre, moi aussi, à douter de votre prétendue innocence...

— Comment osez-vous me calomnier ainsi ? Monsieur, je ne veux plus vous entendre. Il suffit ! »

La jeune fille s'éclipsa du balcon et referma derrière elle la fenêtre.

L'apparition avait été charmante bien que réellement vulgare. Frékaas ne pouvait se résoudre à laisser la situation en l'état. Il sauta de son créneau sur la terrasse de la tour. Là, il se déshabilla, enlevant sa cotte de mailles. Il avait préalablement défait sa longue ceinture de cuir. Au niveau des dernières rangées d'anneaux d'acier entrelacés de son armure, il ficha la pointe incurvée de la boucle de son ceinturon. Puis, satisfait de son petit montage, il enfila sa cotte de mailles sur un créneau qui surplombait le balcon. Et tandis que le haubert habillait le parement du rempart, Frékaas entreprit de descendre le long de la paroi, en s'agrippant à la ceinture qui pendait dans le vide.

La courroie de cuir faisait bien deux mètres et, parvenu à son extrémité, notre héros pensait se laisser tomber jusqu'à l'espace réduit que formait le balcon. La distance qui le séparait de la petite arche de pierre, sur laquelle il souhaitait s'échouer, s'en trouvait d'autant raccourcie, mais elle présentait encore le handicap d'une chute assez raide de plusieurs mètres. Il fallait se décider à sauter. De toute manière, Frékaas se rendait bien compte qu'il n'aurait bientôt même plus de force pour remonter. Il n'avait plus le choix. Aussi, ses mains commençant à lâcher prise au bout de la ceinture, il se laissa glisser... Mais la glissade se transforma en une chute rapide ! Frékaas heurta plutôt violemment le balcon et bascula par dessus sa balustrade. En toute dernière extrémité, sa main agrippa la figure d'un des atlantes de pierre qui soutenait le balcon. La main ancrée sur le visage de la sculpture, le reste du corps du

jeune kadaréen balança dangereusement au-dessus du vide. D'un mouvement souple des hanches, Frékaas parvint à accrocher de sa jambe la balustrade. Puis, au prix de terribles efforts musculaires, il acheva de se hisser à l'abri dans l'espace reclus du balcon.

Il l'avait échappé belle. Reprenant son souffle, il contempla de quelle hauteur spectaculaire il serait tombé s'il n'était pas parvenu à opérer un redressement.

« Par les trous sans fond des mines de Myotar, j'ai bien failli aller décorer un toit en contrebas ! Béni soit le sculpteur qui a imaginé l'atlante. C'est un bien brave atlante. Un fidèle soutien qui ne m'a pas laissé choir. Merci à toi aussi Dolia, car je me demande si j'ai tenté pareille folie pour m'évader ou pour revoir les beaux yeux... Ouais ! elle a vraiment de très beaux yeux. Par Dolia, je vais pouvoir la revoir. »

Frékaas se redressa, rajusta sa tenue et s'avança pour frapper à la fenêtre. Il tapota du bout des doigts sur un carreau de verre mauve.

La jeune fille libéra le loquet avant d'entrebâiller. Elle reconnut aussitôt son lanceur de boules de neige :

« N'étiez-vous point là-haut ?

— Je crois savoir qu'il est dans la nature du prisonnier de s'évader.

— Vous auriez tout de même pu me demander la permission avant de me visiter.

— Puis-je entrer ?

— Oui, mais parler moins fort : deux gardes veillent à ma porte.

— Je suis très heureux de vous revoir, chuchota Frékaas.

— Qu'avez-vous dit ? Je n'ai pas entendu, le fit répéter la jeune fille.

— Oh, rien... »

Frékaas jeta un rapide coup d'œil à la chambre. Il y avait une cheminée, un lit à baldaquin, un fauteuil, un coffre, des fourrures au sol et une lourde porte renforcée de ferrures. Puis, ayant compris qu'il était bloqué là, il revint poser son regard sur l'admirable jeune fille. Elle était, jugea-t-il, en tout point remarquable. Des yeux d'un vert éclatant éclairaient son beau visage. De longs cheveux châains, lisses, aux reflets scintillants, coulaient de chaque côté de ses joues aux pommettes saillantes, mouchetées de taches de rousseur. Son petit nez l'amusa, mais les yeux de la jeune fille se fâchèrent lorsqu'elle comprit qu'il la regardait avec un peu trop d'insistance. Frékaas en profita pour juger de son vêtement. Il découvrit alors des mains fines, d'une blancheur parfaite, croisées sur le devant d'un vertugadin de velours noir. La jeune fille portait une robe unie, embellie au col et au bout des manches de dentelles splendides.

« Qu'avez-vous à me dévisager de la sorte, s'irrita la jeune fille ! Je n'ai pas coutume d'être ainsi livrée au regard des inconnus.

— Je vous demande pardon. Je m'appelle Frékaas. Je suis garde d'honneur du Grand maître Sijaron.

— Frékaas !... »

La jeune fille recula à l'évocation de son nom. Elle recula tant et si bien que la queue de sa robe vint mordre dans les braises du foyer de la cheminée. Le feu gagna accidentellement le tissu. Frékaas se précipita aussitôt pour étouffer les flammes qui léchaient le vêtement. Il se retrouva ainsi à quatre pattes en train de tourner autour de la jeune fille. Mal à l'aise, elle lui jeta un regard médusé. Frékaas voulut la rassurer :

« N'ayez crainte, l'incendie est circonscrit. Mais vous ne m'avez toujours pas fait connaître votre identité. Moi-même, je ne parle pas volontiers aux inconnues, plaisanta Frékaas.

— Ne le savez-vous pas ?

— Non. Le devrai-je ?

— Vous vous moquez, Monsieur.

— C'est une manie chez vous de croire que l'on s'ingénie à vous railler. Je vous l'assure, et je suis le premier à le regretter, mais c'est la première fois que je vous rencontre. Comprenez bien que je n'aurai, dans le cas contraire, jamais pu vous oublier.

— Votre nom ne serait qu'une coïncidence, songea la jeune fille...

— Que votre langage est énigmatique. Dois-je me résoudre à ne jamais connaître le nom que l'on a, il est vrai, choisi pour vous ? Peut-être ne l'aimez-vous pas, après tout ?

— Votre langage se pare d'une troublante finesse. Or, même si vous avouez ne pas me connaître, je vous crois lorsque vous dites que vous ne sauriez m'oublier.

— Vous ne m'avez toujours pas répondu...

— En effet.

— Oui ?...

— J'aime mon nom, mais je n'aime pas l'histoire qu'on y rattache depuis quelque temps.

— On vous accuse de quelques crimes ? s'enquit Frékaas. Est-ce là une des raisons de votre emprisonnement ?

— Ne faites pas semblant, vous le savez très bien. Ne pourriez-vous pas parler ouvertement de ce qui me vaut tant de malheurs soudains ? Mon grand-père, avant qu'on ne l'assassinât d'odieuse manière, me parlait de vous. D'après lui, vous sauriez tout ce que l'on veut me faire subir.

— Je puis vous assurer que je n'ai aucune part dans les intentions criminelles des féodaux. Je vous le répète, je suis garde d'honneur.

— Comment pourrais-je vous croire ? Car je pense plutôt que vous évitez de me répondre.

— Elle est bien bonne celle-là ! C'est vous qui refusez de me répondre ! Pourquoi me cachez-vous votre nom ? Est-il si infâme ? Dois-je pour vous satisfaire m'accuser de vous vouloir du mal, de comploter contre vous ?

— Veuillez m'excuser. Je dois faire erreur sur la personne. Il se peut que vous ne soyez pas ce prophète de malheur dont on m'a parlé. Frékaas est sûrement un prénom répandu ?

— Non, pas trop ! jugea le jeune homme. Ma mère m'assure que je suis le seul Frékaas au monde. La déesse Dolia ne donne à ses fidèles que des noms uniques. S'il y a un Frékaas, ce ne peut être que moi, telle est ma foi.

— Votre conviction religieuse m'embarrasse. Je ne veux certainement pas réfuter vos croyances, mais voyez-vous, par là même, mon problème devient insoluble. Dois-je en conclure que le Frékaas dont on m'a parlé est devant moi ? Mon embarras est profond.

— Je ne sais pas ce que l'on a pu dire de moi, mais je crains que l'on se soit trompé, et de personne et de nom. Ah ! mais suis-je bête ! Maintenant que j'y songe, on a dû vous dire que j'étais le fils du maître des féodaux.

— Non, pas du tout.

— Mais que vous a-t-on dit au juste, alors ?

— Pour commencer, que vous aviez été brûlé en 3027 sur la place de Marbre.

— Vous voyez bien que ce ne peut pas être moi !

— À moins que vous ne soyez un démon, tout comme l'on s'accordait à le penser lors de votre procès en sorcellerie.

— Écoutez... Je veux bien croire que l'incarcération vous ait bouleversée, mais retrouvez un peu de calme, et vous conviendrez qu'il n'y a ni démon, ni jumeaux, ni complot. Votre imagination aurait besoin de garde-fous.

— Vous me croyez folle ! s'emporta subitement la jeune fille. Pour lui ôter son dernier recours, celui de la parole, on accuse la pauvre victime d'être dérangée. Ainsi ce qu'elle pourrait dévoiler passera pour inepties et affabulations. Vous êtes venus sonder ma détermination et ruiner ma défense.

— Eh là ! Ne criez pas si fort, les gardes pourraient nous entendre... »

Et comme la jeune fille n'arrêtait pas de brailler, Frékaas l'étreignit et lui passa la main sur la bouche. Il la fit ensuite marcher jusqu'au lit à baldaquin, où il la renversa sans la lâcher. Les yeux de la jeune fille lançaient des éclairs émeraude à la fois pleins de rage et d'effroi.

« Calmez-vous ! réclama Frékaas. Si vous jurez de vous taire, je vous libère... »

La jeune fille, tout assagie, hocha affirmativement de la tête. Ses cheveux magnifiques auréolaient le couvre-lit bleu. Elle respirait fortement, sa poitrine se contractant à chaque prise d'air. Frékaas desserra un peu son étreinte, puis, jugeant de la réaction de la jeune fille, il se détacha totalement de son corps. Elle demeura inerte, allongée, ses seuls yeux roulant de droite à gauche, cherchant un repère, un secours, le réconfort d'un ami. La jeune fille comprit bien malgré elle, qu'elle ne pourrait finalement compter que sur ce jeune homme.

Frékaas épiait le moindre de ses mouvements. Elle se décrispa, relâchant sa nuque contractée, calmant la fureur qui

courait dans chacun de ses regards. Ses lèvres rouge framboise s'écartèrent, et soupirant, elle dit :

« Je vous demande pardon. Les événements de ses derniers jours m'auront fait perdre mon contrôle. Je puis être, je vous assure, plus raisonnable. Je suis même plutôt sage d'accoutumée... Mon nom est Amasia. »

Une larme perla de ses yeux mouillés d'un vert émeraude étincelant et roula sur sa joue. La goutte salée vint s'échouer au creux de sa bouche, où Frékaas la recueillit, offrant à Amasia un baiser. Il se pencha à nouveau sur elle, mais cette fois-ci, la jeune fille consentit à se laisser enlacer. Ils burent à la coupe de leurs lèvres le frisson du désir. Les yeux d'Amasia brillaient du feu de l'émeraude. La couleur bleue océane du regard du jeune homme captait l'effusion des reflets verts des yeux de la jeune fille. Leurs pupilles se dilatèrent soudain, envahissant les iris rayonnants, alors qu'un bruit résonnait. On avait frappé à la porte ! Un bruit de clef se fit ensuite entendre. Instinctivement, Frékaas se déroba pour aller se cacher sous le lit. Amasia, le souffle court, s'assit sur le bord du lit, cachant du pan de sa robe l'espace par lequel Frékaas venait de s'engouffrer.

Ozgor le Borgne et Ozgor le Jeune firent leur apparition dans la chambre.

« Princesse, faites-vous belle, car nous allons voir le roi, dirent de concert les deux Ozgor.

— Veuillez m'attendre dehors », demanda Amasia, sa voix trahissant une émotion mal contenue.

Les deux affreux rouquins sortirent, refermant la porte derrière eux. Aussitôt après, Frékaas quitta sa cachette. Amasia le regarda, les yeux affolés :

« Frékaas, ils veulent me tuer ! Ils ont déjà tué mon grand-père, lors de mon enlèvement. C'est horrible. Ils veulent égorger une jeune vierge pour un abominable rituel... »

— S'il ne s'agit que de cela, rétorqua Frékaas en plaisantant, on peut toujours s'arranger pour gâcher leur petite fête, n'est-ce pas ?

— Vous êtes odieux ! s'indigna la jeune fille.

— Voyons, Amasia, je plaisantais. »

Frékaas reçut une gifle retentissante. Amasia recula ensuite en ne le quittant pas des yeux. Elle passa une de ses blanches mains sur son cou délicat. Comment pouvait-on vouloir lui trancher la gorge ?

« Je suis désolé, se reprit Frékaas. C'est à mon tour de me montrer raisonnable. Je discute encore, alors qu'il faudrait agir. On va s'en sortir... »

Frékaas se précipita vers la cheminée, où il ramassa une tige en fer qui servait à remuer les bûches. Puis, s'étant retourné, il traversa la chambre en direction de la porte, dans la serrure de laquelle, pour la rendre inopérante, il cassa l'objet métallique. Abandonnant la porte, Frékaas retourna à la cheminée où, à l'aide d'une petite pelle rangée là, il tira des braises du feu. Il vint avec la pelle et son contenu au centre de la pièce, et commença à en déverser les scories rougeoyantes à même le sol.

« Mais que faites-vous donc ? interrogea Amasia.

— N'avez-vous pas dit que j'étais un démon ?

— vous m'inquiétez...

— J'inscris par le feu un cercle thaumaturgique qui nous emportera bientôt loin d'ici, à l'abri de vos assassins.

— Bien... si vous le dites... », bredouilla la jeune fille, interloquée.

Frékaas achevait de tracer un cercle de braises, lorsqu'on frappa de nouveau à la porte :

« Princesse, dépêchez-vous, le roi n'aime guère qu'on le fasse attendre.

— J'arrive... j'arrive... encore une petite minute », répondit Amasia pour gagner du temps.

Le jeune démon qu'elle avait sous les yeux inscrivait, maintenant, dans le cercle incandescent, un triangle de feu...

La porte vibra sous de nouveaux coups de poing plus pressants encore :

« On n'a que trop patienté. Si vous ne venez pas tout de suite, nous entrons vous chercher ! »

Des bruits métalliques se répétèrent...

« La sale petite peste ! Elle a saboté la serrure. Vite, vite, apportez un madrier. Il va falloir enfoncer la porte ! »

Pendant ce temps, Frékaas ouvrait le coffre de la chambre. Il en vida le contenu par la fenêtre, qu'il referma méticuleusement ensuite, comme si de rien n'était, semblant prendre son temps et s'amuser en la circonstance. Amasia, quant à elle, était tout à la fois de plus en plus anxieuse et de plus en plus subjuguée. Le jeune démon la fascinait, suscitant chez elle une curiosité mêlée de frayeur. Il faut dire que ce dernier paraissait si sûr de lui, qu'il semblait invulnérable. Ne devait-il pas être supérieur aux autres humains pour réagir de la sorte ?

Frékaas inspecta le coffre, sa serrure et sa clef, auxquelles il prêta la plus vive attention. C'était une serrure à pêne demi-tour qui fonctionnait sans clef à la fermeture.

Amasia sursauta, terrifiée à l'écho sinistre d'un coup de bélier dont on venait de secouer la porte. Allait-elle résister longtemps ? Mais que trafiquait Frékaas ? Sans se laisser per-

turber, il plaçait maintenant un ruban autour du pêne de la serrure. Puis se redressant, il fit signe à Amasia de se rapprocher :

« Venez. Entrez dans le coffre. Mais ne prenez pas toute la place. Il faudra que j’y trouve refuge également ».

La jeune fille, effarée, mais conquise, s’exécuta. Frékaas lui tendit une partie du ruban qu’il avait ingénieusement disposé autour du pêne.

« Nous allons faire un petit essai. Je vais fermer le coffre et vous tirerez ensuite sur les deux pans du ruban... ça va aller. »

Frékaas rabattit précautionneusement le couvercle sur la jeune fille : le pêne s’enclencha dans la gâche.

Un nouveau coup de boutoir résonna ! la porte tint.

« Amasia, allez-y, essayez. Tirez », commanda Frékaas.

Le pêne, sous la tension du ruban, fut extrait de la gâche, libérant le couvercle.

« Très bien, ça marche ! Ne bougez surtout pas. Je vous rejoins bientôt.

— Qu’allez-vous encore faire ? s’inquiéta la jeune fille.

— Mon père m’a raconté comment un de ses anciens amis magiciens procédait. Pour imiter une formule de magie, il suffit d’énoncer à haute et intelligible voix des syllabes à l’évocation étrange.

— Vous êtes sorcier !

— C’est bien ce que je voudrais leur faire croire... »

Un coup terrible vint heurter la porte qui craqua en partie sous le choc. Au prochain assaut, à coup sûr, l’obstacle serait emporté.

Frékaas se mit à prononcer d’une voix puissante une invocation de son cru :

« Ekbal Sereq Galbech ! Nek Na Ni Mok ! Orokonol Salkat Balivak ! Nek Na ni Mok ! Balalalila Tralalalla... Amasia aidez-moi, je manque cruellement de syllabes évocatrices ! »

— Je ne sais pas comment vous aider, avoua la jeune fille. Après tout, c'est vous le sorcier. »

De toute manière, Frékaas jugea qu'il était grand temps d'aller s'enfermer dans le coffre. Ce qu'il fit aussitôt. Au moment où se rabattait le couvercle, la porte céda littéralement. Ozgor le Borgne et Ozgor le Jeune, suivis de plusieurs gardes, firent irruption dans la chambre... vide !

« Par les cornes de Daccrott ! jura Ozgor le Borgne. La princesse s'est volatilisée. C'est à ne plus rien y comprendre ?

— Depuis quand les princesses pratiquent-elles la magie noire ? s'indigna Ozgor le Jeune. Car c'est bien un cercle d'incantation des Puissances qui brille au sol. Un démon l'aurait-il enlevée ?

— Je n'en crois pas mes yeux... C'est suffoquant de confusion. Cela n'aurait jamais dû se produire. Nous sommes les sorciers, et voilà que le sort inverse les rôles pour nous jouer un tour pendable. Par l'épaisseur du vice des Scornafiocres, il va falloir repérer dans quelle sphère obscure ce maudit démon retient maintenant captive notre princesse.

— Et de quel démon s'agit-il ?

— J'ai cru entendre une voix qui n'était pas celle de la princesse. As-tu retenu ce que cette voix déclama ? demanda Ozgor le Borgne à Ozgor le Jeune.

— C'était très confus : à la vérité, ça ne ressemblait à rien de ce que je connais.

— Mais comment cela a-t-il pu arriver ? Jamais auparavant une telle intrusion ne s'était produite. Et moi qui croyais gouverner le déroulement des événements... Malgré nous, nous

avons dû modifier le cours de l’histoire d’une inflexion indésirable. Mais où, quand et comment ? Notre planification était temporellement parfaite. Il nous faut redresser le flux du temps à notre profit le plus vite possible. L’épée réclame à boire le sang vierge de la princesse !

— Très bien. Il faut que tu fasses mémoire de ce qui s’était passé la première fois. Il nous faut tout récapituler sans omettre le moindre détail. Viens, allons confronter en un lieu plus calme la force de notre esprit. »

Ozgor le Borgne et Ozgor le Jeune se retirèrent de la chambre mystérieuse. Les gardes les suivirent, n’ayant plus rien à faire en ce lieu aussi vide qu’étrange.

Les pas des hommes résonnèrent un moment puis s’estompèrent en s’engouffrant dans un escalier de la tour. À l’intérieur de leur cachette, Frékaas et Amasia lâchèrent un soupir de soulagement, leurs corps s’animèrent dans l’espace clos du coffre. Finalement, ils se décidèrent à tenter une sortie. Frékaas tira sur le ruban qui libéra le pêne de la serrure, et, après avoir légèrement écarté le couvercle du bord du coffre pour jeter un rapide coup d’œil d’inspection alentour, il se décida à sortir. Puis, s’étant redressé, il aida Amasia à s’extraire à son tour du coffre. La jeune fille constata qu’elle ressemblait maintenant à une fleur fanée : sa robe était toute plissée, et ses cheveux ébouriffés lui donnaient un air de bohémienne. Malgré cela, elle esquissa un sourire ravi à l’intention de son ingénieux protecteur.

« Je crois qu’on les a bien possédés, se réjouit aussitôt Frékaas. Mais vous aviez raison, ils en veulent à votre vie. Rassurez-vous cependant, ils ne pourront rien contre vous. Je vous jure que nous allons nous en sortir.

— Je vous remercie de ce que vous venez de réussir pour nous deux. J'ai maintenant pleinement confiance en vous. Encore que je ne sois pas tout à fait sûr de l'origine humaine de vos incroyables talents...

— Libre à vous de le penser. Cependant, la ruse ne réclamait qu'un peu d'imagination de ma part et beaucoup de superstition de la leur.

— Mais au fait, connaissez-vous ces gens qui me veulent du mal ?

— Non, mais nous pourrons toujours, sans risque d'erreur, les appeler dorénavant nos ennemis. Mais ne perdons pas de temps en bavardages inutiles ; nous aurons, plus tard, lorsque nous serons loin d'ici, tout le loisir de nous répandre en longs échanges.

— Mais, justement, comment allons-nous parvenir à quitter cette tour ? demanda Amasia qui réalisa tout à coup l'étendue de la difficulté qui les attendait encore.

— J'ai une autre idée, se félicita Frékaas. Nous sortirons du donjon sans être vus en nous aidant du coffre. Tant que personne ne sera à proximité de nous, nous continuerons de progresser en portant le coffre, mais, dès qu'un bruit de pas se fera entendre, nous nous réfugierons à l'intérieur. Dans les couloirs et les salles, notre cachette devrait passer inaperçue. Qu'en dites-vous ?

— Vous avez le pouvoir de me convaincre », avoua la jeune fille...

Le coffre était pourvu de poignées latérales. Chacun des deux jeunes gens s'empara de l'une d'elles. Frékaas et Amasia quittèrent ainsi la chambre en transportant leur cachette. Ils avancèrent dans un couloir sombre. Longeant un des murs, ils passèrent devant une porte qu'ils ignorèrent, les possibilités

d'issue de ce côté-là ne les ayant pas convaincus. Ils poursuivirent donc leur progression jusqu'au seuil d'un escalier. C'était un escalier en colimaçon aux belles marches de pierre. Frékaas supposa que l'escalier donnait accès, vers le haut, à la terrasse du donjon, d'où il s'était évadé. Il se souvint aussi qu'un garde se tenait dans les parages, qui était sensé le surveiller. Le jeune homme fit donc signe à Amasia de ne pas faire de bruit. Ils descendirent ensuite à pas feutrés les marches, laissant au-dessus d'eux le garde. L'escalier tournait, s'enroulant autour de l'axe d'une fine colonne. Les deux jeunes gens descendirent jusqu'à un premier palier qui ouvrait sur une meurtrière. De la lumière fusait à travers la bande ouverte dans la muraille de pierres. Amasia demanda à ce que Frékaas leur accordât une petite pause. La jeune fille avait déjà mal au bras à transporter ce coffre encombrant. À la vérité, les deux jeunes gens formaient un drôle de couple de déménageurs.

Des bruits de pas qui montaient résonnèrent... Son cœur la frappa et la jeune fille s'épouvanta. Frékaas se résolut à prendre aussitôt place avec elle dans le coffre. Il était temps ! les gardes surgirent peu après. Dans leur foulée, les soldats butèrent sur un obstacle inattendu : un coffre barrait l'escalier...

« Qu'est-ce que ça fait là ? grogna un premier garde, stupéfait.

— Ozgor nous a ordonné de fouiller tout le donjon. Assurons-nous de ce que contient ce coffre.

— Mais il est fermé et sans clef, objecta le premier garde.

— C'est incongru ! On n'a pas idée de laisser un coffre traîner dans un escalier. Bon, que deux d'entre nous le descendent dans le vestibule de la salle des trophées. »

Deux gardes prirent en charge le coffre, qu'ils trouvèrent incroyablement lourd. Tant bien que mal, ils l'emportèrent jusqu'au palier suivant, au niveau duquel se trouvait une porte de bois sombre, gravée de motifs floraux. La porte franchie, les gardes se contentèrent, pour déplacer la lourde masse du coffre, de le traîner sur les vieilles dalles du vestibule. Là, ils le calèrent finalement contre un mur et s'assirent épuisés dessus. Malheureusement pour eux, un lieutenant vint à passer par là, qui sortait de la salle des trophées par une porte massive isolée dans l'épaisseur d'un mur puissamment appareillé.

« Bande de fainéants ! s'emporta le lieutenant en découvrant les deux soldats avachis sur le coffre. C'est comme ça que l'on monte la garde devant la salle des trophées ! Soyez heureux que ce soit moi qui passe plutôt que le maître.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ! coupa le lieutenant. Pour ne plus être tentés de monter la garde assis, descendez-moi ce coffre dans la cour, et reprenez ensuite de manière impeccable votre poste.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, exécution ! »

Tout penauds, les deux gardes reprirent le coffre pour le transporter, cette fois, jusque dans la cour du donjon...

\*\*\*

Pendant ce temps, Ozgor le Borgne et Ozgor le Jeune avaient rejoint une petite chambre serrée entre les murs d'un des angles du donjon. C'était là leurs quartiers.

Le plus âgé des deux rouquins ouvrit la porte tandis que le plus jeune allumait une lampe à huile en terre cuite. Il n'y avait

pas dans la chambre de fenêtre ni aucune ouverture d'aucune sorte sur l'extérieur. La nuit régnait dans cet espace recroquevillé. Seule la flamme fluette que tenait Ozgor le Jeune chassa un peu l'obscurité qui gisait là. Ozgor le Borgne entra à son tour et tira la porte derrière lui.

Il y avait deux paillasses, une étagère garnie de pots et de fioles, une grosse météorite enchâssée dans un palanquin, un tabouret et une table. De nombreuses affaires traînaient dans un désordre impressionnant. Armes, vêtements, restes de repas, cadavres de bouteilles, parchemins, sacs et coffrets jonchaient le sol et ornaient le tabouret ou la table. Les deux Ozgor se frayèrent un chemin à travers ce capharnaüm jusqu'à la table placée contre le mur du fond. Là, ils s'immobilisèrent...

Un nuage de ténèbres supplanta, l'éclair d'un instant, la lumière que tenait toujours Ozgor le Jeune. Dans un cycle oppressant, comme par flashes, d'épaisses ténèbres recouvraient l'endroit de leur sombre présage. Par intermittence, au même moment que venaient les ténèbres, des sons se répandaient. Une voix entrecoupée de retour à la lumière s'élevait, caverneuse, sans âme, sinistre :

« Qu'y a-t-il pour que vous me dérangiez ? Ah ! mais je lis que vous êtes troublés...

— C'est que la princesse a disparu, se risqua à expliquer Ozgor le Borgne.

— Je croyais pourtant qu'elle était votre prisonnière.

— Oui, mais un démon nous l'a enlevée.

— Ne dis pas de sottises ! Le monde d'en-bas n'échappe pas à mon ubiquité, et nulle créature des abysses n'a fui le cauchemar des profondeurs par une fissure de la terre. Aucun démon n'a pu commettre un tel forfait en ce jour.

— Mais alors, comment expliquer sa disparition ? s'étonna Ozgor le Jeune.

— La princesse n'a pas disparu. Elle est encore ici, dans les murs de ce donjon. Je la ressens. Je l'éprouve en moi-même. Oh ! comme j'ai joui de son tourment ! Mais... malédiction !

— Que se passe-t-il ? demandèrent de concert les deux Ozgor.

— Un sentiment nouveau fait palpiter le cœur de la princesse. Ce flux me bat qui court dans ses veines. Amasia connaît l'amour. Et celui qu'elle aime doit être en ce moment même proche d'elle si j'en juge par l'émotion qu'excite en son sang une mâle présence. Par quelle impardonnable négligence avez-vous pu laisser un homme s'approcher d'elle ? Mes recommandations appelaient à la plus grande vigilance.

— Mais, se plaignit Ozgor le Borgne, nous n'avons permis à personne de s'approcher d'elle. Nous l'avons gardée enfermée et...

— Silence ! Je m'imprègne... Le sentiment qu'éprouve la princesse m'est étrangement connu. Elle me l'a déjà fait goûter. Plus précisément, c'était l'expression contrariée de ce sentiment. Combien ai-je parfaitement vécu cette séparation, cette rupture mortelle de leur amour. Avec quelle délectation son malheur m'a donné vie !

— Pourriez-vous nous expliquer ? implora Ozgor le Jeune, qui avait apparemment beaucoup de mal à comprendre.

— Il est vrai que tu n'étais pas là. Mais Ozgor le Borgne a saisi. L'homme qui, en cet instant, accompagne la princesse n'est autre que ce jeune insolent nommé Frékaas.

— Frékaas ! s'irrita Ozgor le Borgne. Ce ne peut être que lui, en effet ! Qui d'autre, sinon lui, aurait pu savoir ce que nous ferions et prévoir une parade à notre plan ?

— Oui ! reprit la voix qui jaillissait à chaque manifestation de ténèbres. Frékaas est de retour... Voilà votre plus grand tort puni : vous n'aviez qu'à le retrouver avant qu'il ne nous nuise.

— C'est vrai qu'il était... qu'il est intrépide. Si vous aviez vu comment il s'envola en empoignant le grand mât télescopique de la nef ivoirine de Fanëclor pour se hisser au niveau de l'astragale de Gwendral ! D'un geste qu'animaient les dieux et sa volonté, il fit voler en éclat de son épée le joyau maléfique du monstre maudit. J'aurais dû me douter qu'il traverserait le temps jusqu'aux tourments d'aujourd'hui...

— Il est trop tard pour des regrets ou des reproches extra-temporels. Seul le présent compte à présent. Frékaas et Amasia sont dans le donjon. Voilà bien notre chance. Retrouvez-les vite ! Le sang de la princesse est mien. Vous entendez ! Ma recreation réclame son sang vierge. Séparez-les immédiatement et apportez-moi ma vie qui gît en elle. Que je me boive ! »

À l'écho sinistre de cet ordre sans appel, les ténèbres s'en-gloutirent. De nouveau, sans interruption, la lumière dominait l'espace clos de la petite chambre. Ozgor le Borgne et Ozgor le Jeune se regardèrent. Ils comprirent que c'était le jour ou jamais.

\*\*\*

Dans la salle des trophées du donjon, le maître des Fiefs, Tildeberg Ier, s'entretenait avec le gardien des Marches du Nord, Bélaor d'Armebrave. Pour des raisons diplomatiques, le maître avait laissé la vie sauve au gardien.

« Je ne veux pas la destruction d'Aquebanne, expliqua le maître.

— Comment ce fait-il alors que vous nous avez attaqués ? répliqua Bélaor. Car si ce n'est pas pour l'éliminer, pourquoi s'attaquer à quelqu'un ? Souhaitiez-vous seulement nous tester ? Vouliez-vous plus vraisemblablement nous humilier ? Quoi qu'il en soit, la situation tend à me prouver que vous ne sauriez vous en arrêter là.

— Détrompez-vous. Je ne réclame que justice. Je reste très attaché à notre pays. Je n'en ai jamais eu d'autres, et si je viens présentement des Fiefs, je retourne à Aquebanne. Que m'importe mon royaume, je ne désire que ma baronnie. Vous m'aideriez beaucoup en comprenant cela.

— Qui pourrait encore vous faire confiance en Aquebanne ? Le maître Sijaron vous a proposé de retrouver vos terres et vos titres, en échange de quoi il exigeait seulement de votre part que vous redeveniez celui que vous étiez avant la conquête royale. L'orgueil vous a, semble-t-il, fait perdre de vue vos devoirs envers notre monarchie. Vous jalousez sa gloire, c'est pourquoi vous n'êtes qu'un félon, un renégat, un usurpateur.

— Bien... Je vois que je ne parviendrai pas à vous convaincre du contraire. Cependant, malgré tout, accepteriez-vous de me rendre un petit service ?

— Je crains que vous ne me demandiez quelque chose d'impossible...

— Vous serait-il agréable de vous rendre à Chrost porteur d'un message de ma part à l'intention de sa majesté Sijaron III ?

— Je dois vous avertir que, quel que soit le contenu de votre missive, je ne ferai pas mystère au maître de ma vision de la situation. Il va sans dire que sa majesté Sijaron sera mise au

courant de la réalité de vos menées belliqueuses. Il faudrait être aveugle ou sot pour convenir du contraire.

— Ne juger pas à la place du roi, lui seul décidera. Alors, porterez-vous ce message ?

— Vous vous faites des illusions, mais si vous insistez, je conduirai cette ambassade. Sachez, tout de même, que je ne suis pas le messager idéal de votre cause... Ainsi, devant votre assurance, il me vient comme un doute au sujet de votre lucidité, à moins que vous ne me mentiez. En tout cas, ma parole vous sera hostile et ma bouche peu serviable. Vous voilà prévenu. Désirez-vous toujours me voir partir rejoindre le maître ?

— Et pourquoi pas ? Vous n'en serez pas moins le gage de ma bonne volonté. Oui, partez, partez vite rejoindre Sijaron. Voici la lettre que vous lui remettrez en main propre de ma part. »

Et le maître des Fiefs tendit au malheureux gardien des Marches du Nord un tube d'argent ciselé. L'homme à la beauté toute féminine tourna sur ses talons et quitta la présence du despote. Vaincu, Bélaor d'Armebrave s'en allait annoncer à son roi la prise de Kalinda. Le jeune chevalier mesura alors l'étendue de son déshonneur. À l'humiliation de sa défaite allait s'ajouter l'humiliation de la reconnaissance à venir devant son roi d'un tel échec. Mais l'homme, bien que meurtri, acceptait d'assumer l'ampleur du désastre. Malgré la honte que cela impliquait, Bélaor d'Armebrave se résolut à se rendre à Chrost.

Dès que le gardien des Marches du Nord l'eut quitté, le maître des Fiefs fit mander son fidèle et dévoué serviteur, Carnicollo. Dans la salle des trophées, apparut aussi vite qu'il le put le serviteur. L'homme, les cheveux tirés en arrière, le

front dégagé, l'œil tout à la fois inquiet et perspicace, inclina respectueusement la tête devant le monarque.

« Carnicollo, approche, veux-tu.

— Ô Majesté, que puis-je faire pour Votre Grandeur ?

— Depuis que nous avons sondé l'esprit des Scornafiocres de Perliche, nous partageons le même secret, n'est-ce pas ?

— Oui, Votre Altesse, nos vies sont entre vos mains...

— Je vois que tu crains encore que je fasse mauvais usage de ce qui nous a été révélé. Sache, si cela peut te rassurer, que je n'ai toujours pas choisi d'obéir aux sorciers de Perliche. Toutefois, je ne repousse aucune possibilité, je reste ouvert à toute alternative. J'ai décidé que ce serait les événements eux-mêmes qui décideraient pour nous. Quoi de plus pratique au fond ? M'Rak veut jouer, soyons aussi indécis que lui. Nous verrons bien où il nous conduit...

— Mais l'homme est moralement constitué pour faire par lui-même un choix juste. N'abdiquons pas le pouvoir que nous possédons. Nous devons lutter contre l'indécision, contre l'indifférence M'Rakienne. Nous avons le droit et le devoir de vouloir le bien.

— Carnicollo, tu n'es qu'un vieux radoteur de morales éculées. Nos vies nous appartiennent, soit. Mais ce n'est pas une raison pour qu'elles deviennent ennuyeuses. Vois-tu, l'homme qui n'a qu'un but, qu'il poursuit toute une vie comme un absolu, le jour où il l'atteint, c'est la mort de tout son désir qu'il embrasse par là même. Je préfère, quant à moi, dorénavant, me laisser porter par l'incongruité, l'imprévisibilité, l'inaccessibilité des événements. Mais trêve de philosophie, je ne t'ai pas fait venir pour que tu m'embrouilles les idées. J'ai à te demander un petit travail...

— Il sera fait selon vos ordres. Parlez, Majesté.

— Tu gardes bien précieusement la liste des ingrédients que les Scornafiocres ont dressée, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et bien, il est grand temps de commencer à identifier la nature de ces ingrédients et à découvrir les lieux où ils se cachent.

— Mais, Votre Altesse, je croyais que vous aviez décidé de vous laisser porter au gré des événements, et voilà que vous cherchez à les orienter, à les précipiter.

— Il suffit ! s'emporta le maître. Je laisse libre cours aux événements, mais je me refuse pour autant à être ignorant de mon pouvoir sur eux. Je veux être capable de juger de ce qu'ils nous proposeront. Et ce n'est pas toi, savant, qui me reprocheras de vouloir m'instruire. Alors, écoute : je t'ordonne de fouiller les livres que recèle cette cité et d'y trouver toutes les informations qui concerneraient, de près ou de loin, la quête des Scornafiocres. Il faut que tu me dises ce qu'est un Brevior, du méronia, de l'askrène, et tout le reste. Tu as compris !

— Très bien, Votre Majesté. Mais je redoute de ne pas pouvoir trouver grand-chose dans la Boutique aux archives de Kalinda. Il me faudrait avoir accès à la grande bibliothèque de Chrost pour répondre à toutes vos attentes.

— Nous irons à Chrost en temps voulu, crois-moi. En attendant, fouille cette Boutique aux Archives et informe-moi de tes découvertes. Va, maintenant, et use utilement tes yeux à mon service ! »

Aussitôt Carnicollo se retira pour se rendre dans la ville haute, dans cette bâtisse appelée Boutique aux Archives.

\*\*\*

Dans la cour, que l'ombre immense du donjon couvrait, le coffre où se cachaient les deux fugitifs fut déposé et laissé là sans surveillance. Un carrosse attendait sur les pavés saupoudrés de neige. Les chevaux de l'attelage s'ébrouaient bruyamment. Des palefreniers achevaient de serrer des courroies et des sangles, puis ils firent remonter les rênes de tout l'ensemble jusqu'à la place du conducteur. Le cocher, qui avait supervisé les préparatifs de l'équipage du haut de son perchoir, prit bien en main les rênes qu'on lui tendait. Trois cavaliers formant une petite escorte attendaient, aussi impatientement que leurs montures, le départ. Plusieurs serviteurs en livrée or et rouge, aux bas de chausses blancs et aux impressionnantes poulaines noires avancèrent vers le coffre. Frékaas, qui avait observé toute cette animation, referma précipitamment à leur vue le couvercle du coffre sur sa tête. Quatre serviteurs se saisirent aussitôt du lourd bagage et le portèrent jusqu'au carrosse, où ils l'arrimèrent au bastingage arrière. Amasia et Frékaas allaient partir en voyage comme passagers clandestins...

Accompagné par le capitaine Toshkoz, le chevalier Bélaor d'Armebrave sortit du donjon et se dirigea vers le carrosse. Les deux hommes embarquèrent et l'équipage s'ébranla pour quitter la citadelle.

Le carrosse et sa petite escorte prirent le Chemin des Festuriers, qui faisait presque entièrement le tour de la citadelle avant de descendre, à travers la ville haute, vers la porte du Huitzil. L'équipage passa le long d'une imposante bâtisse posée sur des arcades torsadées de verre bleu incrusté de paillettes multicolores, tandis que le reste de l'édifice présentait une façade sombre sans aucun ornement. Seule une dizaine de hautes fenêtres grillagées interrompaient cette morne et

massive muraille. Ce bâtiment était connu sous le nom de Boutique aux Archives. C'était entre autres là que se tenait l'inquiétant tribunal des sentences. Le carrosse fila et poursuivit sa course après la porte du Huitzil pour rejoindre la ville basse. L'allée serpentine des Enlumineurs de Cauchemars fut dévalée dans un bruit de tonnerre, puis le cocher expédia son attelage au triple galop pour franchir le monticule du Talon, qu'il fallait impérativement attaquer à grande vitesse pour ne pas rester en panne sur sa pente. Le Talon franchi, le carrosse fut dirigé dans la contre-allée des Plaies sans-nombre, où jadis se trouvaient des léproseries. Finalement, l'équipage tourna sur la gauche de l'Hostellerie de la Grande Halte en direction de la barbacane sud de la cité, barbacane qui ouvrait sur le royaume d'Aquebanne.

Bien qu'un peu secoués, Amasia et Frékaas furent heureux de s'apercevoir, en soulevant légèrement le couvercle du coffre, qu'ils venaient de quitter Kalinda et qu'ils filaient maintenant vers Fendweek par le Pavé. La sombre silhouette de la cité fortifiée, hérissée de ses tours et de son puissant donjon, s'effaçait peu à peu dans la brume de ce morne jour du cycle indécis de M'Rak. Dans le ciel, les Trois Lunes pendulaires riaient, grinçaient des dents et crachaient une lumière sans attrait.

[RETOUR](#)

## CHAPITRE XIV

### **La Boutique aux archives**

Carnicollo avait rejoint la Boutique aux Archives. Par un escalier de bois grinçant, il gagna l'étage supérieur de l'édifice. Là, dans le jour discret qui émanait de dix grandes fenêtres grillagées, s'étendaient des quadrillages d'ombre sur les dalles grises et poussiéreuses, incrustées de réalgar. La salle où étaient stockées les archives de Kalinda avait cette étrange atmosphère des lieux chargés d'histoire. La lumière y descendait en une tonalité indistincte. Les armoires, recouvertes de manuscrits, reposaient dans la pénombre et le silence. Entre les rangées d'armoires se profilaient des passages que les ombres, dessinées par les fenêtres grillagées, quadrillaient. Les étagères ployaient sous le fardeau d'épaisses piles de livres et dégoulaient de rouleaux de parchemin. De vieux restes de chandelles collaient encore au vernis craquelé d'antiques guéridons. Il planait sur ce lieu comme un goût âcre et secret. La connaissance, comme toujours, reposait dans le mystère, cachée sous les épaisses couvertures de cuir anonymes des livres, enfermée dans les signes et les arabesques runiques inscrits à l'encre des alchimistes. Seuls ceux qui possédaient la clef du langage pouvaient déchiffrer la science qui dormait là. Il fallait aussi pouvoir, strate par strate, en remonter le cours pour gagner la source du sujet envié.

Carnicollo se demanda par quel bout il allait bien pouvoir commencer. Parmi ce chaos d'ouvrages, il devait se frayer un

passage : mais par où, par quelle galerie, par quelle étagère, par quel manuscrit commencer ? Il hésitait, debout, immobile, le regard flottant sur cet univers énigmatique. Un détail, peut-être, le déciderait-il, comme la reliure, la facture, l'odeur même de tel ou tel incunable ? L'avidé chercheur voulait se prouver qu'il était capable de dominer l'immensité de cette abondance de manuscrits, et d'en tirer, au premier essai, l'ouvrage où gisait pour lui une réponse. Car il en possédait la certitude, dans ce lieu résidait un hôte habillé de runes qui attendait depuis toujours sa visite. Ce livre existait pour ses yeux, pour cette lecture dont il avait le désir...

Carnicollo observa son bras gauche se lever, se dresser et pointer dans la pénombre dans une direction à l'issue encore absente à son regard. Comme un somnambule, il avança entre deux longues armoires, tourna dans une nouvelle galerie et s'immobilisa devant un meuble bas. Il s'agenouilla et en ouvrit le panneau de bois qui coulissait. À l'intérieur du meuble étaient entassés des parchemins jaunis et secs. Sa main tâtonnait parmi l'accumulation des rouleaux, les repoussant les uns après les autres, sentant l'importance d'une trouvaille à venir, mais n'en saisissant pas encore la réalité. Quand, tout à coup, sa main heurta un objet plus consistant que la matière des parchemins. Sa main lui rapporta aussitôt l'objet insolite. Une boîte rectangulaire et recouverte de métal décoré au repoussé, de la taille d'un écrin à bijoux, apparut sous ses yeux. Carnicollo, surpris d'avoir déniché toute autre chose qu'un livre, ouvrit sans plus attendre la boîte découverte.

Sur un duvet de satin noir reposaient des morceaux de verre rose. Carnicollo en prit un entre ses doigts. C'était un éclat assez fin et légèrement incurvé, présentant une cassure bien nette. La matière, très lisse, n'accusait aucune aspérité et bril-

lait d'un scintillement aux beaux reflets argentés. Intrigué, Carnicollo chercha une explication à la présence d'une boîte d'un tel contenu dans une bibliothèque. Collée sous le couvercle de la boîte, il distingua immédiatement une étiquette : Procès n° 1495 – 3027.

« Le jeu de piste ne fait que commencer », se dit alors à lui-même Carnicollo. Quelle étrange rencontre que celle de ces quelques bris de verre !

L'homme se redressa, gardant avec lui la boîte mystérieuse, et faisant quelques pas pour aider la bonne marche de sa réflexion, il revint vers plus de lumière au niveau du mur percé des dix fenêtres grillagées. Le quadrillage des ombres l'incluait maintenant dans sa projection. Carnicollo regarda de nouveau à l'intérieur de la boîte les étranges morceaux de verre rose. Un feu argenté couvrait sous leur surface parfaitement polie.

« Procès n° 1495 – 3027, se remémora-t-il. N'est-ce pas ici, dans ce bâtiment, que se réunissait jadis le sombre Tribunal des Sentences ? Oui, l'étiquette doit faire référence aux actes d'un procès tenu en ces lieux. 3027 doit de toute évidence désigner l'année. Il ne te reste plus, mon vieux, se parla à lui-même Carnicollo, qu'à trouver les archives, et tu connaîtras le secret des morceaux de verre. Mais ne serait-il pas plus heureux d'user tes yeux pour le travail que ton maître t'a ordonné, plutôt que de perdre ton temps en de curieuses recherches personnelles ? Non, car je sens que je suis sur la même piste que celle des Scornafiocres. Que veux-tu ? C'est une intuition. Laissons-nous guider par les événements... »

Carnicollo tourna la tête à droite puis à gauche. Espérant avoir identifié la source de sa recherche, il opta pour la direction la plus sinistre, là où les ombres de la bibliothèque étaient

les plus profondes. Ce fut au fond, dans un angle que l'obscurité masquait, que l'homme en quête des actes des procès tenus par le Tribunal des Sentences découvrit, derrière un rideau gorgé de poussière, un passage...

Une bougie à la main, Carnicollo entama les ténèbres qui gardaient ce lieu dérobé aux regards. La bougie, dont la cire brûlante dégoulinait, illumina de sa flamme un couloir encombré de toiles d'araignée défraîchies. Après avoir inspecté rapidement les abords du couloir, Carnicollo s'y engagea. Une fois encore, il se sentait guider de ce côté-ci plutôt que vers toute autre direction. Tel était de façon inexplicable l'instinct merveilleux du découvreur de livres.

Le couloir faisait ensuite un coude. Carnicollo déboucha dans une salle voûtée au mobilier recouvert de draps blancs. Un des murs alignait une rangée de meurtrières fermées par des vitraux, dont la tonalité des couleurs était fanée. Des casiers ornaient un autre mur. Carnicollo s'en approcha. Les actes des sentences étaient rangés là, méticuleusement empilés et étiquetés. Sans chercher à savoir pourquoi, notre découvreur opta pour fouiller un casier en haut à droite. Pour ce faire, il escalada un escabeau de bois, et tenant toujours en main sa bougie, entreprit d'identifier le parchemin numéro 1495. Comme par enchantement, c'était bien la série des numéros 900 à 1500 de l'année 3027 qu'il avait sous les yeux...

Enfin, Carnicollo exhuma le dossier numéro 1495 — 3027. Sa proie en main, il redescendit précipitamment les échelons de l'escabeau, manquant presque de tomber. En un clin d'œil, il se jeta sur un banc, en arracha aussitôt le linge qui le couvrait, et s'empessa de dévorer le document. Mais sa source de lumière le gênait pour bien tenir en main l'ouvrage et pour

en tourner les pages. Il inclina donc sa bougie, flamme vers le bas, pour former, sur la surface du banc, un socle de cire où la fixer. Une fois bien installé, il put commencer la lecture de l'acte judiciaire :

*« Tribunal des sentences de Kalinda*

*Dernier jour du cycle de Khan le Fatal*

*De l'an de grâce 3027*

*Jugement 1495*

*Sous le regard des dieux de nos pères et au nom du maître Sijaron III*

— *Maître des sentences : Milectius l'Ancien*

— *Gardien des Marches du Nord : Bergald de Guérande*

— *Périti : Frère Kox l'Algébrite, Fusain d'Istel, Fédor Sarcolion, Gédéon de Beauvoi, Enguérand du Gance de Tournelle, Arst Magnar, Giovanni Lombrosso Colonna di Carli.*

— *Greffier : Yorgèn VIIe du nom.*

— *Témoins : Jagelon Nejkar, sergent d'arme de la compagnie des arbalétriers d'Euzanne, Palas Miloz, lieutenant des miliciens de Sibarine.*

— *Accusé : Frékaas prétendument comte de Mille Haches.*

*L'accusé a été recueilli sur le champ de bataille de Shamrock Hill. Sur le témoignage du sergent d'arme Jagelon Nejkar, ci-devant nous et confirmant ce qui suit, l'accusé portait l'uniforme des féodaux. Il fut trouvé gisant, mais non point mort, revenant peu à peu à lui, son corps éclaboussé de bris de verre. Remis comme prisonnier sous la garde du lieutenant Palas Miloz, également ci-devant nous et confirmant ce qui suit, l'accusé s'est révélé être un dangereux blasphémateur, maudissant notre sainte cité et la gloire de ses fils. Le lieutenant Miloz, fort de cette sagesse emprunte de piété craintive,*

a déferé l'accusé devant sainte justice, nous, tribunal des sentences.

Milectius : accusé, levez-vous et donnez-nous à entendre votre nom.

L'accusé : Frékaas, comte de Mille Haches

Bergald : Quel titre étrange que voilà ? Et que j'ignore...

Frékaas : Ce titre est nouveau et ma noblesse toute fraîche. Toutefois, je n'en tire aucun orgueil, ne vous la signalant que pour bénéficier des immunités dont elle fait jouir devant la justice.

Milectius : Notre sentence ne s'achète pas ! sachez-le. Elle sera implacable ou ne sera pas. L'innocence ou la mort, vous dis-je. Il n'y a point d'autre issue à ce lieu souverain. À moins que, bien sûr, le gardien des Marches du Nord, au nom du maître qu'il représente absolument, ne vous accorde sa grâce. En ce cas...

Bergald : Nous verrons, car c'est bien le maître qui en dernier lieu est seul juge, n'est-ce pas ?

Enguérand du Gance de Tournelle : Qui de nous en doute ? Les dieux ont choisi le maître pour juger.

Milectius : Mais revenons à notre accusé... On vous a retrouvé portant les armes de l'ennemi. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Frékaas : Que bien malgré moi je porte livrée et titre chez l'ennemi dont je ne suis pas, mais que ceux vers qui vont mes suffrages ignorent mes avertissements en les jugeant blasphématoires.

Milectius : À ce propos, pourriez-vous nous rapporter ce que vous disiez au lieutenant Miloz ?

Frékaas : Très certainement, car je n'ai d'autres soucis que d'être entendu. Je loue même cette occasion qui m'est donnée

*de pouvoir parler en présence du gardien des Marches du Nord, qui est le digne représentant du maître.*

*Bergald : Parlez sans crainte, je suis là en effet de manière privilégiée pour vous accorder toute l'attention voulue.*

*Frékaas : Je n'en attendais pas moins de votre part et vous en remercie vivement. Cependant, je vous préviens, mes paroles sont dures... mais vraies. Je prie Dolia, Nakriss et Dia Estéa de tout mon cœur de vous accorder de croire mes paroles vraies.*

*Milectius : Par Stort, Rulian et Mizz Bar, nous vous prions d'en venir aux faits. Le temps presse...*

*Frékaas : Justement, comme vous le dites, le temps presse ! Et c'est dans l'urgence que je parle. Si vous ne faites rien, les féodaux ravageront le royaume d'Aquebanne, la principauté de Sarde et le pays de Kadar.*

*Gédéon de Beauvoï : C'est l'évidence même ! Les féodaux sont nos grands vainqueurs, eux que nous venons de défaire à plates coutures aux batailles de Shamrock Hill et du pont de l'Impénitence. Ignorez-vous qu'il n'y a plus d'armée ennemie ?*

*Frékaas : Vous pouvez toujours vous moquer. À votre place, j'aurais eu le même rire insouciant et facile. Mais la vérité est que vous venez d'être vaincu par votre conquête.*

*Bergald : expliquez-vous ?*

*Frékaas : Je n'ai pas dit votre victoire, mais votre conquête, car c'est bien ce projet qui se met en place. Les têtes de vos armées qui sont les nobles de votre royaume ont déjà décidé de mener à terme l'invasion du territoire des Fiefs. La conquête royale est sur le point d'être lancée.*

*Bergald : Mais qui vous parle de conquête des Fiefs ? La guerre est belle et bien finie, et nous ne chercherons pas à*

*commettre le crime de notre adversaire. Nous respectons la souveraineté de ses frontières comme nous aurions souhaité qu'il respectât celle des nôtres.*

*Frékaas : Vous allez mettre à la tête de cette conquête royale le marquis Tildeberg d'Oa, et ce noble Seigneur issu de votre race vous trahira. Il déposera sur sa tête la couronne nouvellement née du royaume des Fiefs pour la première fois unifié. Il sera maître de Nagor Djuni Kondar et se retournera contre vous qui êtes restés fidèles à Aquebanne et à son souverain, Sijaron III.*

*Milectius : Cela ne se peut ! Outre que vous faites offense à l'un des plus grands et meilleurs serviteurs de notre maître, vous usez de cet art ténébreux qui présage de l'avenir. Dans le reflet de quels astres obscurs avez-vous lu pareilles folies ? Ne serait-ce pas par le pouvoir des ignobles Scornafiocres ?*

*Frékaas : Juge, il va falloir vous décider, car soit je mens et d'aucune magie mon mensonge n'a besoin de s'inspirer, soit je dis vrai et je suis coupable de pouvoir lire l'avenir. Je suis coupable, mais point des deux. Soit le charlatan parle et le sorcier s'efface, soit le sorcier distingue l'avenir et le charlatan n'est pas en moi sujet en cause.*

*Bergald : Sais-tu ce que tu encours en reconnaissant faire usage des forces des ténèbres ? Ce tribunal religieux ne manquera pas de te condamner au bûcher. Tu es encore bien jeune. Réfléchis...*

*Frékaas : N'étant point charlatan, je ne peux être que sorcier. Je n'explique pas cette science que je possède depuis peu, et je ne sais si elle se joue en bien ou en mal. Mais si par elle je parviens à vous convaincre de ce qui arrivera si vous n'intervenez pas comme il faudrait pour changer le cours de notre*

histoire, je la tiendrai pour bonne. Car nous pouvons encore nous sauver du terrible péril qui nous menace.

Milectius : Tu reconnais donc être sorcier ?

Frékaas : Oui, pourvu que par là même vous donniez foi à mes propos. Car voici que vient le jour où beaucoup trahiront Aquebanne. Kalinda et Chrost tomberont, les Immortels ayant livré leur accès à l'assaut de l'ennemi. Duilin de sa tour vous trompera.

Bergald : Quelle folle insolence !

Frékaas : Laissez parler celui qui lit l'horrible destin. Car pour vous gardien, des deux immortels rebelles, Gilrandir sera le pire. Le dernier jour du Cycle de M'Rak, son épée vous transpercera ! Le fidèle serviteur de Sarde envie la couronne princière et Sarde lui échoit. Sous les yeux gorgés d'horreur de votre petite fille Amasia, son père et sa mère seront exécutés et Sarde incendié. Elle-même, combien j'en souffre, ô Amasia fait qu'ils me croient, sera égorgée au-dessus du reliquaire de Nabbalar.

Bergald : Blasphème ! Faites taire cet homme ! ou de mes mains je le tue de suite.

Frékaas : Seule la vérité est capable de révolter vos âmes. Renversez le destin tragique de vos vies condamnées sans quoi... Je dis la vérité et les Dieux m'ont accordé de vous la porter pour votre salut !

Bergald : menteur ! Sarde est immortel ; nous vivons encore mille ans et plus. Mais le venin de ta bouche, jamais plus tu ne répandras. Emmenez-le !

Milectius : Votre jugement est sans conteste le seul susceptible d'apaiser la folie de cet homme et de prévenir le peuple de toute contamination par ses paroles blasphématoires. Ce ne peut être qu'un rejeton des Scornaftiocres pour maudire nos

*royaumes et nos princes de la sorte. La sentence sera donc la mort. C'est bien ce que vous souhaitez, noble seigneur de Guérande ?*

*Bergald de Guérande : Oui. Qu'on conduise le coupable sur la place de Marbre pour l'ardoir. Et que l'oubli s'empare de sa mémoire.*

*Ce qui fut fait prestement et efficacement le jour même avant que la nuit n'assombrît notre ville. »*

Carnicollo referma lentement, comme sous le poids d'une révélation accablante, le manuscrit dans lequel était enfermé l'acte du procès de Frékaas.

## CHAPITRE XV

# L'Épée noire

La nuit venait de tomber sur le champ de bataille du pont de l'Impénitence. Seules les Trois Lunes pendulaires donnaient encore au monde un peu de lumière. Mais quelle lumière irradiaient-elles ! Une lumière sans chaleur, sans réconfort, sans âme, blême, voilée, sordide.

Sur le pays, le silence était tombé, sinistre. L'Odja-Däro gisait, recouvert d'ombres profondes et muettes. Les lunes, dominant cet univers reclus de ténèbres, dégoulinait de pâleur. Leurs teintes macabres rappelaient l'aspect du visage des morts, blanc, vide et froid.

Progressant dans l'immensité enneigée, quatre cavaliers filaient vers l'ouest au triple galop. Trëkin, accompagné de trois hommes sûrs, cavalait en tête. Il lui fallait à tout prix gagner au plus vite Kalinda. L'avenir des Fiefs dépendait de sa célérité. Trouverait-il à temps Ozgor le Borgne ? Cette pensée l'obsédait...

Le groupe de cavaliers arrivait en vue de la forêt de Pimprenelle. Trëkin cherchait du regard l'accès du Chemin des Fougères. Il vit plusieurs feux briller dans les sous-bois. Des ombres s'agitaient autour des flammes. Ils semblaient nombreux ceux qui se tenaient sous le couvert des arbres autour des feux. Ils étaient regroupés à l'entrée du Chemin des Fougères.

Trëkin décida de foncer sur eux et de forcer le passage. Il ne pensait qu'à rejoindre Kalinda dans le délai le plus bref.

Les quatre cavaliers jaillirent dans le campement des kadoréens. Une lance empala un des hardis cavaliers ; un second n'eut pas plus de chance et succomba, frappé à mort. Trëkin et son dernier compagnon parvinrent à forcer le barrage. Ils s'engouffrèrent dans le Chemin des Fougères. Phartald hurla qu'on poursuivît les deux forcenés. Plusieurs gardes d'honneur sautèrent aussitôt sur leurs impressionnantes montures pour donner la chasse aux intrus.

Trëkin et son dernier compagnon éperonnèrent de plus belle leurs chevaux en entendant les cris de leurs poursuivants. Les arbres dénudés entrelaçaient leurs branches noires. Un vent froid battait le visage des cavaliers.

La poursuite s'allongeait. La peur s'était emparée de Trëkin. Les Kadoréens avaient de meilleures montures et finiraient par les rattraper tôt ou tard. La liberté des Fiefs était assujettie aux pointes des lances de La Garde d'honneur. « Il faut échapper coûte que coûte au rinuleq », se répétait sans cesse Trëkin au comble de l'excitation. Son compagnon poussa un cri déchirant, une lance en rinuleq venait de le rattraper. Trëkin, le souffle court, poussa encore plus vite son cheval...

C'était la fin. Trëkin savait devoir mourir là, en plein cœur de l'ensorcelée forêt de Pimprenelle. Une lance en rinuleq taquinait déjà son dos. Sans la voir, il la sentait le menacer et se rapprocher. On n'entendait plus que le bruit des chevaux martelant le sol et écumant d'effort. Le poursuivant de Trëkin s'appliquait à le rejoindre, et, méthodiquement, il grappillait de la distance, remontant petit à petit sur sa proie.

Trëkin, en désespoir de cause, implora les puissances supérieures dont l'âme de son peuple connaissait les secrets. Il fit appel, lui, le sanguinaire soldat, aux esprits des Scornafiocres.

Ces nécromanciens ne composaient-ils pas la seule force à laquelle les féodaux avaient jamais accepté de se soumettre ? Il s'agissait, lors d'une telle invocation, d'accueillir la malédiction plutôt que de connaître la mort. Trëkin avait choisi : pour échapper à la lance de son poursuivant et rejoindre Ozgor le Borgne, il était prêt à se livrer au pouvoir des Scornafiocres...

Un rire de fou furieux, de dément, un rire venu des profondeurs sans fond des entrailles de la terre, un rire furieux résonna dans la forêt, et une voix se fit entendre, moqueuse et mauvaise sans repentance :

« Trëkin, pauvre diable ! La peur te fait choisir le pire. N'as-tu pas assez connu de terreurs pour en réclamer encore ? Soit ! Je te délivre de la lance. Tu toucheras Ozgor... Quelle horreur ! C'était un frère... Tu finiras comme un chien ! »

La voix s'était retirée. Trëkin galopait maintenant dans un flux brumeux, opaque et humide. Ses yeux pleuraient, piqués par un froid intense. Il ne savait plus où conduire sa course. Tout à coup, les sabots de son cheval heurtèrent le pavé d'une chaussée. Il n'y en avait pas trente-six mille de chaussées pavées dans tout le pays. Il venait de mordre sur le Pavé. « Comment, s'interrogea-t-il, ai-je fait pour traverser aussi vite Pimprenelle ? En tout cas, je suis sauf ; et par les Scornafiocres, mes ennemis sont distancés. Ô prodige des ténèbres à ma volonté soumises ! »

Son regard perçant le brouillard, Trëkin vit, jaillissant devant lui, l'imposante cité fortifiée de Kalinda. Sombre masse hérissée de tours, Kalinda dominait, noire et menaçante, la frêle silhouette du cavalier. Minuscule visiteur de la colossale fortification, Trëkin avança vers la barbacane défen-

dant le principal accès au sud. D'une muraille, une voix l'arrêta :

« Qui vient de la nuit sous nos murs ?

— Je suis Trëkin, capitaine des archers. Je viens de la bataille pour porter nouvelles au roi.

— Approche sous nos lumières.

— Me voici : certains doivent me reconnaître. Des hommes des Fiefs, je suis un des chefs.

— Capitaine Trëkin, je vous ouvre. Tirez la herse ! »

Trëkin s'empressa de pénétrer dans la cité. Sans rien expliquer, il laissa derrière lui les gardes et s'engouffra dans les ruelles sombres de la ville basse. Toujours au galop, Trëkin déboucha sur la place de l'Hostellerie de la Grande Halte, puis il remonta la contre-allée des Plaies sans-nombre. Ayant atteint le Talon, il fila sans perdre un instant vers la citadelle, empruntant le circuit tumultueux de l'allée serpentine des Enlumineurs de Cauchemars...

Dix minutes plus tard, l'arche de la porte du Huitzil vit passer un cavalier lancé furieusement au triple galop. Aussitôt après, Trëkin longea la lourde bâtisse de la Boutique aux Archives. De la lumière émanait des grandes fenêtres à l'étage. Il ne restait plus au cavalier qu'à faire le tour de la ceinture qui encerclait la citadelle. Le donjon était maintenant en vue...

Les pas de son cheval résonnaient bruyamment sur la chaussée. Sous les murs de la fortification le long de laquelle il galopait, Trëkin aperçut devant lui un autre cavalier. Celui-ci se dirigeait également au grand galop vers la porte des Gorges Sèches. Les Trois Lunes pendulaires, Salix, Venox et Bulaz scrutaient la nuit. Au jeu de leurs rayons, Trëkin remarqua que la livrée du cavalier le précédant était semée d'étoiles

scintillantes. Il ne pouvait s'agir que d'un des hommes du vicomte d'Umbrow. Un messenger allait au roi dénoncer la trahison des natifs des Fiefs ! Trëkin, plus inquiet que jamais, se lança à sa poursuite pour l'intercepter...

Parvenu à son niveau, Trëkin tenta de l'arrêter. La première tentative échoua, l'autre se défendant comme un ougabashi sauvage ! Finalement, Trëkin le serra du plus près qu'il put et se jeta sur lui. Les deux cavaliers roulèrent à terre. Leurs corps entremêlés dévalèrent la pente enneigée du chemin qui montait jusqu'aux portes de la citadelle. Lorsqu'ils s'arrêtèrent, les deux hommes dégainèrent leurs épées et s'engagèrent aussitôt dans un furieux combat. Le fer de leurs armes s'entrechoquait violemment. Trëkin, croyant porter un coup définitif, fut repoussé à sa plus grande surprise par le pied de son adversaire. Trëkin glissa en arrière, emporté le long de la pente glacée, laissant ainsi échapper le messenger du vicomte d'Umbrow. Ce dernier en profita pour reprendre sa course vers la porte des Gorges Sèches et toucher les gardes qui s'y tenaient. Le cœur débordant de rage, Trëkin, conscient d'avoir échoué si près du but, se mit à maudire les dieux en hurlant :

« Dieux de malheur, maudit soit le jour qui a vu naître vos pouvoirs ! Pourquoi condamner les Fiefs à la ruine ? Si ténue est la frontière entre la victoire et l'échec... Quelle vanité ! »

Trëkin se redressa, observant, impuissant, le messenger du vicomte d'Umbrow gagner le premier la citadelle. Tout semblait perdu, quand, soudain, la voix des Scornafiocres lui hérissa les cheveux sur la tête.

« Imbécile ! Qu'attends-tu pour le tuer ?

— Mais comment ? » s'indigna Trëkin.

Subitement, l'épée en main, il se retrouva devant son adversaire, face à face avec lui. L'autre n'eut le temps que

d'esquisser une indescriptible grimace de contrariété : Trëkin l'abattit aussitôt d'un grand coup d'épée.

Le cadavre du messager du vicomte gisait maintenant ensanglanté dans la neige, à peine à plus de vingt mètres de la Porte des Gorges Sèches. Trëkin exultait, les infâmes Scornafiocres venaient, une fois encore, de lui sauver la mise. Sans perdre davantage de temps, il se mit à courir pour rejoindre la porte de la citadelle...

Là, exténué, mais exalté, Trëkin s'arrêta, les gardes s'avancant vers lui. Leur chef l'apostropha :

« Halte ! Qui es-tu ? Et que sont ces cris que nous avons ouïs ?

— Je suis Trëkin, commandant des archers des Natifs des Fiefs. Je viens de la bataille pour porter nouvelle au roi de son issue.

— Que dis-tu ? Rassure-nous sur le champ : avons-nous été victorieux ?

— Oui, assurément, mais c'est au roi que je dois de manière privilégiée faire part de notre exploit.

— Bien. Qu'il passe et qu'on l'escorte jusqu'à Sa Majesté. »

Accompagné par deux gardes, Trëkin pénétra dans la citadelle. Les trois hommes se dirigèrent vers le donjon. Ce fut à grandes enjambées qu'ils parcoururent l'espace qui les séparait du donjon. Dans la nuit dégoulinante de la lumière hideuse des Trois Lunes pendulaires, la bâtisse fortifiée trônait, lugubre, infestée de maléfices, comme si elle eut été la demeure du Démon en personne. Surpris par tant de puissance ténébreuse, Trëkin sentit une peur diffuse monter en lui. Que se passait-il en ce lieu si sinistre et si noir ? La peur le gagna

comme malgré lui. Se retournant vers un des deux gardes l'escortant, il demanda :

« Où se trouve Ozgor le Borgne ? Il me faudrait le voir. C'est en sa présence que je veux me présenter au roi.

— Le Seigneur Ozgor doit se reposer en sa chambre située sur la face nord du donjon, au dernier étage de l'édifice.

— C'est parfait. J'irai le trouver et nous irons ensuite au roi. Cela vous convient-il ?

— Pourquoi cela doit-il nous gêner ? Vous semblez bien inquiet, jugea le garde.

— Non, non, tout va bien, bafouilla Trëkin qu'un incoercible sentiment de panique venait de submerger.

— Vous ne semblez pas avoir été blessé durant la bataille. Peut-être avez-vous faim ? »

Trëkin s'arrêta net, et, s'agrippant à l'une des chaînes du pont-levis du donjon, il se mit aussi sec à vomir...

Respirant fortement, il cherchait à retrouver ses esprits.

« Ça va aller ? se hasarda à demander un des gardes.

— C'est bon, c'est passé... Je vais pouvoir poursuivre. Mais accompagnez-moi vite auprès d'Ozgor le Borgne. »

Ils pénétrèrent dans le donjon, arpentant les couloirs, empruntant les escaliers. Parvenus au dernier niveau de la tour, ils s'avancèrent vers une porte. Un des gardes frappa. Un bruit de grincement aigu se fit entendre et un visage contrarié apparut dans l'entrebâillement de la porte. C'était la figure rougeaude d'un rouquin borgne.

« Qu'y a-t-il ? maugréa l'homme que l'on venait de déranger.

— Seigneur Ozgor, c'est moi, Trëkin. J'aurais à vous parler ; c'est extrêmement urgent. Puis-je entrer ?

— Pour quoi faire ? voulut encore savoir Ozgor le Borgne.

— Ce que je dois vous dire ne peut être divulgué sur le seuil d'une porte. Il faut, dans le secret, que je vous entretienne d'un impérieux besoin.

— Tout ceci est encore bien vague, mais vous avez éveillé ma curiosité. Entrez... »

À l'intérieur de l'espace reclus, où logeaient les deux Ozgor, régnait un incroyable capharnaüm. De nombreuses affaires et une foule d'objets hétéroclites gisaient là, sans ordre ni apparente nécessité d'usage. Il y avait, sur une civière, une météorite tarabiscotée, mais certainement très lourde. Des fioles en verre et en terre, des bocaux, aux contenus incertains, traînaient sur des étagères poussiéreuses. À un clou, contre un mur, était même suspendue une cage, dans laquelle papillonnait un papillon doré.

Ozgor le Borgne, l'œil brillant, perçant et malicieux, attendait que Trëkin expliquât l'objet de sa visite. Un peu en arrière se tenait Ozgor le Jeune, une lampe à huile à la main. Trëkin, après avoir jeté avec surprise un rapide coup d'œil dans la pièce, s'empressa de tout raconter :

« Seigneur Ozgor, c'est une grande et périlleuse nouvelle que je viens vous livrer. J'arrive de la bataille et nous l'avons remportée.

— Oui, c'est bien normal. Je vous le demande, comment vouliez-vous que nous perdissions ? Ainsi avons-nous gagné, mais ça, je le savais déjà.

— Vous le saviez ! s'étonna Trëkin dans un grand éclat de voix. Est-ce à dire que Gwirzz le Rouge vous avait mis au courant de ses projets avant la bataille ?

— Mais de quels projets parlez-vous ? Gwirzz devait-il m'entretenir de quelque chose en particulier ?

— Oui, certainement, il l'aurait dû. Car s'il ne l'a pas fait, les nôtres sont en grand péril de mort ici à Kalinda.

— Mais cessez votre charabia ! Dites en clair de quoi il retourne. Parlez !

— C'est que les Natifs des Fiefs ont écrasé tous ceux d'Aquebanne.

— Oui, et alors ! C'est bien ainsi que la bataille se jouait, non ?

— Mais vous ne m'entendez encore qu'imparfaitement. Ce que je voulais dire, expliqua à nouveau Trëkin du mieux qu'il put, c'est que Gwirzz, à la tête des seuls Natifs des Fiefs, a écrasé tous les gens d'Aquebanne, le comte de Garch et le vicomte d'Umbrow inclus.

— Attendez, attendez, je ne vous suis plus...

— Dans une même mêlée, nous avons indifféremment massacré les soldats du roi Sijaron et ceux du roi Tildeberg. C'est ça que j'essaye de vous faire ouïr.

— Mais nous sommes les soldats du roi Tildeberg ! s'indigna Ozgor le Borgne, le souffle court.

— Comment cela ? se ravisa à son tour Trëkin. Seriez-vous capable de rester fidèle à ce roi étranger ? Ce n'est qu'un pauvre nobliau d'Aquebanne, auquel, par faiblesse, nous avons prêté des vertus qu'il ne possède pas. Nous sommes des hommes libres, sans dieux ni roi !

— Blasphémateur ! hurla Ozgor. Par tous les crimes abjects des ignobles Scornafiocres, vous osez bafouer le nom de l'écu, le grandissime Tildeberg, lui que les esprits de Perliche ont choisi pour que les féodaux étendent à jamais la puissance des ténèbres sur le monde ! Qu'avez-vous fait, misérable !

— Mais vous avez perdu la tête, ma parole ! Par les fissures du Karlak, vous avez trop inhalé de smashtej !

— Les gens de votre espèce ne méritent que de crever comme des chiens ! s'écria Ozgor le Borgne.

— Mais nous sommes de la même race, nous sommes frères », s'indigna Trëkin.

Mais Ozgor, ignorant sa plainte, le frappa d'un coup violent à la gorge. Trëkin s'écroula, la respiration saccadée et sifflante. Aussitôt, le rouquin borgne le harcela de coups de pied dans le ventre.

« Espèce de pourriture, prends ça ! et ça !... Ah ! ça fait mal, n'est-ce pas ? Tiens, prends encore celui-là dans les bourses, sale chien ! Crapule ! »

Trëkin gisait à terre, plié en deux sous la douleur. Ozgor le Borgne se dégagea de son corps et se retourna vers Ozgor le Jeune, à qui il adressa immédiatement des reproches :

« Par le jeu du destin, que s'est-il passé ? Tu as encore commis un impair ! Et je parie que tu ne sais pas où ni quand.

— À la vérité, c'est toi qui sais. N'est-ce pas toi le grand architecte de cette construction fumeuse ? Ton plan déterministe n'aura pas résisté longtemps au jeu imprévisible des aléas de la liberté humaine. On ne peut jamais prévoir l'avenir.

— Mais je le connaissais l'avenir !

— Il est trop tard, maintenant. Nous n'avons plus d'armée pour envahir Aquebanne, pour conquérir Sarde et soumettre Kadar. Il nous faut changer nos plans. Notre dessein, quant à lui, demeure inchangé, n'est-ce pas ?

— Par les Scornafiocres hideux, je ne renoncerai jamais à si terrible entreprise. Le monde tremble déjà entre nos mains, et rien ne me presse plus que de le voir bientôt agoniser de peur sous nos regards déments.

— Soit ! mais en attendant de tuer les nourrissons seulement en respirant au-dessus de leurs berceaux, il faut que Domination boive le sang de la princesse. Et où est la princesse ?

— Envolée !

— Mouais... »

Trëkin n'avait pas perdu un mot de la conversation que venaient d'échanger les deux Ozgor. Il tenta de ramper vers la porte, quand une voix immonde résonna à ses oreilles, meurtrissant ses tympans :

« Ne te l'avais-je pas prédit ? Que tu mourrais comme un chien, exterminé par tes frères ! Et, crois-moi, ces deux-là vont te réserver une mort affreuse. Comme c'est atroce !... »

Trëkin tourna de l'œil alors que les rires abominables des Scornafiocres bourdonnaient dans sa tête. Les deux Ozgor quittèrent la pièce, emportant avec eux le corps mollement animé du pauvre malheureux.

\*\*\*

Dans la salle des trophées, le roi Tildeberg faisait les cent pas, déchargeant sa colère comme la foudre sur les personnes présentes autour de lui. Il y avait là quelques officiers et ministres, blêmes et embarrassés de voir leur souverain en si mauvaise disposition à leur égard.

« Mais que se passe-t-il, ici ! réclamait à savoir le monarque. Des princesses se cachent dans nos murs, et la chose parvient à mes oreilles alors même qu'il me faut intercepter un simple soldat afin qu'il m'explique toute l'affaire. Et encore, personne n'a su me donner son identité. Et bien quoi, quelqu'un parmi vous aurait-il la réponse ? Votre conseil

bavarde pour l'inutile, mais quant à savoir, il n'a plus que le silence pour réponse. Répondez ! C'est un ordre !

— La princesse s'appelle Amasia, répondit tout à coup Carnicollo qui venait de faire son entrée dans la salle.

— Amasia ? répéta le roi. Mais qui est-elle ?

— Vous l'avez connue, Majesté.

— Carnicollo, mon ami, s'il fallait que je me souviene de tous les noms de tous les gens que ma route croise, je n'aurais plus besoin de toi pour me les rappeler. Dis-moi donc vite qui elle est !

— Amasia est la princesse de Sarde. Vous la fîtes autrefois égorger sur le reliquaire de Nabbalar.

— Oserais-tu te moquer de moi, Carnicollo ? C'est la mort que tu cherches ? Ton impertinence a dépassé les limites de ma gracieuse patience. Vous autres, sortez ! J'ai à châtier l'ou-trecuidance de celui-là. »

Ministres et officiers se retirèrent prestement la tête basse. La porte de la salle résonna longuement derrière eux... Carnicollo se tenait seul face au maître des Fiefs...

« À nous deux, maintenant ! déclara sinistrement le monarque.

— Votre Majesté, il faut que je vous dise que...

— Allons, mon ami, que diable, la plaisanterie ne m'a point désobligé. Un roi souffle le chaud et le froid à sa guise. T'aurais-je, semble-t-il, fait peur ?

— Votre Majesté a été fort convaincante, et j'ai un court moment tremblé pour ma vie.

— Bon, peu importe. Oublions cela. Maintenant peux-tu me dire où est passé mon fils, où est cette princesse, et me dire pourquoi Duilin ne nous a envoyé aucun signal de sa tour pour nous informer comme convenu du déroulement de la bataille ?

- Cela fait beaucoup de questions...
- Mais tu as beaucoup à te faire pardonner !
- Certes. À laquelle de ces questions dois-je commencer par répondre ?
- As-tu des nouvelles de Duilin ?
- Non, Majesté. La Tour du feu des premiers-nés reste toujours muette.
- La réponse est insatisfaisante, Carnicollo. M’obligerais-tu à sévir ? Alors, dis-moi où est la princesse Amasia ?
- Je suppose, votre Majesté, qu’elle n’est pas loin d’ici, car il aura bien fallu, pour que vous l’enleviez aux siens, qu’elle tombât entre vos mains.
- Tu penses donc que la princesse était en visite à Kalinda au moment même où nous menions l’assaut contre cette cité ?
- Cette cité ou une autre cité, votre Majesté...
- Que veux-tu dire ? Et cesse de crypter tes propos.
- Je veux dire que vous avez l’intention d’aller conquérir Sarde. Aussi, à cela, rien d’étonnant que la princesse Amasia soit votre prisonnière un jour ou l’autre.
- Je vois... Tu es encore en train de faire des reproches à ton maître. Mais je t’écoute : dis-moi alors pourquoi je désire prendre Sarde ? Par hasard, cela aurait-il un rapport avec la quête des Scornafiocres ?
- Vous le savez mieux que moi, votre Majesté. La tâche à accomplir pour satisfaire aux caprices sans nom des Scornafiocres est titanesque. Par exemple, où pensez-vous, selon leurs infâmes recommandations, pouvoir trouver une princesse vierge ?
- Je te suis, maintenant, mon très cher Carnicollo. J’irais, d’après toi, bientôt à Sarde pour capturer la vierge princesse Amasia. Voilà encore pourquoi, tout à l’heure, tu déclarais que

je voulais la faire tuer. Un horrible sacrifice à la gloire des esprits de Perliche, en somme ? Mais crois-tu que j'y sois résolu ?

— Majesté, je ne suis qu'un instrument, qu'un jouet entre vos doigts. Vous vous servez de moi, mais à quel point je ne sais ? Que vous abusiez de moi, certes j'y consens, mais que vous m'abusiez, je m'y refuse. Pourquoi m'avez-vous caché vos desseins ? Car je n'ignore plus que vous avez déjà accompli largement la salle besogne réclamée par les Scornafiocres.

— Et bien, en voilà une liberté de langage... Je corrigerai ta licence plus tard, il me faut percer pour l'instant le secret de ton impertinence. Je veux savoir ce qui t'a permis d'oser me parler de la sorte, car j'imagine aisément que tu ne m'accuserais pas sans preuve. Quelles sont tes raisons, serviteur insolent ?

— J'ai trouvé la preuve, dans la Boutique aux Archives, que Votre Majesté était tout à fait résolue à mener la guerre au monde pour rendre justice à l'iniquité et aux mensonges des Scornafiocres. Je ne sais pas par quelle magie vous êtes parvenu à produire les prodiges que j'ai pu lire et que l'on vous attribue, mais je dois reconnaître ne voir plus en vous qu'un démon sanguinaire. Et moi qui vous avais cru lorsque vous me disiez que le hasard, les lois du sort, l'indécision m'ra-kienne seraient les seuls guides de vos intentions en cette affaire. Vous mentiez !

— Oh là ! pas si vite ! Il me faut tout comprendre. Quelle est donc cette preuve si compromettante découverte dans la Boutique aux Archives ? Tu n'y aurais donc pas perdu ton temps ? C'est bien... »

Carnicollo allait ouvrir la bouche pour assommer son maître de la preuve accablante qu'il détenait sur son compte,

quand soudain la porte de la salle des trophées s'ouvrit. Aussitôt, un homme, projeté violemment en avant, traversa la pièce en titubant, puis vint s'écrouler aux pieds du roi. Trëkin, le nez en sang et la commissure des lèvres fendue, gisait au sol, gémissant sous le regard courroucé du monarque.

« Mais que signifie cette intrusion ! s'emporta le roi Tildeberg. Qui ose forcer ma porte ? »

Derrière le bolide venu s'écraser aux pieds du maître des Fiefs, les deux Ozgor s'avancèrent. Le roi les dévisagea. Ses yeux brûlaient d'une intense colère. Les deux Ozgor ne craignirent cependant pas de s'approcher encore, et, portant la main sur leur cœur, ils plantèrent un genou en terre pour saluer leur maître :

« Honneur à vous, Terrifiante Puissance, maître des Fiefs et maître du monde.

— Et quoi encore ? Nul ne vous a jamais appris le protocole ! Vous autres natifs n'êtes que des barbares hirsutes. “Maître du monde”... mais, ma parole, vous avez fumé du smashtej !

— Non, ô mon Maître, rectifia poliment Ozgor le Borgne. Nous avons déjà fait une longue route ensemble, mais le philtre de l'oubli a enveloppé votre mémoire de brumes, que toutefois je vais m'empresse de dissiper.

— Et qui est cet homme ? demanda le roi en désignant Trëkin.

— Un traître, Votre Majesté, signala Ozgor le Borgne. Il vient de la bataille, où les natifs se sont soulevés contre l'autorité de vos officiers.

— Que dis-tu ?

— Qu'une partie de vos soldats a péri et que l'autre s'est retournée contre vous.

— Allons bon, lâcha le roi. Et vous-mêmes : êtes-vous venus me tuer ou désirez-vous renouveler votre serment d’allégeance ? Vous me prenez pour un imbécile ou quoi ? Devrais-je encore supporter longtemps vos plaisanteries douteuses, vos insolences, votre bêtise crasse, votre incompétence ?

— Nous reconnaissons humblement notre incompétence, et votre reproche est justifié. Notre bêtise, également, nous la jugeons aussi sévèrement que vous le faites, et nous sommes contrits à l’idée que cela aurait pu nuire à votre grandeur. Mais l’erreur, bien que blâmable, est rectifiable. Si vous voulez...

— Oui, je veux ! hurla le roi. Je veux que vous sortiez immédiatement d’ici ou je vous étrangle ! »

Sans ajouter un mot, les deux Ozgor se retirèrent, oubliant derrière eux le corps de Trëkin. Les yeux du roi jetaient des éclairs. Sa colère commençait à peine à retomber lentement, lorsqu’on frappa de nouveau à la porte !

« Non ! répliqua le roi. Attendez ! »

Tildeberg plongea son regard dans celui de son fidèle serviteur Carnicollo.

« Qu’en penses-tu ? Où allons-nous comme ça ?

— Votre Majesté, M’Rak décide pour nous...

— Et si ce qu’il propose ne me plaisait pas ?

— Est-ce à dire que Votre Majesté aurait renoncé à la quête des Scornafiocres ?

— De toute évidence, oui. Je n’aime pas ne pas comprendre ce qui m’arrive. J’abandonne.

— J’espère qu’il n’est pas trop tard, soupira Carnicollo.

— Que faisons-nous, maintenant ? »

Un moment de silence fiévreux suivit cette question sans réponse. Derrière la porte, quelqu'un attendait qu'on l'autorisât à pénétrer dans la salle... Finalement, l'ordre vint :

« Entrez ! », cria le roi.

Un officier, cuirassé du cou aux genoux, s'avança et s'inclina devant le roi :

« Votre Majesté, une grave rumeur court, selon laquelle les natifs auraient retourné leurs armes contre nous durant la bataille. Cette rumeur semble confirmée par l'assassinat d'un messenger du vicomte d'Umbrow. Nous avons retrouvé son cadavre sur le Chemin des Festuriers, juste un peu en avant de la porte des Gorges Sèches. Quant à la barbacane nord, une sanglante bagarre vient d'y éclater, opposant natifs des Fiefs et soldats fidèles à votre cause. L'écho de cet affrontement risque de se répandre rapidement, et Kalinda pourrait devenir le théâtre de déchirants combats. Votre Majesté, pour prévenir cet embrasement, dois-je intervenir préventivement en désarmant tous les Natifs non encore gagnés par la rébellion ?

— Ainsi donc c'était vrai, marmonna le roi...

— Que dois-je faire ? répéta l'officier.

— Oui ! Faites donner discrètement l'alerte. Que tous les soldats originaires d'Aquebanne soient prêts à agir. Je ne veux pas qu'un seul Natifs survive à l'affront qu'ils m'ont fait. Massacrez-les dans leurs couches pour ceux qui dorment encore. Les autres, débarrassez-vous d'eux comme vous pourrez. Je veux que les rues de la ville ruissellent de leur sang. À l'aube, ils devront tous avoir payé leur crime au prix de leur vie. Vous avez compris. Exécution !

— À vos ordres, Majesté. »

Et l'officier sortit pour aller mener à bien sa salle besogne.

À nouveau, le regard du roi croisa celui de son serviteur. Les derniers événements venaient d'amputer la puissance du maître des Fiefs d'une grande partie de ses forces, mais son pouvoir demeurait important. Des hommes fidèles et valeureux défendaient encore sa cause sans faillir. Et parmi eux, les deux Ozgor ne comptaient pas pour les moins déterminés. Le roi s'interrogeait sur leur motivation. Le prenait-il pour le successeur des Scornafiocres ? Avaient-ils tort de le croire tel ? Le roi savait bien être allé un soir à Perliche...

Carnicollo scrutait son maître, cherchant à déchiffrer ses pensées. Le roi allait et venait, longeant la paroi de la salle des trophées couverte d'étendards, jadis pris à l'ennemi. Mais de quel ennemi s'agissait-il ? Le maître des Fiefs s'arrêta devant un des étendards. Il se mit à en caresser l'étoffe brillante. C'était un gonfalon tranché de pourpre et de sinople aux alérions d'argent, qu'il avait un jour de rude et loyale bataille arraché au général Erskine.

« Vous combattiez les féodaux à cette époque, intervint Carnicollo. Vous étiez alors l'estimable marquis Tildeberg d'Oa. Ne regrettez-vous pas cette gloire louable ?

— Mais il est trop tard, maintenant. J'ai l'an passé rejeté le pardon que m'accordait le roi Sijaron. Je ne recouvrirai plus mon rang de marquis et mes terres qu'en ayant recours à la force. J'y suis contraint.

— Vous pourriez vous contenter d'être maître de Nagor Djuni Kondar, et ce n'est pas rien, et c'est même beaucoup mieux qu'un titre de marquis.

— Peut-être... mais pour cela aussi, il est trop tard. La trahison des natifs en ce jour nous prouve que mon pouvoir est chancelant en cette terre étrangère et sauvage. Ce peuple ne

peut être soumis qu'enterré, et quel roi tirerait profit à gouverner des trépassés ?

— Quoi qu'il en soit, il vous faudrait rejoindre Nagor Djuni Kondar au plus vite. À la lumière des événements qui viennent de se dérouler ici, le peuple des Fiefs pourrait trouver là l'occasion de se révolter, et vos épouses et votre adorable fille X'aia auraient à craindre pour leur vie.

— Tu as raison. Je reprends la route du nord dès que Kalinda sera à nouveau sous notre total contrôle. Je ne peux pas me permettre de laisser derrière moi ce bastion aux mains des natifs. Après quoi, j'irai le plus vite possible à Nagor Djuni Kondar retrouver ma fille. »

En cet instant, Carnicollo jugea même que son maître pourrait finalement devenir un bon maître. La malédiction des Scornafiocres semblait s'éloigner... quand on frappa à la porte !

\*\*\*

« Entrez ! », cria le roi saisi d'énervement.

Ozgor le Borgne et Ozgor le Jeune pointaient à nouveau le bout de leur nez.

« Veuillez nous excuser, Majesté, mais nous solliciterions de vous une entrevue. Pouvons-nous entrer ?

— Vous êtes exaspérants, jugea le roi, mais je souhaite vous entendre sur tous ces événements qui secouent cette nuit.

— Ce sera avec joie que nous vous instruirons du sombre complot que fomentent les ténèbres. Mais avant, nous vous demanderons de bien vouloir patienter un tout petit instant ; nous revenons de suite... »

Et les deux Ozgor, après avoir à peine dépassé le seuil de la porte, le franchirent à nouveau pour disparaître. Le roi explosa d'une colère noire :

« Mais où se croient-ils, ces guignols ! Quel est ce cirque ? »

On entendit de nouveau frapper à la porte...

« Par tous les dieux, entrez ! hurla le roi, fou de rage.

— C'est encore nous, signala Ozgor le Borgne. Comme vous pouvez le constater, Majesté, nous n'avons pas été très longs, n'est-ce pas ? »

Le roi en resta sans voix. Muet, il observa Ozgor le Borgne s'approcher avec une cage à la main, dans laquelle tournoyait un magnifique papillon doré, tandis qu'Ozgor le Jeune progressait avec précaution les bras encombrés d'une foule de fioles. Les deux Ozgor déposèrent délicatement à même le sol leurs précieux trésors. Ils s'en retournèrent ensuite vers la porte...

« Mais quel est ce fatras ? lâcha le roi, abasourdi. Et où allez-vous encore ?

— Nous n'avons plus qu'une dernière petite course à faire et nous revenons », le rassura Ozgor le Borgne.

Les deux Ozgor étaient repartis. La porte était restée entrebâillée...

Le roi et Carnicollo échangèrent un regard incrédule, puis ils se rapprochèrent des objets apportés pour les identifier plus sûrement. Il y avait là, en effet, des choses et des substances peu banales...

On frappa de nouveau à la porte, mais, cette fois, le roi ne prit pas la peine de s'en récrier. Ozgor le Borgne et Ozgor le Jeune pénétrèrent dans la salle des trophées, transportant sur une espèce de civière une imposante météorite métallique. À les voir peiner à la manœuvre, on pouvait penser que le débris

céleste était fort lourd. Finalement, ils s'arrêtèrent au milieu de la salle pour se décharger de leur fardeau. Ozgor le Jeune en profita aussitôt pour remettre à Ozgor le Borgne un colis de forme longiligne, qu'il portait jusqu'à présent dans son dos. L'autre l'en remercia vivement et fit preuve de la plus délicate attention pour le colis.

« Allons bon, les interrompit le roi. Je vous écoute, messieurs.

— Nous avons attendu ce moment avec tant d'impatience, expliqua Ozgor, que nous en sommes émus au plus haut point. Voilà quinze ans que nous nous préparons à cette œuvre.

— Quinze ans dites-vous, répéta Carnicollo ; cela ne nous fait-il pas remonter à une certaine année 3027, par hasard ?

— C'est cela même, confirma Ozgor le Borgne, sa voix trahissant une rare excitation.

— Et alors ? réclama à savoir le roi.

— L'heure, je crois, est venue que nous vous montrions quelque chose », reconnut Ozgor le Jeune.

Et les deux rouquins se mirent à déballer le fameux colis longitudiligne...

Un silence de mort planait maintenant dans la salle... Quand, soudain, Ozgor le Borgne exhiba, dressée dans son poing, une épée ! La lame, noire, aspirait tous les reflets, les effaçant de sa surface impénétrable. Mais, et ce ne pouvait être qu'un prodige, l'épée ne demeurait pas. Par intermittence, et par intermittence seulement, on parvenait à la voir. Cependant, aussitôt visible, elle disparaissait, évanouie. Puis, disparue, elle se recomposait, noire, vibrante, noire et tranchante.

Le dernier œil qui restait au rouquin borgne brillait, fasciné, l'épée allant et venant, du monde au néant, du néant au monde, devant sa figure boursouflée et rougeâtre. À ses côtés,

Ozgor le Jeune était tombé à genoux, les mains jointes dans le geste de l'orant.

« Majesté, je vous présente Domination », articula fébrilement Ozgor le Borgne.

Le roi ne savait trop quoi dire ou penser. Carnicollo eut un mouvement de recul qu'un profond dégoût motivait.

Derrière le roi et son serviteur, Trëkin, toujours à même le sol, tira de sa botte un poignard. Puis ramassant son corps meurtri, il se leva d'un bond pour se jeter contre le roi.

« Attention ! cria aussitôt Ozgor le Borgne qui avait vu venir l'assassin. Écartez-vous !

— Mort au tyran ! » hurla Trëkin en brandissant son poignard.

Le roi eut à peine le temps de s'écarter quand l'épée cracha une décharge foudroyante de lumière brûlante. Trëkin et Carnicollo, qui n'avaient pas eu le réflexe de s'esquiver, furent frappés de plein fouet. Pénétrés puis enveloppés par la charge destructrice étincelante, leurs corps s'effondrèrent.

L'instant de stupeur passé, le roi se précipita vers la dépouille de son fidèle serviteur, mais il était déjà trop tard...

« Carnicollo ! Carnicollo ! le secoua le roi. Réponds-moi, réponds-moi, parle-moi ! Je t'en supplie, mon ami, ne m'abandonne pas ! J'ai peur... »

Le roi pleurait. Accroupi près du cadavre, il le serrait entre ses bras puissants.

Les deux Ozgor contemplèrent incrédules la scène. Le roi aimait vraiment son serviteur. Quant au cadavre de Trëkin, il fumait encore...

Dans un étrange silence, le roi se redressa de toute sa taille... Impressionnant, le regard crispé de rage et de douleur, il avançait d'un pas lent et menaçant vers Ozgor le Borgne.

Puis, rompant le silence, le monarque s'adressa au meurtrier de son serviteur :

« Qu'as-tu fait misérable ! Tu as tué mon ami !

— C'est que... bafouilla Ozgor. C'est que je n'ai pas fait exprès ; je voulais vous sauver la vie, voilà tout. Ce n'est qu'un regrettable accident... Je ne voulais pas tuer votre ami, croyez-moi.

— Donne-moi l'épée ! » exigea le roi.

Ozgor le Borgne, la main tremblante, céda Domination à l'homme dont le destin le fascinait. Le maître des féodaux s'empara de l'épée noire, qui apparaissait et disparaissait... Elle pesait tout à la fois le poids de l'acier et rien, aussi lourde que toute autre arme et aussi légère que l'air. Lorsqu'elle se propageait, la terreur de son pouvoir alourdissait le bras de son détenteur, et, à ce moment-là, le roi sentait l'incroyable puissance gisant dans cet objet destructeur. Puis, tout s'effaçait, l'arme elle-même étant frappée de la pire des contingences, évanouie, disparue, engloutie dans le néant.

Soudain, le maître des féodaux poussa un cri déchirant, et de sa main vengeresse, il abattit l'épée noire sur le rouquin borgne. Domination pénétra la chair d'Ozgor à la base de son cou. Le roi sentit l'impact du métal au contact de la clavicule de sa pauvre victime, mais le mouvement de l'arme ne fut pas arrêté pour autant. Un instant disparue, Domination n'étant plus, son évanouissement traversa sans heurt une partie du corps de l'infortuné. Puis, se rematérialisant, elle redevint lame, perforant son ventre. Ozgor le Borgne s'écroula, tombant à genoux aux pieds du roi. L'épée resta un moment fichée dans son bassin. Le maître des féodaux ne parvenait plus à dégager Domination, quand, tout à coup, à nouveau disparue,

il l'extirpa aussi facilement qu'un couteau d'une motte de beurre fondu !

Le cadavre d'Ozgor le Borgne, présentant, à différente hauteur du parcours chaotique de l'épée, des perforations sinistres, gisait dans une abondante flaque de sang.

Ozgor le Jeune, le visage décomposé, recula terrifié.

« Non ! Par pitié, ne me tuez pas... souffla-t-il d'une voix chevrotante.

— Pourquoi t'épargnerais-je ? menaçait le roi. Tu ressembles trop à ce vilain rouquin, pour ne pas être issu de la même engeance pourrie. Meurs ! »

Et le roi se jeta sur lui. Ozgor le Jeune courut aussitôt vers la porte massive de la salle des trophées pour échapper à la lame maudite. Mais il n'eut pas le temps d'ouvrir la porte, et se retournant pour constater effrayé son funeste sort, il fut empalé par Domination. Le coup d'estoc ne manqua pas, dans l'effacement momentané de la lame, de traverser et le corps d'Ozgor le Jeune et le bois épais de la porte. L'épée était maintenant fichée. Ozgor le Jeune laissa échapper de sa bouche, au rythme de plusieurs convulsions horribles, des flopees de sang écarlate. Puis il expira. La lame revint de son corps sans difficulté de dégagement lorsqu'elle s'effaça à nouveau.

Le maître des féodaux se tenait désormais seul au milieu de la salle, où quatre hommes frappés à mort ne bougeaient plus. Dans sa main, Domination allait et venait, alternant présences et absences. Sporadiquement, le métal noir et froid faisait place à des taches de sang suspendues dans le vide. Le sang des deux Ozgor glissait à travers la surface invisible qui leur avait ôté la vie. Le maître des féodaux observa le prodige.

Après un long moment d'expectative, durant lequel le monarque eut du mal à se reconnaître, l'épée parla. Elle parla

à l'esprit du maître des féodaux. Tout compte fait, les deux Ozgor avaient accompli leur mission. L'objet de la convoitise des Scornafiocres et celui qu'ils avaient choisi pour en être le possesseur étaient enfin réunis. L'horreur dégagée par l'épée ne demandait qu'à croître...

« Pourquoi n'es-tu plus là auprès de moi ? gémit le roi. Carnicollo, ne me laisse pas seul ! Je n'aurai jamais la force de résister sans toi. Mon ami ! Secours-moi ! Je sombre... »

Métamorphosé, le roi, le visage noir, le regard aveuglé par la contemplation d'une source d'horreur sans nom, s'approcha avec Domination de la météorite. Et d'un coup net, il planta l'épée dans le débris céleste. Un bruit de succion et d'absorption fit suite à la pénétration de Domination dans la météorite. L'épée noire buvait le métal tombé du ciel. À tel point, qu'il ne resta bientôt plus rien de la météorite !

L'épée ne disparaissait déjà presque plus, sa présence s'imposait en ce monde plus longtemps, et lorsqu'elle s'effaçait, s'était pour revenir plus rapidement qu'avant. Domination venait d'assurer le maintien prolongé de son volume d'acier. Elle prenait corps. Mais à sa réalité manquait encore des éléments primordiaux, et surtout, il lui manquait l'essentiel : le souffle de la vie.

Parmi les accessoires et ingrédients qu'avaient amenés les deux Ozgor, le maître des féodaux alluma une lampe à encens. Un parfum entêtant, âcre et nocif s'en dégagait. Une odeur infecte d'askrène monta, s'enroulant en volutes lourdes et opaques dans l'espace de la salle des trophées. Le maître des féodaux se mit à racler sa gorge et à tousser d'une toux sèche douloureuse. En même temps, il promenait l'épée noire au dessus de l'émanation empoisonnée. Domination respirait profondément le parfum noir. Le roi sentit l'épée frissonner

et s'abandonner à cette délectation morbide qu'inspire toute drogue. Lui-même huma le poison et sentit son esprit se dilater pour pénétrer la matière confondante de ces zones baignées d'ombres, que l'on appelle "peurs".

Frémissant et titubant, le maître des féodaux s'empara ensuite de deux sachets de poudres. L'une était ocre et grasse, l'autre rouge cramoisi et volubile. Il en inonda le parcours de la lame noire. Et cette neige de deux couleurs mêlées vint se déposer en flocons rouges et jaunes sur Domination. Le métal noir absorba tout, et de cette féerie bicolore, il ne demeura plus qu'un hiver glacé. L'épée sentait la mort et flétrissait toute beauté. Les traits du maître des féodaux s'étaient creusés...

Les yeux purulents, le roi ouvrit la cage où se débattait à tire d'ailes le magnifique papillon doré. Le fabuleux insecte, que l'on connaissait alors sous le nom de Grand Oméron, s'envola, décrivant dans l'espace clos de la salle un tourbillon d'or scintillant. De sa pointe, l'épée le prit aussitôt en chasse. Domination le capta et l'Oméron descendit inexorablement vers elle. Et lorsqu'elle le toucha, le papillon fut englouti !

Le maître des féodaux n'en pouvait plus. Brisé, il rampait. Sa main tâtonnant au sol le fatras des fioles et des boîtes amenées par les deux Ozgor, il dégagea d'un coffret une minuscule amphore en albâtre. C'était un lacrimarium. Il le déboucha. Puis lorsqu'il le pencha, deux larmes se détachèrent du bord du flacon. Les deux larmes furent recueillies par le métal noir de l'épée, qui fuma à leur contact. On entendit pleurer au loin...

Sans plus attendre, le roi empoigna le col d'une fiole, sur le verre de laquelle était gravé un nom énigmatique : Gwendral. La fiole contenait du sang. Le roi versa le sang sur

l'épée qui l'absorba. Au même moment, dans la barbe du cadavre d'Ozgor le Borgne brilla une foison d'émeraudes.

Soulevé par la force émanant de l'épée, le maître des féodaux parvint à redresser son corps. Il n'était plus que l'ombre de celui qu'il avait été, mais la puissance qui le pénétrait maintenant lui donna le sentiment de n'avoir jamais été aussi fort. Domination tenait son amant, et le monde son dominateur.

Le maître des féodaux, soulevé par la démence d'une force sans pareil, hurla avec une voix surpuissante sa supériorité tout en bandant les muscles de son corps, qui retentirent alors d'une puissance affolante. Il était devenu monstrueusement fort, mais son esprit était soumis désormais...

D'un seul coup de pied, le roi abattit la porte de la salle des trophées. Il s'engouffra aussitôt dans le vestibule pour gagner un escalier. Estimant sa force à celle de plusieurs armées rangées en bataille, il redressa sa tête orgueilleusement, signalant à un garde qu'il croisa, que lui, le roi, n'avait plus d'égal en ce monde. Impressionné, le garde laissa passer le monarque altier sans mot dire...

Enfin le maître des féodaux arriva au sommet du donjon. Là, dans la nuit où balançaient dangereusement les Trois Lunes pendulaires, il bondit sur un créneau. Au bord du vide, dominant la ville qui gisait sous ses pieds, il laissa errer son regard sur l'horizon du monde des hommes. En contrebas, la cité était en flammes. Des hommes se combattaient sans merci. Alors, Domination se manifesta à lui à haute voix :

« Roi ! Mortel ennemi des hommes, prends ta part au massacre final. Mais avant cela, offre-moi le sang de ton fils, offre-moi le sang de la vierge princesse Amasia !

— Où ? Mais où sont-ils ? réclama le roi.

— Ainsi es-tu disposé à les sacrifier pour moi ?

— Oui, et ce depuis le soir où j’entrais dans Perliche. Maintenant ! »

Le maître des féodaux se jeta du haut de la tour...

Il chuta dans le vide nocturne. L’épée sifflait, stridente comme une sirène. Et de la nuit, une forme se dégageait des ténèbres, ombre plus profonde que les ombres...

Le maître des féodaux chevauchait maintenant un monstre aux amples ailes cartilagineuses, au corps chitineux, aux pattes munies de serpes aiguës, au cou souple couvert d’écailles, à la tête hérissée de cornes tranchantes, et à la queue puissante battant l’air environnant de ses torsades vigoureuses.

Le destrier abyssal et son cavalier infernal éclaboussèrent la nuit d’un présage plus sombre qu’elle. Domination réclamait du sang. Elle tremblait d’obtenir de ce sang le souffle de la vie. Amasia et Frékaas étaient, le mot est faible, en danger...

RETOUR

## CHAPITRE XVI

### **Roule en beau carrosse !**

Le carrosse filait droit vers le sud, emportant Frékaas et Amasia, qui observèrent non sans soulagement, qu'ils étaient maintenant hors de vue de Kalinda. Reclus dans le coffre arrimé à l'arrière du véhicule, ils se préparèrent à faire un long voyage. Dehors, il ne neigeait plus, le ciel semblait même presque dégagé. Mais tout autour d'eux, le paysage qu'ils traversaient, reposait sous un épais manteau blanc. Sur leur gauche, au loin, perdue dans la brume, les deux fugitifs pouvaient apercevoir la bordure de la profonde forêt de Pimprenelle. Pour Frékaas, leur destination demeurait mystérieuse, certes non pas quant à sa direction, car ils filaient sans conteste vers le sud, mais quant à son objet. Car enfin, pourquoi un carrosse transportant des féodaux prenait-il seul le chemin du royaume d'Aquebanne ? Ceux-là ne pouvaient pas en effet prétendre à eux seuls envahir Aquebanne ! S'agissait-il alors d'une expédition de saboteurs ou d'espions ? Frékaas s'interrogeait...

Amasia commençait à éprouver de la gêne à demeurer prostrée dans l'espace réduit du coffre. Elle se plaignit de ce que ses jambes étaient dévorées par des vagues irritantes de fourmis.

« Frékaas, gémit-elle, je suis toute courbaturée. Je ne sens plus mes jambes. C'est très désagréable et il ne fait aucun doute que je ne saurai supporter plus longtemps ce supplice.

— Attendez, je vais dégager mon bras, vous serez plus à l’aise... Vous pouvez aussi vous appuyer sur moi, je n’y vois aucun inconvénient. En tout cas, trouvez une pause aussi confortable que possible et gardez-la, le voyage risque d’être encore long.

— Mais mon pied droit est encore tout tordu. Où puis-je le glisser ?

— Eh ! attention. Vous m’écrasez les doigts...

— Je vous prie de m’excuser. Je n’ai pas fait exprêt. Et puis on y voit rien à la vérité. Aïe !

— Excusez-moi. Votre tête ne vous fait pas trop souffrir ? La mienne, je le sais bien, est dure comme le bronze.

— Vous m’avez défigurée ! J’ai une grosse bosse...

— Attendez... montrez-moi un peu ça.

— Non ! Aïe ! Ne bougez plus ! le supplia la princesse. Vous m’écrasez le bras. Mais c’est insupportable comme vous êtes maladroit.

— Vous avez raison : on ne pourra pas tenir éternellement emberlificoter de la sorte. C’est une véritable torture Tokle.

— N’avez-vous pas honte de me traiter de bourreau Tokle ? Ma présence vous est-elle si désagréable ?

— Non point ! se récria Frékaas, mais avouez que la situation n’est guère plaisante.

— Aïe ! Mais cessez donc de gesticuler ! Vous allez me pocher les yeux ou me casser des côtes.

— Ma main ? Je vous l’ai déjà signalé : vous m’écrasez les doigts.

— Bon, ça suffit ! s’exclama la princesse. Il faut porter remède à ces indécicatesses. Voulez-vous ?

— Attendez que je réfléchisse... »

Frékaas souleva légèrement le couvercle du coffre. De l'air froid vint piquer son œil. Le jeune kadaréen observa que deux cavaliers escortaient l'arrière du carrosse. Ils portaient chacun un plastron noir de cuir clouté, un manteau épais et un bonnet de fourrure, et à leur ceinture, pendait une rapière. Ils n'avaient pas l'air commode... Leurs chevaux écumaient.

Frékaas en déduisit, puisqu'il avait vu trois cavaliers au départ dans la cour du donjon, que le troisième membre de l'escorte devait caracolier seul en tête. Avec deux gardes derrière, il lui apparut également évident que toute tentative de sa part pour sortir directement du coffre serait immédiatement découverte ; qu'elle avorterait, et qu'Amasia et lui-même se retrouveraient à nouveau prisonniers.

« Alors ? demanda la princesse. Avez-vous trouvé un moyen pour mettre fin à cette torture Tokle ?

— La chose se présente mal. Deux cavaliers nous suivent de trop près. Si nous décidions de sortir de notre cachette, nous ne pourrions échapper à leur vigilance. Et puis, du reste, si nous quitions le coffre, que ferions-nous ensuite ? Je crois savoir qu'il vous serait encore plus désagréable d'avoir à courir dans la neige et le froid. Nous sommes à n'en point douter encore très loin du bourg de Fendweek. Il ne nous reste plus qu'à prendre notre mal en patience...

— Je ne m'y résous pas, protesta la jeune fille. Par tous les Tokle, je vous somme d'arrêter cette horrible séance de contorsions. Vous m'entendez !

— Soyez un peu raisonnable. Et ne parlez pas si fort... Je vous rappelle que nous sommes des passagers clandestins. Notre patience est le gage de notre survie.

— Vous avez certainement raison, mais l'endolorissement de mes pauvres petites articulations réclame qu'on m'installe

en un lieu plus confortable. J'exige de voyager dignement et agréablement.

— Vous exigez ? releva Frékaas. Je n'en reviens pas ! C'est à croire que vous n'avez rien appris des derniers événements. Et puis comment osez-vous exiger ? De quel droit m'obligeriez-vous ?

— Du droit qui est le mien sur tous ceux qui me sont inférieurs.

— Inférieurs ? bafouilla Frékaas, saisi de surprise et d'énervement soudain.

— Oui.

— Et comment cela ! s'emporta le kadaréen.

— Parce que je suis princesse, déclara sentencieusement Amasia.

— De toute manière, je n'obéis qu'au maître d'Aquebanne et à l'autocrate de Kadar.

— Je suis la princesse Amasia de Sarde. Le maître d'Aquebanne est un ami très cher de mon père, aussi, je vous invite à plus de respect et d'obéissance envers ma personne, si vous ne voulez pas finir votre carrière de garde d'honneur dans une geôle humide.

— Ma parole, cela ressemble à du chantage.

— Obéissez-moi et tout se passera bien pour vous. Si vous parvenez à me sortir de ce coffre pour une place confortable, sûre et chauffée, je vous promets de parler en votre faveur au maître, qui ne manquera certainement pas de vous récompenser généreusement pour ce que vous aurez fait pour moi.

— Je veux bien croire que vous êtes une princesse, lâcha dégoûté Frékaas. Vous êtes trop capricieuse et vaniteuse pour ne l'être point !

— Je me passerais volontiers de vos commentaires. Faites donc ce que je réclame.

— Soit ! »

Aussitôt, Frékaas sortit de sa poche un canif. Il souleva ensuite légèrement le couvercle du coffre et commença à couper une des sangles qui retenait le bagage sur le bastingage arrière du carrosse. Ceci fait, il se mit à attaquer de la lame de son canif la seconde et dernière sangle.

« Mais que faites-vous ? s'inquiéta Amasia. Nous allons partir à la renverse !

— Oui ! » confirma Frékaas, déterminé.

Puis il referma le couvercle du coffre et invita Amasia à bien se cramponner.

À l'extérieur, les lanières de la dernière sangle achevèrent de s'effiloche. La sangle lâcha. Une à deux minutes passèrent, durant lesquelles Frékaas et Amasia attendirent, crispés l'un contre l'autre, la chute du coffre sur la chaussée. Les vibrations montant de la route pavée déplaçaient lentement, mais inexorablement, le coffre le long du bastingage. Une partie du coffre était maintenant suspendue dans le vide...

Un bruit de sabots éclaboussa de son écho sec le silence enneigé de la route. Une voix s'éleva ensuite, qui déchira l'air saturé de brume :

« Halte ! Conducteur, arrête ton bastringue ! Le coffre à l'arrière fout le camp !

— Oh ! oh ! hep là ! » cria le cocher en tirant sur les rênes de l'attelage.

Le carrosse s'immobilisa peu à peu. Les roues arrière du véhicule chassèrent sur la chaussée verglacée, mais tout se stabilisa finalement sans heurt.

« Que se passe-t-il ? demanda le capitaine Toshkoz en passant la tête par la fenêtre de la porte du carrosse.

— Capitaine, les sangles de votre bagage viennent de lâcher : un peu plus nous le perdions.

— Ce n'est pas mon bagage, rectifia Toshkoz, mais celui de l'ambassadeur. Veillez à le bien arrimer, cette fois. Dès que ce sera fait, nous repartons. Allez !

— Capitaine, les courroies sont mortes. Le coffre ne tiendra jamais en place si l'on ne peut pas l'attacher.

— Mais que me chantez-vous là ? Par quel miracle les sangles ont-elles pu toutes lâcher ? Bon... Bref. Chargez le bagage à l'intérieur de l'habitacle du carrosse. Il ne se dérobera plus. Allez !

— À vos ordres, capitaine. »

Les trois hommes de l'escorte mirent pied à terre et s'emparèrent du coffre pour le charger dans le carrosse. Dans l'habitacle, le chevalier Bélaor d'Armebrave serra ses jambes contre la portière du fond pour faire de la place à l'encombrant colis. Toshkoz à son tour s'installa de son mieux. Il allongea ses jambes sur une des banquettes.

La translation du coffre achevée, le carrosse reprit sa route. Après avoir regagné de la vitesse, le véhicule se mit à glisser à nouveau rapidement le long du Pavé.

« Monsieur l'ambassadeur, c'est un bien encombrant bagage que vous avez là, fit remarquer le capitaine.

— S'il était à moi, rectifia le chevalier Bélaor, je vous répondrais que oui. Mais voilà, ce coffre n'est pas le mien. On a dû se tromper à Kalinda lors du chargement.

— Ah !... Vous en êtes sûr ?

— Voyons. Observez : ceci est un coffre d'appartement. Ce serait bien trop lourd pour convenir de malle de voyage.

— Certes. Mais que peut-il donc bien contenir ?

— Ne vous impatientez pas pour le savoir, car, n'étant pas le propriétaire de ce coffre, je n'en possède pas davantage la clef. Il faut vous résigner à le conserver clos.

— À la pointe de ma dague, je pourrais toujours en forcer la serrure.

— Faites attention de ne pas vous couper », plaisanta le chevalier...

Quelle ne fut pas la surprise du chevalier et du capitaine, lorsque Frékaas bondit du coffre tel un diable de sa boîte !

Le jeune kadaréen bouscula le capitaine, le coucha en le serrant sur la banquette, son canif sous la gorge.

« Ne bougez pas ou je le tue ! » lança Frékaas à l'adresse du chevalier pétrifié.

Le capitaine, la lame de Frékaas sur la gorge, eut du mal à déglutir. Le kadaréen gardait aussi un œil sur le chevalier et attendait sa réponse... Le chevalier retrouva ses esprits. Puis, sur un ton dégagé, il répondit à Frékaas qu'il pouvait tuer à sa guise le capitaine Toshkoz. Ce fut alors au tour de notre héros de se montrer étonné :

« Mais qu'est-ce à dire ? La vie d'un de vos hommes n'aurait à vos yeux aucune valeur ?

— Encore faudrait-il que ce fût un des miens, expliqua le chevalier. Car je suis pour ainsi dire comme le prisonnier de cet homme que vous menacez ostensiblement.

— Dois-je en déduire, se risqua à demander Frékaas, que nous sommes tous deux du même parti ?

— En la circonstance, en effet, les ennemis de mes ennemis sont mes alliés. Soyez le bienvenu. Permettez-moi de me présenter : je suis le chevalier Bélaor d'Armebrave, gardien des Marches du Nord.

— Enchanté, bafouilla Frékaas. C'est curieux, j'ai comme l'impression de vous avoir déjà rencontré...

— Je partage également à votre sujet cette étrange sensation. Qui êtes-vous ?

— Frékaas, fils d'Hairbald, garde d'honneur du maître Sijaron III.

— Par les cornes de Daccrott ! Le fils du meurtrier de l'apothicaire ! Mais que faites-vous ici ?

— Je vous retourne la question.

— Non, répondez le premier.

— Et bien, j'escorte une princesse. Enfin, elle se prétend telle...

— Pas du tout ! intervint Amasia en sortant à son tour du coffre. Je suis bel et bien Amasia de Sarde.

— Oh ! laissa échapper de stupeur le chevalier. Votre Altesse est...

— Oui ! dit sèchement Amasia. Je suis outrée des injures et des torts que je n'ai cessé de subir depuis mon entrée en Aquebanne. Il va sans dire, Monsieur le gardien des Marches, que cela se saura en haut lieu. L'hospitalité d'Aquebanne est plus rustre que celle des Fung du Bahirr. Et puis ce jeune garde d'honneur est aussi peu honorable qu'un Ougabashi sauvage ! Quant à vous, je me demande quelle sorte d'autorité vous exercez pour que règne autant d'anarchie en ces terres !

— Mais, Princesse, c'est la guerre...

— Et vous n'auriez pas pu m'en prévenir ? J'aurais retardé d'autant mon voyage. Votre incompétence est confondante. Et puis, par quel prodige, voyagez-vous avec nos ennemis ? J'aimerais savoir, si ce n'est pas trop vous demander ! »

Le chevalier allait lui répondre, lorsque le capitaine Toshkoz se rebiffa. Distrait, Frékaas se laissa bousculer et

désarmer. Le chevalier n'eut pas le temps d'intervenir pour redresser la situation. Le capitaine Toshkoz attrapa aussitôt la princesse par les cheveux et menaça de la tuer si l'un des deux hommes tentait quoi que ce fût. La pauvre princesse avait une dague effilée sous la gorge. Interdits, paralysés de peur pour la vie de la princesse, le chevalier et Frékaas n'osaient rien tenter...

Toshkoz hurla de tous ses poumons au cocher d'arrêter le carrosse. Le véhicule s'immobilisa une nouvelle fois sur le Pavé. Les trois gardes se rapprochèrent. Amasia jetait des regards horrifiés et furieux. Frékaas et le chevalier étaient consternés par la tournure des événements. Surtout, Frékaas se sentait en colère contre lui-même. Son manque de vigilance leur valait maintenant les pires désagréments. Toshkoz ordonna aux gardes d'attacher les mains du jeune kadaréen et du chevalier, qui ne manqua pas de se plaindre amèrement d'un tel traitement :

« J'ai droit à des égards, s'insurgea-t-il. Je suis ambassadeur pour le maître des féodaux auprès du maître d'Aquebanne. C'est faire offense à votre maître que de me traiter de la sorte. Détachez-moi sur le champ ! C'est un ordre ! Votre maître ne manquera pas de vous en châtier gravement... »

Pour mettre un terme à ses récriminations, le capitaine eut même l'audace de le faire bâillonner. Les yeux du chevalier lançaient des regards pleins de véhémence et d'indignation. Mais c'était chose vaine.

La présence de la princesse Amasia venait de changer la donne des priorités dans l'ordre de la mission du capitaine. Ce dernier, une fois que furent ficelés et soumis au silence le chevalier et Frékaas, ordonna au cocher de faire demi-tour pour rejoindre au plus vite Kalinda. En entendant cela, Amasia ne

put s'empêcher de pousser un soupir de désespoir. Elle retournait à la case départ. Le destin la rattrapait. Elle se mit à pleurer...

Toshkoz ordonna encore aux gardes qu'ils jetassent et abandonnassent sur la chaussée le coffre vidé de son étonnant contenu. Une fois que ce fut fait, l'attelage se remit en branle...

\*\*\*

Le carrosse courait toujours le long du Pavé, mais c'était maintenant pour regagner Kalinda et son donjon infesté de maléfices. Amasia pleurait abondamment sans parvenir à se dessaisir de cette funeste tristesse qui la submergeait. Sur ses joues roses couraient de grosses larmes. Elle repensait à la mort épouvantable de son grand-père et aux terribles paroles prophétiques qu'il lui avait divulguées avant de périr. Son chagrin ne fit que s'accroître. Frékaas trouva poignant de la voir ainsi secouée par la peur d'une fin proche et tragique. Il s'en voulut plus que jamais de son manque de vigilance. Le cours des choses ne tenait qu'à un fil, si ténu et si fragile qu'il réclamait à chaque instant la plus grande attention et le plus judicieux des choix dans l'action. Mais l'avenir, parce qu'il était encore en devenir, demeurait incontrôlable, comme toujours...

Amasia pleura et pleura encore. Puis, ses larmes se tarissant, elle se mit à hoqueter nerveusement et à renifler bruyamment. Peu à peu, son corps ayant exprimé, jusqu'à l'épuisement des moyens, l'émotion qui la soulevait d'angoisse, la princesse se calma, vidée, presque soulagée. Le chevalier s'excusa du regard d'avoir eu à l'observer en si

piteux état émotif. Le capitaine Toshkoz ne la quittait pas des yeux, fasciné par le pouvoir qu'il avait sur elle de la terrifier. Quant à Frékaas, il faisait de son mieux pour la regarder tendrement et lui communiquer un peu de sa sérénité. À ses yeux, rien n'était encore perdu, bien qu'il lui semblât en la circonstance difficile d'imaginer une possibilité d'évasion. Il était attaché tout comme le chevalier. De plus, Toshkoz les surveillait étroitement, et les trois gardes de l'escorte étaient maintenant au courant de leur présence et ainsi prêts à intervenir à la moindre alerte. Frékaas jugea qu'il ne pouvait même pas tenter de tromper ou de détourner de son but par la parole le capitaine, un bâillon couvrant sa bouche. Il n'y avait plus qu'Amasia pour les sauver...

La princesse, les yeux encore tout gonflés de ses larmes abondantes, commença à jouer nerveusement avec l'étoffe de sa robe. Frékaas, interloqué, s'imagina un instant qu'Amasia tentait une entreprise de séduction déloyale sur la personne du capitaine Toshkoz. Les yeux de ce dernier se mirent à briller, mais, comme elle n'avait rien envisagé de tel, la princesse cessa d'agiter ses mains dans les plis de sa robe et le capitaine, lui-même, se ravisa de croire qu'elle voulait l'émoustiller.

Amasia agitait encore nerveusement ses mains délicates, mais cette fois en les tordant devant elle en l'air. Puis elle les fit courir sur la banquette. Du bout des doigts de sa main gauche, elle toucha un objet. Amasia le ramena aussitôt devant ses yeux et ceux, pleins de curiosité soudaine, du capitaine. C'était un cylindre d'argent d'une trentaine de centimètres de long, capuchonné à ses deux extrémités. Le chevalier reconnut évidemment, mais sans pouvoir le dire, le message que le maître des féodaux lui avait demandé de remettre au maître d'Aquebanne. Frékaas s'étonna peu de voir Amasia s'emparer

de l'objet, le manipulant comme s'il s'agissait d'un hochet. Elle cherchait maintenant à l'ouvrir, sans toutefois y parvenir.

« Donnez-moi ça, réclama le capitaine. Vous n'avez pas assez de force dans les mains. Laissez-moi l'ouvrir... »

Amasia le lui tendit. Le capitaine retourna l'ouverture du tube d'argent face à lui. Il exerça une forte pression sur le capuchon qui céda. Il y eut un petit son métallique bien net, suivi d'un bruit de ressort qui se détend d'un coup. Aussi sec, un projectile sauta à la figure du capitaine !

Le projectile avait pénétré sous sa joue qui saignait maintenant d'un filet de sang mêlé d'un liquide verdâtre... Frékaas pensa aussitôt à du poison. Le capitaine porta sa main droite à sa joue pour constater le surprenant effet du parchemin piégé. Il regarda ensuite sa main. Effrayé, les traits révoltés, les yeux écarlates de douleur, il vit son sang mélangé au poison et... expira. Son buste s'affaissa jusqu'à toucher ses genoux et sa tête tomba, dévoilant sa nuque.

Amasia poussa un petit cri étouffé. Le chevalier roula des yeux exorbités de stupéfaction et de rage. Le maître des fеоdaux l'avait vraiment pris pour une andouille ! Pire, sans cet incident, lui, gardien des Marches du Nord, aurait été responsable de la mort de son bien aimé roi. Il s'en voulait terriblement d'avoir pu être une dupe... Frékaas n'en revenait pas, d'autant plus qu'il crut Amasia assez machiavélique pour avoir réalisé en toute connaissance de cause un tel piège. La jeune fille le fascinait à son tour, l'effrayant et le subjuguant tout à la fois.

Amasia se retourna vers Frékaas pour le délivrer. Ses frêles doigts n'avaient cependant pas assez de force pour desserrer le lien qui entravait les mains du jeune kadaréen. Frékaas lui

désigna, de la pointe de son pied, le poignard qui pendait à la ceinture du malheureux capitaine Toshkoz. Amasia s'empara de l'arme. Elle l'utilisa pour rompre le nœud du lien retenant prisonnières les mains de son...

« Aïe ! » cria Frékaas alors qu'Amasia venait de meurtrir son avant-bras en manœuvrant maladroitement le poignard.

La princesse ôta le bâillon de la bouche du jeune homme. Elle s'excusa :

« Veuillez me pardonner. Je crois que je vous ai coupé en même temps que vos liens...

— En effet ! constata douloureusement Frékaas dont le poignet saignait abondamment.

— Mais ça a l'air profond... ne put s'empêcher de commenter Amasia.

— C'est malin ! Vous voulez ma mort ou quoi ?

— Je vous jure que je ne l'ai pas fait exprès. C'est la première fois que je manie un poignard. J'ai bien l'impression que c'est une arme redoutable...

— Oui, en effet ! Et c'est pourquoi on s'en sert normalement contre ses seuls ennemis. Veillez à l'avenir à me distinguer comme un ami. Je m'en sentirai mieux. »

Il la regarda quelque peu fâché, mais au fond de lui tout ceci le faisait bien rire. Il n'en sortit pas moins de sa poche un mouchoir pour panser sa plaie. Pendant ce temps, la princesse délivrait le gardien des Marches du Nord, sans le blesser toutefois, plus prudente en cette seconde tâche.

« Par tous les dieux ! jura le chevalier. Qu'on me pendre s'il m'arrive encore un jour d'être aussi stupide qu'en celui-ci. Par Rulian, j'ai bien failli faire estropier mon roi ! Je ne mérite que des baffes !

— Allons, calmez-vous, lui suggéra Frékaas. Il y a encore trois gardes sur nos talons dont nous devons nous débarrasser.

— Ils sont quatre, fit remarquer le chevalier. Bien que le carrosse soit ma propriété, le cocher n'est pas de ma maison. Lui aussi compte parmi les féodaux.

— Comment va-t-on s'y prendre pour les mettre hors de combat ? demanda Frékaas.

— J'ai ce qu'il nous faut... »

Le chevalier se pencha pour ouvrir, sous la banquette où il était assis, une cache. Il en tira une arbalète et un étui garnis de six carreaux. Sous les yeux d'Amasia et de Frékaas, il arma la prodigieuse arme et la chargea. Puis, se retournant, le chevalier ouvrit un judas qui donnait jour sur la route à l'arrière.

« Je vais en tuer deux proprement, expliqua méthodique le gardien des Marches du Nord. Ils ne vont pas faire un pli. Shouk. Belote ! et... shouk. Rebelote !

— Mais c'est déloyal, désapprouva Frékaas. Ce n'est pas une manière de se battre...

— Eh là ! ne soyez pas si sentimental. Les temps sont à l'efficacité. Et puis, on m'a trop pris pour une andouille ramollie : on dirait que ça m'a énervé. Et puis, on a une femme à protéger, ce qui nous oblige à ne prendre aucun risque pour sa vie. Compris ! »

Frékaas ne répondit rien, et, jugeant qu'il en restait encore deux à occire, il délesta le capitaine Toshkoz de son épée, dont à l'évidence son possesseur n'aurait plus l'usage.

Sans plus attendre, le jeune kadaréen se glissa à l'extérieur du carrosse par la fenêtre d'une des portes de l'habitacle. Il se retrouva sur le toit, se redressa. Le carrosse roulait à vive

allure. Le jeune homme interpella le cocher qui lui tournait encore le dos :

« En garde ! lui cria Frékaas. Défends-toi avant que je ne te tue. »

Le cocher jeta un regard sidéré en arrière, puis, nouant les rênes à son siège, il se décida à aller corriger l'intrus. Frékaas lui laissa le temps de s'organiser. Une épée et un poignard en mains, le cocher s'avancait sur le toit à la rencontre du jeune homme... Frékaas, d'un beau mouvement bien coordonné, se fendit, et, le bras magistralement tendu, transperça son adversaire. Le cocher, juste un peu avant que la mort ne l'emportât, eut le temps d'esquisser une grimace réprobatrice. Aussitôt après, il tomba à la renverse, foudroyé par la douleur. Son corps fut absorbé dans l'épaisse couverture neigeuse qui bordait la route. Frékaas se porta vivement vers le siège du cocher et se saisit des rênes. Il entendit alors le chevalier commenter son dernier tir :

« Shouunk... et dix de der ! Je n'ai pas perdu la main depuis les foires aux vins du Pays des Cruches. Longue vie au maître Sijaron ! »

Frékaas tira alors de toutes ses forces sur les rênes pour arrêter le carrosse. Les chevaux stoppés, il fit faire demi-tour à l'attelage. Ni lui, ni Amasia, ni le chevalier ne désiraient se rendre à nouveau à Kalinda. Ils allaient reprendre le Pavé en direction de Fendweek...

Avant de repartir, Frékaas sortit la dépouille du malheureux capitaine Toshkoz. Il l'abandonna sur le bord de la chaussée après l'avoir délestée de son chaud manteau. Les rigueurs de l'hiver exigeaient que l'on se protègeât contre le froid. Frékaas reprit sa place sur le siège du cocher. Il fouetta les six chevaux de l'attelage. Le carrosse s'ébranla en avant...

\*\*\*

La route avait la couleur scintillante d'un ruban d'argent posé sur une étendue prodigieuse et immaculée, blanche et infinie. Un petit vent froid et sec venait de se lever. Frékaas jugea qu'il aurait dû réfléchir avant de tuer le cocher. Il se reprocha de jouer les conducteurs alors qu'il y avait toute la place nécessaire au chaud dans l'habitacle du carrosse. De plus, il lui déplaisait de passer pour le larbin de service. Enfin, la princesse aurait mauvaise grâce, maintenant, de lui reprocher son manque de zèle pour elle. Il venait de lui offrir une place confortable, sûre et chauffée comme elle l'avait exigée.

Frékaas réajusta sur sa tête le chapska de fourrure que sa mère, Coralysse, lui avait offert. Le jeune homme releva également le col du manteau de Toshkoz, et, pour combattre l'engourdissement de ses membres et prévenir tout endormissement, il se mit à battre des pieds et à taper dans ses mains.

La route s'allongeait, sans surprise, monotone, recouverte d'une blancheur omniprésente. Tout le pays dormait sous la neige répandue la veille et les jours précédents. C'était le premier jour d'à-peu-près beau temps depuis le début du Cycle de M'Rak. Les Trois Lunes pendulaires balançaient dans le ciel gris perle de ce jour suspendu entre accalmie et tempête.

Frékaas pensait à Amasia. Son esprit ne parvenait plus à se détacher de son image. Par certains côtés, la jeune fille l'agaçait, mais, et c'était là ce qui le troublait, il ne se voyait pas lui dire au revoir. Elle était princesse, se rappela-t-il, mais qu'importe, car sous le parrainage des Trois Lunes pendulaires tous les défis pouvaient être couronnés de succès. Frékaas n'était-il pas né au climax de ce cycle mystérieux ? Il lui demanderait, il venait d'en prendre la décision, si elle acceptait de devenir

sa femme. « Quelle drôle d'idée ? » se moqua-t-il de lui-même. « Et pourquoi pas ? » s'encouragea-t-il enfin...

À l'intérieur du carrosse, la princesse et le chevalier bavardaient :

« Vraiment, Princesse, je suis désolé pour tous les désagrémentes qui ont pu émailler votre voyage en Aquebanne. Voyez-vous, le Cycle de M'Rak est toujours imprévisible. Si vous saviez dans quelle situation embarrassante je me retrouve, vous ne m'accableriez pas de nouveaux reproches. Les derniers événements se sont produits à mon insu. Que des catastrophes imparables...

« Faut-il croire au destin ? interrogea la princesse.

— Si cela pouvait me servir d'excuse, j'y croirais volontiers.

— Avez-vous remarqué des signes peu ordinaires, entendu des paroles étranges ?

— En effet. Par exemple, la présence de ce jeune Frékaas n'est pas la moindre des surprises de ces derniers jours.

— Il m'est également apparu sous des aspects contradictoires. Que savez-vous de lui ?

— En vérité, pas grand-chose, si ce n'est que son père est un criminel. Le plus étrange est que le maître des féodaux – les Scornafiocres l'emportent ! – a été subjugué par Frékaas. La scène s'est passée sous mes yeux. Le roi lui a témoigné ouvertement sa sympathie. Il lui a même proposé de partager sa gloire en devenant un de ses capitaines.

— A-t-il accepté ? demanda Amasia.

— Je n'en sais rien. Avant que le jeune homme ne donnât sa réponse, le roi nous a congédiés, restant seul en tête à tête avec Frékaas.

— Qu'ont-ils bien pu se raconter ?

— Il faudrait le demander à l'intéressé...

— Ce pourrait-il encore que Frékaas soit un démon ? osa demander la princesse.

— Un démon, dites-vous ? Comme cette pensée est étrange ?

— N'avez-vous pas remarqué avec quel aplomb, quel sang-froid, il aborde les difficultés. Si vous aviez vu avec quelle intelligence il nous a sortis d'affaire, me délivrant de l'horrible donjon de Kalinda. Il y a en lui une force au-delà de l'humain. J'ai comme l'impression qu'il domine les événements et qu'il peut les conduire à sa guise. Si j'ai comme un peu peur de lui, je suis curieusement tout à fait rassurée de la savoir prêt de moi. S'il n'était pas en ce moment à nos côtés, son absence m'inquiéterait, et je ne souhaiterais que le voir à nouveau là, me protégeant. J'éprouve pour lui un sentiment étrange...

— Ma parole, confia le chevalier, vous êtes, à en crever les yeux, amoureuse de votre démon.

— Comment cela ? se rebiffa la princesse. Vous dites n'importe quoi. »

Amasia et le chevalier sentirent que le carrosse ralentissait. Leur sensation fut confirmée lorsque le véhicule s'immobilisa totalement.

« Qu'y a-t-il encore ? » s'inquiéta le chevalier.

Frékaas frappa au carreau de la porte du carrosse... Amasia lui ouvrit, un grand sourire illuminant son visage.

« Princesse, expliqua le jeune homme, je me suis dit que cela vous ferait peut-être plaisir de récupérer le coffre dans lequel nous nous sommes évadés. Il est là, le long de la chaussée. Dois-je le ramasser ?

— Oui, faites. C'est une bonne idée de garder un souvenir de nos aventures. »

Frékaas chargea le coffre vide dans l'habitacle, et, une fois de plus, le chevalier eut à se serrer pour faire de la place à l'encombrant colis.

« Chevalier, ne restez pas là prostré au fond du carrosse. J'aimerais m'entretenir avec Frékaas. Vous seriez fort aimable pour ce faire de le remplacer comme cocher le temps que nous discussions.

— Mais enfin... protesta mollement le chevalier. C'est que...

— Rien du tout, mon cher. C'est à votre tour. Ne suis-je pas la princesse Amasia de Sarde ?

— Certes.

— Alors, exécution ! »

Tout en maugréant des paroles inaudibles, le chevalier s'en alla s'installer sur le perchoir du cocher. Amasia invita gentiment Frékaas à monter auprès d'elle. Le jeune homme accepta avec plaisir.

\*\*\*

Le carrosse, après une énième halte, repartit. Le chevalier pleurnichait sur son sort. On l'avait nommé depuis peu gardien des Marches du Nord, et voilà que Kalinda était tombée, que la frontière était franchie par de nombreuses armées ennemies et que la guerre allait ravager tout le royaume d'Aquebanne. On l'avait également nommé ambassadeur, et voilà qu'il se retrouvait cocher de son propre carrosse. Il en conçut beaucoup de vanité pour les choses de ce monde.

« Bah ! la prochaine fois, je resterai sagement chez moi. »

À l'intérieur du carrosse, Frékaas appréciait de se retrouver au chaud, et ce, de plus, en présence de celle qu'il... aimait. Amasia le regardait, ses yeux émeraude observant attentivement tous les gestes du jeune homme. De ses yeux bleus couleur océan, Frékaas la dévisageait aussi. Loin de rougir, elle lui souriait.

« Vous êtes un être étrange, lui dit-elle. Tous les démons sont-ils comme vous ?

— Dans mon genre, je ne connais que moi-même. Et puis à quoi bon usurper une identité démoniaque ? Si vous m'appréciez, que vous importe que je sois une autre créature qu'un humain ? Si je n'étais qu'un homme, cela changerait-il quelque chose pour vous ?

— Alors, expliquez-moi tous les mystères qui entourent votre personne ? Vous avez parlé au maître des Fiefs, n'est-ce pas ? Que vous a-t-il dit ?

— Des choses idiotes ou déraisonnables. Il m'a déclaré que j'étais son fils !

— Et vous ne l'êtes pas ?

— Voyons, je suis le fils d'Hairbald le Chauve.

— Vous préférez donc être le fils d'un criminel ? Le chevalier m'en a parlé.

— Celui-là, il ferait mieux de tenir sa langue, d'autant plus qu'il divague. Du reste, vous me faites penser qu'il me doit des explications et des excuses au sujet de mon père. Son insolence calomniatrice doit être corrigée !

— Tout doux, Frékaas. Ce qui importe, n'est-ce pas ce que moi je crois, non ?

— Et que croyez-vous ?

— Que je vous aime...

— C'est vrai ?

— Et vous, m'aimez-vous ?

— Je crois que oui, puisque, avant même de venir vous rejoindre, je m'étais décidé à vous déclarer mon amour ? Vous m'avez devancé...

— Rattrapez-vous », lui suggéra la princesse.

Frékaas se pencha alors vers Amasia et l'embrassa. Dehors, le chevalier se gelait à conduire le carrosse dans le vent glacé de cette fin de cycle M'Rakien. Les Trois Lunes pendulaires éclaboussèrent de leur lumière ambiguë l'intérieur du carrosse, où Amasia et Frékaas s'embrassaient tendrement, loin des soucis et des imperfections de ce monde agité.

Comme ils se sentaient bien ensemble ces deux jeunes amoureux. La route s'allongeait à l'infini, les berçant de quiétude et d'éternité. Dans l'écrin de l'habitacle du carrosse, ils se témoignèrent leurs plus nobles sentiments l'un pour l'autre, comme autant de perles précieuses et de joyaux secrets.

\*\*\*

En fin de journée, le carrosse approcha en vue du gros bourg de Fendweek. Là, tout semblait calme et harmonieux. Paresseusement, des filets de fumée s'échappaient des cheminées des demeures. Les toits étaient enneigés et brillaient dans le reflet des lunes. Le beffroi de Vaubel dominait le bourg, dressé dans le ciel gris, une grosse cloche en bronze attachée à son pignon. La paix n'avait jamais été troublée en cette bourgade depuis sa fondation. Le maître Sijaron y veillait. Le chevalier se rappela qu'il était le gardien des Marches du Nord, autant dire, celui que le maître avait chargé en son nom de protéger la paix des habitants de cette partie du royaume. Il était dans l'embarras notre chevalier...

En voyant Fendweek, le chevalier Bélaor d'Armebrave se demanda ce qu'il devait faire, maintenant. Fallait-il sonner le tocsin ? Alerter la population de la venue des féodaux ? Mais où iraient-ils tous, où pourraient-ils fuir dans le froid de l'hiver ? Le chevalier décida alors de n'en parler qu'au seul bourgmestre et à son conseil. Lui-même partirait le plus vite possible rejoindre Chrost. Le maître seul pouvait décider de la suite de la guerre. N'était-il pas, lui, Bélaor d'Armebrave, un gardien des Marches qui n'avait plus de Marches à garder ? N'ayant plus de frontières, il n'avait plus non plus de responsabilité frontalière, chercha-t-il à se convaincre, sans toutefois y parvenir honnêtement. Il fallait bien accepter de se mentir un peu pour pouvoir surmonter une telle humiliation.

« C'est la faute à M'Rak ! s'excusa le chevalier. Après tout, qui peut lutter contre les caprices des dieux ? Personne... Me voilà dédouané de calamités aussi imprévisibles qu'imparables. Pourvu que le maître Sijaron en soit convaincu à son tour... »

Le carrosse pénétra dans Fendweek par une des allées principales ; ces allées rayonnaient vers l'extérieur depuis la place centrale du beffroi de Vaubel. Le chevalier conduisait Frékaas et Amasia à travers des alignements de maisons, qui s'échelonnaient depuis le centre jusqu'à la périphérie. La plupart des demeures étaient fermées et leurs habitants sur le point de s'endormir. La nuit recouvrait le bourg de son voile noir. L'obscurité eut même été complète si les Trois Lunes pendulaires n'irradiaient cette étrange lumière pâle et hideuse. Dans le défilement prodigieux de longs nuages filandreux et gris couraient les lunes, furieuses et emportées.

Quelques lueurs filtraient de-ci de-là, sous un volet ou par l'embrasure d'une porte imparfaitement close. Un arbre, un

auguste chêne, dépouillé de son feuillage, mais riche d'un fabuleux enchevêtrement de branches, se dressa devant le chevalier. Le conducteur fit faire à l'attelage le tour du majestueux feuillu sans feuilles. Ensuite, le carrosse reprit sa route dans l'alignement de l'allée qu'il avait emprunté au départ du bourg. Tout semblait bien calme. Fendweek se reposait paisiblement de cette rude journée d'hiver.

Le carrosse parvint finalement sur la place du beffroi de Vaubel. En ce lieu, des rires et des chants éclaboussaient la nuit, autrement silencieuse. Le chevalier arrêta le carrosse devant la source de cette animation sonore. Frékaas et Amasia se penchèrent à la fenêtre de la porte du véhicule pour distinguer d'où montaient ces chants et ces rires. Ils virent sous leurs yeux balancer une enseigne : Auberge de la Belle Broigne.

De la lumière fusait par les fenêtres d'ambre de l'auberge. Des éclats de voix secouaient la torpeur nocturne.

Le chevalier s'approcha de la porte de l'établissement et tambourina violemment contre, espérant, pour se faire entendre, du martèlement de son poing couvrir le bruit qui bourdonnait à l'intérieur. L'aubergiste, qui devait avoir l'ouïe fine ou l'instinct de la clientèle, ou bien encore les deux, ouvrit. C'était un homme au visage affable, à la bonhomie naturelle et à l'embonpoint prononcé.

« Que puis-je faire pour vous, nobles voyageurs ? demanda aussitôt l'aubergiste.

— Je suppose que le conseil des sages de Fendweek ne se réunira pas avant demain, déclara le chevalier sans attendre de réponse. Je suppose également que vous êtes le patron de cette auberge.

— On ne peut rien vous cacher.

— Pourrions-nous passer une nuit tranquille à l’abri de vos murs ?

— Certes, une auberge est faite pour cela. Mais je dois vous indiquer que nous fêtons ce soir un mariage. La nuit risque d’être un peu bruyante. Cependant, à mon avantage, je suis la dernière auberge encore ouverte à cette heure tardive et susceptible d’accueillir les voyageurs harassés qui se présenteraient. Prendrez-vous donc chambre en mon bel et agréable établissement ?

— C’est un peu délicat : j’ai le sommeil léger et...

— Chevalier, cessez de discuter inutilement avec cet aubergiste, s’impatia la princesse. C’est entendu, nous dormirons ici ce soir. Aubergiste ! nous vous remercions pour votre accueil. Vous trouverez notre bagage à l’intérieur du carrosse. Veuillez le monter dans ma chambre.

— Mais il est vide, rappela étonné le chevalier.

— Vraiment, soupira la princesse, vous manquez désespérément de fantaisie. Et puis sommes-nous des bohémiens pour descendre dans un hôtel sans bagage ?

— Que dois-je donc faire ? s’enquit l’aubergiste quelque peu dérouté.

— Montez mon bagage », confirma Amasia.

L’aubergiste envoya deux jeunes gens chercher le coffre dans le carrosse. Amasia, Frékaas et le chevalier pénétrèrent dans l’établissement la Belle Broigne. À l’intérieur, au rez-de-chaussée, il y avait une salle commune prolongée par une grande salle de banquet. De longues tables, drapées de blanc, couvertes de fleurs et débordantes de victuailles, avaient été dressées. Autour se pressaient, assis et debout, des centaines de convives hilares et affamés. Le vin coulait à flots. Des allées et venues de plats en tout genre venaient apaiser

l'appétit des invités voraces. Parmi ce lot de joyeux drilles écarlates, un homme se leva pour se porter à la rencontre d'Amasia, de Frékaas et du chevalier qui venaient d'entrer. L'homme avait un bel habit de noce, décoré sur la poitrine d'une bande de petites clefs d'or et d'argent pantelantes. Son visage était rose et beau, et ses cheveux sentaient bon le myrfial, ce parfum que l'on répand traditionnellement sur la tête des mariés.

« Soyez les bienvenus, lança l'homme à l'intention des arrivants. Je m'appelle Pipo, et c'est aujourd'hui le jour de mes noces. Si vous le désirez, je serai très heureux de vous compter parmi nous pour fêter l'événement. Allez ! rejoignez notre joyeuse compagnie. Allez, venez !... Je vais vous présenter ma merveilleuse épouse... »

Amasia, qui n'avait pas eu le courage de repousser une si gentille invitation, se laissa tirer par la main vers le cœur du banquet. Frékaas et le chevalier suivirent. Le chevalier râlait. Frékaas souriait, quant à lui, amusé par l'opportunité qui leur était offerte de faire la fête. Il s'imaginait même le jour de ses propres noces avec Amasia.

Parvenu au seuil de la table d'honneur, Pipo présenta son épouse à la princesse :

« Permettez-moi, dit-il alors fièrement, de vous présenter ma toute belle et tendre épouse, Nelly Tallhead. »

La jeune femme était superbement vêtue d'une longue robe blanche. Son visage resplendissait de bonheur, encadré par de fabuleux cheveux bouclés, parfumés au myrfial et descendant en cascades sur ses épaules. La jeune mariée sourit à la princesse.

« Tous mes vœux de bonheur vous accompagnent, lui déclara Amasia.

— Merci », répondit d'une voix exquise Nelly.

Puis se tournant vers l'époux, Amasia le complimenta :

« Votre épouse est ravissante et douce. Vous devez être un homme comblé.

— À la vérité, c'est tout simplement le bonheur. Je suis aux anges. Aussi je veux que vous partagiez notre joie. Ah ! mais au fait, je ne vous ai même pas demandé votre nom ?

— Je m'appelle Amasia, répondit simplement la princesse.

— Et moi, c'est Frékaas, fils d'Hairbald le Chauve ! lança notre héros kadaréen tout guilleret.

— Fils d'Hairbald ! reprit un grand homme qui se déploya de toute la hauteur de sa taille à l'écho des paroles de Frékaas.

— Ah, oui ! jubila Pipo en désignant l'homme qui s'était levé. Permettez-moi de vous présenter l'incroyable Dakktron le Fantasque. C'est bien lui, affirma le jeune marié, le plus fabuleux des magiciens de notre royaume. Et qui plus est, c'est mon ami.

— Par Kianfarh ! Combien de fois faudra-t-il que je te le répète, s'énerva Dakktron, que je suis le plus grand de tous les magiciens, et non pas seulement le meilleur qui soit en Aquebanne. Tu veux blesser ma modestie ou quoi ?

— Mais... non. Ce n'est pas dans mon intention de vous rabaisser, s'excusa Pipo. À vrai dire, je crois plutôt curieux que ce jeune homme ait dit être le fils d'Hairbald le Chauve, qu'en pensez-vous ?

— Il n'y a rien de curieux à cela, se plaignit Frékaas. Vous savez, c'est naturel après tout. Mais qu'est-ce que vous avez tous à douter de ma filiation avec Hairbald mon père ?

— C'est que, vois-tu, bonhomme, expliqua avec lourdeur Dakktron, ton père est mort il y a quinze ans de cela. Aussi, vu ton jeune âge, ça m'étonnerait que tu sois son fils...

— Ah ! et bien ça, je le savais, intervint le chevalier. Hairbald le Chauve est mort en 3027 à la bataille du pont de l'Impénitence...

— Pas du tout ! le coupa Dakktron. Hairbald le Chauve est mort sous les eaux troubles du Château d'Endarath. Pipo et moi, on l'a même vu disparaître à jamais dans les ténèbres. N'est-ce pas Pipo ?

— C'est malheureusement vrai.

— Mais c'est quoi ce cirque ! se fâcha Frékaas. Mon père est vivant, ce n'est pas un criminel et il n'est pas mort à la bataille ni sous un château au nom barbare. Tenez-vous-le pour dit : mon père vit aujourd'hui au pays de Kadar avec ma mère Coralysse.

— Coralysse ! sursauta Dakktron. Par les dissonances harmoniques de Kianfarh, s'agirait-il là de la petite que nous avons croisée sur le sein de Dolia, et dont Hairbald s'était amouraché ? J'en perds mon algèbre !

— Alors, Hairbald ne serait pas mort ! s'exclama de surprise Pipo. Mais c'est la plus belle nouvelle que j'aurais aimé entendre depuis longtemps. Ma joie est complète. Tu entends, chérie, mon vieil ami Hairbald est vivant. Et son fils est ici ce soir parmi nous. Orchestre ! En avant la musique jusqu'à la rupture des cordes et l'éventration des accordéons ! Béni soit ce jour ! »

Amasia et Frékaas furent invités à prendre place à la table d'honneur. Les deux jeunes gens se retrouvaient assis entre Dakktron et Pipo, qui commencèrent à les inonder de questions. Le chevalier, quant à lui, avait intégré une des tables latérales. Entre un homme et une femme ventripotents, il prit également part au festin.

« Salut l'ami ! lui lança derechef le gros homme. Je m'appelle Oknar, et voici ma femme, Pampoline. On vient du village de Soucarie, à deux jours de marches au sud-est de Chrost. C'est nous, Pampoline et moi, la tata et le tonton de Pipo. Et toi, c'est quoi ton nom ?

— Je suis le chevalier Bélaor d'Armebrave, gardien des Marches du Nord.

— Alors ça, c'est pas rien ! ricana Oknar. Sacré blagueur ! Et bien, ne te gêne pas, mange ce que tu veux. Y'a de quoi te faire péter la panse.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le chevalier au gros homme en désignant du bout du doigt une coupelle remplie d'un met rouge alléchant.

— Cette chose, c'est du mirst, répondit Oknar. C'est très bon. »

Le chevalier s'empara de la coupelle et en versa un bon tiers dans son assiette. Il porta à sa bouche une bonne cuillerée de ce fameux mirst. Son visage devint écarlate, ses joues se gonflèrent et ses yeux s'exhorbitèrent en crachant de chaudes larmes !

« Par les tous feux des diables péteurs ! Vous êtes un drôle, vous alors ! Eh ! mon gars, le mirst est un sévère assaisonnement : ça ne s'avale pas à la cuillère... »

— Euh ! Euh ! Euh !... Ça déménage plutôt.

— Plutôt ? T'es un sacré marrant, toi. Tiens, prends donc une rasade de ce petit glineur, ça va te décongestionner... »

Le chevalier porta à sa bouche le verre d'alcool qu'on lui servait et il l'avalait d'un trait !

« C'est ça : cul sec ! » éclata de rire le gros homme.

Le chevalier eut la très nette impression qu'un morceau de plomb venait de tomber dans son estomac. Le contact fut

explosif à la rencontre du mirst ! Les sucres gastriques du pauvre chevalier s'embrasèrent et l'affligèrent de la douleur de leurs flammes dévorantes. Le chevalier tomba à la renverse de son siège, puis, se redressant d'un bond, raide comme un poteau, il prit la fuite en hurlant d'un cri sourd vers la porte de l'auberge. Dehors, traversant le froid nocturne mordant, il courut quelques mètres et s'affaissa pour vomir. La mixture du mirst au glineur jonchait devant lui la neige...

Le chevalier reprenait peu à peu ses esprits. De la buée et de longs rots s'échappaient de sa bouche... Tout autour de lui s'étendaient le manteau neigeux de l'hiver et l'ombre de la nuit. Non loin, les eaux d'une fontaine ponctuaient de leur chant le silence nocturne...

Le chevalier se redressa et marcha un peu. Il faisait le tour de la place du beffroi de Vaubel, grelottant, mais heureux de respirer un peu d'air frais, lorsqu'il leva les yeux au ciel...

D'un coup, le chevalier se figea. Inerte, muet, abasourdi, il était saisi. Au-dessus de son visage, dans la lueur blafarde des Trois Lunes pendulaires, couvrant de son ombre gigantesque toute la surface du bourg de Fendweek, une immense cité volante trônait dans le ciel, dominant l'espace de la nuit de ses murailles, de ses tours, de ses colonnades, de ses passerelles illuminées d'une sombre lumière verdâtre. Bâtie sur un monstrueux rocher à la masse hérissée et sombre, une ville fortifiée se dressait, construite dans un matériau noir aux reflets vitreux. L'architecture de ce lieu en suspension dans l'espace nocturne était démentielle, sans cohérence, disproportionnée, sans nuance. Cela relevait d'une avalanche de bâtiments, de tours et de colonnes énormes, sans autre motif que d'imposer la puissance de leur masse et de leur gigantisme. Le maître de ce domaine incohérent, mais sinistre ne pouvait être qu'un fou

fabuleusement maléfique, doté de pouvoirs ténébreux et de forces abyssales ; ne pouvait être qu'un fou haïssant le bonheur et ruminant la destruction des harmonies de ce monde ; ne pouvait être qu'un fou n'espérant plus pour lui-même le rire joyeux ou la larme émue ; ne pouvait être qu'un fou furieux de sa folie.

Le chevalier scrutait le rocher fortifié qui dominait de son étendue menaçante sa frêle silhouette et la totalité des demeures de Fendweek. Le pignon du beffroi de Vaubel n'avait guère plus que la taille d'un cierge étroit et ridicule en comparaison de l'énormité du relief de la cité volante. Sous la forme d'une coque à la quille monstrueuse, massive et rocheuse, l'étrave de la cité volante pouvait d'un instant à l'autre descendre et s'enfoncer, tel un coin faisant éclater une pièce de bois, dans les faubourgs de Fendweek, dévastant ses habitations et massacrant tous ses habitants.

Le chevalier parvint à déglutir, et, secouant la peur qui l'avait pétrifié, il courut vers l'auberge de la Belle Broigne donner l'alerte.

À l'intérieur de l'auberge, on venait de tirer du feu un mouton cuit sur une belle broche métallique en bronze. L'aubergiste et ses acolytes découpaient méticuleusement la viande. De nombreux convives présentaient leurs assiettes ou leurs mains pour recevoir un morceau. Sur un plateau d'argent, un jeune homme apporta les meilleurs morceaux du mouton, dorés et luisants, à la table d'honneur.

« À la bonne heure ! s'écria Pipo.

— En voilà de la bonne yande ! déclara Dakktron l'eau à la bouche. Eh ! garçon, apporte-nous de la sauce de fackyel et un peu de ce mirst qui décoiffe. Ah ! n'oublie pas non plus de nous ramener deux ou trois bouteilles de Château Fomahault.

Et s'il en reste, je croquerais bien encore quelques petites caillles à la sauce de tynna sauvage.

— Bien, Monsieur, tout de suite, Monsieur.

— Eh ! Frékaas, s'il te plaît, lui demanda Dakktron, peux-tu me passer le plat de têtes d'asperges roses et de brocolis au jaune d'œuf qui se trouve devant toi ?

— Très certainement. Tenez...

— Merci.

— Dites donc, votre estomac aussi doit-être magique ?

— Ouais ! Ma tuyauterie est mieux fichue que le système digestif d'un lopodrompte. J'avalerais des parterres de salades, des prairies de nénuphars, des jardins de jasmins et j'engouffrerai des troupeaux de buffles, des tribus de mouflons et des colonies d'ornithorynques. Et s'il me reste une petite place, j'en calerai le creux avec des cascades de crèmes et un château de caramel chocolaté. Miam ! »

Ce fut à ce moment-là que, gesticulant et jetant des regards furibonds, le chevalier fit son retour dans la salle du banquet des noces. Tout en sursautant sur place et en envoyant ses longs bras dans toutes les directions à la fois, il articulait des flopées de sons incompréhensibles, ou si incroyables dans leur signification, que l'assemblée crut qu'on avait prévu aux festivités une pitrerie.

« Mais ne serait-ce pas là l'homme qui vous accompagne ? demanda Pipo à la princesse.

— Oui, en effet, c'est le chevalier Bélaor d'Armebrave. Je n'aurais jamais cru qu'il serait capable de prodiguer un pareil numéro. Mais regardez-le s'agiter ! Il arrive à être drôle. Ah ! ah ! ah !... Regardez Frékaas ! c'est incroyable ! Oh !...

— Sans nul doute c'est très surprenant.

— Vous voulez dire que c'est pathétique ! rectifia énervé Dakktron. Cette prestation est pitoyable. Il ne faut jamais confier à des amateurs le soin d'égayer une soirée. Une fête réussie, ça ne s'improvise pas ! »

Et, se levant, Dakktron s'approcha du chevalier et le somma de mettre un terme à sa diatribe. Il va de soi que l'autre s'emporta de plus belle. Les enchères montèrent entre les deux hommes. Le chevalier tendit les bras pour étrangler le magicien, qui, la gorge pressurée, ne parvenait même plus à sortir un son, à composer un sort. Finalement, Dakktron, usant d'un coup bas, flanqua au chevalier un magistral coup de pied dans les bourses. Bélaor d'Armebrave s'écroula, asphyxié par la douleur. Toute l'assemblée éclata de rire !...

Dakktron alla chercher son bâton magique, long, torsadé et muni à son sommet d'une sphère d'ambre. Il tourna sur lui-même, réclamant à la salle des applaudissements. Puis, levant son bâton arcanique, il déclara à la foule qu'il allait offrir un spectacle digne des plus pures réjouissances du temps des Rois hilares et des Princes montent en rires.

— Orchestre, apprête tes instruments ! Il nous faut de la musique. Par les dissonances harmoniques de Kianfarh, nous allons tous former la farandole. Nous allons tous, en chantant, déambuler à travers des paysages merveilleux, que je m'apprête sous vos yeux ravis à déployer. Voyez ces couleurs et ces espaces illusoires et fascinants !...

De la sphère d'ambre du bâton du magicien, une cascade de lumières bleues, rouges et vertes venait de jaillir. Tournant une nouvelle fois sur lui-même, Dakktron en répandit les flocons multicolores dans toute la salle du banquet à la plus grande joie des invités.

L'orchestre, biniou, viole de bras, accordéon, vielle à roue, violon, tambourin, flûte et pipeau en tête, attaqua un air des plus entraînants. À la suite de Dakktron, les musiciens se mirent à se dandiner et à se suivre à la queue leu leu... Frappant les tables de leurs couverts et de leurs chopines, les convives entamèrent le chant. Ils renversèrent leurs sièges, se levèrent et rejoignirent, les uns après les autres, la farandole. On releva même le chevalier, qui bien malgré lui prit place dans la farandole, la respiration encore haletante. La chanson des joyeux compagnons de la farandole monta en puissance et la chenille ainsi constituée s'ébranla à travers l'auberge. Et la chanson montait et montait :

« Roule encor' ta bosse  
Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse  
Garde la cadence.  
Arrose de rires  
Ce jour de délire !  
Roule encor' ta bosse  
Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse  
Garde la cadence.  
Arrose de vin  
Ce grand soir divin !  
Roule encor' ta bosse  
Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse  
Garde la cadence... »

Amasia, emportée par la gaieté du mouvement, avait également pris place dans la farandole. Frékaas, un grand sourire sur le visage, chantait, ses mains sur les épaules de la princesse

qui le précédait. Après avoir décrit une spirale à l'intérieur de la salle du banquet, la chenille se déroula pour prendre l'escalier qui montait à l'étage. L'auberge résonnait du martèlement des pieds des danseurs et de leur chant puissant et répétitif. Dans l'escalier, certains ratèrent une marche ou glissèrent. Des rires fusèrent qui se mêlèrent au chant. En même temps, Dakktron, en tête avec l'orchestre, éblouissait la longue procession des joyeux drilles de myriades de flocons lumineux. Le violoncelliste et le joueur de viole de bras faisaient courir frénétiquement leur archet sur les cordes stridentes de leur instrument. Le son lancinant de la vielle faisait bourdonner l'air et les têtes, dont les vapeurs d'alcool amplifiaient l'écho. Sur la flûte et le pipeau, les autres musiciens tiraient des trilles. Le tambourin vibrait de mille sons de clochettes. Et le chant montait, montait, tout autant que la farandole dans les étages de l'auberge :

« Roule encor' ta bosse  
Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse  
Garde la cadence.  
Arrose de rires  
Ce jour de délire !  
Roule encor' ta bosse  
Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse  
Garde la cadence  
.Arrose de vin  
Ce grand soir divin !  
Roule encor' ta bosse  
Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse

Garde la cadence...

Arrose de rires

Ce jour de délire ! »

Amasia et Frékaas avaient atteint le palier du premier étage. La tête leur tournait. La musique les enivrait de son rythme et de sa mélodie répétitive à l'excès. Dans la féerie des couleurs produites par le magicien, ils ne distinguaient plus leurs pré-décesseurs dans la farandole que sous la forme de vagues silhouettes grisâtres. Au moment où Amasia passait devant elle, la porte d'une chambre s'ouvrit. Une main écarlate apparut qui enleva la princesse ! Frékaas, surpris, n'eut pas le réflexe de la retenir. Mais n'avait-il pas tout simplement rêvé cette saynète ? Non !

La porte allait se refermer, lorsque Frékaas bondit pour l'entraver de son pied. À sa plus grande stupéfaction, la porte était extraordinairement lourde. Frékaas poussa de toute la force de ses épaules, et, prenant appui à l'aide d'une de ses jambes contre le chambranle, il parvint à écarter suffisamment la porte pour se glisser à l'intérieur de la chambre. La porte se referma derrière lui dans un bruit de tonnerre. L'écho puissant de sa fermeture résonna longuement... S'étant retourné, le jeune homme constata, impressionné, que la porte de la chambre était haute de cinq mètres et que ses battants avaient été forgés dans du bronze !

Frékaas se retourna vivement pour chercher du regard Amasia. Sous ses yeux ébahis, incrédules, il vit se déployer un immense hall, bordé de colonnes énormes, dont les bases étaient formées de racines sillonnant le parterre des dalles. De hautes fenêtres, décorées de vitraux violacés et magenta, laissaient entre chaque colonne filtrer la lumière poudreuse des Trois Lunes pendulaires. Le hall s'étendait à perte de

vue... Frékaas vit courir, slalomant entre des formes houleuses et de gigantesques candélabres, une créature voûtée et velue aux mains écarlates, emportant Amasia.

« Amasia ! Amasia ! cria le jeune kadaréen. J'arrive !

— Frékaas ! Au secours ! Sauvez-moi ! Ah !... »

Frékaas se précipita pour secourir la princesse. Mais, face à lui, les formes houleuses, qui tanguaient sur toute l'étendue du hall, se stabilisèrent. Des centaines de sentinelles, drapées de longues robes aux reflets rouges, un feu de flammes noires en lieu et place de la tête, deux fers de faux tranchants et froids croisés sur la poitrine en guise de bras, gardaient le hall. Déjà, derrière ces... choses, disparaissait au loin Amasia, emportée par la créature aux mains écarlates.

La première des sentinelles, dans un bruit de métal sinistre, décroisa les lames des faux greffées sur ses membres disparus. Frékaas, prudemment, recula pour échapper à l'inquiétant moissonneur. On entendait crépiter le feu des flammes noires qui jaillissaient de son cou. Les pieds des sentinelles mortes étaient invisibles sous leurs robes rougeoyantes. Les monstrueux cerbères glissaient en silence et avec aisance sur le marbre. D'autres fers de faux se décroisèrent, crissant en de longues plaintes métalliques lugubres. Un frisson parcourut le dos de Frékaas. Derrière lui se dressait la haute porte de bronze, close, inébranlable, inaltérable. Le jeune homme était pris au piège, fait comme un rat ! Les sentinelles mortes se rapprochaient...

Frékaas, sans renoncer à triompher d'eux, contempla ces oiseaux de mort, impitoyables, toutes ailes acérées déployées. Si elle avait pu le voir alors, Amasia eut été persuadée de la nature surhumaine de son beau démon. Frékaas, le pas sûr, lentement, avança... jusqu'à être à portée de la première sen-

tinelle, et, tandis que sa lame sifflait pour faucher le jeune insolent, il se fendit et s'esquiva en souplesse.

Frékaas, bondissant de gauche à droite pour échapper aux lames des faux, roula finalement au pied d'un des gigantesques candélabres. L'objet en métal torsadé, de quatre mètres de haut, offrait des prises d'escalade. Le jeune kada-réen s'y hissa. S'agrippant à son sommet, les mains dans la cire parmi le flot des bougies, il fit balancer ses jambes au-dessus du vide. Les pieds opposés du socle du candélabre commencèrent à se soulever alternativement. En dessous, les sentinelles mortes observaient de leurs figures de flammes l'acrobate... Le mouvement de balancier s'amplifiant, le candélabre se mit à vaciller, puis à bouger de droite à gauche sur deux pieds dans un équilibre de plus en plus précaire. Enfin, en direction du mur, le candélabre bascula ! Des bougies tombèrent, Frékaas sauta. Le lourd phalène métallique vint heurter une des fenêtres. Le vitrail vola en éclat et le vent qui soufflait dans la nuit s'engouffra dans le hall... Les flammes noires des sentinelles s'agitèrent, animées de gerbes désordonnées. Le vent sifflait maintenant en pénétrant dans le grand hall. Frékaas, après s'être récupéré de son mieux, se redressa et courut vers le mur opposé. Malmenées par l'impétuosité de l'irruption du vent, les sentinelles mortes vacillèrent en cherchant à faucher notre héros. Frékaas escalada aussitôt un candélabre comparable à celui qu'il venait de renverser. Cet autre candélabre, à son tour, chancela et vint s'abattre en brisant un nouveau vitrail. Des bris et des morceaux de verre violacé et magenta volèrent, et un terrible courant d'air s'en suivit... Ruant furieusement, comme une vague tourbillonnante déployant avec force sa puissance, le vent souffla d'un

coup les flammes des sentinelles ! Le cou vide, elles s'affaissaient ; puis, touchant les dalles de marbre, disparurent . . .

Un genou encore au sol, Frékaas contempla un instant le prodigieux spectacle de l'éradication des créatures ennemies. Cependant, l'appel d'Amasia frappant à nouveau son esprit, il se releva promptement et repartit à la poursuite du monstre aux mains écarlates.

Frékaas courait aussi vite qu'il pouvait. Il traversa à toute jambe le hall pour se retrouver sur le seuil d'un immense escalier. Très large, ses marches incrustées de paillettes de gypse, l'escalier plongeait vers une plate-forme, à partir de laquelle se développait un inextricable labyrinthe, dont le réseau se perdait dans le flou d'un horizon incertain . . .

D'où il était, du sommet de l'escalier monumental, Frékaas dominait le parcours du labyrinthe. Il pouvait en suivre les méandres. Mais dès qu'il serait parvenu au niveau de la plate-forme, les hauts murs ceinturant le dédale lui masqueraient aussitôt le chemin à suivre.

Une porte était ouverte qui donnait, dans le mur d'enceinte, accès au réseau infernal. Deux gigantesques colonnes, dressées de part et d'autre du départ de la plate-forme, montaient jusqu'à une voûte perdue dans les ténèbres. Le long du fût colossal de chacune des deux colonnes titanesques pendait un épais rideau rouge, gorgé de poussières.

Frékaas repéra que la créature velue aux mains écarlates, qui emportait Amasia, se dirigeait vers l'entrée du labyrinthe. Le ravisseur et sa captive s'y engouffrèrent. Le jeune homme dévala aussitôt les marches de l'escalier translucide aux reflets de cristaux dorés. Il se retrouva sur la plate-forme, devant le dédale, des murs de dix mètres de haut composant de leurs parois son réseau. Les murs étaient trop hauts et trop lisses

pour être escaladés. Frékaas y renonça, mais plutôt que de se jeter à corps perdu dans le labyrinthe, il courut vers une colonne et grimpa dans son épais rideau. Des nuages de poussière s'en dégagèrent, retombant en volutes silencieuses dans l'espace immense du domaine aberrant. Frékaas escalada la colonne jusqu'à une bonne vingtaine de mètres du sol. Là, il essaya de faire bouger le rideau, mais il était trop lourd. Il ne parviendrait jamais à le remuer. Aussi, son canif en main, Frékaas en déchira l'étoffe de haut en bas. Ce qu'il fit deux fois, obtenant ainsi une bande de tissu assez solide pour ne pas craquer, mais assez légère cependant pour lui permettre de se balancer. Suspendu à sa bande de tissu, le jeune homme initia une fois de plus un mouvement de balancier. Prenant de plus en plus d'ampleur, ce mouvement le rapprochait à chaque instant un peu plus du faite du mur du labyrinthe. Suspendu à sa liane d'étoffe, Frékaas passait et repassait devant l'imposante colonne, s'approchant à chaque fois plus près du sommet du mur et s'en éloignant aussitôt rapidement pour gagner encore plus d'élan. Enfin, il jugea le moment crucial arrivé : lâchant son filin, il tenta d'êtreindre le haut du mur. L'acrobatie l'y déposa en douceur comme le vol d'une abeille touchant le pétale d'une fleur exquise. Son but était habilement atteint.

Se redressant, Frékaas se mit à marcher sur l'épaisseur du mur, puis, jugeant de son bon équilibre, courut carrément. Il dominait le parcours du labyrinthe et riait de la facilité avec laquelle il venait de vaincre l'obstacle. Il en arpentait facilement le réseau depuis la crête des murs. Remontant le long des alignements de parois, il cherchait du regard, en contrebas, Amasia. Mais se ravisant, estimant que son ravisseur chercherait prioritairement à quitter ce dédale, lui-même se mit en quête d'en trouver l'issue.

Seul comptait en définitive qu'il eût du souffle, car les distances à parcourir étaient impressionnantes...

Frékaas s'arrêta pour reprendre sa respiration. Derrière lui, il voyait l'escalier monumental par où il était venu jusqu'à l'entrée du labyrinthe. Face à lui, sur sa gauche et sur sa droite, formant comme une croix, se prolongeait le réseau du dédale. Il en conçut que la sortie était diamétralement opposée à l'entrée. Ainsi continua-t-il pour ainsi dire tout droit...

Cependant, parvenu à cette extrémité, il longea un mur, derrière lequel s'étendait une place, place à partir de laquelle plusieurs escaliers rayonnaient dans des directions plus qu'incertaines. De toute manière, ce mur, qui n'était d'un bout à l'autre de ce côté-ci qu'un mur d'enceinte, ne révélait aucune ouverture. La sortie ne se trouvait donc pas par ici. Frékaas décida d'opter pour la droite cette fois. Encore était-ce sur la gauche par rapport à l'escalier monumental, mais sur sa droite en la circonstance, puisqu'il revenait de l'extrémité opposée à l'entrée. Enfin, bref, il courut un moment sur ses pas, puis obliqua à droite ou à gauche, selon, pour trouver l'arche sous laquelle Amasia aurait pu sortir...

C'était bien là. L'arche, ouverte dans la muraille de pierres, donnait accès sous ses pieds à la liberté. Mais Frékaas se tenait en haut du mur, à plus de dix mètres du sol. Il n'était pas question de sauter. Comment donc allait-il bien pouvoir descendre ? Il observa, du haut de son perchoir, qu'à proximité, non loin de l'issue, à l'intérieur du labyrinthe, deux murs se longeaient de très près. Il mémorisa le parcours qu'il aurait à accomplir pour rejoindre l'issue s'il décidait de descendre dans le labyrinthe par cet endroit. Ce n'était certes pas compliqué : il fallait tourner deux fois à droite et une fois à gauche pour tomber sur l'axe de la sortie. Cependant, un doute terrible

assaillit son esprit. Se pouvait-il, une fois en bas dans le labyrinthe, que les murs changeassent d'orientation ? Tant de sortilèges résidaient en ce lieu, qu'il valait mieux en prévenir les pires manifestations. Frékaas tergiversait, mais pour finir il se décida. N'ayant point d'autre possibilité de descendre qu'à l'endroit étroit qu'il avait repéré non loin de la porte de sortie, il prit le risque de mettre pied à l'intérieur du dédale. Il descendit en appuyant ses jambes contre la première paroi, arc-boutant son dos contre la seconde, qui était opposée à la première, mais qui lui était proche. Parvenu sans difficulté en bas, Frékaas maîtrisa sa respiration, et priant les Dieux que rien d'étrange n'arrivât, il se dirigea à droite comme il l'avait prévu. Il prit encore une fois à droite, puis tournant à gauche, il découvrit... l'issue ! Ouverte, sous la forme d'une arche, sur la liberté...

Il courut pour franchir l'arche et la dépassa. Devant lui se présentait un parvis, au-delà duquel s'élevait un escalier monumental. Large à sa base, cet élément architectural montrait en diminuant, pour finir sur une porte en bronze, étroite et brillante...

Frékaas regarda alentour. Sur sa droite et sur sa gauche s'étendaient des ombres, lointaines et stagnantes. Son cœur battait. Il n'était pas encore sorti d'affaire et il ne voyait toujours pas Amasia...

Frékaas scrutait l'immense domaine. Un bruit, sourd d'abord, puis distinctement sinistre et scandé, montait jusqu'à lui. Des pas frappaient la pierre au rythme du ra de tambours. Les battements lugubres résonnaient contre les caisses, entrecoupés de cliquetis de baguettes s'entrechoquant. C'était une marche funèbre, dépouillée et sinistre, que des tambours

jouaient, encore enveloppés dans la main d'ombre gisant sur la gauche du parvis...

Émergeant des ténèbres flottantes, avançant au pas, des musiciens, aux tambours drapés d'un voile noir et léger, apparurent. Ces hommes, sortis de la nuit, portaient sur la tête un morion d'acier muni de plumes noires, tandis que sur un habit de deuil, une cuirasse damasquinée de nielle recouvrait leur poitrine. Solennels et sombres, les musiciens frappaient en cadence les caisses endeuillées de leurs tambours. Derrière eux suivait une longue procession. Des pleureuses déchiraient de leurs cris l'espace des pierres muettes, et, sous un dais, quatre hommes transportaient un corps. Le cadavre reposait sur un lit de lys noirs. Le cortège approchait, et bientôt Frékaas put découvrir le visage du malheureux trépassé...

Les quatre hommes, qui transportaient sur une civière le corps, passèrent enfin devant Frékaas. Nul parmi le cortège ne se souciait de sa présence. Ils officiaient, silencieux, perdus dans la contemplation du chemin invisible qu'ils suivaient aveuglément. Soudain, le cœur transpercé de douleur, Frékaas découvrit – horreur ! –, que le mort que l'on emmenait était une morte, et que cette morte était Amasia. Débordant de chagrin et d'effroi pour celle qu'il aimait, le jeune kadaréen se précipita vers le corps. Les cris des pleureuses soulevèrent son âme d'un tremblement affreux.

Le visage d'Amasia, les yeux clos, reposait, auréolé dans ses beaux cheveux châtain, sur un lit de lys noirs vénéneux. Frékaas hurla sa douleur, et la voix désespérée qui s'échappait résonna contre les pierres et les voûtes enténébrées du sombre palais maudit. Le jeune homme, abattu, convulsif, cherchant à saisir d'Amasia une sensation de vie, lui prit les mains. Les mains de la jeune femme étaient froides et... écarlates !

Frékaas esquissa un mouvement de recul, effrayé, aussitôt après quoi, le corps d'Amasia se souleva tandis que les mains écarlates plongeaient vers lui. Les traits d'Amasia mutèrent exceptionnellement vite en une figure de monstre. Un masque simiesque déchira le beau visage : des poils jaillissaient en crevant la peau délicate et blanche de la jeune femme. Le monstre, velu et voûté, était maintenant sur Frékaas tombé à terre, des dents jaunes en pointe saillant, de la bave écumant du prognathe de son maxillaire inférieur. Le monstre éructait tout en approchant inexorablement sa gueule du cou du jeune kadaréen pour le déchiqueter. Frékaas poussait de toutes ses forces pour se défaire de l'étreinte du monstre, mais celui-ci pesait trop lourd. La gueule béante, qui exhalait une odeur putride, cracha une flopée de sang visqueux. Le monstre s'affala, terrassé ! Frékaas eut beaucoup de mal à s'en dépêtrer. Émergeant enfin de la masse inerte et velue, il vit une femme, une épée ensanglantée en main.

Un moment, il crut voir Amasia. Mais, bien qu'elle-même parût extraordinairement belle, cette femme n'était pas celle qu'il aimait. Toutefois, lui ayant sauvé la vie, ce ne fut pas sans sympathie qu'il la découvrit. Il lui sourit pour la remercier, mais elle, comme mue par un sentiment de honte, se détourna, dérobant son visage au regard d'autrui. Cependant, avant qu'elle n'eût le temps de se cacher, Frékaas vit son incroyable visage. La très belle femme présentait une silhouette parfaite sous un voile transparent et léger. Mais ce n'était pas son corps de déesse qu'elle tentait de cacher. Sa pudeur n'embrassait pas les critères de la majorité des mortels. La vulnérabilité de sa personne touchait uniquement à son visage. Frékaas, comprenant cela, se désola d'avoir vu sa figure.

Le visage en cause était magnifique, agrémenté de cheveux bouclés dorés, ondulants et très longs. Le visage en cause brillait d'un regard fascinant, bleuté, céleste. Le visage en cause resplendissait d'une carnation rose d'une fraîcheur enfantine. Le visage en cause, beau, très beau, si beau, était malheureusement frappé d'un disharmonieux appendice : en lieu et place du nez, un bec crochu saillait, imposant, en corne, de la couleur des écorces les plus sombres. Tel était la disgrâce frappant cette femme divine.

Sans se retourner, la femme à bec s'adressa à Frékaas :

« Tiens, prends l'épée de ton père. Tu l'avais oubliée à Kalinda. Prends-la, tu en auras besoin.

— Merci bien, répondit doucement Frékaas. C'est en effet l'épée que mon père m'a donnée. Je la reconnais parfaitement.

— Tiens, prends là...

— Je vous en remercie, dit encore une fois Frékaas en s'emparant de l'arme. Mais qui êtes-vous ?

— Je suis Nakriss. Maintenant, ne tarde plus. Amasia est en danger, derrière cette porte, là-haut, au-delà de laquelle je ne peux plus rien pour vous. Bonne chance. »

Nakriss, aussitôt ces dernières paroles prononcées, disparut dans une nuée aveuglante. Lorsque la lumière retomba, Frékaas se tenait seul face à l'escalier.

Le cortège funèbre, qui n'était qu'une odieuse mascarade, avait lui aussi disparu. Frékaas, sans plus attendre, se lança à l'assaut de l'escalier, gravissant ses marches trois par trois. À son sommet étroit, il se retrouva devant une porte massive en bronze, sur la surface de laquelle apparaissait en relief un portrait. La physionomie, modelée dans le bronze, représentait les traits d'un homme boursoufflé, aux lourdes paupières et

aux lèvres lippues. La bouche remua et la figure de bronze parla :

« Étranger, si tu veux me franchir, il te faudra me dire la formule magique adéquate.

— Une formule magique, dis-tu ?

— Oui, et la seule par laquelle on obtient ce que l'on demande.

— ça y est, j'ai trouvé !

— Je t'écoute...

— Pouvez-vous m'ouvrir, s'il vous plaît ?

— Entre !

— Merci bien. »

Les battants de bronze s'écartèrent, divisant le visage interrogateur du gardien de la porte.

Frékaas, après en avoir franchi le seuil, se retrouva dans une salle, dans une salle aux proportions hors de proportions... C'était tout simplement gigantesque, et encore, le mot lui parut en la circonstance faible.

Abasourdi le temps de la stupéfaction, le jeune kadaréen reprit aussitôt ses esprits. Au milieu de la salle, il distingua Amasia, frêle et fragile, mais vivante. La jeune femme se tenait isolée dans le flottement infini de cet espace sans mesure, effrayée et proche de l'évanouissement tant les sens lui tournaient. Frékaas courut vers elle pour accueillir dans ses bras sa chute. Curieusement, il venait de traverser presque instantanément une distance qu'il n'aurait jamais imaginé remonter aussi vite. Frékaas, laissant glisser le long de ses mains l'étoffe de velours noir de la robe de la jeune femme, la coucha avec délicatesse sur le sol. Puis, s'étant accroupi auprès d'elle, il déposa un baiser sur ses lèvres. Les yeux d'Amasia l'éblouirent à nouveau de leur regard émeraude.

Une émotion ineffable submergea son cœur, le battant très fort. Amasia, elle-même, laissa échapper de belles larmes, qui roulèrent rapidement le long du torrent de ses joues saillantes.

« Comme je me suis sentie seule, déclara la princesse. J’ai désespéré de ne jamais plus vous revoir, mon amour.

— Nous sommes à nouveau réunis. Tout va bien se passer, maintenant. N’est-ce pas ?

— Oui », soupira de soulagement Amasia.

Autour d’eux s’étendait l’immense hall, disproportionné, irréel, dont les perspectives disparaissaient dans le mouvement d’un flottement vague. Amasia et Frékaas gisaient sur un parterre de dalles carrées, noires et rouges. Et, recouvrant la surface de ce damier de cases d’onyx noir et de cinabre rouge, s’éparpillaient les pièces de jeux et les morceaux de jouets disloqués. Il y avait là, répandus sur les dalles noires et rouges, des ours en peluche éventrés, leurs garnitures sauvagement extirpées, des chevaux de bois fracassés, leurs bascules ou leurs encolures brisées, des poupées à la tête arrachée, des armadas de soldats de plomb aux membres déformés, fondus, des paquets de cartes à jouer, as, piques, carreaux, trèfles, éparpillés et déchirés, des balles et des ballons crevés, des bilboquets sans trou, des déguisements d’arlequins et de pierrots mités, lacérés, des maisons de poupées, des maquettes de vaisseaux, broyées, des instruments de musique cassés, fendus, qui ne rendraient plus jamais que des sons inaudibles, des sonorités blessées. Ce cataclysme du monde de l’enfance, de son imaginaire, de ses rêves, de ses objets aimés, compagnons de jeu et d’évasion, parsemait le grand hall, le distinguant d’un présage néfaste, hostile à la pure insouciance enfantine.

Frékaas leva encore la tête, et, au-dessus de lui, il vit, toit constellé d'étoiles sans âme, des myriades de pyramides renversées, répandant une lumière rouge, épaisse, presque violacée, mais toujours oppressante pour l'œil ayant embrassé un jour les couleurs de la véritable Création.

Amasia se redressa et étreignit Frékaas. Elle tremblait, s'accrochant à lui comme à son dernier espoir. Son démon la sauverait-il une fois encore ? Car, devant eux, loin, très loin, mais horriblement distinctes, trônaient huit formes hideuses. Penchés sur des sièges de lave fumante et de scories encore rougeoyantes, huit êtres des ténèbres les regardaient, la pupille brûlée, la cornée opaque et le blanc de l'œil noir.

La première des huit créatures, qui avait des pieds à la place des mains et des mains à la place des pieds en train de jouer avec des osselets, parla :

« Dans  
Le récipient  
Du Brévior  
Incorpore  
Les ingrédients  
Suivants :  
À la fleur  
De limpakoa  
Mêle  
Avec elle  
La couleur  
Du Méronia  
À l'odeur  
De la haine  
Mêle  
Avec elle

Les vapeurs  
D'askrène  
Échange  
Les mélanges  
Ajoute  
Deux gouttes :  
Deux larmes  
Au charme  
Et consacre  
L'âtre  
Poison  
De la trahison  
Des rebelles  
Immortels  
De l'impure  
Morsure  
Mêle  
En elle  
Avec  
Le bec  
Factice  
De Nakriss  
Le sacrilège  
Au sortilège ! »

La seconde des huit créatures des ténèbres, les lèvres de sa bouche cousue, parla à son tour d'une voix caverneuse et lugubre, qui s'échappait de sa trachée béante, gonflée d'orbes de sang, libérant des sons dans l'éclatement des bulles écarlates :

« Fonds  
Le météore

Et l'or  
Profond  
De l'Oméron »

La troisième des huit créatures des ténèbres, ses bras ligaturés ensemble au niveau des poignets, s'exprima alors d'une voix violente, retentissante :

« Pour la trempe :  
— Un animal :  
Le mal  
Qui rampe  
Et enflamme  
— Une femme  
Vierge  
De haut rang ;  
Asperge  
De leurs sangs  
Mêlés  
L'épée »

La quatrième des huit créatures des ténèbres, le nez coupé, des restes de cartilage pendant autour de la plaie, répéta sur un ton nasillard le message de la précédente :

« Sur l'espadon  
Verse  
Le sang de la princesse  
Et du dragon »

La cinquième des huit créatures des ténèbres, le tronc perforé de vieux débris de métal rouillé, fit résonner l'immense hall de sa voix rauque et terrifiante :

« Que l'épée baigne  
Dans le flot des corps  
Qui saignent

Encore ! »

La sixième des huit créatures des ténèbres, la mâchoire inférieure lui manquant, de même que les oreilles, d'une voix froide et impérieuse, martela des sentences implacables :

« — L'exercice :

Askalon

— La matrice :

Qar Céladon

— Le maléfice :

L'effigie

Du désespoir

Dans la magie

Noire

— Le sacrifice :

L'épée

Forgée

Réclame l'âme

De ton fils ! »

La septième des huit créatures des ténèbres, en apparence normale au regard des autres, outre son teint plus attaqué qu'un vieux morceau de parchemin racorni, exhala dans un râle putride cette sentence :

« Rien de plus médiocre

Aux yeux Hideux

Des Scornafiocres

Qu'un simulacre

De massacre

Ne pardonne

Jamais

Mais

Donne

La mort

Sans remords ! »

Enfin, la dernière des huit créatures des ténèbres s'exprima d'une voix stridente, tel l'ongle contre l'ardoise, tenant entre ses mains sur ses genoux sa tête décollée par la justice des hommes, la figure tuméfiée et labourée d'une multitude de petites plaies, dans l'épaisseur desquelles brillaient de minuscules cristaux comme autant de rubis étincelants :

« L'épée

De fer

Soumet

La terre

Sois

Le maître

Immonde

Qui doit

Soumettre

Le monde !

Le mal

Est fatal

Étends

Son empire

Prétends

Au pire

Être l'immonde maître

Du monde

L'acceptes-tu ?

Alors, tue ! »

Un long silence sinistre fit écho aux paroles du dernier des rejetons de Perliche. Frékaas se demandait à qui s'adressaient ses terribles et maléfiques sentences. Certes pas à lui, recon-

nut-il aussitôt. Certes pas à Amasia, dont on voulait, lui semblait-il, encore la mort ! Alors à qui s'adressait-on ? interrogeait-il dans l'instant cette lugubre assemblée de nécromants...

Comme une révélation noire, plus noire que la manifestation des huit Scornafiocres, derrière eux, au sommet d'une pyramide aux innombrables degrés, une créature, majestueuse et sombre, se redressait d'un trône de crânes dégoulinants et verdâtres...

Le maître des Fiefs leur apparaissait, impressionnant, d'une force incoercible débordante, et dont l'aura de puissance était presque palpable, jaillissant de son corps comme une émanation de métal en fusion. De sous son vêtement de velours noir piqué de milliers de saphirs scintillants, de sous ses jambes habillées d'un collant d'écailles d'airain, de sous ses cuissardes brillantes de reflets glacés, perçait un feu lumineux, mais aussi froid que l'hiver. Dans les mains du monarque à l'allure de titan, se dressait une épée, noire, vibrante, avide du sang de la princesse.

Le roi descendait un à un les degrés de la pyramide qui supportait son trône... Il dépassait l'alignement des huit Scornafiocres toujours immobiles... Il avançait sur Frékaas et Amasia...

Ses pas remontaient le parcours des dalles noires et rouges parsemées de jeux et de jouets cassés. Le maître des Fiefs se rapprochait, puissant, déterminé, inflexible, menaçant...

Frékaas empoigna l'épée d'Hairbald, la brandissant ostensiblement devant lui. Amasia se rangea derrière son amoureux, posant ses belles mains blanches sur les épaules du jeune homme. Le roi s'arrêta à quelques mètres d'eux seulement... Il les regardait d'un œil où ne brillait plus son humanité évanouie, et, abaissant lentement son épée en signe

de salut, déclarait à l'attention des jeunes gens qu'ils étaient les bienvenus :

« Soyez les bienvenus dans le fourreau de l'épée. Cette demeure est la vôtre : le palais de domination ne gât-il pas en vous ?

— Nous n'entendons rien à ce que vous dites, répliqua Frékaas. Ce lieu n'est pas chez nous, je le saurais ; aussi désirons-nous partir de suite. Je ne vous remercie pas de votre accueil et vous dis adieu !

— Pas si vite ! Nous avons faim du sang d'Amasia...

— Et bien, tant pis pour vous, répondit le jeune homme, car vous mourrez de faim.

— L'insolence nous insupporte. Nous aurons ce que nous réclamons.

— Non !

— Si !

— Non !

— Si !

— Non !

— Si !

— Non !

— Assez ! Il est stupide de vouloir résister. Offre-nous la princesse et nous te laisserons vivre. Sa vie nous suffit, et avant de confirmer notre domination de la mer, d'un bord à l'autre du monde, nous voulons nous réjouir de la souffrance des hommes... Offre-nous notre vie, que nous buvions. La Princesse !

— Non ! Je l'aime.

— Ah, ah, ah et tu crois qu'elle ne mourra pas un jour ? Nous vous donnons la possibilité d'être l'un à l'autre pour tou-

jours. Nous vous éterniserons. Vous vivrez en nous. Vous serez pour toujours. Alors ?

— Va te faire voir chez les Naguish puants du Séphaz !

Le roi et son épée noire poussèrent un cri furieux qui fit trembler tout le palais.

— Nous allons te crever et nous abreuver de ton sang ! Et Amasia, ah, ah, ah, Amasia va mourir pour la deuxième fois. Ô comme nous avons déjà joui de sa mort... »

Le maître des Fiefs tendit son bras, l'épée noire et vibrante, affamée, pointant dans la direction des deux jeunes gens... Dans un silence de mort, Frékaas affermit également sa garde, dressant à son tour l'épée d'Hairbald, menaçante, effilée. Brise Cristal, comme l'avait surnommée son père, brillait d'un beau reflet métallique bleuté courant le long de sa lame d'acier. Domination ne reflétait rien, noire, éternellement noire, désirant engloutir toute lumière encore allumée en ce monde.

Un silence pesant imprégnait l'air saturé de cette lumière lugubre violacée, qui tombait dans le grand hall et d'où émanaient des images de visages aux expressions horribles. Il n'y avait rien d'autre à espérer en ce lieu que de le fuir.

Le maître des Fiefs tenait à deux mains Domination. Il avançait sur Frékaas. Ce dernier esquiva l'assaut, détournant de sa cible la lame noire. L'attaque du roi était bien lente, et Frékaas en profita pour punir d'un cinglant coup de taille l'affront si mollement exécuté. Brise Cristal heurta violemment le flanc du roi, ouvrant une plaie béante et brisant plusieurs côtes au passage. Un flux de lumière glaciale sortit du côté meurtri. Aussitôt, la grave blessure cicatrisa. Le maître des Fiefs se retournait lentement vers Frékaas, un sourire sinistre peint sur les lèvres... Le jeune kadaréen, sans perdre une

seconde, se jeta sur son monstrueux adversaire et lui enfonça sa lame dans le ventre. Transpercé de part en part, le roi n'en frappait pas moins le jeune insolent. Un poing puissant s'abat-tait sur son épaule, lui brisant la clavicule et l'agenouillant à terre. Frékaas sentit la douleur l'aiguillonner, mais la dominant, gardé éveillé par le danger toujours plus grand qu'il y avait de rester sous la menace du roi, il recula en se traînant. Puis, rétabli sur ses jambes à trois mètres en retrait du roi, il put observer ce dernier extirper de son corps inouï l'épée Brise Cristal. Il vit sourdre un faisceau de lumière de la fente creusée par l'épée. Une fois encore, la plaie cicatriza de façon prodigieuse. Le maître des Fiefs, le regard noir, tournait sur lui même en hurlant, et, le bras déployé, il lâchait de toutes ses forces l'épée qui l'avait pourfendu. Brise Cristal vola, traversant l'espace démesuré de la salle immense... On entendit enfin, au loin, le son métallique de l'épée heurtant le sol dallé.

Le maître des Fiefs se tournait vers Frékaas et Amasia, Domination vibrant dans sa main. Le jeune kadaréen se sentit perdu. Sa propre épée gisait à l'horizon, invisible et perdue. Et puis, à quoi bon lui servirait-elle s'il l'avait encore en main, car le roi était à l'épreuve des coups ?

Le maître des Fiefs allait s'avancer pour achever les deux jeunes gens, lorsqu'une musique se fit entendre. Du fin fond de la salle, une mélodie montait, rythmée, joyeuse, entraînante, provocante par l'insouciance, la légèreté et la gaieté de ses sonorités. Dans le lointain, descendant le long d'un pilier colossal bordé par un escalier spiralé, et cette construction ressemblait à une ziggourat, une bande de musiciens et leur tambour major, ainsi qu'une longue farandole chantaient à tue-tête :

« ... Roule encor' ta bosse

Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse  
Garde la cadence.  
Arrose de rires  
Ce jour de délire !  
Roule encor' ta bosse  
Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse  
Garde la cadence.  
Arrose de vin  
Ce grand soir divin !  
Roule encor' ta bosse  
Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse  
Garde la cadence  
Arrose de rire  
Ce jour de délire !... »

Frékaas et Amasia reconnurent là, qui venaient les rejoindre dans l'immense salle, Dakktron le Fantasque, Pipo, son épouse Nelly et tous leurs invités hilares. La farandole acheva de se dérouler de l'imposant pilier. Elle déboucha sur le parterre de dalles noires et rouges. Toujours aussi joyeux, les heureux fêtards s'avançaient en louvoyant. En tête, Dakktron guidait les autres, son bâton arcanique éclaboussant de scintillements lumineux multicolores le paysage violacé du grand hall, où trônaient les Scornafiocres et où le maître des Fiefs s'apprêtait à tuer Frékaas et Amasia.

« ... Roule encor' ta bosse  
Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse  
Garde la cadence.

Arrose de vin  
Ce grand soir divin !  
Roule encor' ta bosse  
Roule en beau carrosse  
Viens, rejoins la danse  
Garde la cadence  
Arrose de rires  
Ce jour de délire !... »

Le roi lançait dans la direction des intrus des regards interrogateurs furieux. Sa main, crispée sur son épée noire, tremblait de haine. À la face des nouveaux venus, il hurla son effroyable réprobation :

« Comment osez-vous troubler Domination en son fourreau ? Comment osez-vous interrompre la sanglante substitution de notre sang insigne ? Qui vous a permis de pénétrer ici ? »

Le visage et le corps du roi étaient devenus blancs et luisants comme de la glace. Une lumière, dont Frékaas et Amasia ressentirent la froide morsure, s'échappait du corps titanesque. À sa vue, la farandole se figea ; le chant des convives mourut dans leurs gorges nouées ; les instruments des musiciens expirèrent en des sons et en des râles d'agonisants...

« Ne vous en faites pas, expliqua aussitôt Dakktron aux convives pour les rassurer. Tout ceci fait partie intégrante du spectacle que je vous offre ce soir. Je dois reconnaître que je m'impressionne moi-même. Mon petit sortilège d'improvisation imaginaire est riche des plus surprenantes apparitions, comme vous pouvez le voir. Ces huit autres là-bas, dans le genre glauque ne sont pas mal non plus, n'est-ce pas ? Bien, si ça ne vous plaît pas, mes amis, il suffit que je m'oblige à concevoir des choses plus drôles pour que ces faces de rat

disparaissent. Par Kianfarh, c'est incroyable comme ce soir j'ai l'imagination morbide et noire ! Pourtant, ça ne me ressemble pas...

— Silence ! Sordide idiot, incapable ignare, silence ! Votre joie nous offense. Votre insouciance nous est une insulte insupportable. Silence !

— Eh là ! ça ne va pas du tout, se défendit Dakktron. C'est à toi de te taire. Je ne te fais pas sortir de mon imagination pour que tu m'insultes. L'œuvre doit respecter son créateur. Sans quoi, où va-t-on ?

— Pauvre fou, nous sommes ton pire cauchemar. Et ces faces de rat, comme tu le dis si bien, sont les huit esprits de Scornafiocres de Perliche. Ils se feront un plaisir barbare de te torturer, par les sortilèges amers, le long de nuits sans fin.

— Et puis quoi encore ? s'insurgea le magicien. On va voir ce que l'on va voir ! »

Et se retournant vers les huit Scornafiocres assis sur leurs huit sièges de lave, Dakktron dressa contre eux son bâton, dont la sphère d'ambre cracha huit faisceaux de lumière aux couleurs de l'arc-en-ciel. Les huit faisceaux multicolores frappèrent de plein fouet les huit esprits de Perliche, qui s'embrasèrent subitement. Sur les huit sièges de lave, les huit corps monstrueux des Scornafiocres brûlaient comme des torchères. Les flammes, dévorant leurs corps, crépitaient et sifflaient, laissant échapper furieusement dans les airs des particules de carbone incandescentes...

« Et voilà le travail ! se félicita Dakktron. Ce n'est pas plus difficile que cela.

— À ta place, je n'en serais pas si sûr. Regarde plutôt et, maintenant, pleure ! »

Dakktron se tourna à nouveau vers les huit esprits de Perliche, et là – ô stupeur ! –, il vit qu’ils étaient indemnes. Le feu qu’il avait craché sur eux s’était évanoui. Les huit monstrueuses créatures bouillonnaient maintenant de vengeance, un ignoble sortilège en préparation soulevant leur corps, secouant leurs membres. Une force stupéfiante se concentrait en eux, de l’intérieur. D’un moment à l’autre, cette fabuleuse énergie exploserait, répandant sa mortelle onde de choc et sa brûlante irradiation...

Sans perdre un instant, Dakktron entonna le Chant d’arcane de la terre en émoi. À la dernière syllabe qu’il chanta, il abattit la pointe de son bâton contre le sol. La dalle sous ses pieds se fendit et un grondement monta d’en dessous, se propageant sur toute la surface du parterre. Le tremblement gagna jusqu’aux parois lointaines de l’immense salle et escalada même sa voûte, détachant de l’impressionnant plafond des morceaux de pyramide et des volutes de poussière.

Sur la surface du dallage rouge et noir, Frékaas et Amasia vacillèrent. Ils tombèrent la face contre terre. Sous l’effet de la puissante vibration, les musiciens perdirent leurs instruments et s’affalèrent eux-mêmes. Pipo, son épouse Nelly, le chevalier Bélaor et tous les convives furent immanquablement projetés au sol. Au même moment, le sortilège des Scornafiocres partit, mais dans tous les sens, traversant comme un feu d’artifice déréglé l’espace du grand hall. Des gerbes de feu montèrent à la verticale pour se fracasser contre la voûte, l’ébranlant davantage encore. Des pyramides entières volèrent en éclat, explosant en se répandant en myriades de morceaux scintillants. Au sol, cette pluie de tectites éclaboussait les dalles d’un bruit de chute de verres en cristal. D’autres gerbes, tout aussi incontrôlées, fusèrent en

traversant la salle d'est en ouest, d'ouest en est, du nord au sud et du sud au nord, l'illuminant de flashes aveuglants. Un Scornafiocre même, plus maladroit encore que les autres, répandit le venin flamboyant de son sort sur ses propres pieds, crevant le sol sous lui, où il acheva de s'engloutir !

Pendant tout le temps que durât cet ébranlement, le maître des Fiefs, titanesque, demeura fermement sur ses jambes d'airain. Cependant, il ne put maîtriser le tremblement qui secouait ses membres, et Domination échappa à la prise de sa main. L'épée noire, pointe la première, toucha le sol et s'y coucha. Puis, emportée par les vibrations qui animaient le sol, elle se déplaça le long de la surface du dallage... L'épée maudite vibra sous la pluie de verre qui battait, avançant sur les dalles noires et rouges... Sous ses yeux hagards, le chevalier Bélaor d'Armebrave vit une lame noire s'approcher de lui...

Peu à peu, le tremblement issu du Chant d'arcane de la terre en émoi se calma. L'épée noire s'immobilisa sous le nez du chevalier. Le sol tremblait encore un peu, mais le chevalier en profita pour se redresser. Il ramassa l'épée noire et marcha en titubant vers le maître des Fiefs.

« Tildeberg ! Espèce d'assassin ! hurla le chevalier, sa voix à moitié couverte par le vacarme alentour. Vous m'avez vraiment pris pour une andouille ramollie. Vous n'êtes qu'un menteur et un lâche. Le maître Sijaron ne mourra pas comme vous l'espérez. C'est vous qui, au contraire, allez mourir ! »

Le chevalier se jeta aussi sec sur le maître des Fiefs. L'épée noire en main, Bélaor transperça l'arrogant monarque. Le roi, le regard noir et déconcerté, laissa échapper un soupir, d'où son souffle vital flua. L'épée noire s'était en quelque sorte comme retournée contre elle-même ! Le roi, avant de mourir, acheva Domination en se faisant tuer par elle. Nous expira

alors, le roi s'écroulant et l'épée noire s'anéantissant au contact de sa mort. Nous disparut, emporté dans un brouillard que dissipa ensuite un vent léger. Puis il ne resta plus trace de rien. Les huit esprits de Perliche furent aussitôt engloutis dans le feu de nouveau rouge et agité de leurs sièges de lave. Des cris indescriptibles d'horreur s'échappèrent des faces que dévorait le feu. Puis le silence s'imposa...

Dakktron se redressa et les convives de Pipo l'imitèrent. Frékaas aida Amasia à se relever, de même que Pipo donna sa main à son épouse Nelly. Tous ensemble, à nouveau debout, ils s'observaient, incrédules, stupéfaits, épuisés.

Mais l'accalmie fut de courte durée. Le palais de Domination commençait à divaguer. Comme un énorme gâteau de cire exposé à une intense chaleur, les lieux de cette demeure aberrante fondaient !

Dans le ciel de la nuit de ce dernier jour du cycle de M'Rak, l'incroyable cité volante s'affaissait, se consumant en coulant. Dans le scintillement des étoiles, tours, murs, passerelles, escaliers, murailles, dômes et esplanades fondaient à vue d'œil...

Dans le grand hall, tous les convives du mariage sentirent leurs pieds traverser le sol devenu gélatineux. Le palais était en passe de disparaître totalement. Ils coulaient dans la masse mouvante et inconsistante de l'ancienne demeure du roi. Ils chutèrent bientôt à travers les airs, entourés d'écoulements, d'épanchements flasques. Ils poussèrent des cris terrifiés en tombant dans le vide de la nuit vers le bourg de Fendweek, parfaitement visible en contrebas.

Dakktron, tout en tournoyant sur lui-même à travers les airs, se mit à lancer des incantations :

« Loundal Bolo MandorMulto Solo Sonol ! »

Un épais coussin d'air enchanté se déploya instantanément à l'endroit prévu de la chute des uns et des autres. Dakktron, Pipo, son épouse Nelly, le chevalier Bélaor, Frékaas, Amasia et tous les convives du mariage échouèrent tranquillement sur la poussée d'air commandée magiquement. Comme les autres, Amasia et Frékaas rebondirent plusieurs fois de suite sur le matelas d'air pulsé invisible. Puis, enfin stabilisés, ils gagnèrent sans heurt, un peu plus bas, le niveau du sol. Ce fut avec joie et apaisement qu'ils retrouvèrent tous la terre ferme.

Frékaas et Amasia s'embrassaient, debout au milieu d'une étendue enneigée scintillante. Les Trois Lunes pendulaires éclairaient la neige de beaux reflets roux. Ils étaient tous très heureux. Oknar tapa dans le dos du chevalier et lui déclara, un grand sourire illuminant son visage bourru :

« Sacrée chute, non ? »

[RETOUR](#)

## CHAPITRE XVII

### **Phaïstom le Pathétique**

Le lendemain de cette incroyable journée, qui avait vu la chute des Scornafiocres et de leur champion, le maître des Fiefs, un beau soleil se levait sur les Marches du Nord. Le cycle indécis de M'Rak était fini. Selon le calendrier d'Aquebanne, Phaïstom le Pathétique prenait sa relève dans la course du ciel. Un nouveau temps s'ouvrait, plus calme, plus lent, où l'abattement comme le repos répondraient au tumulte des jours précédents. Phaïstom inaugurerait une période de remise à jour, de retour à la normale. Empreint d'une torpeur où perçait timidement une joie encore discrète, le cycle de Phaïstom symbolisait parfaitement le calme après la tempête.

En ce premier jour de Phaïstom le Pathétique, à Kalinda, le vacarme des combats nocturnes s'était enfin tu. Les Natifs des Fiefs avaient finalement été vaincus. Des cadavres jonchaient les rues, tandis que des bâtisses, presque entièrement consumées, finissaient de fumer. De longs filets de fumée sombre montaient dans le ciel gris clair.

Au lever du jour, le vicomte d'Umbrow arriva en ville. Il se présenta à la porte nord de Kalinda. Ceux d'Aquebanne n'ayant plus de chef, il prit leur commandement. Sans perdre de temps, il regroupa parmi les survivants une troupe.

Cette troupe, à la tête de laquelle se tenait le vicomte d'Umbrow, sortit de Kalinda par la barbacane sud. Les combattants prirent la direction de la forêt de Pimprenelle. La

petite armée remonta le long du Chemin des Fougères et, en fin de matinée, elle déboucha sur le champ de bataille du pont de l'Impénitence, que des terribles combats avaient ensanglanté la veille.

\*\*\*

À la vue de l'étendard d'argent semé d'étoiles d'azur du vicomte d'Umbrow, Gwirzz le Rouge comprit que les Natifs demeurés à Kalinda avaient été vaincus, aussi, l'abattement le gagnant, ordonna-t-il à ses soldats de refranchir le Pont de l'impénitence en direction du nord.

Refusant le combat, moralement et physiquement éprouvés par une nuit de grand froid sous les murs du château des Braques et par la triste révélation de la mort de leurs frères d'armes restés à Kalinda, les Natifs des Fiefs regagnèrent leur pays. Ils laissaient derrière eux leurs morts sans sépulture pour s'enfoncer et disparaître dans les brumes glacées de la steppe aux Iris ...

Sagement, ayant médité les lourdes conséquences de la conquête royale, le vicomte d'Umbrow n'ordonna pas la poursuite de l'ennemi au-delà de la frontière. Il se contenta de faire garnir de sentinelles les remparts gardant le pont.

Au château des Braques, on salua le départ des natifs des Fiefs avec une joie inquiète trop encore mêlée aux douleurs des blessures reçues lors des combats. Une chose était pourtant certaine : la guerre se terminait là. Ce fut pour tous un grand soulagement de voir le spectre de la guerre s'éloigner.

\*\*\*

Quelques semaines plus tard, le vicomte d'Umbrow se présentait à Chrost devant le maître d'Aquebanne. L'ancien noble rebelle reconnut sincèrement et douloureusement ses lourdes fautes. Il implora la miséricorde du monarque. Le maître Sijaron III lui accorda son pardon. Le vicomte accueillit aussitôt cette grâce dans les larmes. La blessure de sa trahison le brûlait encore, mais une joie diffuse en soulageait généreusement la douleur. Le maître releva son vassal et lui confia d'être dorénavant un homme exemplaire par sa fidélité.

Le chevalier Bélaor d'Armebrave s'avança aussi devant le maître pour rendre compte de la prise de Kalinda. Sijaron III lui épargna toute humiliation et le restitua dans sa fonction de prévôt. Car le chevalier était un excellent prévôt.

Dès que lui fut à nouveau remis sa charge de prévôt, le chevalier prit la route du Pays de Kadar. Là-bas, il avait à arrêter un criminel. Voilà déjà quinze ans que cette affaire traînait, et le chevalier s'était fait un point d'honneur d'y mettre un point final. Il s'en allait donc arrêter, pour le meurtre d'un vieil apothicaire, un ancien membre de la Garde d'honneur répondant au nom d'Hairbald le Chauve.

Car nul n'échappe à la justice...

[RETOUR](#)

## CHAPITRE XVIII

### Le Sanctuaire de la lune

Trois mois après la bataille du pont de l'Impénitence, au printemps de l'an 3043, Amasia et Frékaas se retrouvaient à Sarde en présence de leurs familles. Là, dans le Sanctuaire de la Lune, ils étaient décidés à s'unir par les liens indissolubles du mariage.

Le Sanctuaire de la Lune était un lieu secret et mystérieux, où, depuis le premier âge de la dynastie fondée par Nabbalar, les princes de Sarde et leurs familles s'unissaient pour la vie et s'endormaient pour la paix. En un endroit caché sous le palais, un continent, un monde, un univers, rêvait à l'abri des combats des hommes, paisible, inviolé, intemporel.

Sur un tapis d'herbes grasses, sous la voûte lumineuse d'un ciel insaisissable, poussaient des milliers de fleurs rouges délicates, aux pétales huileux et aux pistils incandescents, connues sous le nom de fleurs de limpakoa. Sur un tapis d'herbes grasses, sous la voûte lumineuse d'un ciel insaisissable, se dressaient des arbres à l'écorce noire couverte de reflets d'argent, des arbres aux branches tortueuses, porteuses de cocons de soie, dans lesquels dormaient des momies en position fœtale. Les corps, momifiés dans leurs cocons, pendaient aux branches sans toucher le sol, attendant, chrysalides suspendues entre l'état mortel et l'épanouissement de leur être idéal, l'envol vers des cieux incorruptibles.

Cette étrange forêt était baignée dans un silence délicieux et dans une brume nacrée. Amasia et Frékaas, accompagnés

par le prince de Sarde et son épouse Ranarielle, par Hairbald le Chauve, Coralysse et leurs enfants, Lay Aln, Camilia et le tout petit Lumio, mais aussi par Mordril, son épouse Frigg et leur fils Figgil, avançaient à travers ce paysage insolite et sacré, prenant soin d'éviter de marcher sur les fleurs de limpakoa, et ce bien qu'il n'y eût point dans les parages de giganthrope pour les en châtier s'ils blessaient un pétale ou meurtrissaient une tige.

Leur progression se déroulait dans le plus grand silence. Leur marche était empreinte d'une solennité pleine de révérence envers les habitants endormis de ce lieu en sommeil.

Enfin, leurs yeux plongeant sur une cascade de lumière, ils débouchèrent devant un rocher, qu'un petit pont de pierre ajouré reliait au parterre d'herbe sur lequel ils se tenaient encore. Brigwald Riwë Sill, prince de Sarde, invita sa fille, Amasia, et son amoureux, Frékaas, à traverser le pont pour rejoindre le sommet du rocher. Du ciel lumineux insaisissable, tombait tout autour du rocher une cascade étincelante et silencieuse. Frékaas et Amasia s'avancèrent sur la frêle arche, traversant une fine pluie de lumière rafraîchissante et délicieusement odorante. Ils atteignirent le sommet du rocher. Sur la pelouse parsemée de limpakoa, de l'autre côté du voile transparent et lumineux qui s'écoulait du ciel, leurs parents et leurs amis les observaient.

Amasia revêtait une robe blanche à l'étoffe soyeuse, agrémentée au niveau des épaules et du cou d'un nuage vaporeux de tulle et d'une fraise en dentelle de miel cristallisé. Frékaas portait un pourpoint de velours bleu turquoise rehaussé de motifs cousus au fil d'or et une cape légère en soie de couleur ivoire.

Les yeux bleu nuit du jeune homme croisèrent les yeux vert émeraude de la princesse. Alors, Amasia invita Frékaas à s'agenouiller en même temps qu'elle devant le Reliquaire de Nabbalar. Le reliquaire qui se trouvait au sommet du rocher et qui contenait les restes du fondateur de la dynastie de Sarde, était un test géant nacré d'échinoderme Giga Brévior. Amasia appliqua sa main délicate sur la surface scintillante en aragonite du Brévior. Frékaas, l'imitant, fit de même. Sa main toucha la surface de l'échinoderme géant. Le contact le troubla plus que de raison. Mais Amasia s'était retournée vers lui et lui parlait :

« Mon ami que j'aime, jurez-vous de m'aimer toujours ?

— Oui, Amasia, je jure de vous aimer toujours, maintenant, demain et par delà le temps.

— Je vous jure aussi, Frékaas, de vous aimer toujours, maintenant, demain et par delà le temps. »

Les deux jeunes gens mariés se relevèrent alors et s'embrassèrent tendrement sous les regards réjouis de Brigwald Riwë Sill, de Ranarielle, d'Hairbald, de Coralysse, de Lay Aln, de Camilia, de Mordril, de Frigg et de Figgil, à qui, pourtant, il manquait une main...

Frékaas et Amasia, après avoir rejoint leurs parents et amis et avoir reçu d'eux tous les meilleurs vœux de bonheur, s'éclipsèrent pour faire une petite promenade sous les arbres du jardin du Sanctuaire de la Lune...

Frékaas et Amasia marchaient paisiblement, le cœur brillant de joie, la main dans la main. La robe de la princesse caressait l'herbe ; la cape légère du marié flottait doucement dans son dos au-dessus des fleurs de limpakoa. Ils s'arrêtèrent pour s'embrasser. Leurs regards exprimaient des intentions et des émotions ineffables que leur inspirait un vif amour. Mais

bientôt, et bien qu'il fussent éperdument plongés l'un vers l'autre, leurs regards obliquèrent pour apercevoir, au-dessus de leur épaule, trois silhouettes enveloppées de lumière. La forme des trois apparitions s'affina, et Amasia et Frékaas distinguèrent deux hommes et une femme. Les apparitions étaient vêtues de blanc. Une luminosité d'une grande pureté les environnait.

Un des hommes avait un large front et des yeux brillants comme des pépites d'or. Le second avait des cheveux d'argent et des yeux d'un mauve évanescent. Amasia reconnut, stupéfaite, l'Immortel Gilrandir. Frékaas, muet, identifia l'Immortel Duilin. Quant à la femme, très belle, élancée, aux longs cheveux noirs de jais tombant jusqu'à ses chevilles nues, elle leur dit d'une voix d'une douceur exquise :

« Je suis Alfée. Oui, je suis Alfée que vous avez sauvée. Merci à vous, Frékaas, d'avoir tué l'infâme Gwendral. Merci à vous, Amasia, d'avoir fait de Frékaas un prince de Sarde. Que votre amour soit béni qui nous a arraché à la malédiction, moi, mon frère Gilrandir et l'Immortel Duilin, que nous avions un temps entraînés à notre suite par des sentes mortelles. »

Cela dit, les trois formes s'évanouirent. Le silence régnait à nouveau dans le sanctuaire de la Lune de Sarde. Frékaas et Amasia se regardèrent, joyeux, mais dubitatifs. Comment avaient-ils levé la malédiction d'Alfée ? Ils n'en avaient aucune idée ! La seule chose qu'ils savaient, c'était qu'ils étaient heureux, incroyablement heureux.

Soulevés d'amour l'un pour l'autre, Frékaas et Amasia s'embrassèrent dans le silence des fleurs écloses. Frékaas et Amasia s'embrassaient dans le silence des chrysalides humaines suspendues aux arbres. Dans le silence de la douce

lumière émanant des cieux du sanctuaire, Frékaas et Amasia s'embrassaient, soulevés d'amour l'un pour l'autre.

Fin

[RETOUR](#)